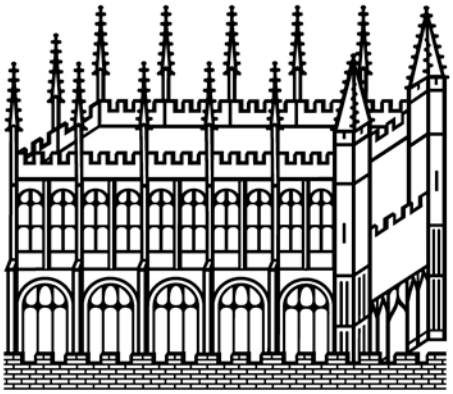

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

AEQUAM SERVARE MENTEM
Bibliotheca Dobroslavicensi
annis Jun. Comitis a Wilczek

REP.F 15 611

~~1/M 59 A.1~~

CORNALINE

LA DOMPTEUSE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1887.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

CORNALINE

LA DOMPTEUSE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 1 APR 1968
OF OXFORD
LIBRARY

CORNALINE LA DOMPTEUSE

I

C'est une claire journée de décembre. Le ciel est bleu, l'air vif, le froid sec : un de ces temps où les Parisiens aiment à marcher sur les boulevards.

Les hommes s'en vont, les deux mains dans les poches de leur pardessus, la canne sous le bras, piétinant pour se réchauffer. Les femmes font sonner sur l'asphalte les petits talons de leurs bottines pointues, musant aux vitrines des boutiques et regardant les passants du coin de l'œil, à travers leurs voilettes.

On se sent heureux de vivre et d'aller devant soi, sans but, au gré de sa fantaisie.

Les détenus de Mazas se promènent aussi, mais pas de la même façon.

En ce siècle de progrès, on a perfectionné les prisons et résolu le difficile problème de permettre à vingt prévenus de circuler en même temps sur le même terrain, sans se voir.

Et, à Mazas, on arrive à ce résultat sans leur couvrir la tête d'une cagoule, comme on le fait en Belgique aux condamnés à la réclusion.

L'ensemble des constructions de Mazas figure assez bien un éventail ouvert, un éventail à six branches, représentées par six longues galeries à trois étages, aboutissant toutes à

un rond-point, qui est comme le bouton de l'éventail.

Extérieurement, dans les espaces laissés libres entre les galeries, on a édifié cinq promenoirs.

Chacun de ces promenoirs a la forme d'une roue dont le moyeu est formé par une tourelle où se tient un surveillant. Les rais de la roue sont les préaux, séparés les uns des autres par des murs. Ces préaux s'étendent en s'élargissant, depuis la tourelle centrale jusqu'à une grille autour de laquelle tourne sans cesse un autre surveillant.

Pendant l'heure qu'on leur accorde chaque jour pour respirer librement, les prisonniers sont parqués là comme des ours dans une fosse, sans communication possible avec leurs voisins. On les y amène et on les reconduit dans leur cellule l'un après l'autre. Ils ne se rencontrent jamais.

Ils vont et viennent dans ce coin triangulaire où ils ne peuvent pas faire plus de quinze pas dans le même sens. Ils rôdent tristement, poussant du pied les cailloux, cherchant l'ombre en été et le soleil en hiver.

Les uns fument, — ceux qui ont des sous pour acheter du tabac; d'autres se parlent à eux-mêmes. Ils ne crient pas, ils ne chantent pas. C'est défendu, et ils n'en ont guère envie.

Ils se traînent courbés, comme s'ils portaient un fardeau. On dirait que l'énorme prison pèse sur leurs épaules.

Ceux qui pensent songent au temps heureux où ils étaient libres.

Beaucoup ne pensent pas et vivent machinalement comme des fauves en cage.

Mais il n'y a pas de règle sans exception, et, un jour, vers la fin du dernier mois de l'année dernière, le gardien, posté dans la tourelle, s'émerveillait de voir un des détenus qu'il surveillait d'en haut arpenter son préau d'un pas allègre, un gros cigare aux lèvres, et s'arrêter parfois pour regarder monter vers le ciel des nuages de fumée qui sentaient bon.

On l'aurait pris pour un monsieur qui vient de déguster son café et qui marche pour digérer un succulent déjeuner.

Ce détenu satisfait était vêtu d'une confortable pelisse à collet de fourrure et coiffé d'un passe-montagne, comme un boyard en voyage.

— Encore un financier qui a ruiné ses actionnaires, ou un caissier qui a mangé la grenouille! Les pauvres diables en blouse qui grelottent, là, en bas, dans les autres préaux, valent mieux que lui, se disait le gardien, chaque fois que sa promenade circulaire le ramenait au-dessus de l'homme au paletot fourré.

Caissier, le détenu ne l'avait jamais été; riche financier non plus, quoiqu'il gagnât largement sa vie.

Georges Cransac était tout simplement remisier chez un agent de change, lorsqu'une lamentable méprise l'avait fait jeter en prison préventive : un chèque portant la signature très-bien imitée de son patron, et reconnu faux, le lendemain du payement.

Cransac avait eu beau protester qu'on avait pris pour lui un individu qui lui ressemblait, on avait commencé par le coffrer, et, depuis huit jours, Cransac était à Mazas.

Mais les derniers interrogatoires avaient tourné à sa justification, et l'avant-veille il avait pu enfin prouver au juge d'instruction qu'à l'heure où un filou, resté inconnu, se faisait payer le chèque au Crédit lyonnais, il prenait, lui Cransac, les ordres d'un client de la charge, domicilié avenue du Bois-de-Boulogne.

L'alibi était prouvé, et une ordonnance de non-lieu allait, d'un instant à l'autre, lui rendre la liberté.

Il avait donc sujet d'être de bonne humeur, car il est beaucoup moins aisé de sortir de Mazas que d'y entrer.

A vrai dire, il n'y avait pas trop souffert, parce que, fort de son innocence, il s'était toujours considéré comme étant là pour fort peu de temps.

Il avait même profité de son séjour en ce triste lieu pour y faire des observations curieuses, qu'il se promettait de raconter à ses amis, dès qu'il serait dehors, car il comptait

bien être accueilli par eux comme un navigateur qui, à la suite d'un naufrage, a visité des contrées inconnues.

A vingt-cinq ans, on ne doute de rien, et Georges Cransac avait vingt-cinq ans depuis six semaines.

Il était bien tourné et fort intelligent. Il plaisait aux femmes, et les remises qu'il touchait chez l'agent lui fournissaient de quoi satisfaire ses goûts. Pourquoi n'aurait-il pas vu la vie en rose?

En se promenant au pas accéléré, il pensait à la façon dont il allait employer sa première journée de liberté, lorsqu'un gravier, lancé par-dessus un des murs de séparation, vint tomber à ses pieds.

Un second projectile suivit; puis un troisième, coup sur coup.

— Tiens! dit-il tout bas, mon voisin de promenoir qui me demande un cigare!

Il en avait une provision dans sa cellule, et il en envoyait un, de temps en temps, au malheureux qui lui signalait ainsi sa présence.

Les détenus arrivent par ce procédé à échanger, d'un préau à l'autre, de menus objets, et même des lettres.

Il ne s'agit que de saisir le moment où la ronde régulière des gardiens les a conduits du côté opposé.

Cransac savait, par des billets dépourvus d'orthographe, que son correspondant allait passer aux assises très-prochainement, mais il ne savait pas pour quel crime, et il n'avait pas eu envie de s'en informer.

Seulement, la veille, il s'était avisé de lui donner de ses nouvelles, par la même voie. Il lui avait jeté un petit caillou enveloppé dans un bout de papier sur lequel il avait écrit, avant de sortir pour la promenade : « Ne me jetez plus rien. Après-demain, je ne serai plus là, et vos lettres pourraient tomber entre les mains d'un autre détenu qui vous dénoncerait. »

Cette fois, pour répondre à l'invite des trois graviers,

Cransac envoya un paquet entier de londrès extra, comme cadeau d'adieu.

Le message arriva à son adresse, et les surveillants n'y virent que du feu.

Cransac pensait clore par cette politesse ses relations passagères avec un chenapan, et il ne fut pas peu surpris de recevoir un nouvel envoi, dès que l'homme de la tourelle se fut éclipsé, comme s'éclipse périodiquement la lumière d'un phare à feu tournant.

Cet envoi était une boule de papier assez lourde pour que le voisin eût pu la lancer par-dessus la séparation, sans y ajouter une pierre comme supplément de poids.

Cransac s'empressa de la ramasser et de l'empocher. Il avait compris que dans la pelote il y avait une lettre, et cette lettre, il ne pouvait la lire au préau, sans s'exposer à être surpris par un des deux geôliers ambulants. Mais il se proposait de la déchiffrer dès qu'on l'aurait réintégré dans sa cellule, car il lui tardait de voir ce que lui écrivait ce malandrin.

— Il me prend pour un de ses pareils, et il sait que je vais sortir demain, murmura-t-il. Il me charge peut-être d'une commission pour quelque coquin de son espèce. Je ne la ferai pas, mais je conserverai son autographe. Ce sera un souvenir de ma villégiature à Mazas.

Il était temps que Cransac fît disparaître l'envoi du voisin. Onze heures sonnèrent à l'horloge de la prison. La promenade était finie. Un guichetier vint ouvrir la porte placée sous le belvédère central et lui fit signe de rentrer en courant dans la galerie où était située la cellule qu'il occupait.

Le gardien attaché à sa section l'y attendait, et avant de le *boucler,* comme on dit dans la langue des prisons, cet homme, qui s'intéressait à lui, se pencha à son oreille et lui souffla ces mots que Cransac entendit avec plus de plaisir qu'il n'aurait entendu une musique délicieuse :

— Bonne nouvelle ! L'ordonnance de non-lieu est arrivée

au greffe. On va vous appeler dans dix minutes pour la levée de l'écrou.

— Enfin! s'écria Cransac, dès qu'il fut seul, je vais donc rentrer dans ma peau d'honnête homme! Ça va me sembler bon de retrouver les amis et les camarades. Ils ne se sont pas dérangés pour venir me voir depuis que je suis *à l'ombre,* mais je ne leur en veux pas. A Paris, la vie vous emporte, et l'on n'a pas le temps de s'occuper des gens qui tombent en route. Me voilà relevé, Dieu merci! et tout le monde va me faire fête.

Puis, en songeant à la lettre qu'il avait dans sa poche, il se dit :

— J'ai bien envie de la brûler... Bah! je ne risque rien de commencer par la lire.

Il défit la pelote, et sur un bout de papier graisseux qui ayait dû servir à envelopper une chandelle, il lut :

« Vous devez être un *faiseur de la haute...* »

— Qu'est-ce que ça veut dire?... Ah! j'y suis!... un escroc du grand monde. Il a bonne opinion de moi, mon voisin de promenoir! murmura Cransac.

« Mais vous êtes un *bon zigue,* et vos cigares sont *chouettes.* Vous allez sortir d'ici. Moi, je passe devant les *curieux* la semaine prochaine. J'en aurai pour vingt ans, — mon avocat me l'a dit hier, — et comme j'en ai cinquante, je ne reviendrai jamais de la Nouvelle. Les *frangins* ont *mangé le morceau* sur moi. Pas de danger que je laisse mon *fade* à un de la *pègre!* J'aime mieux que vous en héritiez, et je vas vous expliquer où il est. »

— Son *fade!* dit tout bas Georges Cransac. Qu'est-ce que mon joli correspondant du promenoir entend par ces paroles? C'est probablement de l'argot, et j'ai négligé d'étudier cette langue vivante.

Voilà une belle occasion de l'apprendre. Voyons la suite.

Et il lut :

« Il vaut la peine qu'on le *pige,* mon *fade,* et vous avez

beau être *rupin,* vous ne seriez pas fâché de mettre la patte dessus. C'est pas difficile. Vous n'avez qu'à aller, la nuit, faire un tour à Montmartre. Vous monterez sur la butte par l'escalier qui est au bout de la rue Germain-Pilon; après, vous laisserez la mairie à main droite, vous prendrez la rue Ravignan et plus haut, à droite, la rue Gabrielle. Au milieu de celle-là, vous trouverez à votre gauche une espèce de jardin, fermé par une grille en bois pourri. Enfoncez-la d'un coup d'épaule et grimpez, à travers les arbres, jusqu'à une maison qui est plantée comme une quille, tout en haut du jardin. La *boîte* a quatre étages, mais elle n'a qu'une fenêtre à chaque étage. Elle est abandonnée depuis vingt ans, et elle s'en va par morceaux. »

— Bon! le *fade,* c'est de l'argent qu'il a caché dans une maison en ruine, grommela Cransac. Jolie promenade qu'il me recommande là!

« Au rez-de-chaussée, il y a une porte qui n'a pas de serrure. Vous n'aurez qu'à la pousser pour entrer. Vous verrez devant vous, au fond de la cheminée, une plaque en fonte, toute noire de suie, et, en haut de la plaque, un gros boulon. Tournez-le trois fois, et puis tirez dessus. La plaque s'abattra comme le devant d'un secrétaire. »

— Très-bien! Ça se corse.

« C'est pas la peine que je vous dise ce qu'il y a derrière. Vous le verrez bien, et quand vous le verrez, vous *rigolerez* assez. Ça serait moi qui aurais *rigolé,* si je ne m'étais pas laissé pincer bêtement dans une affaire qui ne m'a pas rapporté quatre sous. Mais je préfère que ça soit vous qu'un autre. Et n'ayez pas peur que je vienne jamais vous réclamer ma part, vu que quand même je ne crèverais pas à la *Nouvelle*, je ne pourrais pas vous retrouver. Je n'ai jamais vu votre *binette,* et je ne connais pas votre nom. »

— Heureusement!... Voyons la fin.

« J'avais une fille, mais voilà cinq ans qu'elle s'est *esbignée.* Elle avait honte de son père, la guenon. Vous pensez

que je n'ai pas couru après. Elle aurait pu rouler carrosse avec mon héritage, et elle finira au *claque-dent*. Ça lui apprendra à faire des manières.

« Gardez tout, mon vieux *zigue*, et faites la noce avec. Quand je serai là-bas, ça me consolera de penser que les *roussins* n'auront pas le magot.

« Bonne veine à vous, et mort aux *vaches!* »

C'était signé : PIERRE.

Cransac avait eu quelque peine à comprendre que le *fade*, c'était l'argent; mais il comprit tout de suite que *mort aux vaches!* signifiait : mort aux dénonciateurs! Il avait lu cette menace dix fois répétée sur les murs du préau et sur les murs de sa cellule. Et, dans la lettre, elle était suivie de ce post-scriptum :

« Si des fois vous rencontrez un nommé Troche, un camelot qui *turbine* sur les grands boulevards, cassez-lui les reins. Ça me fera plaisir. C'est lui qui m'a vendu. »

Cransac ne put s'empêcher de rire de la recommandation, et il allait relire, pour son agrément, cette pièce curieuse, lorsqu'un bruit de verrous tirés l'avertit que le guichetier allait entrer. Il eut tout juste le temps de la fourrer dans sa poche.

— Ça y est, lui dit le gardien. On vous attend au greffe. Ce soir, vous coucherez chez vous. Prenez votre *baluchon* et venez avec moi.

Il n'était pas gros, le *baluchon*.

Cransac n'avait là que les vêtements qu'il portait et un peu de linge qu'il eut vite fait d'empaqueter.

Il suivit le geôlier en se demandant si l'on n'allait pas le fouiller et découvrir la lettre de l'aimable Pierre, l'ennemi des *vaches*. Mais on ne fouille que les prévenus qui arrivent à Mazas. L'écrou fut levé avec les formalités d'usage, et on lui donna la clef des champs, après lui avoir rendu sa montre et une douzaine de louis qu'on lui avait confisqués, lorsqu'il était entré.

Il se retrouva enfin sur le pavé de Paris, son paquet à la main, et il resta un instant tout étourdi par le tapage des voitures qui encombraient les abords de la gare de Lyon. Mais il se remit vite, et il pensa aussitôt à rentrer de plain-pied dans sa vie, brusquement interrompue par un mandat d'amener.

Il jugea même que le plus tôt serait le mieux, quoiqu'il lui tardât aussi de revoir son petit appartement de la rue Frochot.

Naturellement, après quinze jours passés dans les armoires du greffe, sa montre était arrêtée. Mais il n'eut qu'à regarder l'horloge de la gare pour voir qu'il était onze heures et demie, et qu'il avait le temps d'arriver à la Bourse pour l'ouverture.

Il était certain de trouver là tout son monde, y compris l'agent de change qui l'employait.

Il héla donc un fiacre, et il le prit à l'heure.

Il comptait ne faire qu'une apparition à la Bourse, le temps de reprendre langue avant de reprendre possession de son domicile.

Et il se réjouissait d'avance de l'effet qu'il allait produire, en reparaissant, vêtu exactement comme il l'était le jour de son arrestation; car, avant de lui ouvrir la porte de la prison, on lui avait restitué, en même temps que son argent de poche, son chapeau haut de forme, un superbe gibus tout battant neuf.

Cransac ne se trompait pas, quant à l'effet, car en montant le grand escalier du palais de la Bourse, il s'aperçut que certains habitués, qui le connaissaient de vue, le regardaient d'un air ébahi; mais il remarqua aussi que pas un ne lui adressait, en passant, le bref signe de tête qui est le bonjour des boursiers, toujours pressés.

Sous la colonnade, ce fut bien pis.

Il tomba là dans un groupe de remisiers qui se dispersa à son approche.

Et quand il arriva à l'angle où se tiennent les gros clients, ceux qu'il salua lui tournèrent le dos.

Il finit par aviser un camarade qui travaillait pour le même agent que lui, et qui circulait, son carnet à la main et son crayon derrière l'oreille.

Celui-là avait été son compagnon de plaisirs, et Cransac l'arrêta, en le prenant par le bras pour lui dire :

— Pourquoi fais-tu semblant de ne pas me reconnaître?

— Ma foi! mon cher, répondit le remisier, je fais comme les autres. Tu ne t'attendais pas, je suppose, à être fêté ici par tes anciens camarades.

— Je m'attendais à être reçu comme un ami qui a été accusé injustement.

— Un ami, retour de Mazas!

— Ah! c'est comme ça que tu le prends! va-t'en au diable!... je vais m'expliquer avec le patron.

— Il vient d'arriver. Tu le trouveras à la corbeille et tu pourras lui parler tout à ton aise. On n'a pas encore sonné.

Cransac planta là ce lâcheur et se précipita dans la grande salle où l'on circulait assez facilement, quoiqu'il y eût déjà foule.

Il réussit sans trop de peine à aborder l'agent de change, qui lui montra un visage sévère et qui lui dit froidement :

— Vous voilà, monsieur! je ne pensais plus vous revoir... ici, surtout.

— Pourquoi? répliqua vivement Georges Cransac; parce que j'ai été victime d'une erreur?... On l'a reconnue, et je puis me montrer partout, puisque je suis innocent.

— Je veux bien le croire; mais on sait à la Bourse que vous avez été arrêté. Cela suffit pour que je ne puisse pas vous garder chez moi. Et vous ne gagneriez rien à y rester, car vous ne trouveriez pas un client qui voulût vous confier un ordre. Je vous engage donc à changer de profession. Vous êtes actif et intelligent...

Et comme Cransac allait s'emporter :

— Votre compte est prêt. Il vous reste quelque argent à toucher sur vos remises du mois dernier. Mon caissier vous le remettra quand vous voudrez.

La cloche sonna pour annoncer l'ouverture de la Bourse. L'agent de change prit place autour de la corbeille, et les vociférations commencèrent.

Cransac n'aurait pas pu ajouter un seul mot. Le vacarme aurait couvert sa voix.

Il s'éloigna, furieux, et, sans s'arrêter davantage en ce lieu maudit, il descendit la place en courant; son fiacre l'attendait, et il y remonta pour se faire conduire rue Frochot.

Il étouffait de colère.

Pour la première fois de sa vie, il venait d'apprendre à connaître les hommes.

Ses amis d'autrefois le reniaient, son patron le chassait. Il n'avait rien à se reprocher, pas même une imprudence, et l'on refusait de l'écouter quand il tentait de se justifier d'une ignoble escroquerie qu'il n'avait pas commise.

Cette iniquité le révoltait, et il se prenait à exécrer ce monde de l'argent où il vivait depuis qu'il était sorti du collége.

Rue Frochot, d'autres déceptions l'attendaient.

Son portier, en le voyant, pensa tomber de son haut, et peu s'en fallut qu'il n'appelât un sergent de ville. Il croyait évidemment que Cransac venait de s'évader, et lorsque Cransac voulut monter, il lui d'un ton bourru :

— C'est pas la peine ! le propriétaire a fait mettre les scellés sur votre appartement.

— Comment! il s'est permis de...

— Vous ne savez donc pas que le commissaire est venu faire une perquisition chez vous? On ne peut pas garder dans une maison honnête une locataire qui est sous la patte de la police. Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de filer... plus vite que ça.

Cransac sauta au collet de ce cerbère malappris et lui cria en le secouant comme un prunier :

— Misérable drôle! j'y vais, chez le commissaire, et nous allons voir si ta brute de propriétaire a le droit de me mettre à la porte de chez moi.

En ce moment, Cransac, exaspéré, ne songeait pas plus au séjour qu'il venait de faire à Mazas qu'à l'étrange lettre qu'il avait dans sa poche.

Cransac ne songeait qu'à reprendre possession de son domicile, dût-il, pour y rentrer, recourir au commissaire de police du quartier.

Mis en liberté en vertu d'une ordonnance de non-lieu, il n'avait rien à craindre de ce magistrat, et il se croyait en droit de réclamer son assistance, quoique, au fond, il eût préféré s'en passer.

Après avoir repoussé l'insolent portier qui tomba assis sur une chaise, Cransac sortit, paya le cocher, prit dans le fiacre le paquet de linge qu'il rapportait de Mazas, et revint le jeter dans la loge, en criant :

— Allez dire au propriétaire qu'il aura de mes nouvelles aujourd'hui, et que je prétends coucher chez moi ce soir.

Cet avertissement comminatoire fut lancé sur un tel ton que le portier changea de note et balbutia des excuses, en promettant de s'acquitter de la commission.

Cransac, cette fois, partit pour tout de bon, et se mit à marcher devant lui, sans savoir où il irait.

Il avait la tête en feu, et il éprouvait le besoin de se donner du mouvement pour rafraîchir ses idées, sans compter qu'après quatorze jours d'internement à Mazas, la locomotion aux allures vives lui était particulièrement agréable.

Il aurait volontiers pris le galop comme un cheval qui est resté trop longtemps à l'écurie.

La rue Frochot aboutit à la place Pigalle, que Cransac ne fit que traverser pour se jeter dans la première ruelle qui se présenta, une ruelle étroite et escarpée comme toutes celles qui sillonnent le versant méridional de la butte Montmartre.

Il aurait pu suivre les anciens boulevards extérieurs, qui

sont très-fréquentés, mais il cherchait la solitude, et il était certain de la trouver au sommet de la colline.

Il monta donc, tant qu'il put monter, sans regarder ni le chemin, ni les passants, et il finit par arriver à une espèce de plate-forme qui domine la place Saint-Pierre.

Là, le souffle lui manqua, et il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Il se décida même à s'asseoir sur une motte de terre, pour se reposer, car l'ascension est rude, et il n'en pouvait plus.

Au-dessous de lui, Paris s'étendait à perte de vue, comme une immense tache grisâtre, ce Paris où il avait vécu tant de jours heureux, et où, maintenant, toutes les portes se fermaient devant lui.

En été, ces hauteurs sont assez fréquentées, mais au mois de décembre il n'y vient personne. C'est un désert, et la vue dont on y jouit ne compense pas la laideur des premiers plans. Le sol y est fait de boue desséchée, et l'on n'y est entouré que de masures : baraques en planches ou bâtisses délabrées.

Cransac se laissa aller à des réflexions qui n'étaient pas plus gaies que ce cadre mélancolique.

Il mesurait la profondeur de l'abîme, où la fatalité l'avait jeté, et il commençait à voir l'avenir en noir. Qu'allait-il devenir, repoussé partout, sans amis, sans argent et, qui pis est, sans considération? Il sentait bien qu'un homme atteint par des soupçons déshonorants ne se réhabilite pas seul. Et qui donc lui tendrait la main pour le relever d'une chute imméritée? Il n'avait pas de famille. Le nom qu'il portait ne lui appartenait même pas.

Georges Cransac ne savait pas de qui il était le fils, et ses souvenirs les plus lointains ne remontaient pas au delà du temps où un homme dont il se rappelait à peine les traits, était venu, au village où on le nourrissait, chez des paysans, le chercher pour le conduire à Paris dans un pensionnat de tout jeunes enfants. Il n'en était sorti que pour entrer au

lycée Saint-Louis, où il était resté jusqu'au jour où on l'avait renvoyé, parce que le prix de sa pension venait de cesser tout à coup d'être payé.

Georges avait alors dix-neuf ans, et il allait être reçu à l'École polytechnique, après un brillant examen.

Était-ce son père qui avait pourvu jusqu'alors aux frais de son éducation? Et ce père était-il mort subitement, sans rien laisser à son fils naturel?

Georges n'en savait rien.

L'argent arrivait au proviseur par lettres chargées, mais non signées, et l'homme qui avait amené Georges à Paris n'avait jamais reparu.

Georges s'était trouvé sans ressource, au moment d'entrer dans une carrière où il aurait certainement fait son chemin. Il avait songé alors à s'engager comme simple soldat. Des camarades d'études avaient réussi à le caser chez un agent de change, et il s'y était créé très-vite une situation très-enviée.

Ses courtages lui rapportaient par an une quinzaine de mille francs.

Mais comme il dépensait tout ce qu'il gagnait, Georges ne possédait pas d'économies; et de toutes ses prospérités récentes, il ne lui restait rien que l'amer regret d'avoir manqué de prévoyance, une rage sourde contre ceux qui l'abandonnaient dans le malheur et un violent désir de retrouver, pour le livrer à la justice, le vil escroc qui avait causé sa perte, le gredin qui lui ressemblait tellement qu'on avait pris l'un pour l'autre.

A force d'évoquer le souvenir de son origine problématique et celui de sa funeste mésaventure, Cransac reprit toute son énergie. Sa douleur se tourna en colère, et il dit, en montrant le poing à l'immense ville qu'il voyait à ses pieds:

— Il n'y a plus de place pour moi dans ce Paris où l'on écrase les faibles et où l'on s'agenouille devant les forts. Eh bien, je m'en ferai une. Ici, l'argent est roi, et, quand j'aurai

de l'argent, ceux qui me repoussent aujourd'hui baiseront mes bottes... j'en gagnerai... je veux être riche, et tous les moyens me seront bons pour faire fortune.

Mais d'abord, je ne m'avouerai pas vaincu. J'aurai une explication avec les lâches qui m'ont tourné le dos, et j'en forcerai un à se battre avec moi. Je le tuerai ou il me tuera, mais je ne courberai pas la tête sous leurs dédains.

Il me faut une réparation éclatante, et je vais me mettre à l'œuvre aujourd'hui même pour les contraindre à me l'accorder.

Soulagé par ce monologue, Georges Cransac se leva. Il avait mieux à faire que de lancer du haut de la butte Montmartre des imprécations contre Paris et les Parisiens. Il s'agissait avant tout d'aller trouver le client dont le témoignage devant le juge d'instruction avait établi que Cransac prenait des ordres dans un hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, à l'heure même où le Sosie de Cransac présentait le faux chèque au Crédit lyonnais.

Ce client, un riche étranger qui avait toujours traité le jeune remisier avec beaucoup de bienveillance, ne refuserait pas d'attester par écrit qu'il était matériellement impossible que Cransac fût coupable.

Et, fort de cette attestation, Cransac aurait beau jeu pour demander raison à ceux qui le calomniaient.

Il voulait que la réparation fût publique comme l'avait été l'injure.

Le palais de la Bourse ne se prête guère à des réhabilitations de ce genre, mais les camarades de Cransac faisaient comme lui partie d'un cercle où ils se rencontraient tous les jours, et le lieu était propice à une explication décisive.

Cransac se hâta donc de descendre dans Paris pour se faire conduire en voiture chez M. le marquis de Simancas, qu'il était à peu près certain de trouver chez lui.

Au lieu de suivre le chemin tournant qu'il avait pris pour

monter, il coupa au plus court par un escalier qui lui parut devoir aboutir directement à la place Saint-Pierre. Mais il reconnut bientôt que cet escalier s'arrêtait à mi-côte, au bout d'une rue latérale dont il lut le nom sur l'angle d'un mur : rue Gabrielle.

Et il se souvint tout à coup que c'était celle dont il était question dans la lettre de son voisin du promenoir de Mazas.

L'occasion était bonne pour vérifier si les indications de ce correspondant anonyme étaient exactes.

Cransac n'avait pas compris grand'chose à cette description d'un jardin en pente et d'une maison perchée en haut de ce jardin, et il n'admettait guère que dans ce quartier, très-habité, en somme, il pût exister une propriété abandonnée à la discrétion du premier venu.

Mais il était obligé maintenant de prendre cette rue Gabrielle, et il ne lui en coûterait guère de donner un coup d'œil en passant. Rien ne l'obligerait à visiter l'immeuble mystérieux, et, pour le moment, il n'avait aucune envie d'y pénétrer.

Il avança donc, et il n'eut pas plutôt fait trente pas sur le pavé horizontal de la rue qu'il se trouva devant l'enclos indiqué.

Au-dessus d'un mur bas, s'étageait un terrain couvert d'arbres et de broussailles qui ne ressemblait guère à un jardin, car on n'y voyait pas trace de culture.

On eût dit une forêt vierge.

Au milieu du mur, il y avait une grille en bois qui ne tenait plus debout et dont la porte vermoulue ne fermait plus.

Le propriétaire de cette étrange villa manquait sans doute de fonds pour la remettre en état, et elle devait servir de refuge aux rôdeurs de nuit qui foisonnent dans ces parages.

— Singulier endroit pour y cacher un trésor, pensa Cransac. S'il y était, les gamins du quartier l'auraient découvert.

Il chercha des yeux la maison, mais il n'en aperçut que le faîte qui dépassait la cime des arbres. Il put cependant se rendre compte de l'emplacement qu'elle occupait. Elle était en effet plantée comme une quille, au sommet de l'escarpement boisé, et l'idée lui vint alors de l'examiner de plus près.

Il ne risquait pas d'être vu, car, en face de la grille, l'autre côté de la rue Gabrielle n'était pas bâti, et il se trouvait absolument seul sur la chaussée.

Il poussa la porte, qui céda à la première pression, et il entra. Mais le plus fort n'était pas fait. Les allées avaient été envahies par la végétation, et il lui fallut se glisser à travers les ronces par un vestige de sentier.

Avec beaucoup de peine, il finit par sortir de ce fourré, au pied même de la maison. Elle était bien telle que l'homme du préau l'avait décrite.

— Irai-je plus loin? se demanda Cransac. Cette ruine a l'air d'un coupe-gorge. Qui sait si ce bandit ne m'a pas tendu un piége? Il doit supposer que je ne suis pas sorti de prison sans argent. Il a bien pu m'adresser à des chenapans de son espèce qui vont m'assommer après m'avoir dévalisé. Bah! ma vie ne vaut pas cher, et si ce coquin n'a pas menti, il y a peut-être là dedans une fortune volée que la police, avertie par moi, pourra restituer à qui de droit.

La porte unique de la maison abandonnée s'ouvrait au haut d'un petit perron dont les marches disjointes menaçaient de s'écrouler sous les pas du premier qui essayerait de les franchir, et la fenêtre, unique aussi, n'avait que des carreaux brisés. Pas de volets pour la protéger, pas de serrure à la porte, qui battait au vent.

On entrait là comme on voulait, de jour et de nuit. Des vagabonds pouvaient bien y camper de temps à autre, mais certainement personne n'y habitait, car on ne devait pas y être beaucoup mieux abrité qu'en plein air.

Quoi qu'il en fût, Georges Cransac, presque honteux d'avoir

hésité un instant, monta sans accident les degrés chancelants du perron, poussa d'un coup de pied la clôture vermoulue qui lui masquait l'intérieur de la chambre du rez-de-chaussée, et s'arrêta sur le seuil avant de s'y aventurer.

Il ne vit que les quatre murs. Pas de papier de tenture, pas de meubles. Rien que des amas de poussière sur le carrelage qui tenait lieu de plancher et des toiles d'araignée dans tous les coins.

Des plâtras tombés du plafond s'étaient amoncelés devant la cheminée, à une telle hauteur qu'on distinguait à peine la fameuse plaque boulonnée qui, à en croire l'homme de Mazas, cachait ce qu'il appelait son *fade,* c'est-à-dire, en bon français, son argent.

Ce n'était pas le moment de s'assurer que ce coquin avait dit vrai.

Le jardin et la maison étaient ouverts à tout venant, et Cransac ne voulait pas s'exposer à être surpris manipulant, ou seulement examinant le trésor enfermé là par un voleur. Il ne songeait pas du tout à l'emporter, n'étant venu que par occasion et par curiosité. Si l'argent y était, il n'y avait pas d'inconvénient à l'y laisser jusqu'au jour où il se déciderait à signaler au commissaire de police du quartier l'existence de la cachette, et il n'était pas certain qu'il s'y décidât.

Un secret est un secret, même quand c'est le secret d'un malfaiteur, et un galant homme ne dénonce personne, à moins d'y être forcé pour se justifier.

D'ailleurs, rien ne pressait Cransac d'agir, et il avait de plus graves soucis que celui de renseigner la justice dont il n'avait guère à se louer.

Cependant, puisqu'il était entré, il voulut visiter la maison du bas en haut.

Au fond de la chambre, dans un couloir obscur, prenait pied un escalier délabré qui conduisait aux étages supérieurs. Cransac s'y engagea, et put constater qu'ils étaient en aussi mauvais état que le rez-de-chaussée.

Cette espèce de tour carrée se terminait par une terrasse à l'italienne où les pluies de l'automne avaient laissé des flaques d'eau, et la bâtisse, que les infiltrations désagrégeaient peu à peu, n'en avait pas pour longtemps à rester debout.

Le trésor courait grand risque d'être prochainement enseveli sous une montagne de débris.

Cransac avait vu tout ce qu'il voulait voir, et il commençait à penser que la place n'était pas si mal choisie pour en faire un dépôt d'argent, car nul ne s'aviserait jamais de fouiller ces ruines.

Il se hâta donc de descendre, et, en descendant, il s'aperçut qu'on avait récemment allumé du feu dans la cheminée de la chambre du premier étage.

Il y était resté des bouts de planches calcinées et des branches de bois mort, ramassées sans doute dans le jardin.

Quelque pauvre diable sans asile était probablement venu se chauffer là, une nuit, mais rien ne faisait supposer qu'il y eût élu domicile.

Cransac, complétement édifié, sortit de la maison, refit, en sens inverse, la pénible traversée de la forêt vierge, et se retrouva dans la rue Gabrielle, plus déserte que jamais.

Il la suivit dans toute sa longueur, et, en débouchant dans la rue Ravignan, il s'aperçut qu'à la montée, il avait passé devant la plaque indicatrice, sans la remarquer.

Cinq minutes après, par le chemin qu'il avait déjà parcouru pour grimper au sommet de la butte, il arriva au boulevard de Clichy et sauta dans un fiacre, après avoir donné au cocher l'adresse du marquis de Simancas.

Il allait jouer là sa dernière carte, car ce personnage n'avait qu'à intervenir pour le réhabiliter aux yeux des gens les plus mal disposés. Mais voudrait-il intervenir? La bienveillance qu'il avait toujours montrée au jeune remisier irait-elle jusqu'à se mettre en avant pour le réhabiliter dans l'opinion publique?

Ce marquis était un Espagnol de Cuba, immensément

riche et uniquement occupé de ses plaisirs. Consentirait-il à se déranger? Il avait témoigné devant le juge d'instruction en faveur de Cransac, mais il ne pouvait pas faire autrement, puisque nul n'a le droit de refuser de déposer dans une affaire criminelle, pas plus un étranger haut placé que le plus humble citoyen français.

Cransac se disait tout cela en roulant vers l'avenue du Bois de Boulogne, et il eut tôt fait d'oublier la maison en ruine et ses mystères.

Le trésor de l'homme de Mazas le préoccupait beaucoup moins que l'issue de la démarche qu'il allait tenter.

Ses méditations sur les hauteurs de Montmartre et sa visite au pavillon abandonné avaient pris du temps, et il était près de trois heures quand il arriva à l'avenue du Bois de Boulogne.

C'est l'heure où, en hiver, commence le défilé des équipages qui vont au Bois, et les voitures élégantes encombraient déjà la chaussée.

Le fiacre découvert qui traînait Cransac faisait triste figure au milieu des huit-ressorts.

Sans être un mondain très-lancé, Georges Cransac, comme beaucoup de jeunes boursiers, connaissait, au moins de vue, le Tout-Paris qui s'amuse, et notamment les horizontales à la mode.

Quelques-unes même le traitaient en camarade, toujours prêt à offrir un joyeux dîner et à envoyer des fleurs.

Il ne tarda guère à s'apercevoir que celles-là, après l'avoir regardé d'un air étonné, tournaient vivement la tête, pour éviter de lui dire bonjour en passant.

Mais il se dit que si elles faisaient semblant de ne pas le reconnaître, c'est que sa tenue manquait d'élégance.

Le chapeau seul était frais, parce qu'il venait de l'acheter, le jour de son arrestation, et parce qu'il ne l'avait pas porté depuis, mais le contact des murs de la prison avait râpé son pardessus; la fourrure du collet s'éraillait par endroits, et

comme il n'avait pas pris le temps de changer de linge avant de sortir de Mazas, son col de chemise était terriblement fripé.

Or, ces demoiselles ont le coup d'œil prompt et un flair particulier pour reconnaître, à première vue, qu'un homme vient de tomber dans la gêne.

Cransac ne s'affecta donc pas beaucoup de leurs grands airs. Il savait bien qu'elles changeraient de façons avec lui, quand il aurait changé de costume.

L'hôtel du marquis était situé au coin de la rue Pergolèse, et, au moment où Cransac descendait de son fiacre, M. de Simancas sortait de son hôtel pour monter dans un coupé superbement attelé. Le valet de pied tenait déjà la portière ouverte, et le cocher, haut perché sur son siége, n'attendait qu'un ordre du maître pour rendre la main à ses chevaux.

Cransac s'approcha, le chapeau à la main, et reçut comme un coup au cœur, lorsque le marquis lui dit :

— Ah ! c'est vous, monsieur ! que me voulez-vous?

Cransac pâlit. Il s'attendait à être reçu autrement, et il lui fallut prendre son courage à deux mains, pour répondre :

— Je viens vous remercier, monsieur le marquis.

— Me remercier de quoi ?

— D'avoir déposé en ma faveur devant le juge d'instruction. C'est à votre témoignage que je dois d'être en liberté.

— Vous n'avez aucun gré à me savoir d'avoir dit la vérité, et il est tout à fait inutile de me remercier.

— Il m'est du moins permis d'espérer que vous voudrez bien affirmer que j'ai été victime d'une méprise. Je suis innocent, vous le savez mieux que personne.

— Pardon ! je sais que vous étiez chez moi à onze heures, le jour où, paraît-il, on a présenté au Crédit lyonnais une traite sur laquelle on a imité la signature de l'agent de change qui vous employait ; je ne sais rien de plus. Et je ne me charge pas de vous réhabiliter.

— Vous ne tiendriez pas un autre langage si j'étais coupable, dit amèrement Cransac.

— Coupable? J'ignore si vous l'êtes; mais vous avez été soupçonné; et c'est trop, beaucoup trop, pour que je puisse continuer à vous confier mes ordres de vente et d'achat.

Adieu, monsieur!

Ayant dit, M. de Simancas monta dans son coupé, qui, presque aussitôt, fila au grand trot vers le Bois.

— Le misérable! le lâche! murmura Cransac. Il n'aurait qu'un mot à dire à mon agent de change pour faire taire ceux qui m'accusent... et il a refusé!... il ne veut plus me recevoir... il feint de croire que je suis un voleur!

Cransac resta un instant comme foudroyé. Il se sentait perdu. Mais la colère reprit le dessus, et le désir de se venger lui revint plus âpre.

Se venger de qui? Du premier de ses calomniateurs qui lui tomberait sous la main.

— Au cercle!... rue Volney!... cria-t-il à son cocher.

Le malheureux se disait :

— Là, je n'aurai qu'à choisir. Ils y viennent tous, après la Bourse. Je les y attendrai... et quand j'en aurai souffleté un, nous verrons bien s'il refusera de se battre.

Cransac ne prévoyait pas la réception qu'on lui avait préparée, à ce petit club, où il ne comptait autrefois que des amis.

Dès le vestibule, avant de monter l'escalier, il s'aperçut que les valets chuchotaient en le regardant passer, et à l'étage supérieur, il trouva sur le seuil du premier salon un majestueux majordome qui lui dit, en baissant la voix :

— Monsieur ne peut pas entrer.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Cransac, tout prêt à s'emporter.

— Monsieur ignore sans doute qu'il ne fait plus partie du cercle.

— Depuis quand?

— Depuis deux jours.

— Et qui donc s'est permis de m'en exclure?

— La décision a été prise, à l'unanimité, par le comité qui administre le cercle... elle a été affichée, hier, sur la glace du grand salon.

C'était le coup de grâce.

Georges comprit qu'il ne lui restait même plus la possibilité de se venger.

On soufflette un homme; on ne soufflette pas un comité.

Tout au plus aurait-il pu s'en prendre à l'un de ceux qui en faisaient partie; mais c'est à peine s'il connaissait leurs noms. Tout ce qu'il savait, c'est qu'aucun de ses anciens amis n'en était, et il en voulait surtout à ceux-là.

Il ne se tint cependant pas pour battu.

— Allez me chercher un de ces messieurs, dit-il froidement.

— Ces messieurs n'y sont pas, répondit le chef des valets de chambre; monsieur doit savoir qu'ils ne se réunissent en comité que le jeudi.

Georges ne pouvait pas se colleter avec un domestique pour entrer de force dans les salons du cercle, où, d'ailleurs, il n'était pas certain de rencontrer un de ceux qu'il cherchait.

Il prit le seul parti qu'il pût prendre. Il s'en alla, en disant :

— C'est bien. Ils auront de mes nouvelles.

Il partait, désespéré. Sa dernière espérance venait de s'évanouir. Ses amis l'avaient abandonné; ses ennemis se dérobaient. Toutes les portes se fermaient devant lui. Il n'avait plus qu'à mourir.

Et, n'ayant pas dans sa poche un revolver pour se brûler la cervelle, il allait dire à son cocher de le conduire à la rivière, lorsqu'il avisa sur le trottoir de la rue Volney un grand garçon qui venait à lui.

Celui-là n'était pas un boursier; c'était un journaliste, et Georges le connaissait, comme on se connaît à Paris, dans le monde gai, le monde des jeunes.

Ils avaient fait cent fois des parties ensemble. Ils avaient les mêmes goûts, à peu près le même âge, et ils en étaient arrivés très-vite à se tutoyer.

Ce camarade de plaisirs allait-il lui tourner le dos comme les autres? Georges se le demandait et se préparait à passer sur lui sa colère, au cas où il ferait mine de l'éviter. Mais Paul Valbrec lui tendit la main sans hésiter et s'écria joyeusement :

— Je le savais bien, moi, que tu n'étais pas un faussaire! On t'a coffré... ça peut arriver à tout le monde... les juges sont si bêtes!... mais te voilà dehors, et, pour fêter ta sortie, nous allons faire un peu la noce.

— Je n'en ai guère envie, murmura Georges, très-ému de cet accueil inespéré, mais je te remercie cordialement de n'avoir pas douté de moi.

— Est-ce que ces imbéciles de la Bourse t'ont mal reçu?

— Ils m'ont tourné le dos, tous, sans exception; l'agent de change pour lequel je travaillais m'a congédié, et l'on m'a rayé de la liste des membres du cercle.

— Ce sont là des malheurs dont tu peux te consoler, mon vieux, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tu étais trop intelligent pour rester remisier toute ta vie. Je te caserai, moi, dans un journal.

— Je ne demanderais pas mieux, mais...

— Ne t'inquiète pas de ce que tu y feras. Il y a de la besogne pour toutes les aptitudes... et je suis sûr que tu es très-capable de trousser proprement un article.

— J'en doute fort.

— Essaye toujours. Pourquoi ne commencerais-tu pas par une *variété* sur Mazas, puisque tu en sors?

— Y penses-tu?

— Parfaitement, cher ami. Les documents, il n'y a que ça, par le temps qui court. Tu en as, utilise-les. Mais nous n'en sommes pas encore là. Demain, je te présenterai à mon directeur, je répondrai de toi, et il te fera une place à la

rédaction. En attendant, puisque j'ai eu la veine de te rencontrer, je te garde.

Où allais-tu avec ton sapin?

— J'allais me jeter à l'eau.

— Diable! tu n'y vas pas par quatre chemins, toi! Mon cher, si tous ceux qui ont été emprisonnés par erreur s'avisaient de faire le plongeon dans la Seine, il faudrait bâtir une nouvelle morgue. Il est toujours temps de se noyer. Paye ton fiacre et viens flâner sur le boulevard avec moi. Nous dînerons ensemble. Je t'invite. Nous décoifferons quelques fioles d'un joli bourgogne, et, après le dîner, tu ne penseras plus à en finir avec l'existence.

Georges ne se fit pas beaucoup prier pour renvoyer la voiture qui venait de le charrier de déceptions en déceptions.

Après tant de déconvenues et d'affronts, il trouvait un brave garçon qui croyait à son innocence, et il se sentait renaître. Il se reprenait même à espérer.

Il ne se flattait pas de réussir d'emblée dans la nouvelle carrière que Paul Valbrec promettait de lui ouvrir, mais il ne risquait rien d'essayer, sans renoncer pour cela à retrouver le gredin qui avait présenté le faux chèque au Crédit lyonnais.

Paul passa son bras sous le sien et l'entraîna sur le boulevard, en lui disant :

— Maintenant, raconte-moi ton affaire. Je l'ai sue vaguement par des gens qui te débinaient ferme et que j'ai fait taire, mais je ne connais pas les détails.

On t'a arrêté par erreur, j'en suis convaincu, mais d'où provenait l'erreur et comment t'a-t-on cueilli?

— Dans la rue... au moment où je sortais de chez moi pour aller déjeuner... un individu assez mal habillé m'a accosté et m'a prié poliment de l'accompagner chez le commissaire de police qui avait, disait-il, un renseignement à me demander. Je ne me doutais de rien... je l'ai suivi, et, dans le cabinet du commissaire, j'ai trouvé un caissier en

livrée du Crédit lyonnais, lequel, en me voyant, s'est écrié : C'est lui! Je ne comprenais pas, mais le commissaire a pris la peine de m'expliquer que cet homme me reconnaissait comme étant venu la veille, à onze heures du matin, toucher un chèque portant la signature de mon patron.

— De combien le chèque? interrompit Valbrec.

— Douze mille.

— Tu te serais déshonoré pour pas cher.

— Je me suis récrié, reprit Georges Cransac; j'ai protesté qu'on me prenait pour un autre. Rien n'y a fait. Le caissier a persisté à soutenir que c'était moi... et l'on m'a envoyé séance tenante au Dépôt de la Préfecture.

— Sans plus ample informé?... C'est roide!

— C'est comme ça! Le juge d'instruction qui m'a interrogé le lendemain m'a appris que, le soir du payement, l'employé qui vérifie les valeurs avait eu des doutes sur l'authenticité de la signature. On l'a présentée à mon patron, qui a déclaré qu'elle était fausse. Là-dessus, on a fait une enquête dans ses bureaux, et il s'est trouvé des gens pour déclarer que le signalement du faussaire se rapportait exactement au mien.

Il n'en a pas fallu davantage pour que le mandat d'amener fût lancé.

— Alors, le faussaire te ressemble?

— Trait pour trait, à ce qu'il paraît. Et il connaît bien l'écriture du patron, car la signature a été très-habilement imitée.

— Il doit aussi avoir eu entre les mains le carnet de chèques, puisqu'il en a détaché un feuillet. Et il faut encore qu'il eût accès dans le cabinet de ton agent.

C'est peut-être un remisier comme toi.

— Peut-être.

— Et tes camarades n'ont pas pris ta défense ?

— Je crois plutôt qu'ils m'ont chargé tant qu'ils ont pu.

— Parbleu! tu gagnais trop d'argent. Ils ont été enchantés

de te couler pour se partager tes courtages. Et c'est encore heureux que tu aies pu prouver qu'on s'était trompé.

Comment t'y es-tu pris?

— J'ai fait appeler en témoignage un client chez lequel je me trouvais... à l'autre bout de Paris, pendant qu'on payait le faux chèque au Crédit lyonnais.

— Un alibi... c'est péremptoire.

— C'était très-simple d'interroger ce monsieur et de s'en rapporter à sa déclaration, qui a été très-nette. Eh! bien, il a fallu huit jours pour en arriver là. Le juge d'instruction ne voulait pas le citer, et, après l'avoir entendu, il ne voulait pas le croire.

Enfin, il s'est décidé à me confronter de nouveau avec le caissier; et, cette fois, le caissier n'a plus osé soutenir que c'était moi qui avais touché.

On m'a lâché ce matin.

— Et dire que ça se passe comme ça dans la ville la plus civilisée de l'univers! s'écria Valbrec. On empoigne un homme accusé injustement, on le garde huit jours en prison, et quand on ne peut plus douter de son innocence, on le met dehors, sans s'inquiéter de ce qu'il deviendra et sans l'indemniser du mal qu'on lui a fait. C'est abominable!... mais tu dois un beau cierge au brave client qui t'a tiré de là.

— Si je te disais que je viens d'aller le remercier, et qu'il m'a reçu absolument comme si j'étais coupable!

— Pas possible!... Comment s'appelle ce singulier personnage?

— Le marquis de Simancas... un Espagnol très-riche, qui a un bel hôtel dans l'avenue du Bois de Boulogne.

— Bon! je connais ce *rastaquouère*. J'ai déjà eu maille à partir avec lui, à propos d'une chronique où je blaguais ses bagues, ses chaînes de gilet et ses boutons de chemise en diamants. Je vais le repincer dans ma prochaine chronique.

— Garde-t'en bien, cher ami. Il m'a fort mal accueilli... peut-être parce qu'il m'en veut de l'avoir forcé à se déran-

ger, pour déposer devant le juge. Mais sans sa déposition, je serais encore à Mazas.

— C'est juste ; je te promets de le laisser tranquille. Me voilà complétement renseigné sur ton histoire, et je vois clairement que tu as été la victime d'un rusé gredin qui doit te connaître, puisque, pour faire son coup, il s'est arrangé une tête comme la tienne.

Il s'agit maintenant de le retrouver. Je t'y aiderai, si tu veux.

— Ah ! je crois bien que je veux !... et si jamais il me tombe sous la main...

— Il passera un mauvais quart d'heure, et il ne l'aura pas volé... mais, dis-moi, as-tu su qu'on a fait une perquisition chez toi, le lendemain de ton arrestation?

— Mon portier vient de me l'apprendre.

— On cherchait probablement les douze mille francs du chèque... et l'on n'a rien trouvé... c'est la meilleure preuve que tu ne les as pas reçus. Croirais-tu qu'on en a fait une aussi chez Juliette Taupier?

— Ah ! c'est trop fort !... et sous quel prétexte?

— Ils n'ont pas eu de peine à découvrir que tu étais son amant...

— Oh !... son amant !...

— Un de ses amants, pour parler plus exactement... et ils ont supposé que tu avais caché la somme chez elle. La somme n'y était pas. Mais elle n'est pas contente, cette bonne Juliette. Elle t'en veut à mort, et elle dit de toi pis que pendre.

— Quoi ! elle aussi ! murmura Georges Cransac.

— Elle plus que personne, répondit Paul Valbrec. Es-tu assez naïf pour croire à la reconnaissance de ces demoiselles? En voilà une pour laquelle tu t'es gêné, je le parierais, et elle te traîne dans la boue. C'est tout naturel, et tu aurais bien tort de t'en affliger, ou seulement de t'en étonner.

Georges baissa la tête et ne dit mot, parce qu'il sentait bien que Valbrec avait raison.

Elle lui tenait au cœur beaucoup plus qu'il ne l'avouait, cette Juliette Taupier, horizontale de moyenne marque.

Brusquement jeté, en pleine adolescence, dans le tourbillon des affaires et des plaisirs, sans famille et sans relations dans le vrai monde, Georges avait aimé où il avait pu, et Juliette s'étant, par malheur, trouvée sur son chemin, il s'était lancé à corps perdu dans une liaison qui lui avait coûté fort cher.

S'il se trouvait sans le sou, c'est qu'il avait dépensé beaucoup d'argent pour cette fille, laquelle, n'étant ni meilleure ni pire que ses pareilles, ne lui en savait aucun gré.

Et Georges était d'autant plus inexcusable qu'il avait tout ce qu'il fallait pour plaire à des femmes d'une catégorie supérieure.

Non-seulement il était remarquablement joli garçon avec sa taille élancée, ses traits réguliers et ses longues moustaches blondes, mais il avait encore ce qu'on appelle l'air distingué et la voix sympathique.

Georges était né pour être aimé d'une duchesse, et c'était lui qui aimait une drôlesse.

Le souvenir de Juliette n'avait pas cessé de le hanter dans sa cellule de Mazas, et s'il n'était pas allé la voir en sortant de prison, c'est qu'il voulait d'abord reprendre pied à la Bourse, qui le faisait vivre. Mais il se réservait de courir rue Jouffroy, où la belle habitait un petit hôtel coquet, d'y courir dès qu'il serait réinstallé chez l'agent de change.

Il comptait être reçu à bras ouverts par son adorée, et les révélations du seul ami qui lui fût resté fidèle tombaient sur son ardeur comme une douche d'eau froide.

— Ah! reprit le sceptique Valbrec, si tu étais riche, Juliette te porterait aux nues. Moralité : gagne de l'argent!... Et tu en gagneras, si tu veux suivre mes conseils... quand tu devrais faire du journalisme financier.

— Puisse ta prédiction se réaliser ! soupira Georges.

— Et puis... dis donc, mon vieux... il y a l'imprévu. Tu m'as dit souvent qne tu n'avais jamais connu tes parents.

— Malheureusement non.

— Mais ils étaient riches, puisqu'ils ont largement payé les frais de ton éducation...

— Jusqu'au jour où ils m'ont abandonné...

— Pour des motifs que tu ignores et qui peuvent d'un jour a l'autre cesser d'exister.

Mon cher Georges, sous l'ancien régime, tous les bâtards étaient présumés nobles, et maintenant, comme autrefois, tout enfant naturel peut être le fils d'un prince ou d'un millionnaire. Pourquoi ne recevrais-tu pas, un beau matin, une lettre d'un notaire qui t'annoncerait qu'un monsieur dont tu n'as jamais entendu parler t'a légué par testament une grosse fortune?

— Tu as trop d'imagination, murmura tristement Cransac.

— Possible!... mais il n'est jamais défendu d'espérer. Ce serait si amusant de te réveiller richissime et de voir ceux qui t'ont ruiné... hommes et femmes... faire assaut de platitudes pour rentrer en grâce auprès de toi. J'assisterais à ce curieux spectacle, et ça me réjouirait autant que si j'héritais moi-même... ce qui, entre parenthèses, ne m'arrivera jamais, attendu que mon père et ma mère sont morts sans me laisser un radis, et que je ne possède pas le moindre oncle à succession.

Georges ne donna pas la réplique à son joyeux ami.

Georges se dit qu'il ne tenait peut-être qu'à lui de réaliser d'une autre façon le rêve de Valbrec. Il n'aurait eu pour cela qu'à prendre possession de l'héritage du détenu de Mazas, en admettant que le trésor existât, et il n'en doutait presque plus.

Mais Georges n'était pas encore allégé des scrupules qui l'avaient empêché d'y toucher, lorsqu'il l'avait eu sous la main en visitant la maison de la rue Gabrielle.

Ces propos et beaucoup d'autres moins sérieux occupèrent les deux camarades jusqu'à l'heure de l'absinthe, qu'ils prirent longuement à la terrasse du café Riche.

Pendant qu'ils dégustaient l'apéritif, en fumant de bons cigares, Georges eut la satisfaction de voir passer beaucoup de gens de sa connaissance qui hésitaient d'abord à le saluer et qui s'y décidaient, en s'apercevant qu'il était attablé avec Valbrec, chroniqueur redouté.

C'était presque un commencement de réhabilitation.

A sept heures, son ami le mena dîner au café Américain, et les vins généreux qu'il offrit achevèrent de remonter le moral de Georges.

Le repas se prolongea, et il était près de dix heures quand ils se demandèrent comment ils allaient employer le reste de la soirée.

— Je n'ai affaire au journal qu'à minuit, dit Paul Valbrec. Il est trop tard pour entrer dans un théâtre, et d'ailleurs j'en ai par-dessus la tête, du théâtre.

Je préfère les plaisirs en plein vent, et j'éprouve le besoin de marcher pour digérer la bécasse et le corton. Il ne fait pas trop froid ce soir, et il ne pleuvra pas. Si nous montions à pied jusqu'au boulevard Rochechouart pour voir la foire qui se tient là-haut?... C'est tout près de chez toi.

— Très-volontiers, répondit Georges, qui commençait à sentir la fatigue après une journée si mouvementée, et qui comptait bien coucher dans son lit, avec ou sans la permission du propriétaire.

Le portier, vertement rabroué par lui, avait dû avertir son maître qu'il eût à faire lever immédiatement les scellés, et Georges avait dans sa poche la clef de son appartement.

Il s'achemina avec Valbrec vers les hauteurs qu'ils habitaient tous les deux, car le journaliste demeurait rue Fromentin, et ils tombèrent en pleine fête.

Tous les ans, à partir de la dernière quinzaine de novembre, ce quartier populaire est en liesse, et les boulevards ci-

devant extérieurs se couvrent non pas seulement de boutiques à treize sous, mais de tentes et de baraques de toute espèce.

Il y a le théâtre Cocherie, où l'on représente des pantomimes à grand spectacle; le théâtre Corvi, où l'on exhibe des singes et des chiens savants.

Ceux-là, c'est l'aristocratie des forains.

Mais il y a aussi des hercules, des nains, des géantes, des phoques et des somnambules.

Il y avait même, l'année dernière, une ménagerie fort bien montée en bêtes fauves qui travaillaient sous la cravache d'une femme, et par extraordinaire cette femme était très-belle.

Les courriéristes parlaient d'elle dans les journaux, et la mode commençait à prendre parmi les gommeux de faire le voyage de Montmartre pour la voir.

Les deux amis allèrent tout droit à cette tente qui couvrait un vaste terrain, non loin de la place Pigalle, et ils se hâtèrent d'y entrer, car la représentation venait de commencer.

Il y avait foule, et ils eurent de la peine à s'approcher de la grande cage centrale où la dompteuse travaillait, entourée d'une demi-douzaine de lions et de lionnes.

C'était une grande fille bien découplée, brune de peau, avec des yeux splendides, des yeux d'Orientale, et une profusion de cheveux noirs qui retombaient sur ses épaules et que, pendant ses exercices, elle secouait comme une crinière.

Son maillot moulait des formes robustes, mais élégantes. Ses pieds, chaussés de brodequins rouges, étaient petits et cambrés; et qualité plus rare chez les foraines, elle soignait ses mains.

Elle n'avait certainement pas beaucoup plus de vingt ans, et Cransac trouva qu'elle valait bien qu'on se dérangeât pour l'admirer.

— N'est-ce pas que la jeune Cornaline est superbe? lui demanda Valbrec.

— Comment! elle s'appelle Cornaline? s'écria Georges. Quel drôle de nom!

— Un nom de guerre, parbleu !... et un nom de pierre précieuse, qui lui va très-bien. Elle a de la race, cette créature.

— Oui, mais elle a l'air mauvais. Je ne m'étonne pas que ses bêtes la craignent... elle a une façon de les regarder...

— Elle en a une aussi de regarder les hommes... tu verras ça tout à l'heure, dit en riant Paul Valbrec, qui n'en était pas à sa première visite à la ménagerie.

La belle dompteuse faisait tout ce qui concerne son état.

A sa voix, qui était pourtant très-douce, les lions sautaient à travers des cerceaux comme de simples caniches, et lorsque, par hasard, ils regimbaient, elle les fouaillait à tour de bras.

Elle chassait à coups de ses mignonnes bottines les lionnes récalcitrantes, et elle ne semblait pas plus émue que si elle eût joué avec des king's Charles.

Elle finit par acculer tous ces fauves dans un coin, où elle s'en fit comme une litière, et elle se coucha sur le dos d'un énorme lion noir, le coude appuyé sur la tête de l'animal et les pieds posés sur la croupe d'une lionne qui lui servait de tabouret.

C'était le clou de la soirée, la pose triomphante qui devait forcer les applaudissements, et on ne les ménagea pas à mademoiselle Cornaline.

Du bout de sa houssine, elle fouettait légèrement ses brodequins, et ses yeux, qui erraient dédaigneusement sur les spectateurs les plus rapprochés, semblaient leur dire : Oui, messieurs, c'est à la cravache que je mène mes amoureux.

Tout à coup, ils rencontrèrent ceux de Georges, et ils changèrent d'expression. Elle se mit à dévisager ce beau jeune homme qui avait l'air d'un d'Artagnan blond, et ils devinrent presque tendres.

— Bon, dit Valbrec à son ami en lui poussant le coude, voilà que tu *fais* Cornaline. Elle en tient pour toi, mon cher.

Tu lui as donné dans l'œil, du premier coup.

— Laisse-moi donc tranquille, dit Georges, en haussant les épaules; c'est un jeu de scène, et, dans tous les cas, si elle en tient pour moi, je n'en tiens pas pour elle. Je m'imagine qu'elle doit sentir le fauve.

Ils parlaient assez bas, et pourtant on eût dit que Cornaline entendait ce qu'ils disaient, car, de caressant qu'il était, son regard devint menaçant, et les battements de la cravache s'accentuèrent.

— Elle est furieuse, parce que tu ne *rends* pas, chuchota Paul.

La foule acclamait la dompteuse.

Tout à coup, elle se leva d'un bond et elle s'avança sur le devant de la cage pour saluer, pendant que les lions, qui s'étaient remis sur pied, tournaient autour d'elle, en grondant sourdement.

Cornaline prit sa cravache par le petit bout, la balança un instant, et, de sa blanche main, la lança au visage de Georges, qui fut assez adroit pour la saisir au vol.

Les lions, tout surpris, firent mine de se dresser contre la dompteuse désarmée, mais elle recula vivement jusqu'à la cloison qui s'ouvrit, et elle disparut, au bruit d'un tonnerre d'applaudissements.

Tout cela fut si rapide que le public ne comprit pas pourquoi elle avait jeté sa houssine dans la salle. On crut qu'elle avait voulu faire une bravade comme une danseuse de cordes qui laisserait tomber son balancier pour montrer qu'elle peut s'en passer sans perdre son équilibre, et on la rappela de toutes parts; mais elle ne reparut pas, et Georges resta tout ahuri, tenant à la main la cravache qu'il avait empoignée si lestement.

— C'est sa façon de *jeter le mouchoir,* dit Paul, qui riait à

se tordre. Tu n'as qu'à lui rapporter l'objet dans les coulisses. Elle te fera bon accueil.

— J'en doute... et je n'y tiens pas, murmura Georges, très-vexé d'être signalé de la sorte à l'attention des badauds.

Les spectateurs des places à six sous commençaient déjà à chanter en chœur : « La gardera!... la gardera pas! » Et Georges ne trouva rien de mieux que de la rejeter dans la cage, où les lions la mirent en miettes, à coups de dents.

On cria : Bravo! et l'on proposa, dans la foule, de forcer le grand blond à recommencer les exercices de Cornaline.

On le prenait pour un dompteur en disponibilité, venu là pour étudier les procédés d'un concurrent appartenant au sexe faible, et Georges ne songeait qu'à se dérober, lorsqu'un autre épisode qui ne figurait pas non plus sur le programme vint faire diversion à cette scène burlesque et gênante.

Une jeune femme en toilette tapageuse, escortée de deux ou trois petits crevés, venait d'entrer bruyamment dans la baraque et bousculait tout le monde pour se pousser au premier rang, elle et sa bande. Georges Cransac, en se retournant pour battre en retraite, se trouva presque nez à nez avec elle, et reconnut Juliette Taupier.

Il n'aspirait qu'à la revoir, cette créature dont il s'était affolé, et il ne demandait qu'à lui pardonner les mauvais propos qu'elle avait tenus sur son compte, mais il se serait bien passé de la rencontrer là, au milieu de gens qui s'occupaient déjà de lui beaucoup plus qu'il n'aurait voulu, et surtout devant de jolis messieurs, dont l'un était peut-être son amant.

Elle lui fit bientôt voir de quoi elle était capable.

— Monsieur est sorti de Mazas, à ce que je vois, dit-elle, en le toisant d'un regard méprisant; et monsieur ne perd pas de temps pour faire la fête. Le matin à l'ombre, et le soir à la foire de Montmartre!

A ce mot de Mazas, ceux qui étaient à portée de l'entendre

dressèrent les oreilles. Georges aurait voulu être à cent pieds sous terre.

— Et, pour se mettre en train, monsieur *lève* la dompteuse, ricana Juliette. C'est un comble!

— Taisez-vous! dit Georges, d'une voix sourde.

— Me taire?... jamais de la vie!... et je recommencerai chaque fois que je vous trouverai sur mon chemin. Ça vous apprendra, mon cher, à me compromettre dans vos sales affaires.

— Moi!

— Oui, vous. Est-ce à cause de vous, oui ou non, que la police est venue faire une perquisition chez moi, bouleverser mes robes et fouiller dans mes tiroirs? Je suis une honnête fille, et je n'avais rien à craindre, mais je ne l'ai pas trouvée drôle... et vous me la payerez plus cher qu'au bureau.

— Calmez-vous, belle amie, dit ironiquement le journaliste. Si vous continuez sur ce ton-là, vous allez vous faire mettre à la porte de la baraque.

— Ah! je voudrais bien voir ça, par exemple!... et je ne comprends pas que vous, Valbrec, qui êtes un brave garçon, vous veniez vous amuser ici avec un échappé de prison.

— Misérable drôlesse! cria Georges, en levant la main sur son ancienne, qui se gara prestement derrière un de ses petits amis, un bellâtre blond que ni Cransac ni Valbrec ne connaissaient.

— A toi, Arthur! dit-elle à ce déplaisant monsieur. J'espère bien que tu ne vas pas me laisser insulter.

Arthur n'avait pas l'air belliqueux, mais, interpellé de la sorte, il ne pouvait pas refuser de s'interposer, et il s'interposa, sans enthousiasme, comme un homme qui aimerait beaucoup mieux ne pas prendre fait et cause pour une maîtresse trop connue, mais que l'amour-propre empêche de reculer.

Mal lui en advint.

La main de Cransac était encore en l'air; elle s'abattit sur sa joue, et Arthur encaissa une gifle retentissante.

— J'attends vos témoins! lui cria Cransac. Cette fille vous donnera mon adresse.

Et, écartant à coups de poing les curieux attroupés autour de lui, Cransac se fit jour à travers la foule.

A peine dégagé, il tomba sur Cornaline, qui avait eu le temps de jeter un tartan sur ses épaules et de passer dans la salle, à seule fin de voir de plus près le beau garçon qu'elle avait remarqué à travers les barreaux de la fosse aux lions.

Cransac ne daigna même pas la regarder, et, brochant comme un sanglier, il gagna la sortie, suivi de près par Valbrec.

— Enfin, j'en ai souffleté un, dit-il entre ses dents, dès qu'il se retrouva sur le boulevard avec son fidèle camarade. Nous verrons ce que ce gommeux a dans le ventre, et demain je lui collerai un beau coup d'épée.

— S'il se bat, ajouta à demi-voix le journaliste. Et j'en doute.

— Il faudrait qu'il fût bien lâche pour garder la gifle que je viens de lui appliquer.

— Mais... il ne me fait pas l'effet d'être crâne. Les amants de cœur de Juliette Taupier sont sujets à caution... sous tous les rapports. Il me semble maintenant que j'ai déjà aperçu celui-là quelque part... et assurément ce n'est pas dans le meilleur monde... je n'en suis cependant pas tout à fait sûr, parce qu'il portait alors de longues moustaches blondes comme les tiennes... mais il a pu les couper.

— Avec ou sans moustaches, je lui crèverai la peau.

— Je le souhaite. Seulement... ne te fâche pas de ce que je vais te dire... il aura un prétexte pour éviter d'aller sur le terrain. Cette coquine de Juliette vient de crier devant cinquante personnes que tu sors de Mazas...

— Encore!... on me jettera donc toujours cette injure à la

face?... et cela parce que j'ai le malheur de ressembler à un escroc!

— Ça ne durera qu'un temps, mais tu dois t'y attendre. Que t'importe? Tu as ta conscience pour toi; méprise les calomniateurs et ne t'inquiète pas de l'opinion des sots. Laisse passer l'orage, et le jour viendra où tu prendras ta revanche... je pincerai ton Sosie.

— Et, en attendant, je vivrai comme un paria!... Non, décidément, je préfère me loger une balle dans la tête.

— C'est la ressource des décavés qui n'ont pas d'énergie, et je compte que tu en auras. Ta liaison avec Juliette t'a enlevé momentanément le ressort qu'il faut pour supporter un malheur immérité... eh bien, roidis-toi. Le suicide n'est pas une solution, quand on n'a rien à se reprocher. Aie le courage de vivre...

— A quoi bon vivre?... et pour qui?...

— Pour moi d'abord, qui suis sincèrement ton ami... et puis pour une femme... oh! ne te gendarme pas!... il n'y a pas en ce monde que des Juliette. Tu n'auras pas de peine à en trouver une qui mérite d'être aimée... tu n'auras même que l'embarras du choix... tu leur plais à toutes; — exemple : la dompteuse que tu viens de dompter d'un coup d'œil.

— Vas-tu encore te moquer de moi par-dessus le marché?

— Je n'en ai point envie... et la preuve, c'est que je suis prêt à te soutenir envers et contre tous. En ce moment, tu es trop surexcité pour raisonner juste. Rentre chez toi, tâche de bien dormir et viens me voir demain au journal. La nuit porte conseil, et tu seras mieux disposé à m'écouter, quand je t'expliquerai ce que je compte faire pour te remettre sur pied définitivement.

Et sur ce, bonsoir, cher ami! Tâche de ne pas rêver de Cornaline.

— Ne me parle plus de cette saltimbanque.

— Je ne t'en parlerai plus, mais tu peux être relancé par elle. Je parierais volontiers deux louis contre un qu'elle va

demander ton adresse à Juliette, et cinq contre deux que Juliette la lui donnera pour te jouer un mauvais tour.

Ayant dit, Paul Valbrec serra énergiquement la main de son ami, et s'achemina, au pas accéléré, vers la rue Fromentin.

Georges resta seul au milieu de la joyeuse cohue qui se pressait devant les baraques, assourdi par le vacarme des cuivres sonnant des fanfares, aveuglé par les jets de lumière électrique lancés du haut de l'estrade du théâtre Cocherie.

La musique et les illuminations semblaient insulter à son désespoir, et il avait hâte de fuir le bruit et la clarté.

Les sages avis de Paul Valbrec ne l'avaient ni consolé, ni calmé.

Il ne pensait plus à mourir; il pensait à s'armer pour combattre. La société le rejetait de son sein; il déclarait la guerre à la société.

Le nerf de la guerre, c'est l'argent, et il savait où en prendre.

Le trésor de l'homme de Mazas était là; un trésor volé, sans aucun doute, mais un trésor abandonné qui aurait pu tomber dans de pires mains que les siennes.

Quelques heures plus tôt, quand il n'apercevait pas encore toute l'horreur de sa situation, il n'avait pas voulu toucher à cet argent maudit.

Ses scrupules s'étaient envolés en même temps que ses illusions.

Il se jurait de l'employer à punir les méchants et à récompenser les bons, comme le Monte-Cristo du roman de Dumas.

Il trouvait naturel et juste de jouer le rôle de la Providence, qui le joue souvent très-mal.

Et il ne se demandait pas si sa nouvelle et subite fortune n'allait pas réveiller les soupçons qui avaient pesé sur lui.

— Il était écrit que je sortirais du droit chemin, mur-

mura-t-il avec amertume. La faute en est à ceux qui m'ont traité comme un coupable. Je n'aurais pas de remords.

Et après avoir regardé l'heure à sa montre qu'il avait remontée et qui marquait minuit moins un quart, il dit :

— Allons! Il est temps. La rue Gabrielle n'est pas loin En route!

Du boulevard où travaillait la dompteuse, toutes les rues qui montent aboutissent, plus ou moins directement, au sommet de la butte Montmartre, et Georges Cransac, résolu à en finir, allait prendre la première venue, lorsqu'il se souvint fort à propos qu'il faisait nuit noire et qu'il lui serait malaisé d'opérer sans lumière.

Il savait bien où était la cachette, mais il aurait eu de la peine à la retrouver à tâtons et plus de peine encore à en extraire le trésor, — si le trésor y était, car il ne l'avait pas vu ; il n'avait vu que la plaque de la cheminée qui l'abritait.

Georges, en fumeur prévoyant, portait toujours sur lui une boîte d'allumettes; mais pour s'éclairer suffisamment, il lui fallait une bougie, et dans ce quartier les épiciers qui en vendent se couchent à dix heures.

Il se demandait s'il irait en chercher une dans son appartement de la rue Frochot, au risque de se faire une nouvelle querelle avec son portier, lorsqu'il avisa une boutique ambulante de quincaillerie foraine, où, parmi beaucoup d'autres menus objets, s'étalait une collection de ces lanternes vénitiennes ou algériennes qui servent aux illuminations à bon marché.

Le marchand qui tenait ce pauvre commerce en plein vent commençait à plier bagage, mais il était encore là, et Georges put lui acheter cinq ou six de ces fanaux de papier, garnis d'un bout de résine.

Un seul n'aurait pas suffi, pour peu que le travail qu'il allait entreprendre présentât quelques difficultés, et il comptait les utiliser l'un après l'autre.

Ainsi muni, Georges n'avait plus qu'à se mettre en campagne, et il grimpa sans hésiter à l'assaut de la colline qu'il lui fallait gravir pour prendre possession de l'argent que l'homme de Mazas lui avait légué, — pas par-devant notaire.

Cette fois, il aborda l'obstacle du côté de la place Saint-Pierre, par un escalier très-roide, qui aboutit tout près de la vieille église Montmartre, en passant au bout de la rue Gabrielle, où il arriva en moins d'un quart d'heure.

Elle est peu fréquentée en plein jour, cette rue où l'on voit beaucoup moins de maisons que de murs de jardin; mais à minuit, c'est un lieu désert, et, n'étaient les becs de gaz placés aux deux extrémités, on s'y croirait à cent lieues de Paris.

Pas de surprises à craindre dans cette solitude ni d'attaques nocturnes. Les détrousseurs de passants n'ont garde de s'y embusquer, parce qu'ils savent fort bien qu'il n'y passera personne.

Cransac s'avança jusqu'à la grille en bois qu'il trouva entr'ouverte comme il l'avait laissée et s'arrêta un instant avant de la franchir.

Il regarda et il écouta.

Il ne vit que la masse noire des arbres étagés sur la pente. Il n'entendit que cette rumeur vague qui est comme le bruit de la respiration de Paris endormi, le roulement lointain des voitures, et, plus près, le craquement des branches dépouillées de leurs feuilles et secouées par le vent d'hiver.

En ce moment, cette Juliette, que Georges avait aimée et qui venait de l'insulter publiquement, s'attablait sans doute, avec ses nouveaux amis, dans un cabinet de quelque restaurant de nuit, et il semblait à Georges que leurs ricanements idiots bourdonnaient à ses oreilles hallucinées.

Et là, devant lui, dormait une fortune qu'il n'avait qu'à emporter pour se venger du mépris de cette femme, en la dominant par l'argent, le seul maître qu'elle respectât. Il

rêvait de la voir à ses genoux et de l'humilier, à son tour, en la dédaignant, comme si les humiliations comptaient pour quelque chose dans la vie d'une créature avilie à force de servir les passions des riches.

Georges aurait mieux fait de se dire que, dans ce Paris plein d'or et de misère, de braves filles du peuple s'exténuent à gagner honnêtement leur pain; qu'elles ont du cœur, celles-là, et que bienheureux sont les courageux travailleurs qu'elles aiment.

Mais dans le monde où Georges avait toujours vécu, le monde des financiers bourgeois, on ne songe guère à celles qui souffrent.

Sans s'attarder à réfléchir, il recommença l'ascension qu'il avait déjà effectuée le matin, et, dans l'obscurité, il s'en tira encore plus difficilement que la première fois.

Ce ne fut qu'après bien des accrocs qu'il arriva au pied du perron.

Au-dessus, se dressait la maison, sombre et silencieuse, comme un donjon en ruine.

Tout indiquait qu'il n'y trouverait personne et qu'on ne viendrait pas l'y déranger.

Il y entra et il alluma une de ses lanternes en papier qu'il suspendit à un clou, sous le manteau de la cheminée, pour que la clarté ne fût pas visible du dehors.

La porte n'ayant pas d'autres ferrures que ses gonds, il ne pouvait la fermer ni à clef, ni au verrou, mais il eut soin d'entasser en dedans, contre la partie inférieure du battant, des plâtras et des gravats pris dans l'amoncellement qui obstruait le foyer.

Il fit cela lentement et sans bruit, en homme qui n'a pas besoin de se hâter, mais qui croit ne pas pouvoir prendre trop de précautions; et quand ce fut fait, il revint s'accroupir devant la fameuse plaque pour l'examiner de près.

Elle était noire de suie, comme il l'avait déjà constaté à sa première visite, mais cet enduit avait eu tout le temps

de durcir depuis qu'on n'allumait plus de feu dans l'âtre dépavé et à moitié démoli.

En s'approchant, Georges reconnut sous la couche noirâtre qui les recouvrait, les jointures et les charnières de la plaque.

Les charnières étaient en bas; le boulon signalé par l'homme de Mazas était en haut.

D'ordinaire, les plaques de cheminée sont scellées dans le mur, et de cette disposition insolite on devait conclure que cette plaque mobile avait été fabriquée et placée là tout exprès pour masquer l'entrée d'une cachette.

Ils n'étaient pas rares dans les vieilles maisons d'autrefois, ces creux disposés de façon à pouvoir y abriter un proscrit ou y enfermer des sacs d'écus.

A quelle fin avait été aménagée la cheminée du rez-de-chaussée du pavillon de la rue Gabrielle? Pour le savoir, il suffisait de faire jouer le mécanisme, et, au lieu de se perdre en conjectures, Cransac mit la main sur le boulon, qui résista d'abord, parce qu'il était rouillé, mais qui, sous une pression plus énergique, finit par tourner, en grinçant comme les rouages d'une grosse horloge qu'on remonte, une horloge à poids.

Au troisième tour, Cransac perçut le bruit que font des pênes sortant de leurs gâches, et le boulon, arrivé au cran d'arrêt, cessa de céder à l'effort de sa main.

Évidemment, l'opération était faite et la fermeture ne tenait plus.

Il ne restait qu'à tirer à soi. Georges tira, et la plaque s'abattit si brusquement qu'il eut beaucoup de peine à la retenir pour l'empêcher de tomber avec fracas.

Les trois verrous d'acier qui l'avaient fixée étaient rentrés dans l'épaisseur de la fonte, et il ne songea guère à les examiner, car une bouffée d'air humide et nauséabond le fit reculer en le frappant au visage.

C'est l'effet qui se produit quand on débouche l'ouverture

des puits abandonnés ou quand on perce la voûte d'un souterrain muré depuis de longues années. Mais à l'impression du froid que ressentit Cransac se mêlait le dégoût de respirer une odeur indéfinissable.

Cela sentait le cadavre, et Cransac se demandait si le propriétaire du trésor volé n'avait pas été enfoui sous ce trésor par un assassin.

La lanterne vénitienne éclairait faiblement. Cransac ne voyait en face de lui qu'un mur, et, en se penchant, un entassement d'objets dont il ne distinguait pas très-bien la forme.

Le vide qui subsistait entre le mur et la plaque n'était que d'un mètre tout au plus. Un homme, même debout, n'aurait pu y tenir que très-difficilement. Il était donc improbable qu'on y eût caché un corps humain.

Georges, un peu rassuré, alluma, afin d'y voir plus clair, la bougie d'une autre lanterne qu'il eut soin de ne pas déplier, et après avoir attendu, pour laisser aux miasmes le temps de s'évaporer, il avança la tête dans l'intérieur de cette cavité où il commençait à craindre de ne rien trouver du tout.

Il n'aperçut d'abord au-dessous de lui qu'une couche de sable fin; puis, en regardant avec plus d'attention, il vit que ce sable recouvrait des rouleaux, qui par leur dimension et par leur forme ressemblaient assez à des cartouches de fusil.

Ce trésor se composait-il donc de munitions de guerre cachées là par des conspirateurs? C'était par trop invraisemblable.

Ces rouleaux, systématiquement rangés, étaient enveloppés de papier vert. Cransac en prit un après avoir balayé le sable avec ses doigts, et, au poids, il reconnut aussitôt que c'était un rouleau d'or, un rouleau de mille francs, comme en confectionnent les caissiers des maisons de banque.

Cransac en compta à vue d'œil une cinquantaine, ce qui

suffisait à constituer un trésor sérieux ; et ce n'était là qu'une première rangée, superposée à beaucoup d'autres ; car, en enfonçant sa main dans le tas, il eut beau sonder le plus avant qu'il le put, ses doigts n'atteignirent pas le fond de ce filon. Il y avait là une mine d'or monnayé d'une richesse incalculable.

Pour en connaître la valeur exacte, il lui aurait fallu vider ce réservoir métallique dont il ignorait la profondeur, et c'eût été inutile, car il n'aurait pu enlever cette masse précieuse ni dans ses poches, ni sur son dos, alors même qu'il aurait eu un sac à sa disposition.

L'homme de Mazas avait dû forcer une caisse immense, comme on en voit dans les grands établissements de crédit. Mais comment s'y était-il pris pour en transporter le contenu sur le haut de la butte Montmartre?

Cransac ne chercha point à pénétrer ce mystère ; il se demanda seulement ce qu'il allait faire pour s'approprier cette fortune peu commode à déplacer.

Le moyen le plus pratique, c'était assurément de ne retirer du trou qu'une fraction du trésor, et d'y laisser le reste jusqu'à un prochain voyage.

Il allait se décider à procéder ainsi, lorsqu'un léger bruit le fit tressaillir.

Il se retourna vivement, et il ne vit rien. La porte n'avait pas bougé, et aucune ombre suspecte ne se montrait à la fenêtre.

Le bruit était venu d'en haut. Cransac écouta avec plus d'attention, et il lui sembla qu'on marchait sur le plancher de la chambre du premier étage.

Il écoutait, accroupi sur ses talons, le cou tendu et l'oreille au guet, dans la posture de la fameuse statue antique, le *Rémouleur,* dont une copie en bronze figure au jardin des Tuileries.

Le bruit avait déjà cessé, et ce bruit avait été si léger que Cransac crut s'être trompé.

C'était peut-être un rat qu'il avait entendu trotter sur le plancher.

Les rats pullulent dans les maisons abandonnées, et celle de la rue Gabrielle devait en être pleine.

Cransac se rassura tout à fait et se remit à l'œuvre.

Il tira de la cachette vingt rouleaux, et il en fourra dix dans chacune des poches de son pardessus.

Il n'aurait pas pu en porter davantage, car dix mille francs en or pèsent un peu plus de six livres, et il faut que la doublure d'une poche soit solide pour résister à un pareil poids.

Vingt mille francs devaient, du reste, suffire aux frais de première installation de la nouvelle existence qu'il voulait mener.

Il ne tiendrait qu'à lui de revenir puiser à cette source de richesses, et il comptait bien y revenir jusqu'à ce qu'il l'eût tarie, car son parti était pris de se faire millionnaire.

Et pour ceux qui suspecteraient l'origine de ce miraculeux changement de fortune, il avait une explication toute prête, une explication que son ami Valbrec lui avait suggérée sans s'en douter.

Il dirait que son père, — ce père inconnu qui avait pourvu aux besoins de son enfance et de sa première jeunesse, — s'était fait connaître avant de mourir, et lui avait laissé tout son bien par testament.

Pour rendre cette histoire plausible, il n'avait qu'à s'en aller passer un mois loin de Paris et à raconter en revenant qu'il avait recueilli en pays étranger cette magnifique succession.

On aimerait mieux le croire que d'y aller voir, et, si l'on en doutait, personne assurément ne devinerait qu'il devait son opulence à l'héritage d'un forçat.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à rentrer chez lui, rue Frochot, lesté d'une somme qu'il n'avait jamais possédée.

Il la gagnait presque, chaque année, par ses courtages, mais il la dépensait jusqu'au dernier sou, et c'était la première fois qu'il se trouvait, comme on dit, à la tête d'un capital.

Il releva la plaque, il fit jouer le mécanisme, les pênes d'acier rentrèrent dans leurs gâches, et il s'assura en tirant sur le boulon que la fermeture était complète.

Il se remit debout assez lestement, quoique son pardessus, bourré d'or, pesât fort sur ses épaules, et il allait éteindre ses lanternes dont il n'avait plus besoin, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tête un coup sourd, comme si l'on eût renversé un meuble sur le plancher de la chambre du premier étage.

De meubles, il n'en avait pas vu, quand il était monté, le matin, jusqu'au toit en terrasse de la maison mystérieuse; mais il n'y a pas d'effet sans cause, et cette fois il ne pouvait pas douter qu'il y eût quelqu'un là-haut.

Il pensa d'abord à déguerpir, sans se préoccuper de savoir qui s'était introduit dans ce pavillon inhabité; mais il se dit presque aussitôt que ce visiteur nocturne venait peut-être, comme lui, chercher le trésor, et il ne se sentait pas disposé à le lui abandonner.

Un timide aurait cédé la place. Mais Georges Cransac était affligé d'un tempérament qui le poussait à aller toujours de l'avant.

Il résolut d'en finir avec l'inconnu.

Il était sans arme, mais il avait de bons bras et un courage à toute épreuve.

Au lieu de souffler la bougie qui venait de lui servir à explorer l'intérieur de la cachette, il se contenta d'abriter ce luminaire en dépliant le papier qui l'entourait, et il marcha droit à l'escalier, sa lanterne à la main.

C'était une grosse imprudence, car en supposant qu'il réussît à expulser l'intrus, il ne pourrait pas éviter de lui montrer son visage, et il s'exposerait ainsi à être reconnu

plus tard par cet individu qui n'était certes pas venu là avec de bonnes intentions.

Cransac hésita un instant à mettre le pied sur la première marche. Il n'entendait plus rien. Mais, à ce moment, une odeur âcre le prit à la gorge, une odeur de fumée qui le fit tousser bruyamment.

Il était trop tard pour reculer. Sa toux avait dû trahir sa présence. Et si l'homme avait, volontairement ou non, mis le feu à la maison, il n'était que temps d'étouffer cet incendie qui aurait pu détruire de fond en comble cette masure dont les débris enseveliraient pour toujours, quand elle s'écroulerait, le trésor de l'homme de Mazas.

Cransac grimpa vivement, et, arrivé en un clin d'œil au premier étage, il ne fut pas peu surpris de trouver fermée la porte de la chambre : pas fermée hermétiquement, car la fumée qu'il avait sentie filtrait à travers la jointure.

Le foyer de l'incendie était là, mais l'incendiaire restait invisible.

Cransac frappa du poing contre la porte. Personne ne répondit à cet appel sonore.

Alors, en s'arc-boutant contre la rampe, il lança un formidable coup de pied qui envoya le battant heurter intérieurement la muraille.

Un épais nuage de fumée se répandit sur le palier et fit reculer Georges.

Il s'attendait à être attaqué, et il se préparait à se défendre.

Rien ne bougea.

C'était le cas, ou jamais, de prendre l'offensive, et il se précipita dans la chambre.

Il y régnait une obscurité profonde, à travers laquelle la faible clarté de sa lanterne n'apparaissait que comme un point lumineux.

Georges trébucha contre un objet que le choc poussa en avant, et il entendit craquer des charbons sous ses bottines.

Instinctivement il s'approcha de la fenêtre. Elle avait toutes ses vitres, celle-là, et elle était close. Il se hâta de l'ouvrir, et aussitôt s'établit un courant d'air qui chassa la fumée.

Georges comprenait déjà qu'il avait heurté, en entrant, un réchaud renversé, et que ce réchaud ne s'était pas allumé tout seul, mais il ne se rendait pas bien compte de ce qui s'était passé avant son arrivée.

Il fallut que le nuage se fût dissipé complétement pour qu'il aperçût un corps étendu à ses pieds.

Alors, il s'agenouilla vivement, et il vit que ce corps était celui d'une femme.

La tête de la malheureuse touchait presque le réchaud, et ses cheveux dénoués grésillaient au contact des charbons ardents qui avaient roulé sur le plancher.

Cransac commença par les écraser sous ses talons. C'était plus pressé que de secourir la femme, car le plancher était en sapin : il brûlait déjà, et il allait bientôt flamber sous le souffle du vent qui entrait par la fenêtre.

Cransac eut vite fait d'étouffer ce commencement d'incendie, et alors, après avoir éteint et mis dans sa poche la lanterne qui l'aurait gêné, il enleva la femme dans ses bras et il l'emporta au rez-de-chaussée qu'il ne fit que traverser, pour aller la déposer dehors, au bas du perron, sur la dernière marche, après avoir dispersé, à coups de pied les plâtras qu'il avait entassés contre la porte.

Elle n'était pas morte, car il sentait battre son cœur et il l'entendait respirer, mais elle avait complétement perdu connaissance, et il s'agissait avant tout de la ranimer.

En cherchant à l'asseoir plus commodément, une de ses mains rencontra une pierre creuse où les pluies de la saison avaient laissé une petite flaque d'eau.

Il put alors employer le remède le plus simple et souvent le plus efficace pour mettre fin à une syncope.

Il aspergea la figure de la femme avec cette eau glacée par

l'hiver, et, au contact des premières gouttes qu'il lui jeta, elle tressaillit en murmurant des mots sans suite.

Georges ne pouvait pas voir si elle était jolie, puisqu'il faisait nuit noire, mais, à en juger par la souplesse de son corps qu'il avait porté, elle devait être jeune, et il devinait à peu près l'aventure : une tentative d'asphyxie, par suite de chagrins d'amour ou pour échapper à la misère : le drame qui se joue si souvent à Paris dans les mansardes des pauvres ouvrières.

Mais il ne pouvait pas deviner pourquoi cette désespérée avait choisi, pour y mourir, le pavillon de la rue Gabrielle, et il se promettait bien de l'interroger, dès qu'elle serait en état de parler distinctement.

Il se promettait aussi de lui venir en aide, si la faim l'avait poussée au suicide, et c'était là assurément une excellente occasion de faire un bon usage de l'or qui gonflait ses poches.

Seulement, il lui tardait de partir, car il lui importait fort que personne n'intervînt, et la place n'était pas sûre. La fumée avait pu être aperçue par des sergents de ville en tournée, et s'ils s'avisaient d'entrer dans le jardin, Cransac serait fort empêché de leur expliquer comment il se trouvait là, à pareille heure, soutenant une femme évanouie. Que serait-ce donc si, mal satisfaits de ses réponses, ils le menaient au poste où, en le fouillant, on découvrirait sur lui vingt rouleaux de mille francs !

Pour en finir avec cette situation périlleuse, il mouilla d'eau les yeux toujours clos de celle qu'il venait de sauver; il lui frappa dans les mains; il la secoua même assez rudement, et il n'obtint qu'un demi-succès.

Elle se redressait bien sur la pierre où elle était assise; elle essayait de se lever, mais elle retombait; sa tête vacillante s'appuyait sur l'épaule de Georges, et elle s'affaissait dans ses bras.

Il était bien obligé de la serrer contre lui pour la main-

tenir, et ses étreintes sans préméditation ne pouvaient pas le laisser froid.

Insoucieux du danger qu'il courait en les prolongeant, il ne se pressait pas de s'y soustraire. Il se prenait même à souhaiter que son obligée fût belle et se laissât aimer.

Enfin, il eut l'idée d'enflammer une allumette-bougie et de la lui mettre sous le nez.

Cette fois, elle ouvrit les yeux. Le visage de Georges touchait le sien, elle s'écria : « Toi ! c'est toi !... » et elle l'attira à elle si brusquement que leurs bouches se rencontrèrent.

Il avait eu le temps de voir qu'elle était charmante, et il ne chercha point à se dérober, mais il crut qu'elle était folle, car il ne la connaissait pas.

Tout a une fin : les baisers et les illusions. La femme qui lui avait sauté au cou le lâcha tout à coup et dit, en le repoussant :

— Malheureuse que je suis !... Ce n'est pas lui.

Pour le coup, Georges ne douta plus de la folie de cette femme qui le confondait avec son amant

Cette triste découverte ne faisait que l'embarrasser davantage. Il voyait déjà la malheureuse s'accrochant à ses habits pour le retenir et s'attachant à ses pas quand il aurait réussi à se dégager.

Il s'aperçut bientôt qu'il se trompait.

La secousse qu'elle venait d'éprouver l'avait définitivement tirée de son évanouissement, et remise en possession de sa raison troublée par un commencement d'asphyxie.

— Pardon, monsieur ! murmura-t-elle ; j'ai été abusée par une ressemblance si étonnante !

— Je ne me plains pas de l'erreur, dit Georges en souriant.

— Qu'allez-vous penser et que s'est-il passé ?... Il me semble que je me réveille après avoir rêvé...

— Ce n'est pas un rêve. Vous avez essayé de vous tuer. Par bonheur je suis arrivé à temps.

— Oui, je me souviens maintenant... j'ai allumé le charbon... j'ai horriblement souffert... puis j'ai perdu connaissance, peu à peu... comme on la perd quand on s'endort...

Ah ! monsieur, pourquoi m'avez-vous empêchée de mourir ?

— Mourir ?... à votre âge !...

— Je suis jeune d'années... mais j'ai supporté plus de douleurs que si j'avais vécu un siècle.

— J'espère bien pourtant que vous ne recommencerez pas.

Et comme la ressuscitée se taisait :

— Écoutez-moi, madame, commença Cransac sincèrement ému.

— Ne m'appelez pas madame... je ne suis pas mariée.

— Je ne vous demande pas cela. Je vous demande... je vous supplie de me permettre de venir à votre secours. Je ne sais pas pourquoi vous vouliez vous tuer, mais je vous jure que je suis prêt à tout faire pour vous tirer de peine. Il était écrit que je vous sauverais de la mort; il est sans doute écrit que vous accepterez mon amitié. Moi aussi, j'ai voulu mourir, et maintenant je veux vivre. Aidons-nous réciproquement à supporter la vie...

Et ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Je ne vous propose pas d'être votre amant. Je sais que vous en avez un...

— J'en avais un, rectifia la jeune femme. Je n'en aurai plus jamais.

— Je pourrais vous répondre qu'il ne faut jurer de rien, mais je me contenterai de vous dire que je serai pour vous ce que vous voudrez que je sois. Et maintenant, venez !

— Où ?

— Où il vous plaira d'aller, mais je ne vous laisserai pas seule ici,

— Vous y êtes bien venu seul, vous!... Pourquoi?

— Peut-être pour en finir avec l'existence, comme vous.

J'étais là... au rez-de-chaussée de cette maison déserte... j'ai entendu vos pas et le bruit de la chute du réchaud que vous avez renversé, je suppose, en vous débattant contre la mort. Vous savez le reste. Nous voilà tous les deux condamnés à vivre.

— Je commence à le croire, dit tout bas la jeune femme.

— Alors, appuyez-vous sur mon bras et sortons du jardin, répliqua Georges.

Il l'aida à se relever et à marcher. Il s'agissait de traverser le fourré, et il ne savait trop comment il allait se tirer des broussailles, avec une compagne chancelante et embarrassée par ses jupes; mais elle lui indiqua un sentier très-praticable qu'il n'avait pas vu et qui les conduisit à une porte latérale, laquelle donnait sur un escalier perpendiculaire à la rue Gabrielle et n'était pas plus difficile à ouvrir que celle d'en bas.

— C'est donc par là que vous êtes entré? lui demanda-t-il.

— Je ne connaissais pas d'autre chemin.

— Mais vous connaissiez la maison?

— Oh! depuis longtemps. Il y a vingt ans qu'elle est abandonnée. Je venais jouer dans ce jardin quand j'étais enfant.

— Vous habitez donc ce quartier?

— Je l'ai habité autrefois. Maintenant je demeure à Belleville.

— Et vous avez fait ce long voyage pour mourir!

— Je voulais mourir inconnue. On aurait porté mon corps à la morgue, et personne ne l'y aurait réclamé.

— Vous n'avez donc pas de mère?

— Je suis orpheline.

Tout en causant, ils descendaient côte à côte l'escalier public qui les mena à la place Saint-Pierre, et Cransac se

demandait comment cette bizarre aventure allait finir.

Elle avait commencé si brusquement qu'il n'avait pas songé à en envisager les suites, et c'était à peine s'il avait pu envisager les traits de son obligée. Mais quelque chose lui disait que cette rencontre allait décider de son avenir.

La jeune femme n'en pouvait plus. En débouchant avec elle sur le boulevard Rochechouart, il avisa un café encore ouvert, un café précédé d'un de ces renfoncements où l'on peut boire en plein air. Elle ne refusa pas de s'y asseoir ni d'y prendre du punch, qui acheva de la remettre.

Il put alors l'examiner tout à son aise, à la clarté du gaz.

Elle était très-simplement vêtue d'une robe de laine noire, mais elle était étrangement belle; pâle, brune, avec une physionomie sérieuse que n'ont jamais les grisettes de Paris.

Il allait la prier de lui raconter son histoire. Elle ne lui laissa pas le temps de l'interroger.

— Monsieur, lui dit-elle gravement, je vous dois la vie, et maintenant je pense, comme vous, que je dois accepter mon sort... et l'amitié que vous m'offrez. Mais si nous devons nous revoir, il faut que vous sachiez qui je suis.

Je m'appelle Cécile Cambremer. J'ai vingt-deux ans.

J'en avais quinze lorsque mon père est mort... subitement... à la suite d'un revers de fortune... un revers immérité et inattendu. J'avais déjà perdu ma mère, et je me serais trouvée sur le pavé, si je n'avais été recueillie par une brave femme qui me fit apprendre l'état de fleuriste. Trois ans après, quand elle mourut, j'étais déjà assez habile ouvrière pour gagner ma vie en travaillant à mon compte.

Cransac trouvait, à part lui, que ce récit commençait comme l'éternel roman que récitent aux messieurs riches les demoiselles, soi-disant bien nées, qui prétendent avoir eu des malheurs. Il n'y croyait qu'à demi, et le sceptique Valbrec n'y aurait pas cru du tout. Mais la suite prit un caractère de sincérité qui frappa Georges.

— J'ouvris un atelier, continua Cécile, et j'étais heureuse, quand je me suis donnée à un homme indigne de moi. Je n'ai rien à vous cacher et je vous dis la vérité, telle qu'elle est. J'aurais pu épouser un honnête ouvrier qui m'aimait sincèrement, et je suis devenue la maîtresse d'un être que j'adorais, et que je méprise, maintenant que je le connais mieux. J'ai vécu quatre ans sous sa domination... oui, j'ai mis tout ce temps à m'apercevoir qu'il m'exploitait. Il était pauvre quand je l'ai choisi. Je l'ai tiré de la misère, je l'ai nourri... tout ce que je gagnais y passait... et après m'avoir ruinée, il m'a trahie avec une créature qui ne vaut pas mieux que lui. Il a de l'argent maintenant... de l'argent qu'il a volé peut-être, et il sait que je suis sans pain. Je me suis humiliée jusqu'à lui écrire pour lui en demander... il ne m'a pas répondu.

Suis-je tombée assez bas!... et comprenez-vous pourquoi je voulais mourir?

— Vous m'avez promis de vivre, dit vivement Georges, et il ne tient qu'à vous d'être heureuse... si vous êtes guérie de cet amour qui vous a perdue... je me permets d'en douter, parce que, tout à l'heure, quand vous m'avez pris pour cet homme...

— Je rêvais encore. Mais je vous jure que je le hais autant que je l'ai aimé. Et je suis résignée à vivre. Je n'ai plus rien au monde... j'ai dû fermer mon atelier, faute d'argent pour payer mes ouvrières, et mes meubles sont saisis... eh bien, je travaillerai chez les autres.

— Non, car vous me permettrez de vous aider.

— Je vous remercie, monsieur, mais je ne veux rien accepter de vous...

— Quoi! pas même un prêt? Vous l'accepteriez certainement d'un commerçant ou d'un banquier. Pourquoi le refuseriez-vous de moi qui ne suis ni l'un ni l'autre, mais qui peux vous rendre service sans me gêner le moins du monde?

Cécile regarda Georges en face, sans doute pour voir s'il parlait sérieusement.

— Je lis dans vos yeux, mademoiselle, dit-il. J'y lis que vous me supposez une arrière-pensée que je n'ai pas. Détrompez-vous. Je ne me propose pas de vous faire cadeau de la somme dont vous avez besoin. J'entends, au contraire, que vous me la rendrez, à une échéance que vous fixerez vous-même... et vous m'en payerez l'intérêt.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas... vous savez mon nom et je ne sais pas le vôtre...

— Je m'appelle Georges Cransac. Je demeure 19, rue Frochot... et je ne vous empêche pas de me souscrire un billet à ordre... oh! pas ce soir. Vous me l'enverrez demain... et je vous donne ma parole d'honneur de ne pas me présenter chez vous sans votre autorisation.

— Ainsi, dit lentement Cécile, vous êtes riche, vous qui m'avez avoué que vous étiez entré dans ce pavillon pour vous tuer!

— Croyez-vous donc qu'on ne se tue que parce qu'on est pauvre? Il est d'autres douleurs qui poussent au suicide... et la preuve, c'est que vous-même...

— C'est vrai... si je n'avais eu à souffrir que de la pauvreté, je n'aurais pas songé à mourir.

— Alors, vous pouvez bien croire que mon désespoir avait une autre cause que la gêne.

Prenez ceci, conclut Georges, en posant sur la table un des rouleaux d'or qu'il avait dans sa poche. Mille francs suffiront-ils?

— C'est trop, balbutia Cécile, profondément troublée.

— Mieux vaut trop que pas assez. Maintenant, votre adresse?

— Je demeure près du parc des Buttes-Chaumont... avenue de Laumière, 22.

— Bien! je ne vous offre pas de vous reconduire; mais je vais vous mettre en voiture... j'attends votre billet à mon

ordre, demain, par la poste... il est inutile que vous vous dérangiez pour me l'apporter... je quitte Paris demain soir... quand je serai de retour, je vous le ferai savoir.

Tout cela fut dit d'un ton brusque, presque dur, qui acheva de rassurer Cécile Cambremer sur les intentions de son sauveur.

Il voulait qu'au lieu de le prendre pour un amoureux, elle le prît pour un bourru bienfaisant.

Un fiacre passait : Georges l'appela, fourra à peu près de force le rouleau d'or dans la main de Cécile, jeta sur la table une pièce de cent sous pour payer le punch, remit le prix de la course au cocher en lui donnant l'adresse, fit monter la jeune fille, la laissa partir sans lui dire : Au revoir, et s'achemina vers la rue Frochot.

Il était temps qu'il se reposât, mais il voulait ne se reposer qu'une nuit, car il avait résolu de mettre à exécution le plan qu'il avait conçu pour se faire une nouvelle existence : attendre jusqu'à midi les témoins de l'amant de Juliette qu'il avait souffleté; se battre avec lui, le jour même, s'ils se présentaient, et s'ils ne se présentaient pas, écrire à Paul Valbrec pour lui annoncer qu'une lettre l'appelait en Angleterre, en lui laissant pressentir qu'il s'agissait d'un héritage; partir le soir pour Londres, y rester huit jours et revenir à Paris sous les espèces d'un millionnaire.

Alors, il pourrait revoir cette adorable Cécile qui tenait déjà une grande place dans son cœur et se venger de ceux qui l'avaient offensé.

L'or de l'homme de Mazas ne lui pesait guère depuis qu'il en avait employé une parcelle à secourir une femme indignement trahie, et il croyait que ce début lui porterait bonheur.

Il oubliait qu'en ce monde il faut toujours compter avec l'imprévu.

II

Dix jours se sont passés. Georges Cransac est revenu de Londres.

Il a eu tout le temps de réfléchir, et il n'a pas changé de résolution. Plus que jamais, il veut profiter du hasard qui l'a fait riche. Il n'a plus l'ombre d'un remords, et il est rentré dans Paris comme un triomphateur dans une ville conquise.

Il a écrit d'Angleterre à Paul Valbrec, Paul lui a répondu en le félicitant et en l'encourageant à venir, le plus tôt possible, montrer sa nouvelle fortune à ceux qui l'ont calomnié et repoussé lorsqu'il était pauvre.

Georges n'a pas voulu descendre dans son petit logement de la rue Frochot, et il a prié Valbrec de lui retenir un appartement au Grand-Hôtel.

Il y est arrivé par un train de nuit, il y a dormi la grasse matinée, il y a déjeuné dans sa chambre, et il allait sortir, lorsque son ami fidèle entra.

— Bonjour, millionnaire! dit Valbrec, en se jetant dans ses bras.

Georges l'étreignit chaleureusement, mais, au fond, il n'était pas très-rassuré sur la tournure qu'allait prendre ce premier entretien, car il prévoyait que son ami allait lui poser des questions embarrassantes.

Et il ne se trompait pas.

— En voilà, une miraculeuse aventure! s'écria le journaliste. Te rappelles-tu ce que je te disais, la veille de ton départ, en prenant l'absinthe avec toi, devant le café Riche? Je te prédisais que ce père anonyme dont tu n'avais plus de nouvelles depuis des années, se révélerait un jour à toi

en te faisant son héritier... je croyais blaguer, et il se trouve que j'ai été prophète sans le savoir.

Maintenant, conte-moi par le menu ce conte des Mille et une nuits, car tes lettres ne m'ont pas donné de détails.

Es-tu le fils d'un prince ou d'un simple capitaliste?

— Si je te disais que je n'en sais rien encore, répondit Georges, qui avait une histoire toute prête.

— Pas possible! il ne t'a pas laissé sa fortune sans se faire connaître, cet auteur de tes jours.

— Je ne suis même pas sûr que cette fortune me vienne de mon père. J'ai été avisé par un banquier de Londres que j'étais crédité chez lui d'une somme de cinquante mille livres sterling...

— Douze cent cinquante mille francs!... joli denier!...

— J'ai trouvé cette lettre en rentrant chez moi, après t'avoir quitté devant la ménagerie, et j'ai cru d'abord à une mystification; mais ce banquier, en m'invitant à me présenter, muni des pièces nécessaires pour établir mon identité, ajoutait qu'il était prêt à m'avancer, si j'en avais besoin, l'argent du voyage. Il me restait quelques louis, et j'ai jugé que, dans la situation désespérée où je me trouvais, je ne risquais rien de tenter l'aventure. Je suis parti immédiatement, et bien m'en a pris, car j'ai vu là-bas que j'avais affaire à un banquier sérieux.

Je lui ai produit ma carte d'électeur, des quittances de loyer et une copie légalisée de mon acte de naissance, où je figure comme fils de père et mère inconnus. Il m'a adressé alors sur ma vie passée certaines questions auxquelles j'ai répondu de façon à le satisfaire, et j'ai compris qu'il avait été renseigné sur ma personne et sur mes antécédents, par le généreux personnage qui me gratifiait de plus d'un million, car il s'est contenté de ces preuves assez incomplètes.

Mais je n'ai pas pu obtenir de lui la moindre indication sur mon bienfaiteur. Il avait évidemment reçu l'ordre de ne pas le nommer.

Il s'est borné à me dire qu'en mettant cette somme à ma disposition, il exécutait un ordre reçu d'un de ses correspondants de New-York, et qu'il n'en savait pas davantage.

— Mais c'est une férie que tu me racontes là !

— Ça y ressemble, et pourtant je suis bien obligé d'y croire, puisqu'il n'a tenu qu'à moi de toucher cet argent.

— Je suppose que tu ne t'en es pas privé.

— J'en avais bien envie, mais je n'aurais su qu'en faire. Je n'ai pris qu'une vingtaine de mille francs, et j'ai laissé le reste en compte courant chez ce banquier qui m'en payera l'intérêt... jusqu'à ce que j'aie trouvé en France un placement plus avantageux.

— Ce ne sera pas difficile, et je m'étonne que tu n'aies pas, sans perdre une minute, converti en une traite sur Paris cette fortune qui te tombe des nues... car enfin, si ton bienfaiteur allait se raviser?...

— Je n'ai pas songé à cela, murmura Georges.

— Il faut y songer, et faire venir ton argent le plus tôt possible. Tu l'emploieras à acheter de bonnes valeurs, et après tu dormiras tranquille, parce que tu n'auras plus à redouter un nouveau caprice de cet original qui a eu, un beau matin, la fantaisie de t'enrichir.

Et je te conseille de ne pas perdre de temps. Les gens qui te connaissent ne se priveront pas de gloser sur ton changement de situation... un changement à vue s'il en fut! On se demandera comment tu es devenu riche du jour au lendemain, et je suppose que tu n'es pas disposé à raconter à tout le monde ta miraculeuse histoire.

— Non, certes, dit vivement Georges; je te prie même de la garder pour toi.

— Bon! mais il se trouvera des malveillants pour répondre que tu dépenses l'argent du faux chèque. Or, ce chèque, m'as-tu dit, n'était que de douze mille francs. Donc, pour qu'on ne puisse pas te soupçonner, il faut que tu montres autre chose que de l'argent de poche.

Quand ton notaire, — car tu auras un notaire, — pourra certifier que tu possèdes douze cent mille francs au soleil ou dans sa caisse, on ne pourra plus prétendre que ta fortune vient du maigre produit du faux qu'on t'a déjà imputé.

Il faut même prévoir que la justice aura l'œil sur toi. Une ordonnance de non-lieu n'est jamais définitive, et je ne serais pas très-surpris que le juge d'instruction te fît appeler pour te mettre en demeure de désigner le banquier de Londres qui t'a crédité tout à coup de cinquante mille livres sterling.

Comment s'appelle-t-il?

— Campbell! répondit, au hasard, l'imprudent Cransac.

— Bien !... tu n'auras qu'à le nommer, si l'on t'interroge, et à donner son adresse. Quand le juge se sera assuré que tu as touché cette somme à Londres, il ne t'inquiétera plus. Tu auras encore à compter avec l'opinion des sots, mais ceux-là, nous les ferons taire.

Et je te prie de croire, mon vieux Georges, que si je t'ai dit tout cela, ce n'est pas que je doute de toi. Je suis ton ami, et je te le prouve en te donnant un bon conseil que tu suivras, j'y compte bien. Maintenant, je vais te soutenir envers et contre tous. J'ai déjà annoncé aux camarades que tu venais d'hériter, mais je n'ai pas dit de qui... libre à eux de croire que c'est d'un oncle d'Amérique... et au fait, c'est à peu près ça. Je veux que tous prennent hautement ta défense, et je te présenterai à eux, dès ce soir. Tu n'as plus besoin de faire de la copie pour vivre, mais il est toujours bon d'avoir un pied dans le journalisme. J'ai donc organisé, pour huit heures, un joli dîner chez Brébant, et je te réponds que tu ne t'y ennuieras pas.

— Je ne te promets pas d'y aller.

— Oh ! tu ne me feras pas l'affront d'y manquer. Je t'ai annoncé, mon cher, et si tu n'y venais pas, on croirait que tu te caches. C'est convenu, hein?... et sur ce, je me sauve.

J'ai ma chronique à faire, et je veux pouvoir disposer de ma soirée.

Donc, à huit heures, chez Brébant!... tu demanderas le cabinet de M. Valbrec... non, pas le cabinet... le salon. C'est plus chic.

Georges n'essaya point de retenir son ami, qui venait de lui faire passer un quart d'heure très-pénible.

Le pauvre Georges, dès ce premier entretien, s'était empêtré dans des mensonges qu'il aurait eu beaucoup de peine à soutenir si Valbrec eût poussé à fond l'interrogatoire. Que serait-ce donc quand il aurait à répondre à des gens moins disposés à le croire sur parole? L'histoire qu'il avait inventée de toutes pièces pendant son séjour à Londres ne tiendrait pas debout après un examen sérieux, et il commençait à entrevoir, dans un avenir très-prochain, de terribles complications.

Il trouvait excellent le conseil de Valbrec, mais comment faire pour placer immédiatement chez un notaire ou chez un banquier cette fortune cachée derrière la plaque d'une cheminée? Il n'en connaissait pas le chiffre, puisqu'il n'avait pas sondé le fond de cette mine d'or; mais si, comme tout semblait l'indiquer, le trésor consistait en espèces métalliques, Cransac ne pouvait pas l'enlever en une seule fois.

Il faudrait donc multiplier les voyages à la maison abandonnée, au risque d'y faire des rencontres moins agréables et plus périlleuses que celles de Cécile Cambremer; il faudrait, au fur et à mesure qu'il rapporterait de l'or, ou l'entasser dans une chambre d'hôtel, ou courir les changeurs, pour le convertir en billets de banque, comme il l'avait fait à Londres des rouleaux de mille francs qu'il y avait emportés.

Et ces opérations, souvent répétées, n'auraient pas manqué d'attirer sur ses faits et gestes l'attention de bien des gens.

Ainsi s'évanouissait l'espoir assez naïf qu'il avait eu d'user

de la cachette de l'homme de Mazas, comme d'un dépôt où il aurait puisé, chaque fois qu'il en aurait eu besoin.

Il fallait trouver un autre système ou renoncer complétement à se servir du trésor. Et s'il y renonçait, comment faire comprendre à Valbrec que la prétendue fortune dont il venait d'hériter en Angleterre se réduisait à quelques milliers de francs?

Autant aurait valu lui avouer qu'il avait menti et s'aliéner, par cet aveu, l'estime du seul ami qui lui restât.

En attendant qu'il lui vînt une inspiration pour sortir d'embarras, Georges prit le parti d'aller faire une visite qui lui tenait fort au cœur.

Depuis son brusque départ, il s'était abstenu d'écrire à la jeune fille qu'il avait sauvée, et il lui tardait de la revoir, car ce sauvetage était le meilleur souvenir qu'il eût emporté de ce Paris où il venait de passer par de cruelles épreuves et où d'autres épreuves l'attendaient, il en avait le pressentiment.

Georges sortit du Grand-Hôtel et s'achemina d'abord vers son ancien domicile de la rue Frochot.

Avant de quitter Cécile Cambremer, il lui avait donné son adresse, et, avant d'aller chez elle, il voulait savoir si elle lui avait écrit, pendant qu'il était en Angleterre.

D'autres lettres l'attendaient peut-être chez son portier, et il fallait bien aussi qu'il avertît ce désagréable personnage de son retour et de son intention de déménager prochainement.

En partant pour Londres, il lui avait donné congé, et il en était presque à regretter de s'être trop pressé, maintenant qu'il apercevait les inconvénients, voire même les dangers de sa nouvelle fortune. Mais il n'était plus temps de revenir sur une décision notifiée par écrit à son propriétaire, qui ne lui voulait aucun bien.

Il ne restait plus à Cransac qu'à payer deux termes de loyer, afin d'être à même d'enlever ses meubles, dès qu'il aurait trouvé à s'installer autre part.

La fête de Montmartre n'avait pas pris fin, depuis son départ, mais il arriva là-haut à l'heure où les grandes baraques font relâche, et il n'y retrouva plus le tapage qui, le soir de sa grande aventure, troublait la paisible rue Frochot.

En revanche, il trouva le concierge beaucoup plus poli.

Cet homme avait sans doute eu vent du changement de situation de son locataire, car il ôta, en le voyant, la calotte qui lui couvrait le chef, et il la tint à la main pendant tout le temps que dura leur conversation, laquelle, d'ailleurs, ne fut pas longue.

Georges lui signifia d'avoir à préparer ses quittances pour le lendemain et lui demanda s'il n'avait rien reçu pour lui, pendant son absence.

A quoi le portier répondit que la poste n'avait rien apporté, mais qu'il était venu successivement deux dames qui n'avaient pas laissé leur nom; deux dames, brunes toutes les deux; une grande et une de taille moyenne.

La plus petite n'était venue qu'une fois demander si M. Cransac était de retour; la grande venait tous les jours.

La petite devait être Cécile. Qui était l'autre?... Peu importait à Georges. Il avait eu beaucoup de maîtresses, et il ne s'étonna point qu'une de ses anciennes se fût présentée pour le voir.

Il lui suffisait que ce ne fût pas Juliette Taupier, qui, étant blonde comme les blés, n'avait rien de commun avec aucun des deux signalements donnés par le concierge.

Et il ne fut pas non plus trop surpris que Cécile ne lui eût pas écrit, car, dès le lendemain de leur première et unique rencontre, au moment de partir, il avait reçu d'elle, sous enveloppe, un billet à son ordre, à six mois, pour la somme de mille francs, valeur reçue en espèces; et avec ce billet, trois mots seulement : « Merci. Au revoir! »

Mais elle était venue, depuis, s'informer de son bienfaiteur, et c'était assez pour que Georges eût hâte de lui rendre sa visite.

Il savait maintenant tout ce qu'il voulait savoir, et il planta là l'obséquieux portier qui l'avait renseigné.

Il n'avait plus qu'à se transporter avenue de Laumière, où demeurait la jeune fille, et il ne comptait pas faire le voyage à pied.

Il se mit donc à la recherche d'une voiture, et, en traversant le boulevard de Clichy pour en trouver une, il tomba au milieu de la ville de bois et de toile élevée sous les arbres par les forains.

Les représentations en plein vent ne commencent guère qu'à la fin de la journée, et, pour le moment, il n'y avait là ni foule ni fanfares.

Quelques gamins du quartier, jouant à cache-cache parmi les baraques fermées et les boutiques encore recouvertes de leurs enveloppes de toile grise; par-ci par-là une marchande arrangeant son étalage; une danseuse de corde, affublée d'un vieux châle à carreaux, accroupie sur un escabeau et rapiéçant un maillot troué; un lutteur en caleçon rouge sous une redingote râpée, revenant du marché, un panier à la main.

C'était le moment où les artistes qu'un public spécial applaudira, le soir, redeviennent de simples mortels, faciles à approcher et toujours prêts à accepter une tournée sur le zinc du marchand de vin.

Ce tableau, bien connu de tous les habitués des foires de la banlieue, n'était pas nouveau pour Cransac et ne l'intéressait guère; mais il avisa, assis sur le timon d'une voiture dételée et mâchonnant la courte queue d'une pipe éteinte, un homme en vareuse qui le regardait fixement et qu'il avait déjà vu quelque part.

Cet homme, taillé en Hercule, avait une figure sinistre, carrée, osseuse, agrémentée d'un nez en bec d'oiseau de proie et comme coupée en deux par une large bouche sans lèvres.

La voiture ressemblait à l'arche de Noé; immense, percée de fenêtres étroites et surmontée de tuyaux de poêle d'où il sortait des fumées et des odeurs de cuisine.

C'était ce que les saltimbanques appellent une *maringote :* — une maison ambulante dans laquelle ils logent et ils voyagent.

Un grondement rauque fit lever la tête à Georges, qui vit, tout près de là, une vaste tente dont la façade était ornée d'une toile peinte, représentant mademoiselle Cornaline, en costume de dompteuse, entourée des animaux les plus féroces de la création.

Les lions rugissaient dans l'intérieur; mais sur l'estrade servant le soir à la parade, on ne voyait qu'une grosse caisse, un tambour, des cymbales et un singe qui croquait des noix.

Georges avait complétement oublié cette Cornaline et la scène ridicule de la cravache lancée à travers les barreaux.

Il s'en souvint en reconnaissant la baraque et l'homme à la pipe qu'il avait vu se promener, la pique à la main, devant les cages. Il se rappela aussi qu'au moment où la dompteuse lui avait jeté sa houssine, en guise de mouchoir, le palefrenier des fauves était intervenu, en les harcelant du bout de sa pique pour les empêcher de se jeter sur elle.

Et comme ce valet de ménagerie persistait à le dévisager, Georges, qui ne tenait pas être interpellé par un pareil drôle, allait passer son chemin, lorsqu'il aperçut, à une des fenêtres de la *maringote,* la figure de Cornaline.

Elle ne fit que s'y montrer un instant, mais elle vit Georges Cransac, et presque aussitôt elle reparut à la porte de la voiture, descendit lentement les quatre ou cinq marches de l'escalier mobile, vint droit à l'homme assis sur le timon et lui dit, en le secouant rudement :

— Qu'est-ce que tu fais ici, brute?... tu n'entends donc pas que tes bêtes crient la faim? Va leur donner de la viande, et plus vite que ça!... Je n'ai pas envie d'être mangée, ce soir.

Et comme le bestiaire semblait hésiter :

— Allons! .. houste!... décanille!

Il obéit en grognant comme un dogue qu'on chasse à coups de pied, et, avant de s'éloigner, il lança un regard haineux à Georges, un regard de valet amoureux et jaloux de sa maîtresse.

Georges, cloué sur place par la surprise, examinait cette étrange créature et n'en revenait pas de la trouver encore plus belle qu'elle ne l'était en maillot, sur les planches de la cage aux lions.

D'ordinaire, les femmes de cette espèce ne brillent que pendant leurs exercices, et la toilette de ville ne leur va pas du tout.

En robe de satin noir, avec une petite mantille sur ses épaules, une résille de soie sur ses cheveux d'ébène et un éventail à la main, Cornaline avait l'air d'une Espagnole qui va faire un tour de promenade au Prado, et ce costume, porté avec une aisance étonnante, lui seyait à merveille.

Une vraie marquesa d'Amaëgui, l'Andalouse de la romance d'Alfred de Musset.

Georges devina qu'elle allait l'aborder, et comme il ne pouvait plus l'éviter, il l'attendit de pied ferme.

— Enfin, vous voilà! lui dit-elle en souriant. Ça se trouve bien!... j'allais chez vous.

— Vous alliez chez moi! s'écria Georges stupéfait.

— Oui, mon cher... rue Frochot, 19... c'est à deux pas d'ici... et j'y suis allée tous les jours, depuis le soir où je vous ai vu pour la première fois. Quand êtes-vous donc revenu à Paris?

— Hier... mais... comment savez-vous mon adresse?

— Je l'ai demandée à Juliette Taupier.

— Vous la connaissez?

— Un peu... et j'ai beaucoup connu le galopin qui était avec elle et que vous avez giflé. Il m'a été au cœur, ce soufflet-là. Vous me plaisiez déjà, pendant que je travaillais mes élèves dans la cage... après la gifle, j'ai été pincée

pour de bon... Je suis comme ça, moi, j'aime les hommes qui calottent les autres.

Arthur l'a gardée, hein? la calotte?

— Arthur? répéta Georges, qui avait oublié le prénom de ce monsieur.

— Oui... le freluquet blond qui vous a *levé* la Taupier. Je savais bien qu'il ne se battrait pas. Il les collectionne, les gifles. Il en a déjà reçu deux, du temps qu'il était avec moi.

Et dire que j'ai été assez bête pour me toquer de cet être-là, parce qu'il avait de belles moustaches!... depuis qu'il les a coupées, il est laid comme un pou.

— Alors, il a été votre amant?

— Oh! pas longtemps. Il m'a donné dans l'œil, l'été passé, à la foire de Saint-Cloud. Ça n'a duré qu'un mois. Mais c'est égal!... L'autre soir, après que vous avez été parti, je lui ai collé son paquet... je lui ai dit qu'il n'était qu'un rien du tout... sa cocotte n'en menait pas large. Elle a été avec vous, la Juliette?... oh! ne dites pas non, elle l'a crié assez haut. Mais c'est fini maintenant... après l'affront qu'elle vous a fait, vous ne vous remettrez pas avec elle.

Ahuri par ce débordement de paroles incohérentes, Georges se taisait, quoiqu'il eût bien envie de profiter de l'occasion pour se renseigner sur le polisson qu'il avait corrigé publiquement et qui s'était dispensé de lui envoyer des témoins.

Cornaline ne lui laissa pas le loisir de se remettre de ses étonnements, car elle reprit :

— Donc, tu es libre, mon petit Georges, et je te retiens... je te prends... je te garde. Laisse-moi te tutoyer, nous en serons bientôt là... autant commencer tout de suite. Tu es le plus joli garçon que j'aie jamais vu. Je ne suis pas trop déchirée. Nous ferons un ménage assorti. Et ne va pas te figurer que les propos de cette gueuse m'ont dégoûtée de toi... elle a dit que tu avais été à Mazas pour de vilaines affaires... Eh bien, après?... ça serait vrai, que tu m'irais

tout de même... ça peut arriver à tout le monde d'aller à Mazas.

Georges pâlit; la colère le gagnait.

— Et puis, tu sais, continua la dompteuse, ça sera à l'*œil*. Je gagne plus d'argent qu'il ne m'en faut, et, de toi, je n'accepterai jamais un sou, quand même tu serais riche comme Rothschild. Je ne t'empêcherai pas de me payer à souper, voilà tout... et ça ne te coûtera pas cher... je ne tiens pas à aller dans les endroits chic.

Veux-tu, ce soir, après ma représentation? demanda Cornaline, en posant sa main sur le bras de Georges Cransac, qu'elle dévorait des yeux.

C'en était trop.

Georges, irrité, indigné, écœuré, se dégagea brusquement et dit d'un ton sec :

— Vous vous trompez. Je ne suis ni à garder, ni à prendre. Je ne vous connais pas, et je ne tiens pas à vous connaître.

Cornaline pâlit, et un éclair passa dans ses yeux.

— Tu ne m'as donc pas regardée! dit-elle en cambrant sa taille pour faire ressortir l'opulence de sa poitrine. Où trouveras-tu une fille bâtie comme moi? Ce ne sera pas, pour sûr, dans le régiment des cocottes où tu as choisi la Taupier! J'ai vingt ans, mon cher, et, depuis cinq ans que je risque ma peau, tous les soirs, avec mes lions, j'ai refusé des princes et des millionnaires... et si je voulais, je ne travaillerais plus dans les foires. On m'offre un engagement à la Porte Saint-Martin... dans une pièce qu'on monterait exprès pour moi. Je ferais une martyre, livrée aux bêtes, dans le cirque de Rome. Tu vois d'ici l'effet. On ne parlerait que de moi dans tout Paris.

Eh bien, j'ai refusé parce que je savais que tu reviendrais ici et parce que je craignais de te manquer. Voilà dix jours que je cours après toi.

— Je ne pouvais pas vous en empêcher, puisque j'étais en voyage; mais si je l'avais su...

— Écoute et retiens bien ce que je vais te dire. Mes bêtes m'obéissent comme des caniches, et personne ne m'a jamais résisté... ni un homme, ni une femme. Tu ne me résisteras pas plus que les autres, entends-tu?... je te veux, je t'aurai.

— C'est trop fort! dit Georges entre ses dents.

— Plus fort encore que tu ne penses. Tu avais bien raison tout à l'heure de dire que tu ne me connais pas... si tu me connaissais, tu saurais que rien ne m'arrête. Il faut que ma volonté soit faite, et elle le sera. Je te tuerai plutôt que de renoncer à toi... et si tu te permettais jamais d'avoir une maîtresse, je l'étranglerais avec mes mains... mes mains qui cravachent les lions.

La dompteuse les lui montrait, en les étalant, ces mains un peu trop fortes, un peu brunies par le soleil des parades en plein air, mais bien faites, avec des doigts longs et des ongles taillés en amande.

Et l'on pouvait croire qu'elle était très-capable de s'en servir pour se débarrasser d'une rivale.

Georges commençait à trouver plus drôle qu'effrayante cette scène bizarre.

Il avait plu à beaucoup de femmes, mais c'était bien la première fois de sa vie qu'il se trouvait obligé de se défendre contre des attaques si directes, et, sûr qu'il était de ne pas céder, il ne se préoccupait pas outre mesure des menaces de mademoiselle Cornaline.

Il savait bien qu'elle ne le prendrait pas de force, et il ne tremblait pas pour sa maîtresse, puisqu'il n'en avait plus.

— Tiens! reprit-elle en lui montrant le valet de la ménagerie qui sortait de la tente, après avoir donné à manger aux bêtes; tu vois cet homme?... Eh bien, si je lui commandais d'entrer dans la cage de mes deux grands lions, après les avoir laissés jeûner pendant trois jours, il n'hésiterait pas une seconde, quoiqu'il sache parfaitement qu'ils ne feraient de lui qu'une bouchée. Il m'aime, celui-là.

— Sans espoir, je suppose, pensa Georges.

— Crois-tu, continua la dompteuse, qu'il se ferait prier pour assommer quelqu'un que je lui désignerais?... quelqu'un qui m'aurait offensée... ou mon amant qui m'aurait trompée.

Georges ne put s'empêcher de tressaillir. Il s'agissait, maintenant, d'un danger plus sérieux.

L'adorateur de Cornaline avait l'air d'un tortionnaire du moyen âge, ou d'un bandit qu'on n'aimerait pas à rencontrer la nuit, dans un quartier désert.

— Je ne sortirai plus sans revolver, se disait Georges.

— Te voilà averti... et me voilà revenue de la visite que j'allais te faire, rue Frochot. Maintenant, je ne te retiens plus, mon cher. J'ai une représentation à quatre heures et une autre, ce soir, à dix heures. J'aime autant que tu n'y viennes pas... tu me donnerais des distractions, et, avec les bêtes, il n'en faut pas. L'autre jour, quand je t'ai jeté ma cravache, ma lionne, Frédégonde, a manqué sauter sur moi. Mais tu me mèneras souper, après. Si tu ne viens pas m'attendre, entre onze heures et minuit, là-bas, sur la place, au café du *Rat mort*, gare à toi, mon petit!... Ce sera la guerre!... tu l'auras voulue, et tu payeras la *casse*.

Puis, se retournant contre l'homme en vareuse qui s'était approché sournoisement :

— A c'te niche, chien de garde! lui cria la dompteuse.

Et, comme il faisait mine de vouloir résister, elle le poussa, à coups de poing dans le dos, jusqu'à l'entrée de sa ménagerie, — l'entrée des artistes.

Georges profita de ce moment de répit pour s'esquiver, en se faufilant à travers les baraques.

Il allait déboucher sur la place Pigalle, où il espérait attraper un fiacre au vol, lorsqu'il vit de loin passer une femme dont la tournure lui rappela celle de Cécile Cambremer.

Cette femme sortait de la rue Frochot, et elle se dirigeait, en rasant les maisons, vers la rue Duperré.

Cransac eut l'idée qu'elle venait de demander de ses nouvelles à son portier, mais où allait-elle ainsi?

Elle ne prenait pas le chemin de l'avenue de Laumière, où elle demeurait, et Georges Cransac pouvait se dispenser d'entreprendre, ce jour-là, le voyage de Belleville.

A tout hasard, il se décida à la suivre, pour voir où elle entrerait.

Le quartier est habité par des peintres, et les peintres plaisent aux dames... quand ils sont jeunes. Il se pouvait donc qu'elle allât chez un amant, et Georges tenait à s'en assurer.

Il était amoureux, puisqu'il était jaloux; amoureux presque sans le savoir, car il ne se rendait pas encore très-bien compte de la nature du sentiment que lui inspirait Cécile.

Et il la suivit, — à distance, comme les agents de la sûreté « filent » un individu qu'ils ont mission de surveiller, mais pas d'arrêter.

Il lui laissa prendre une quinzaine de pas d'avance, et il s'engagea, à sa suite, dans la rue Duperré.

A coup sûr, si c'était Cécile, elle n'avait pas employé à acheter de la toilette le rouleau de mille francs qu'il lui avait prêté, car elle portait la même robe et le même chapeau que le soir où il l'avait trouvée râlant sur le plancher, près d'un réchaud de charbon.

Sa santé, d'ailleurs, ne paraissait pas se ressentir de sa très-récente tentative de suicide. Elle marchait d'un pas alerte et décidé, comme une femme qui sait très-bien où elle va et qui est pressée d'arriver.

Elle avait une taille charmante, et un chercheur de bonnes fortunes d'occasion lui aurait donné la chasse, rien que pour sa démarche.

Georges était si occupé à admirer son allure, qu'il ne songeait guère à regarder derrière lui. Il ne s'aperçut pas que le valet de la ménagerie, le bestiaire féru d'amour pour la

dompteuse, s'était attaché à ses pas, comme un renard à la piste d'un coq qu'il a envie d'étrangler.

Ce brigand avait dû s'échapper de la baraque en toile où Cornaline l'avait forcé de rentrer, — s'échapper, poussé par le désir de chercher querelle à un monsieur qu'il prenait pour un rival, — à moins que Cornaline elle-même ne l'eût lancé à la recherche du beau blond qu'elle prétendait accaparer.

La rue Duperré n'est pas longue, et bientôt la jeune femme tourna brusquement à droite.

— C'est curieux, murmura Georges. Voilà qu'elle enfile la rue où demeure Valbrec! est-ce que par hasard elle irait chez lui?... Pourquoi pas?... il connaît toutes les jolies femmes de Paris, ce diable de Paul... et celle-là vaut bien la peine qu'on lui donne des rendez-vous... mais non... Valbrec, en ce moment, est au journal, occupé à écrire sa chronique. Mon idée n'a pas le sens commun.

Il hâta le pas, cependant, de peur de ne plus revoir celle qui l'intriguait si fort, et il tourna l'angle de la rue Fromentin, juste au moment où elle disparaissait dans une des premières maisons, du côté droit de la rue, qui n'en a guère qu'une douzaine.

La porte qu'elle venait de franchir n'était pas une porte cochère, car elle n'avait eu qu'à la pousser pour entrer.

Georges Cransac le connaissait, ce battant mobile qui s'ouvre et se referme sans bruit, et que surmonte une lanterne portant cette inscription : Mont-de-piété, bureau Z.

Il lui était même arrivé de pénétrer dans cet établissement où passent des gens de toutes les catégories sociales. Et les plus aisées ne sont pas celles qui le fréquentent le moins, car le Mont-de-piété oblige plus discrètement qu'un ami et ne reproche jamais à l'obligé le service qu'il lui a rendu.

Il est vrai qu'il le lui fait payer cher.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les indigents

n'ont pas très-souvent recours à lui, par cette raison que, pour emprunter, il faut avoir quelque chose à mettre en gage.

Ses habitués appartiennent surtout au petit commerce, à la galanterie haute et basse, au monde des viveurs et des joueurs.

Dans les succursales qu'on a multipliées depuis quelques années, la clientèle varie suivant le quartier où se trouve le bureau. Et comme le bureau de la rue Fromentin n'est pas loin de la rue Bréda ni de la place Pigalle, on y voit surtout des artistes et des cocottes de petite marque.

Cransac y avait quelquefois engagé sa montre pour aller faire la fête ; mais, depuis deux ou trois ans que les courtages lui fournissaient de quoi mener joyeuse vie, il avait désappris le chemin du *clou,* et il fut assez surpris d'y voir entrer la personne qu'il suivait.

— Diable! dit-il entre ses dents, si cette femme est mon obligée de l'autre soir, mes mille francs n'ont pas fait long feu, puisque, dix jours après qu'elle les a reçus, elle en est déjà à s'adresser à *ma tante.* Voilà qui ne s'accorde guère avec le sage projet de remonter un atelier de fleuriste qu'elle m'exposait au café du boulevard Rochechouart.

Et il commençait à se demander si la poétique jeune fille qu'il avait sauvée de la mort et de la misère n'était pas tout simplement une farceuse.

Puis, à la réflexion, il se dit que, sans doute, il se trompait, que cette emprunteuse n'était pas Cécile, et qu'il avait perdu son temps à suivre une inconnue.

Et, pour savoir définitivement à quoi s'en tenir, il entra.

La jeune femme était allée directement dans la salle commune, au lieu de passer par une petite porte sur laquelle s'étalaient, peints en lettres noires, ces deux mots :

« Entrée particulière. »

Elle avait dédaigné de prendre le chemin réservé aux emprunteurs bien vêtus.

Cransac fit comme elle, et vit que cette salle était pleine.

Les mois d'hiver sont durs au pauvre monde.

C'était une assez grande pièce, silencieuse et triste. On sentait qu'on était là dans l'antichambre de l'hôpital, et personne n'avait envie de rire, ni même de babiller.

On n'entendait guère que la voix des employés, annonçant les sommes prêtées ou les objets rendus.

Les emprunteurs répondaient tout bas à l'appel de leur numéro, et cette pudeur de la misère aurait touché un riche qui serait venu là pour observer.

Les malheureux se pressaient au guichet, les uns tenant à la main un gage de petit volume, les autres portant de gros paquets que les commis dénouaient sur le comptoir.

C'était vite fait d'étaler et de priser les nippes; plus vite fait encore de les refuser, quand elles ne représentaient pas une valeur égale au minimum fixé par le règlement.

Une femme s'éloignait, les larmes aux yeux, et tout était dit.

Le bureau des dégagements était moins encombré que l'autre, et les formalités y sont moins longues, puisqu'il ne s'agit que de présenter sa reconnaissance et de donner son argent, à moins qu'on ne soit déjà venu payer, la veille; et dans ce cas, c'est encore plus simple, les objets que les succursales ne rendent que le lendemain du payement sont échangés contre un certificat de versement, et c'est l'affaire d'un instant.

Georges, qui n'avait rien à dégager, ni à engager, cherchait des yeux, parmi cette foule, la personne qu'il avait suivie et ne l'apercevait pas.

En revanche, il remarqua une femme, pauvrement, mais proprement vêtue, discutant avec l'appréciateur qui ne voulait prêter que cinq francs sur une alliance en or. Elle en demandait quinze. Ils étaient trop loin de compte. On venait de lui rendre la bague, et elle s'en allait, la tête basse.

Le malheur rend souvent égoïste, et pas un des besoigneux qui se trouvaient là ne s'occupa d'elle. Les scènes de ce genre se renouvellent tous les jours, et ils en avaient vu bien d'autres.

Mais Georges, qui l'observait, s'aperçut qu'elle pleurait, et quand elle passa près de lui, il lui dit tout bas :

— C'est votre anneau de mariage, hein?

La femme étonnée le regarda et balbutia :

— Oui, monsieur, mais...

— Et votre mari vous a abandonnée. Combien d'enfants?

— Trois... et ils n'ont pas mangé hier. Les cinq francs qu'on m'offrait les feraient vivre quatre jours, mais après?... je n'ai pas d'ouvrage.

— Quel est votre état?

— Je faisais de la tapisserie pour les grands magasins... mais je suis si pauvre qu'on ne veut plus me confier de la laine, et je n'ai pas de quoi en acheter.

— Je connais quelqu'un qui pourra peut-être vous procurer du travail. En attendant, prenez ceci, dit Cransac, en lui glissant un louis dans la main.

— Je ne demande pas l'aumône, murmura-t-elle.

— Ce n'est pas une aumône. Vous me les rendrez sur l'argent que vous gagnerez.

— Si j'étais sûre d'en gagner...

— Je connais une demoiselle qui emploie des ouvrières en fleurs artificielles.

— Mais, monsieur, je ne sais pas le métier de fleuriste.

— Elle vous l'apprendra. Allez chez elle de la part de M. Georges Cransac. Elle a nom mademoiselle Cambremer, et elle demeure avenue de Laumière, 22... tout près du parc des Buttes-Chaumont.

L'idée d'envoyer cette malheureuse chez Cécile venait de passer tout à coup par la tête de Georges, et cette idée avait du bon. C'était un moyen de s'assurer que sa protégée lui avait dit la vérité en lui parlant de l'atelier qu'elle allait

remonter avec les mille francs qu'il lui avait remis. Et, en même temps, il faisait encore une bonne action, plus désintéressée que la première, car la pauvre créature qu'il venait d'assister d'un louis n'était ni jolie ni jeune.

Il en fut récompensé plus tôt et autrement qu'il ne le prévoyait.

Elle le remercia si bruyamment qu'il en vint à élever la voix, pour la prier d'exprimer sa gratitude un peu plus bas, et sa voix à lui fut entendue par une femme qu'il n'avait pas remarquée en entrant, et qui, après avoir fait queue, arrivait devant le bureau des dégagements.

Elle se retourna. C'était Cécile.

Elle rougit en le voyant et lui fit signe d'attendre qu'elle eût fini avec l'employé qui venait de recevoir le certificat de remboursement et qui cherchait le gage à rendre.

Georges n'avait garde de quitter la place sans parler à la jeune fille qu'il avait eu l'heureuse inspiration de suivre dans la rue.

Il se hâta de congédier sa dernière obligée, après lui avoir donné son adresse et répété celle de mademoiselle Cambremer, et, dès qu'elle fut sortie, en le comblant de bénédictions, il se rapprocha tout doucement d'une porte qui communiquait avec l'allée par où l'on passait pour entrer dans la pièce réservée aux gros emprunteurs.

La salle commune était peu propice à une conversation intime, et il avait trop de choses intéressantes à dire à Cécile pour les lui dire au milieu des allants et venants qui encombraient ce triste lieu.

Georges constatait déjà avec plaisir qu'elle était venue là non pas pour emprunter, mais pour dégager. Sa visite au mont-de-piété prouvait donc que ses affaires allaient bien, puisqu'elle remboursait une dette contractée dans la gêne.

Georges s'était trompé dans ses premières conjectures, et il en eut bientôt la preuve.

Elle quitta le guichet où l'on venait de lui remettre une

boîte en carton qu'elle tenait à la main, et Georges, qui, du coin de l'œil, surveillait ses mouvements, passa dans le couloir pour l'y attendre.

Cécile ne tarda guère à l'y rejoindre. Elle arriva tout émue, et si elle ne lui sauta pas au cou, ce ne fut pas faute d'en avoir envie. Mais ce corridor était un chemin ouvert à tout le monde, et ils pouvaient y être surpris par des gens qui s'étonneraient à bon droit qu'on s'embrassât au mont-de-piété.

— Je suis bien heureuse de vous revoir, dit-elle, et je ne m'attendais pas à vous trouver ici.

— Je vous ai suivie depuis la place Pigalle, répliqua Georges.

— Je sortais de chez vous.

— Je m'en suis douté. J'ai su que vous étiez déjà venue hier.

— C'est vrai. J'avais affaire à la succursale pour retirer une paire de boucles d'oreilles que mon père m'a données, un mois avant sa mort, et que j'ai été forcée de mettre en gage. J'ai pu revenir aujourd'hui les chercher, et comme je passais devant votre maison, j'y suis entrée... votre concierge m'a appris que vous étiez de retour.

— Moi, j'allais chez vous quand je vous ai aperçue de loin.

— Vous alliez chez moi!... Vous ne m'avez donc pas oubliée?

— Je n'ai pas cessé de penser à vous, et puisque le hasard nous réunit ici, j'espère que vous me permettrez de passer toute la journée avec vous... nous avons tant de choses à nous dire!...

— Oh! oui... mais il faut que je rentre à Belleville... une commande à recevoir... et de l'ouvrage qu'on doit me rapporter.

— Voulez-vous que je vous y conduise, à Belleville?

— Très-volontiers. En tramway.

— Comme vous voudrez... mais pourquoi pas en fiacre?

— Parce que je ne suis pas encore assez riche pour prendre des voitures. Vous m'en avez payé une, l'autre soir. C'est assez d'une fois. Et si nous devons nous revoir souvent, je tiens à me mettre dès à présent sur le pied où je veux me tenir avec vous.

Je serai encore bien plus contente quand j'aurai pu m'acquitter de la somme que je vous dois, ajouta Cécile en baissant les yeux.

— Oh ! mademoiselle !... vous me parlez comme vous parleriez à un marchand qui vous aurait fait crédit. Je ne suis donc pour vous qu'un créancier ?

— Vous êtes mon meilleur ou plutôt mon seul ami. C'est pour cela que je voudrais qu'il n'y eût pas entre nous de questions d'argent. Si je vous disais que, depuis notre première rencontre, j'ai fait des projets, des rêves qui ne se réaliseront sans doute jamais !...

— Confiez-les-moi.

— Non... pas dans ce couloir. Je vous les raconterai chez moi, si vous prenez la peine de grimper mes cinq étages.

— J'en grimperai dix s'il le faut.

— Eh bien ! venez ! dit gaiement la jeune fille.

Ils sortirent ensemble, et elle prit sans façon le bras de Georges pour remonter la rue Fromentin jusqu'au boulevard que suit le tramway de l'Étoile à la Villette. Ils y arrivèrent juste au moment où la voiture passait, et ils eurent la chance de trouver deux places dans l'intérieur.

On ne cause pas commodément dans un omnibus où l'on a des voisins qui entendent ce qu'on dit.

Georges se dédommagea en admirant tout à son aise le charmant visage de Cécile. Elle lui plut encore bien davantage que le soir où il l'avait secourue. Sa beauté avait changé de caractère. Elle était devenue plus avenante, plus vivante, pour ainsi dire. La statue s'était animée.

Cécile ne demandait qu'à bavarder, et pendant le trajet, faute de pouvoir parler de choses intimes, elle interrogea

Georges sur la pauvre femme qu'il avait secourue dans la salle du mont-de-piété.

— Ne niez pas, lui dit-elle en riant. Vous avez beau vous cacher pour faire le bien, je vous ai vu lui glisser une aumône dans la main.

Et quand elle sut que Cransac lui avait sans sa permission adressé cette malheureuse, elle le remercia chaleureusement.

— Je me charge de lui trouver de l'ouvrage, affirma-t-elle.

Ils descendirent ensemble au rond-point de l'ancienne barrière de la Villette, et ils prirent, toujours bras dessus bras dessous, la rue d'Allemagne.

Georges connaissait fort peu ce quartier, où les remisiers ne comptent pas beaucoup de clients, mais il se laissait conduire, heureux de sentir battre le cœur de la jeune fille qui se serrait contre lui.

— Nous approchons, lui dit-elle. Vous voilà bien loin de la rue Frochot, mais vous ne regretterez pas d'avoir pris tant de peine, quand je vous montrerai tout à l'heure la jolie vue qu'on a de mes fenêtres.

Et un instant après, comme ils arrivaient au coin de l'avenue de Laumière, Cécile, qui avait l'œil à tout, reprit, en baissant la voix :

— Avez-vous remarqué la figure sinistre de l'homme qui marche derrière nous? On dirait qu'il nous suit.

Cransac se retourna vivement et reconnut le valet de ménagerie, l'âme damnée de Cornaline la dompteuse.

En retrouvant à Belleville ce chenapan qu'il avait laissé, parmi les baraques, sur le boulevard de Clichy, Georges n'en put croire ses yeux.

Il ne s'était pas aperçu que le drôle le suivait depuis la place Pigalle, et qu'après s'être caché dans une allée, en face de l'entrée du bureau de prêt, il l'avait suivi encore jusqu'au bout de la rue Fromentin; qu'il avait couru après le tram-

way où Cécile venait de monter avec son bienfaiteur, et qu'il était grimpé sur l'impériale sans qu'ils pussent le voir du fond de la voiture où ils avaient trouvé place.

Il en était sans doute descendu, comme eux, au rond-point de la Villette, et il les suivait de plus belle.

Il y avait de quoi préoccuper Cransac beaucoup plus que Cécile, qui, ne connaissant pas cet homme, ne pouvait pas deviner qu'il avait contre eux de très-méchants desseins.

Cransac, lui, comprenait parfaitement qu'il aurait désormais à compter avec un ennemi de plus. Mais il résista à la tentation qui lui prit de l'aborder pour le sommer de passer au large.

Et il fit bien, car la rue est à tout le monde, et l'esclave de Cornaline avait le droit d'y circuler tout comme un autre. Pour le forcer à changer de direction, il aurait fallu en venir aux coups, et probablement Cransac n'aurait pas été le plus fort. Une querelle, d'ailleurs, n'aurait servi qu'à effrayer Cécile, et mieux valait, à tous les points de vue, que Georges laissât Cécile ignorer ses aventures avec la dompteuse, sauf à s'expliquer plus tard avec le palefrenier des fauves, s'il le retrouvait sur son chemin.

— Bah! dit-il d'un air dégagé, il a une mauvaise figure, et je le soupçonne de loger sur les Buttes-Chaumont, dans les carrières d'Amérique; mais ces messieurs qui couchent dans les fours à plâtre n'attaquent personne en plein jour, et si celui-ci se permettait de vous insulter, je suis là pour vous défendre.

— Oh! je n'ai pas peur, dit la jeune fille. Et, du reste, nous sommes presque arrivés. Voici ma maison.

Cette maison qu'elle indiquait était la dernière de l'avenue où ils venaient d'entrer, la plus rapprochée par conséquent du parc des Buttes. Et elle avait très-bonne apparence avec sa façade neuve et ses balcons à tous les étages.

— Vous devez vous étonner que j'habite un si bel im-

meuble, reprit en souriant Cécile Cambremer. C'est à vous que je dois d'y demeurer encore. On m'avait donné congé, parce que je n'avais pas pu payer mon terme. Avec la somme que vous m'avez prêtée, j'ai sauvé mes meubles qui allaient être vendus. Et ce n'est pas tout. J'ai repris des ouvrières, j'ai déjà des commandes pour en occuper une dizaine, et je pourrai bientôt louer un atelier que je dirigerai moi-même.

— Pas ici? demanda Georges.

— Non; mon logement n'est pas assez grand... et puis je tiens à être libre chez moi. Quand vous viendrez, vous n'y trouverez jamais personne... que votre obligée.

— Je l'espère bien, se dit Cransac.

Ils s'arrêtèrent un instant, avant de passer la porte, et ils virent que l'homme suivait toujours, mais de plus loin.

Cécile, rassurée, ne s'occupait plus de lui. Georges se demandait s'il pousserait l'audace jusqu'à entrer avec eux, et il lui parut que l'impudent coquin ne faisait plus mine d'avancer.

— C'est un peu haut, dit la jeune fille, mais je vous ai prévenu.

Et elle s'engagea la première dans l'escalier, après avoir échangé avec la concierge un bonjour familier.

On voyait tout de suite qu'elle possédait l'estime de cette déléguée du propriétaire. Et c'était bon signe, car les demoiselles qui mènent une vie peu régulière sont généralement mal vues dans la maison qu'elles habitent.

Georges savait cela, et la confiance que lui inspirait sa protégée s'accrut d'autant.

Elle n'avait pas exagéré le nombre d'étages : il y en avait bien cinq, mais l'escalier n'était pas très-roide, et à vingt-cinq ans on a de bonnes jambes.

Georges arriva sans trop souffler, et Cécile, qui n'avait pas de bonne pour la servir, tira une clef de sa poche et lui ouvrit elle-même la porte de son petit logement.

Il se composait de quatre pièces, qui prenaient jour sur

la rue, et celle où la jeune fille introduisit Cransac était, non pas un atelier, puisqu'il n'y avait pas assez de place pour des ouvrières, mais un cabinet de travail, — le cabinet de travail d'une fleuriste : les quatre murs tapissés de papier gris, deux chaises de paille et une grande table couverte de menus objets dont Cransac ignorait l'usage : un fourneau plein de charbons qui brûlaient encore, des vases contenant des pâtes de différentes couleurs, un pot à colle garni de son pinceau, des paquets de fil de laiton, des écheveaux de soie écrue, des ciseaux, un fer à gaufrer, des morceaux de taffetas et des découpures de batiste; plus, une grosse botte de roses mousseuses, toutes prêtes à être livrées.

Et comme Georges regardait ce bouquet artificiel, la jeune fille lui dit :

— C'est moi qui les ai créées ce matin.

— Voulez-vous m'en donner une? demanda-t-il.

— Pas de celles-là. Je vais en faire une exprès pour vous. Regardez !

Et elle se mit à l'œuvre.

— Voici les étamines, dit-elle en égalisant avec des ciseaux des brins de fil de soie qu'elle venait de fixer au bout d'une tige de laiton. Je les trempe, comme vous voyez, dans la colle à gants pour les rendre roides, et je les sèche au feu de ce fourneau.

Là! maintenant qu'elles sont sèches, j'humecte la pointe avec cette pâte... c'est de la gomme arabique, mêlée à de la farine de froment... puis je les plonge dans de la semoule teinte en jaune. Voyez ! chaque brin a retenu un grain de semoule... le cœur de ma rose est fait.

Ma rose commence déjà à prendre tournure.

— Un papillon s'y poserait.

— Oh! non. Les papillons s'y connaissent. Voici mes feuilles du calice. Je les ai découpées à l'avance dans un morceau de taffetas vert et passées à l'amidon. Je n'ai plus qu'à les appliquer... Voilà qui est fait!

— En vérité, je ne sais pas pourquoi l'on prend la peine de planter des rosiers, dit gaiement Georges.

— Je serais bien fâchée qu'on n'en plantât plus; je fais des fausses fleurs, mais je n'aime que les vraies. Voulez-vous que celle-ci ait des boutons ?... Non, ce serait trop long. Il me faudrait coudre la peau après l'avoir bourrée de coton gommé. Je vais seulement y ajouter des feuilles. Si j'avais à les gaufrer, je n'en finirais pas, car c'est bien plus compliqué que pour les pétales. J'aurais à imiter les nervures, le velouté de l'envers, le brillant de l'endroit; mais il m'en reste de mon travail de la matinée, et je les attache, comme vous voyez. Maintenant, j'enroule ma tige avec du coton filé, et par-dessus je l'enveloppe de papier serpenté teint en vert.

C'est tout!... ma rose est finie, et je vous l'offre.

Georges la prit et la baisa.

— J'espère que vous n'allez pas la mettre à votre boutonnière, dit Cécile en riant. Une fleur artificielle, ce serait drôle.

— Je la mettrai là, sur mon cœur, répliqua Georges en la plaçant dans son portefeuille, bourré des billets de banque qu'il avait rapportés de Londres.

La jeune fille rougit, mais elle s'abstint de répondre à cette déclaration indirecte.

— Venez que je vous montre le reste de mon logement, dit-elle. Après, je vous montrerai la vue qu'on a de mon balcon... car j'ai un balcon, monsieur.

Elle conduisit d'abord Cransac dans la cuisine, qui était en même temps la salle à manger : un fourneau dans un coin avec ses accessoires; un buffet en noyer, maigrement garni de verres et d'assiettes; quelques siéges dépareillés, et une table ronde, recouverte d'une toile cirée.

— Je mange fort peu, dit-elle, pour excuser la pauvreté de son ménage; mais c'est parce que je n'ai pas faim, car maintenant, grâce à vous, je pourrais ne me priver de rien.

Passons dans mon salon. Il est un peu plus présentable.

C'était bien un salon, avec le canapé, les deux fauteuils et les quatre chaises de rigueur, la pendule à sujet et les flambeaux en bronze doré.

Un mobilier comme on en voit chez les petites bourgeoises ou dans les arrière-boutiques de modiste de troisième ordre, vulgaire, mais brossé et épousseté avec un soin minutieux.

— C'est tout ce qui me reste de l'heureux temps où personne n'avait encore troublé ma vie, murmura Cécile, et ces pauvres meubles que j'avais achetés avec le produit de mon travail, je ne les aurais plus, si vous ne m'étiez pas venu en aide.

Cransac se garda bien de lui dire qu'il les trouvait affreux, mais il se promit de lui en donner d'autres, car il sentait déjà qu'il ne pourrait plus vivre sans la voir, et il n'avait nulle envie de venir se fixer au pied des Buttes-Chaumont.

— Maintenant, passons sur ma terrasse, reprit-elle en désignant la fenêtre qui s'ouvrait sur le balcon.

— Pardon, mademoiselle... mais vous ne m'avez pas fait voir tout votre appartement. Il vous reste encore à me montrer...

— Ma chambre. Je me suis juré qu'aucun homme n'y entrerait plus.

— Quoi ! pas même votre meilleur ami?... Vous m'appeliez ainsi tout à l'heure.

Cécile hésita un instant, mais elle se décida à ouvrir une porte, et elle le fit entrer dans une véritable chambre de pensionnaire. Une couchette avec des rideaux blancs, une commode-toilette, une étagère chargée de bibelots sans valeur, quelques livres rangés sur des rayons de sapin noirci et un guéridon en imitation de laque; c'était tout.

Et c'était à croire que la jeune fille avait toujours vécu seule.

Georges avisa pourtant une photographie dont le cadre à pieds dorés était posé sur le guéridon, et, sans remarquer l'émotion qui se reflétait sur le visage de Cécile, il se pencha pour examiner de plus près cet objet d'art industriel.

— Mais c'est mon portrait! s'écria-t-il en le prenant à deux mains, mon portrait quand j'étais plus jeune... Par quel hasard?...

— Non, ce n'est pas votre portrait, balbutia Cécile profondément troublée; c'est celui de... d'un homme qui vous ressemble.

— Votre amant! s'écria Georges. En effet, vous m'avez pris pour lui dans ce jardin de la rue Gabrielle.

— Ne dites pas mon amant! répliqua Cécile. Il ne l'est plus, et je rougis d'avoir été sa maîtresse.

— Je vous crois, mais... quelle étrange ressemblance!... on jurerait que c'est moi qui ai posé devant l'objectif du photographe.

— Oui... il vous ressemblait beaucoup lorsque ce portrait a été fait... mais depuis ce temps-là, sa figure a changé d'aspect... vous qui n'avez vu que cette photographie, vous ne le reconnaîtriez pas, s'il vous arrivait de le rencontrer.

— Je n'y tiens pas, dit sèchement Cransac. C'est bien assez d'avoir trouvé son image chez vous.

— Elle n'y restera pas, murmura la jeune fille.

— Qu'en ferez-vous?

— Je la détruirai, si vous voulez.

— Je n'ai pas le droit de vous demander un pareil sacrifice. Vous pourriez penser que je suis jaloux.

— Non, car je sais qu'on n'est jaloux que d'une femme qu'on aime.

— Et vous croyez que je ne vous aime pas!... qu'en savez-vous?

— Je crois que je vous ai inspiré de la sympathie, mais de là à m'aimer comme je voudrais l'être, il y a loin.

Le sang monta au visage de Georges. Il remit le portrait

sur le guéridon, prit les mains de Cécile dans les siennes et dit, en l'attirant à lui :

— Comment donc voudriez-vous être aimée?

Ses yeux étincelaient de désir; ils brûlaient, et Cécile voulut fuir l'incendie qui la gagnait déjà.

— Je vais vous l'appréndre, répondit-elle d'un ton ferme, mais pas ici.

Elle se dégagea vivement, elle ouvrit la fenêtre et elle passa sur le balcon.

Elle avait compris le danger qui la menaçait dans cette chambre où ils étaient seuls, et elle le redoutait d'autant plus qu'elle ne se sentait pas sûre de résister à un entraînement du cœur compliqué d'une surprise des sens.

Georges lui plaisait comme homme, plus qu'elle ne se l'avouait à elle-même, et elle se serait mal défendue.

Il la suivit sur cette terrasse dont elle n'avait pas trop vanté les avantages, car elle dominait tout un quartier de Paris, et elle y était garantie contre sa propre faiblesse.

Le grand air calme les passions, comme le grand jour chasse les fantômes.

— Écoutez-moi, dit-elle, dès que Georges Cransac se fut accoudé près d'elle sur la balustrade. Je ne suis plus une enfant, et je n'ai pas de fausses pudeurs... vous le savez bien, puisque je ne vous ai pas caché que j'ai été la maîtresse de cet homme. Ma seule excuse, c'est que je l'adorais... et j'en ai été cruellement punie. Si je vous jurais encore une fois que je ne serai plus jamais à personne, vous ne croiriez pas à mon serment et vous auriez raison de n'y pas croire. Je n'ai que vingt-deux ans, je ne me sens pas le courage de rester seule... toujours... et après la faute que j'ai commise, je ne pourrais épouser qu'un homme que je n'estimerais pas.

J'aurai donc un amant... fatalement, mais je prétends le choisir, et vous ne me ferez pas, j'espère, l'injure de penser que l'intérêt dictera mon choix.

— Oh! non, dit Georges avec conviction.

— A celui que j'aimerai, je ne demanderai que de m'aimer... et d'être mon égal...

— De quelle égalité parlez-vous ?

— Mon égal... par les sentiments, par la naissance, par la situation. Mon premier et mon seul amant était un misérable, indigne de moi. Je le méprise maintenant plus encore que je ne le hais.

C'est vous dire que je ne le reverrai jamais, car si l'on guérit de la haine, on ne guérit pas du mépris.

Ce que je veux, c'est l'existence à deux... oh ! pas l'existence en commun... non; chacun de nous travaillerait de son côté... je ne m'accommoderais pas d'un désœuvré... et chacun de nous gagnerait sa vie, afin de garder son indépendance. Nous ne confondrions que nos joies, nos chagrins et notre amour. Nous n'aurions qu'un cœur à nous deux, comme chante une vieille romance que je savais autrefois... mais nous aurions deux domiciles, conclut gaiement Cécile.

— C'est justement mon programme, dit Georges en souriant.

— Et c'est mon rêve, à moi... le rêve dont je vous parlais tantôt... mais je doute qu'il se réalise jamais.

— Il ne tient qu'à vous qu'il se réalise... immédiatement.

— Oui, il ne tiendrait qu'à moi d'être votre maîtresse... si vous m'aimiez. Par malheur vous n'êtes pas mon égal.

— Mais si. Je n'ai pas d'ancêtres... et je suis seul au monde comme vous.

— Je suis pauvre, et vous êtes riche.

— Beaucoup moins riche que vous ne pensez.

— Si vous ne l'étiez pas, vous n'auriez pas pu me prêter mille francs, à moi que vous ne connaissiez pas.

— On peut disposer d'une somme et ne pas posséder une grosse fortune J'ai gagné de l'argent par mon travail... comme vous.

— Me pardonnerez-vous de vous demander par quel travail?

— J'étais remisier chez un agent de change.

— Et... vous ne l'êtes plus?

— Je suis journaliste... ou, du moins, je vais l'être.

— Journaliste!

— Oui. Est-ce que cela vous effraye?

— Pas précisément, mais... je m'imagine qu'un journaliste est obligé de vivre dans un monde où l'on n'apprécie guère les charmes d'un bonheur paisible.

— Obligé, non. Il y en a qui mènent une existence assez irrégulière. On est libre de ne pas faire comme eux... et je vous jure que je n'ai aucun goût pour la vie de bohème.

— En auriez-vous déjà essayé?

— Peut-être bien. Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis... et vous venez de me donner l'exemple de la franchise. Je conviens donc volontiers que je me suis amusé tant que j'ai pu et que j'ai souvent fort mal dépensé mon argent. Que voulez-vous!... j'étais jeune et je n'avais pas encore trouvé une femme qui méritât d'être aimée.

— Jeune, vous l'êtes encore.

— Oui, mais, maintenant, je l'ai trouvée, celle qui me manquait pour me convertir à des idées plus sages, dit Georges, en regardant fixement la jeune fille.

— Si je pouvais vous croire?

— Que faut-il faire pour vous convaincre?

— Il faut avant tout que nous nous connaissions mieux. Que penseriez-vous de moi, si je vous répondais : Oui, je veux bien être votre maîtresse?

— Je penserais que vous avez confiance en moi... comme j'ai confiance en vous...

— Malgré l'aveu que je vous ai fait de ma faute?

— A cause de cet aveu qui m'a prouvé que vous aviez le cœur trop haut placé pour mentir. Je suis maintenant cer-

tain que si vous teniez encore à l'homme qui vous a trompée, vous me le diriez.

— Merci de penser cela de moi, dit Cécile, très-émue. Je crois que vous êtes sincère, et... pourquoi ne l'avouerais-je pas? depuis que vous me parlez comme vous le faites, je me reprends à espérer que je pourrai encore être heureuse... mais, je vous le répète, nous ne nous connaissons pas. Vous ne savez presque rien de mon passé... et je ne sais rien du vôtre.

— Mon passé?... j'ai souffert autant que vous.

— Et le présent?... et l'avenir?... Comment vivrions-nous l'un pour l'autre, vous, lancé dans le tourbillon des plaisirs et des affaires; moi, retenue par la nécessité de diriger un atelier?... vous rue Frochot, et moi à Belleville?

— Je n'hésiterais pas à me rapprocher de vous. J'ai déjà donné congé de mon appartement.

— Mais vous ne viendriez pas habiter le quartier des Buttes-Chaumont. Vous y seriez trop loin de votre journal.

— Nous pourrions faire chacun la moitié du chemin.

— Vous y perdriez encore plus que moi.

— Non, car je n'ai pas absolument besoin de travailler pour vivre.

— Alors, j'avais deviné. Vous êtes riche.

— Et si c'était vrai?... Si j'avais assez de fortune pour nous deux?

— Je refuserais de la partager, je vous l'ai déjà dit.

A cette déclaration si nette, Cransac hésita à répondre.

Pendant cette causerie en tête-à-tête, ses idées s'étaient modifiées. Il songeait que la fortune venue d'un coquin ne lui donnerait ni le bonheur, ni même le repos de l'âme, car sa conscience lui reprocherait toujours de l'avoir acceptée; et il se disait qu'il serait plus heureux en demandant au travail son pain quotidien, maintenant qu'il espérait être aimé d'une femme digne de lui.

Cette carrière du journalisme que Valbrec offrait de lui

ouvrir, pourquoi ne lui permettrait-elle pas de vivre honorablement de sa plume, au lieu de profiter d'un argent maudit, qui lui coûtait déjà bien cher, puisqu'il n'avait pu expliquer son changement de situation que par un mensonge difficile à soutenir?

Ne valait-il pas mieux rentrer dans le droit chemin, dût-il pour se tirer du funeste engrenage où il n'avait encore mis que le doigt, inventer une nouvelle histoire : dire à son ami que le donateur anonyme avait révoqué la donation; remettre même dans la cachette la somme qu'il avait prélevée sur le trésor de l'homme de Mazas, moins la fraction déjà dépensée qu'il restituerait plus tard, quand il l'aurait gagnée en travaillant.

— Vous vous taisez, lui dit Cécile; c'est donc que j'ai raison de ne pas me leurrer d'un espoir chimérique.

— Pas du tout, répliqua vivement Georges. J'ai voulu vous mettre à l'épreuve, mais l'obstacle qui vous arrête n'existe pas. Je ne suis pas plus riche que vous, et rien n'empêche que nous vivions de la même vie. Vous venez de dire que vous ne me connaissiez pas, et c'est vrai. Eh bien, mettez-moi à l'épreuve. Surveillez-moi. Vous verrez quelle existence je mène. Et quand vous aurez constaté que je ne suis pas millionnaire... permettez-moi de vous aimer.

Cransac s'aperçut tout à coup que Cécile ne l'écoutait plus.

— Le voilà! murmura-t-elle en se serrant contre lui.

— Qui donc?

— Là... dans la rue... cet homme... c'est celui qui nous a suivis.

Cransac regarda et reconnut parfaitement le valet de la ménagerie. Il avait oublié ce vilain oiseau, mais il ne s'étonna pas trop de le revoir.

— Et quand ce serait le même? dit-il pour rassurer Cécile. Les batteurs de pavé ne sont pas rares. Celui-là est venu flâner dans le parc des Buttes, et il s'en va. C'est tout naturel.

— Je ne sais pourquoi je me figure qu'il nous espionne.

— Quelle idée!... Voyez donc!... il est déjà loin, et en passant sous votre balcon, il n'a pas levé la tête.

— N'importe!... rentrons, voulez-vous?

— Je veux ce que vous voulez.

Quand ils se retrouvèrent dans la chambre, et que Cécile eut fermé la fenêtre :

— Vous ne m'avez pas répondu quand je vous ai demandé si vous me permettriez de vous aimer, dit doucement Georges.

— Vous croyez donc qu'on a besoin d'une autorisation pour aimer? demanda en riant Cécile.

— Non, puisque je vous aime déjà sans votre permission.

— Je veux bien vous croire, car moi qui n'ai pas beaucoup vécu, je sais par expérience que l'amour vient sans qu'on sache pourquoi, et qu'il ne dépend pas de nous de l'empêcher de naître. Est-ce qu'un soldat sur le champ de bataille peut éviter une balle?

— Eh bien, je l'ai reçue, cette balle. Elle m'a frappé au cœur, et j'en mourrai, si...

— Si je ne vous aime pas. Vous vous trompez. On guérit de ces blessures-là. J'y ai survécu, moi; et vous ne devez pas vous étonner que je les redoute. J'ai tant souffert d'avoir été trahie!

— Prenez-moi à l'essai.

— Comment l'entendez-vous?

— De la façon la plus simple. Restons amis, jusqu'au jour où vous me jugerez digne d'être votre amant. Et laissez-moi d'abord vous prouver que je ne suis pas l'homme que vous pensez. Pour vous le prouver, il faut que je vous voie tous les jours. Vous allez me dire que votre temps est pris par le travail. Le mien aussi. Mais on ne peut pas travailler sans relâche, et chacun de nous aura des heures de liberté.

Passons-les ensemble, ces heures.

— Je crains le feu, murmura Cécile. Si vous veniez ici tous les soirs, j'aurais peur de me brûler.

— Nous pourrions nous rencontrer ailleurs. Aimez-vous le théâtre ?

— Beaucoup.

— Eh bien, par le journal, j'aurai facilement des billets. J'espère que vous ne pousserez pas le scrupule jusqu'à refuser d'en profiter, et comme vous ne pouvez guère y aller seule...

— Vous m'accompagnerez?... oh ! je veux bien.

— C'est tout ce que je vous demande, et nous voilà d'accord. Quand commencerons-nous ?

— Bientôt. Il me faut quelques jours pour installer mon nouvel atelier. Après, je serai plus libre.

— Et vous me réserverez vos soirées. Je vous en remercie, mademoiselle; mais d'ici là, je vous verrai, n'est-ce pas?

— Quand vous voudrez.

— Où? chez vous ou chez moi?

— J'aimerais mieux que ce fût chez vous. Je tiens à vous montrer que j'ai en vous une confiance absolue. Et puis... vous allez rire de mon enfantillage... je voudrais voir comment vous êtes installé.

— Dites donc franchement que vous voulez savoir si je ne suis pas trop riche pour vous, répliqua gaiement Georges. Rassurez-vous, mademoiselle. Mon appartement n'est pas beaucoup plus grand ni plus luxueux que le vôtre. Je le garderai jusqu'à ce que vous me commandiez d'en changer... et si j'en prenais un autre, ce serait, je vous l'ai dit, pour me rapprocher de vous.

— Oh ! la distance n'y fait rien. Je suis accoutumée aux voyages en omnibus. Encore faut-il pourtant que je sache à quelles heures je serai certaine de vous trouver.

— Aux heures qui vous conviendront.

— Et votre journal ?

— Je n'y suis pas encore, et je ne saurai que demain com-

bien de temps je serai retenu chaque jour à la rédaction. Quand je le saurai, vous me permettrez bien de revenir ici pour vous le dire.

— Je sortirai demain matin, mais l'après-midi je serai chez moi et je vous attendrai.

— Alors vous acceptez l'essai?

— Je l'accepte, répondit Cécile sans hésiter, et je vais vous donner un gage de ma sincérité. Je vous ai promis que je détruirais ce portrait... mais vous pourriez croire que je n'en aurai pas le courage. Prenez-le donc et brisez-le vous-même.

Georges le prit et mit un baiser sur la jolie main qui le lui présentait.

Georges ne s'attendait pas à ce sacrifice spontanément offert par Cécile, et, certes, il n'aurait pas osé le lui demander, mais il appréciait la délicatesse du sentiment qui le lui avait inspiré.

Il l'accepta comme un heureux présage pour l'avenir de ses nouvelles amours, et peut-être aussi avec une arrière-pensée.

Georges était déjà jaloux du passé de Cécile, et il se disait que si jamais il rencontrait cet homme qui lui ressemblait tant, il profiterait de l'occasion pour le traiter suivant ses mérites.

Il avait d'ailleurs une meilleure raison d'en vouloir aux gens qu'on pouvait confondre avec lui, et il était presque tenté de croire que ce Sosie était aussi l'auteur du faux chèque.

La supposition était invraisemblable, et il ne s'y arrêta guère, mais il se promit de garder le portrait, sauf à se renseigner sur l'original, en interrogeant Cécile quand il serait plus avant dans son intimité.

Pour le moment, il ne lui restait qu'à prendre congé d'elle. Prolonger sa visite eût été maladroit, et il tenait à ne pas effaroucher la brave fille qui se fiait à sa loyauté.

Elle ne chercha point à le retenir, et il partit, le cœur pris et la tête en feu.

Il ne se reconnaissait plus lui-même, tant ses idées avaient changé en quelques heures.

Il était sorti du Grand-Hôtel, bien décidé à partir en guerre contre tous ceux qui l'avaient lâchement abandonné et à se faire une arme du trésor de son odieux voisin du préau de Mazas. Il s'était défait de ses scrupules, et ce triste héritage ne lui pesait plus. Les sages discours de Valbrec l'avaient quelque peu troublé, en lui montrant les dangers de sa situation équivoque, mais il n'avait pas pensé sérieusement à s'arrêter dans la voie funeste où il s'était engagé.

Et il avait suffi d'une entrevue avec Cécile Cambremer pour lui faire envisager la vie tout autrement.

Il oubliait ses ennemis, ses projets de vengeance, et jusqu'à cette Cornaline qui le menaçait de son périlleux amour. Il ne pensait plus qu'à Cécile, et il rêvait, lui aussi, cette existence à deux dont elle lui avait fait un tableau si charmant.

Il n'avait pas voulu écouter la voix de sa conscience, mais il n'était pas parvenu à l'étouffer tout à fait. Il s'était grisé de sophismes en se persuadant qu'il lui était permis d'user de cet argent pour faire du bien aux malheureux injustement frappés par le sort.

Maintenant, les écailles tombaient de ses yeux, et, revenu d'un égarement passager, il apercevait clairement le chemin du devoir.

Il appartenait à quelqu'un, cet or dont il s'arrogeait le droit de disposer, sous prétexte de l'employer en bonnes œuvres.

Qu'il lui répugnât de dénoncer le voleur qui lui avait confié son secret, cela pouvait se concevoir, mais il aurait dû chercher le volé.

La disparition d'une somme de cette importance avait cer-

tainement fait du bruit à l'époque où on l'avait enlevée, et sans doute les journaux de ce temps-là ne s'étaient pas privés d'en parler.

Il ne s'agissait que de feuilleter la collection de la *Gazette des Tribunaux* pour y trouver l'histoire d'une caisse forcée et vidée par de hardis coquins. Et si Cransac l'y trouvait, il n'aurait plus qu'à signaler aux victimes du vol ou à leurs héritiers l'existence du trésor enfermé dans la maison de la rue Gabrielle.

Georges, pour les avertir, ne serait pas même obligé de se compromettre en se nommant. Une lettre non signée suffirait.

Et il n'aurait pas à se préoccuper de réintégrer d'abord dans la cachette les quelques milliers de francs qu'il y avait pris, car les propriétaires de la somme enlevée n'en connaissaient probablement pas le chiffre exact. S'ils le connaissaient, ils ne s'étonneraient pas qu'il en manquât une partie, et ils s'estimeraient trop heureux de rentrer en possession d'une fortune sur laquelle ils ne comptaient plus.

Rien n'empêcherait Cransac de s'acquitter par une restitution anonyme, plus tard, dès qu'il serait en mesure de le faire, sans courir de dangers d'aucune sorte.

Dès lors, plus de soucis, plus de remords, plus de mensonges, plus de voyages nocturnes au sommet de la butte Montmartre.

Au lieu de passer à côté du bonheur en se posant comme millionnaire, Georges pourrait vivre honnêtement de son travail et mériter d'être aimé de la simple et courageuse fille qui voulait que son amant fût son égal.

Pour cela, il fallait que Valbrec tînt sa promesse de le caser dans le journal où il écrivait, et Georges espérait bien qu'il la tiendrait.

Il fallait encore que Georges eût du talent, mais Georges n'était pas assez modeste pour en douter.

Ces nouvelles idées qu'il rapportait de l'avenue de Laumière l'occupèrent tout le reste de la journée.

Il la passa dans sa chambre du Grand-Hôtel où il était revenu à pied, et quand sonna l'heure du dîner, sa résolution était prise.

Valbrec l'avait invité pour le présenter à ses amis de la presse. Georges n'avait garde de manquer cette occasion d'entrer en relation avec ses futurs confrères.

Il s'habilla et il y mit plus de temps qu'il n'aurait convenu, si bien qu'on était à table quand il arriva au restaurant.

Il y trouva une demi-douzaine de joyeux convives, dont deux lui étaient déjà connus comme boulevardiers de profession. Les autres appartenaient tous, plus ou moins, au journalisme. Il y avait là un chroniqueur, qui était Valbrec, un rédacteur politique, un critique de théâtre et un annoncier, lequel n'était pas le personnage le moins important de la société.

Valbrec reçut Cransac à bras ouverts, et tous lui firent fête, quoique tous fussent parfaitement informés de sa mésaventure.

C'était l'heureux héritier d'une grosse fortune qu'ils accueillaient ainsi. Valbrec avait parlé, et ces messieurs, qui, trois semaines auparavant, auraient tourné le dos à Cransac, comme ses petits camarades de la Bourse, saluaient maintenant en sa personne le million qu'il rapportait d'Angleterre.

Georges se serait volontiers passé de ces empressements qui contrariaient un peu ses nouveaux projets, mais il fallait bien les subir, tout en se promettant de déclarer, pendant le dîner, que l'argent qui venait de lui tomber du ciel ne l'empêcherait pas de suivre sa vocation d'écrivain, vocation que personne, à vrai dire, ne lui connaissait, et qui lui était poussée tout à coup comme un bouton de fièvre.

— Mon cher, lui dit Valbrec, après les présentations obligées, tiens-tu beaucoup au potage?

— Pas du tout.

— Tant mieux, car nous en sommes au premier service. Tu es déjà en retard de deux bouteilles de champagne au moins... et je t'engage à nous rattraper.

— Verse ! répondit gaiement Georges en tendant son verre.

Valbrec remplit la coupe jusqu'au bord, Cransac la vida d'un seul trait, et il n'en fallut pas davantage pour le mettre au diapason de la gaieté des autres convives, des gaillards qui n'engendraient pas, comme on dit, la mélancolie.

La conversation était générale, et l'on parlait de tout, même des choses les plus sérieuses, sur un ton de raillerie sceptique.

Et Georges était bien de force à donner la réplique à ces blagueurs impitoyables, car il avait beaucoup vécu dans le monde de la Bourse, où l'on ne respecte rien.

A son grand amusement, on déshabillait en trois mots les célébrités du jour, politiques, littéraires ou autres, et il faisait très-bien sa partie dans ce concert d'épigrammes salées.

On se monte facilement la tête, à la fin d'une journée très-agitée, et le vin lui déliait la langue.

Il arriva bientôt à en dire de si drôles que le critique théâtral s'écria :

— Quel dommage que vous soyez riche ! vous étiez né pour écrire des échos.

— Je ne demande pas mieux que d'en écrire, répondit Cransac, et je compte que mon ami Paul me fera une place dans son journal.

— Quand tu voudras, mon cher, répliqua Valbrec. Il ne s'agit que de me dire ce que tu veux y faire. Tu me parais manquer de vocation pour la littérature embêtante, mais je crois que tu trousserais parfaitement une chronique d'actualité. Tu n'auras qu'à te remettre *dans le train*.

— On y est toujours quand on a beaucoup d'argent, dit l'annoncier.

— Moi, s'écria le rédacteur politique, si j'étais millionnaire

comme M. Cransac, au lieu d'écrivailler, je fonderais un journal.

— Avec toi, pour rédacteur en chef, riposta Valbrec. N'écoute pas ce *roublard,* mon vieux Georges, et contente-toi de chroniquer, si le cœur t'en dit. Tu n'as pas d'ambition, que je sache, et tu seras bien plus tranquille, puisque tu n'auras à répondre que de tes articles. Veux-tu un sujet? Je vais t'en donner un. Pourquoi ne m'apporterais-tu pas, pour commencer, une variété sur Mazas?... Je te l'ai déjà demandée.

— Tiens! c'est une idée! dit le courriériste théâtral.

— Il faudrait relever ça par une attaque bien sentie contre le système pénitentiaire, ajouta le bulletinier sérieux.

— Je dirai tout simplement ce que j'ai vu, murmura Georges, un peu interloqué par le souvenir de son emprisonnement; mais je ne me priverai pas de parler de l'accueil que m'ont fait, quand je suis sorti, mes bons petits camarades de la Bourse.

— Tous ces boursiers sont des lâcheurs. A présent que vous avez des fonds à placer, ils feront queue dans votre antichambre pour vous supplier de leur faire gagner des courtages.

— A propos de fonds à placer, dit Valbrec, as-tu toujours l'intention d'acheter un petit hôtel?

— Je ne suis pas encore décidé, balbutia Georges, qui ne pouvait pas, en si nombreuse compagnie, expliquer à son ami ses nouveaux projets.

— Si tu te décides, je t'indiquerai une occasion. Juliette, ton ancienne, est complétement à la côte. Son hôtel de la rue Jouffroy est en vente, et on l'aura pour un morceau de pain. Ce serait drôle de t'installer dedans quand ses créanciers l'auront mises dehors. Une revanche, quoi!... elle t'a coûté si cher et elle s'est si mal conduite avec toi!

— Mauvaise affaire, cette Juliette, dit gravement le courriériste. Elle porte malheur à tous ses amants.

— N'achetez donc pas sa baraque, reprit l'annoncier. Elle vous ficherait la guigne. Faites plutôt bâtir. Je connais un terrain à vendre, très-bon marché et admirablement situé... en haut de la butte Montmartre.

— Pas chic, la butte Montmartre, ricana le politicien. Vous, père l'annonce, vous devez avoir un intérêt dans l'affaire.

— Rien du tout. M. Cransac aurait de là une vue superbe, et au moins ce serait original. Il ne serait pas logé comme tout le monde. Et je connais aussi un architecte qui se chargerait de construire à peu de frais une habitation ravissante.

Georges avait dressé l'oreille en entendant parler de Montmartre, mais il n'imagina point qu'il pût être question du jardin de la rue Gabrielle.

— Messieurs, vous êtes assommants, s'écria le feuilletoniste de théâtre. Aurez-vous bientôt fini de parler d'immeubles à des gens qui n'ont pas le sou pour en acheter? J'aimerais autant lire les *Petites Affiches* que de vous écouter. Laissez M. Cransac consulter son notaire, s'il a envie de devenir propriétaire foncier, et causons de femmes. Ce sera plus gai.

— Causer de femmes?... nous ne faisons que ça, depuis que nous sommes à table.

— Comment! parce que vous venez de citer Juliette Taupier? Elle ne compte plus, celle-là, puisqu'elle est tombée dans la *dèche*. Paix à sa mémoire d'horizontale dégringolée!... et place aux jeunes!... Moi, je ne m'occupe que des étoiles qui se lèvent, et j'en sais une qui, dans huit jours, fera courir tout Paris.

— Courir, où?

— A la Porte Saint-Martin, où elle va débuter.

— Comme danseuse?

— Comme dompteuse, mon cher. Elle jongle avec les lions... et avec les amoureux aussi. C'est la plus belle fille que j'aie jamais vue.

— Où perche-t-elle?

— Elle travaille, pour le moment, sur le boulevard de Clichy.

— Connu! s'écria Valbrec. C'est Cornaline. Qu'en dis-tu, Cransac?

— Si monsieur l'a vue, il doit trouver, comme moi, que c'est une superbe créature, et qu'elle aura un succès fou au théâtre. Je me propose, du reste, de lui faire, dans mon prochain feuilleton, une réclame à tout casser.

— Tu es donc dans ses bonnes grâces?

— Si je te disais que je viens de la voir, et que j'ai failli l'amener dîner ici ce soir?

— Avec ses bêtes? Merci!

— Non, mais en maillot... et elle est faite!... comme Diane chasseresse.

— Brébant ne l'aurait pas laissée entrer dans cette tenue-là.

— Enfin, pourquoi ne l'as-tu pas amenée?

— Parce qu'elle a une représentation à dix heures, Je l'ai priée de venir après. Elle a prétendu qu'elle avait un rendez-vous à minuit.

— Avec l'Hercule du Nord ou avec le Rempart de Montpellier?

— Je n'en sais rien, mais je crois qu'elle a une toquade dans ce genre-là. Et ça n'empêchera pas la fine fleur des *gommeux* d'en faire ses délices, quand elle aura débuté.

On se l'arrachera, je ne te dis que ça.

Georges savait à quoi s'en tenir sur cette merveille, et il se félicitait de ne pas dîner avec elle. Cornaline, si elle eût été du festin, lui aurait mis le marché à la main, et il était plus décidé que jamais à repousser les avances de la dompteuse sans vergogne.

Or, il ne tenait pas du tout à ébruiter cette nouvelle conquête, que Paul Valbrec connaissait, mais que les autres convives ignoraient complétement.

C'était bien assez qu'on eût parlé de Juliette Taupier.

Georges aurait voulu effacer jusqu'au dernier souvenir

d'un passé qu'il déplorait, et il semblait que tous ces gens-là se fussent donné le mot pour le lui rappeler.

Chacun d'eux, à vrai dire, prêchait pour son saint.

Le courriériste vantait les mérites d'une créature qu'il voulait pousser au théâtre, le rédacteur politique conseillait de fonder un journal qu'il rédigerait en chef, et l'annoncier cherchait à vendre un terrain pour toucher une commission.

Mais ni les uns ni les autres ne paraissaient s'étonner que Cransac songeât à écrire, malgré sa nouvelle fortune, et c'était fort heureux, car il persévérait dans la louable résolution qu'il avait prise de gagner sa vie honnêtement, sans toucher encore à l'argent volé dont une partie était déjà dans sa poche.

Cransac, en somme, avait trouvé là un milieu qui lui convenait : un milieu où on l'acceptait avec ses antécédents et où personne ne doutait qu'il eût été victime d'une erreur judiciaire.

Cette idée consolante acheva de le remettre d'aplomb, et il retrouva sa liberté d'esprit.

La fin du dîner fut encore plus gaie que le commencement, et Georges y montra qu'il n'était pas fait du même bois que les boursiers avec lesquels il avait vécu jusqu'à présent.

Georges était de force à tenir tête aux plus brillants causeurs, et, au dessert, un des aimables boulevardiers qui se trouvaient là proposa de le sacrer journaliste en lui versant du vin de Champagne sur la tête.

Il se prêta de bonne grâce à cette cérémonie burlesque, car il était déjà un peu gris, mais ces folies ne lui firent point oublier Cécile Cambremer.

Il lui semblait doux d'évoquer, en ce moment, l'image de la pauvre ouvrière, que pas un de ses joyeux compagnons ne connaissait, eux qui connaissaient tout le monde.

Il n'était pas jusqu'au marquis de Simancas dont ils

n'eussent cité le nom à table, et ils n'en avaient dit que du mal.

Ce seigneur exotique passait sa vie, prétendaient-ils, à tripoter des affaires financières, et à débaucher des jeunes filles du peuple.

Georges, qui lui en voulait toujours de l'avoir mal reçu, ne fut pas fâché d'apprendre que la conduite de son ancien client n'était pas irréprochable, et l'idée ne lui vint pas que M. Simancas pourrait, un jour ou l'autre, essayer d'acheter à beaux deniers comptants la charmante fleuriste de l'avenue de Laumière.

On ne pense pas à tout.

Une fête si réussie ne pouvait pas tourner court, et, vers onze heures, après le café, l'annoncier proposa de la terminer par une partie d'écarté.

Georges, assurément, aurait dû s'en aller, mais il aimait le jeu, et après avoir tant bu, il n'était plus de sang-froid.

Il resta pour ne pas désobliger ses nouveaux amis, et il n'osa pas refuser quand on décida à l'unanimité qu'en sa qualité de capitaliste, il *ferait la chouette*, c'est-à-dire qu'il tiendrait seul contre tous les autres joueurs.

L'argent qu'il allait exposer ne lui appartenait pas, mais il croyait pouvoir se permettre d'en user provisoirement.

La somme prélevée par lui sur le trésor du forçat étant entamée, il n'était plus en mesure de la remettre intégralement dans la cachette, et il avait fait avec sa conscience un compromis, qui consistait à laisser le reste et à restituer les vingt mille francs plus tard, à meilleure fortune, comme on dit dans la langue des affaires.

Il en avait rapporté de Londres un peu plus de dix-sept mille qu'il portait sur lui en billets de la Banque de France.

Il pouvait bien en risquer un, dans l'espoir d'en gagner trois ou quatre, qui lui auraient permis de se libérer immédiatement vis-à-vis du propriétaire inconnu de l'argent volé, qu'il avait eu le tort d'écorner.

Un proverbe affirme que le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions, et ce proverbe ne ment pas.

La table de jeu avait été dressée par les garçons du restaurant dans un coin du grand salon où l'on venait de dîner, et, en s'y asseyant, Georges Cransac comptait bien que la partie serait modérée.

Généralement, les journalistes ne roulent pas sur l'or, et il pensait que les mises ne dépasseraient pas quelques louis. Il tira de son portefeuille un billet de mille, qui devait largement couvrir les enjeux, et, par malheur, on put voir que ce portefeuille en contenait beaucoup d'autres.

Il n'en fallut pas davantage pour qu'on l'attaquât vigoureusement.

Le sage Valbrec ne mit que vingt francs sur le tapis; le rédacteur politique et le courriériste théâtral firent comme lui, mais l'annoncier commença par cinq louis, et les deux boulevardiers en risquèrent chacun dix.

Ces messieurs passaient leur vie dans les cercles, et les grosses différences ne leur faisaient pas peur.

Quant à l'annoncier, son métier lui rapportait beaucoup d'argent, et il flairait une bonne occasion d'en gagner encore, en dépouillant le futur chroniqueur.

Georges tint par amour-propre et gagna lestement contre Valbrec, qui avait pris les cartes et qui céda la place au courriériste, lequel ne fut pas plus heureux.

La veine se dessinait dès le début, et bientôt elle devint formidable.

Cransac passa successivement en revue tous ses adversaires, et avec le même bonheur.

Après le sixième coup, il eut devant lui deux mille francs, sans compter le billet qu'il avait mis sur la table.

Il se voyait déjà en route pour la rue Gabrielle, et il se jurait bien d'y aller en sortant, afin d'opérer cette nuit même la restitution qui le mettrait en paix avec sa conscience.

Peu importait qu'il remît des billets de banque à la place des rouleaux d'or, pourvu que la somme totale y fût.

Il s'était fixé un chiffre. Il voulait gagner cinq mille francs, pour qu'il lui restât au moins deux mille francs après la restitution.

Ce serait assez pour vivre, en attendant qu'il fût casé au journal, et Cécile ne saurait jamais par quelles crises il avait passé avant d'être son amant.

En trois coups, il arriva à quatre mille de bénéfice, et il fut violemment tenté de s'en tenir là.

— Ma foi, mon cher, dit à ce moment Valbrec, qui perdait trois cents francs, tu as trop de veine. Je renonce à courir après mon argent, et je vais me coucher. Bonsoir, les amis! Quand vous partirez, vous direz qu'on m'envoie la note. C'est moi qui régale.

Pour Georges, c'était le cas de lever la séance, et il lui sembla que son ami l'y invitait en se retirant ainsi tout à coup. Mais il s'éleva un concert de malédictions contre ce lâcheur qui donnait le mauvais exemple.

— Il ne vous manquerait plus que d'emmener M. Cransac, grommela le courtier d'annonces. Pourquoi ne lui conseillez-vous pas de faire charlemagne, pendant que vous y êtes?

— A sa place, moi, je m'en irais, répondit tranquillement Valbrec, mais il est bien libre de rester.

Et Cransac resta, quoiqu'il eût bonne envie de partir.

La partie continua, mais pas avec les mêmes chances. L'annoncier prit les cartes, et l'on vit tout de suite que la fortune avait tourné, car il gagna en deux coups.

Il en coûta soixante-quinze louis à Georges.

— En tenez-vous cent? demanda un des gros joueurs.

Et comme Georges hésitait :

— Si vous ne les tenez pas, je vous remplacerai à la *chouette*. C'est la règle.

Georges les tint et les perdit.

Son bénéfice s'était envolé. Il fallait lever le siége ou entamer la réserve du portefeuille.

Il l'entama, et, après ce premier désastre, ce fut une déroute. Ses billets de banque s'égrenèrent sur le tapis, comme des soldats débandés qui fuient devant l'ennemi. Le portefeuille se vidait rapidement, et les joueurs allaient toujours augmentant leurs mises, si bien qu'après un dernier coup de cinq cents louis, Georges se trouva complétement à sec.

Il resta même devoir à l'annoncier cinq mille francs, juste la somme qu'il aspirait à gagner en se mettant au jeu.

Il ne tenait qu'à lui de ne pas s'arrêter là, car ces messieurs, qui le croyaient riche, ne demandaient pas mieux que de jouer sur parole; mais il eut une lueur de bon sens et il se leva.

Son créancier le pria hypocritement de prendre tout le temps qui lui serait nécessaire pour s'acquitter, et en même temps il eut soin de lui donner son adresse, à seule fin que le décavé sût où lui envoyer son argent dans les vingt-quatre heures.

Les autres s'étaient partagé le reste des dix-sept mille francs, et Georges se retrouvait exactement dans la même situation que le jour de sa sortie de Mazas, avec une dette de plus.

L'argent de son voisin du promenoir ne lui avait pas profité.

Décidément, il était écrit que toutes ses bonnes résolutions s'en iraient en fumée.

Après ce désastre assez mérité, il n'avait plus qu'à puiser encore à la source maudite, à ce puits d'or dont il s'était juré de ne reprendre le chemin que pour y remettre ce qu'il en avait tiré.

Il se serait résigné à supporter la misère; il ne se résignait pas à rester le débiteur de ce courtier qui avait un pied dans le journal où il voulait se faire une place, et il ne se

sentait pas le courage d'essayer de se tirer de là en avouant toute la vérité à Valbrec.

Quand il sortit, la mort dans l'âme, il se disait déjà :

— J'ai voulu redevenir honnête. Le sort en a décidé autrement. Eh bien, je retournerai à Montmartre.

III

D'où viennent tous ces riches étrangers, affublés de titres sonores, qui s'abattent chaque année sur Paris, comme les sauterelles sur les moissons de nos colons de l'Algérie?

Où ont-ils pris leurs millions et leurs marquisats? Ont-ils été pirates ou simplement négriers? Se sont-ils évadés de quelque bagne d'outre-mer, et ont-ils endossé la peau d'un autre, comme fit jadis le forçat Coignard, qui fut reçu à la cour du roi Louis XVIII, où on le prenait pour le comte de Sainte-Hélène?

A Paris, on s'en inquiète peu, pourvu qu'ils aient de l'argent. Les gens du grand monde les traitent de *rasta-quouères,* mais ils vont à leurs fêtes. Les marchands tâchent de les exploiter. Les badauds les admirent.

Il n'y a que le peuple, le vrai peuple, qui les tient pour ce qu'ils valent et qui hausse les épaules quand il les voit passer dans leurs équipages de gala.

Le peuple sait qu'ils essayeront de débaucher ses filles, et il trouve que le luxe qu'ils étalent insulte à la misère des travailleurs honnêtes.

Les pires de tous sont ceux qui ont la main dans les grandes spéculations. Ceux-là exploitent impunément la naïveté des *gogos* français; car lorsque leurs entreprises tournent mal, ils en sont quittes pour mettre la mer entre eux et leurs victimes.

M. de Simancas était un superbe échantillon de cette race d'aventuriers transatlantiques.

Il était tombé à Paris, un beau jour, comme un aérolithe, et, depuis trois ans qu'il l'habitait, personne n'avait encore pu tirer ses antécédents au clair.

Il se disait marquis : il prétendait même avoir été général quelque part, et ses complaisants l'en croyaient sur parole. Il donnait de temps à autre, dans son hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, des bals splendides, où accouraient des gens qui ne l'auraient pas reçu chez eux, et il était de ce « tout Paris » dont certains journaux enregistrent quotidiennement les faits et gestes. Mais on ne savait de lui que ce qu'il voulait qu'on en sût.

Au vrai, M. de Simancas n'était venu en France que pour y faire ce qu'on appelle des affaires, c'est-à-dire pour s'approprier le bien des autres, et il n'aimait au monde que deux choses : l'argent et les femmes.

L'argent surtout.

Les femmes ne venaient qu'après, mais sa passion pour elles ne connaissait pas d'obstacles.

Il se conduisait en plein Paris comme un forban dans une ville prise d'assaut, et tous les moyens lui étaient bons pour satisfaire ses fantaisies.

Il avait commencé par se payer toutes les filles à la mode. Ces demoiselles sont tarifées, et il ne s'agissait que d'y mettre le prix.

Mais il s'était lassé très-vite de ces succès trop faciles, et il ne recherchait plus que les conquêtes où il faut employer la ruse ou la violence.

Détourner de ses devoirs une femme mariée, en profitant de ses embarras d'argent; acheter une enfant à une mère indigne; attirer dans un piége une ouvrière sage; c'étaient là ses plaisirs préférés.

Il aimait, du reste, à faire le mal pour le mal, et il lui était arrivé plus d'une fois de prêter des sommes ou d'en confier

à des gens gênés, sachant bien qu'ils ne pourraient pas les lui rendre ou qu'ils en abuseraient, et cela pour se donner plus tard la satisfaction de les poursuivre à outrance ou de les dénoncer.

C'est ainsi que sa méchanceté avait trouvé son compte à refuser d'attester publiquement l'innocence de Georges Cransac, et s'il avait déposé en sa faveur devant le juge d'instruction, c'est qu'il tenait beaucoup à ne pas se brouiller avec la justice, en faisant un faux témoignage, car il en voulait à ce garçon d'avoir refusé de lui servir d'intermédiaire dans certaines affaires véreuses, et il en cherchait un qui fût plus souple.

Au physique, don Manoël de Simancas était un homme de belle prestance, barbu, moustachu, avec des cheveux noirs comme du jais et des yeux de braise. Il ne paraissait pas avoir plus de quarante-cinq ans, mais il se pouvait qu'il eût passé la cinquantaine. Une tenue irréprochable et des façons hautaines lui assuraient le respect des sots, et il aurait pu plaire à quelques femmes qui jugent les gens sur les apparences.

L'hôtel qu'il avait acheté en arrivant à Paris payait de mine comme le maître. La cage était digne de l'oiseau. Salons de réception dorés sur toutes les coutures, appartements intimes meublés avec un luxe raffiné, jardin d'hiver, jardin d'été, écuries superbes : rien n'y manquait.

Et la vie de ce seigneur était réglée comme un programme de cérémonie officielle. La matinée appartenait aux affaires. M. de Simancas recevait ses agents financiers et leur donnait ses ordres pour la Bourse où il dédaignait de se montrer lui-même. Vers trois heures, il sortait en voiture ou à cheval. Le reste du temps, il jouissait de la vie, comme il disait cyniquement, et il variait ses jouissances : parties fines au restaurant, fêtes intimes dans son hôtel, expéditions à la recherche d'une femme signalée par ses émissaires. L'emploi de ces heures réservées dépendait de son caprice ou des occasions.

Le lendemain du jour qui avait si mal fini pour Georges Cransac, M. de Simancas venait de donner audience à deux ou trois remisiers, lorsque son valet de chambre lui présenta sur un plateau d'argent une carte de visite portant le nom de Juliette Taupier.

Le général marquis de Simancas la connaissait de longue date, cette drôlesse qui injuriait ses amants, après les avoir exploités.

La Taupier, très en vogue alors, était une des premières horizontales qu'il eût pratiquées en débarquant à Paris, et il n'avait pas peu contribué à la lancer, mais il s'en était lassé très-vite, et leur liaison n'avait duré que trois mois.

Cependant, il la voyait encore, de loin en loin, pour lui demander sur les débutantes de la galanterie des renseignements qu'elle s'empressait de lui fournir.

Elle allait même, très-volontiers, jusqu'à lui servir d'intermédiaire auprès d'elles, et il rémunérait largement ses honteux offices.

Simancas ignorait d'ailleurs qu'elle eût été la maîtresse de ce jeune remisier, dont il ne se souvenait déjà plus, et il s'inquiétait fort peu de la vie qu'elle menait depuis qu'il avait cessé de l'entretenir.

La visite matinale de cette créature était donc faite pour le surprendre, et peu s'en fallut qu'il ne refusât de la recevoir.

A la réflexion, il pensa qu'elle venait lui annoncer qu'elle avait découvert quelque merveille de jeunesse et de beauté, et il dit à son valet de chambre de la lui amener dans le cabinet où il traitait ses affaires.

Il y avait longtemps que Juliette n'était plus admise dans les petits appartements.

Elle entra timidement, comme il convenait à une ex-favorite qui ne compte plus sur ses charmes pour reconquérir les bonnes grâces de son seigneur, et il ne daigna pas se lever du fauteuil où il fumait son cigare.

Il prenait évidemment plaisir à l'humilier en la traitant comme il aurait traité un fournisseur.

Juliette était pourtant aussi jolie qu'au temps où il l'honorait de sa protection. Elle avait toujours ses cheveux d'or, son teint de lys et ses grands yeux bleus, mais elle n'excitait plus ce blasé qui n'appréciait que les demoiselles inédites, et elle le savait bien.

— Te voilà! lui dit-il brutalement. Tu dois avoir une affaire à me proposer.

— Deux, répondit la Taupier, sans se déconcerter.

— Deux, c'est trop pour une fois.

— Non, car les deux ne sont pas de la même espèce. Je viens vous recommander un de mes amis qui pourra vous servir et vous parler d'une femme adorable.

— Un de tes amis! ricana Simancas. Qu'est-ce que ça peut bien être? Un Alphonse?

— Mon amant de cœur.

— C'est la même chose. Que veux-tu que je fasse de ce monsieur?

— Ce que vous voudrez. Il est bon à tout.

— Même à faire mes commissions auprès de ces dames. Merci. Je ne leur envoie que des ambassadrices... et tu me suffis.

— Arthur ne mange pas de ce pain-là.

— Ah! il s'appelle Arthur? Joli nom pour l'emploi qu'il exerce! De quoi mange-t-il, alors?

— Il fait des affaires, et il s'y entend comme pas un. Je ne connais pas les vôtres, monsieur le marquis, mais je sais que, pour en agencer d'avantageuses, on a quelquefois besoin d'un garçon intelligent et pas trop chargé de scrupules. Il y a des besognes qu'on n'aime pas à faire soi-même et des cas où un grand personnage ne veut pas paraître. Arthur serait votre homme... bien mieux que tous ces petits commis d'agent de change que vous chargez de vos ordres et qui ne savent que les exécuter bêtement, au pied de la lettre.

— C'est vrai, je suis payé pour me défier des remisiers. J'en ai employé un qui s'est fait fourrer à Mazas et qui a eu l'aplomb de venir, quand il en est sorti, me demander un certificat d'innocence.

— Un nommé Georges Cransac, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Tu le connais aussi, celui-là?

— Oh! très-peu, mais je sais qu'il ne vaut pas grand'chose. Ce n'est pas Arthur qui se laisserait pincer dans une mauvaise histoire. Essayez-le, monsieur le marquis, et vous m'en direz des nouvelles.

— Ah çà, tu le nourris donc bien mal, ton Arthur, qu'il a besoin de gagner sa vie hors de chez toi? dit M. de Simancas, du ton le plus méprisant.

— Je ne le nourris pas. Il ne me donne rien, c'est vrai; mais s'il avait de l'argent, il le partagerait avec moi... et ça tomberait rudement bien, car je n'ai pas le sou.

— Comment!... toi qui menais si grand train!

— De votre temps, oui; mais ils sont rares, les grands seigneurs généreux, et depuis vous, je n'ai fait que déchoir. J'en suis à la grande *dèche*... mes meubles sont saisis, et je dois de tous les côtés.

— Ha! ha! toi aussi, tu goûtes à la misère, dit Simancas, en se pourléchant les lèvres comme un tigre qui sent le chair fraîche.

Voir souffrir les autres, et surtout une femme, c'était pour lui un régal de choix.

— Eh bien, ma fille, reprit-il, tu n'es pas au bout de tes peines. Dans ton métier, quand on a commencé à dégringoler, on ne s'arrête plus.

Tu iras bientôt *faire* le promenoir aux Folies-Bergère.

— Dame! s'il le faut, je ne bouderai pas, mais j'aimerais encore mieux vivre en *petit ménage* avec mon Arthur, et c'est pour ça que je vous supplie d'utiliser ses talents.

Il n'est que temps, car mon hôtel aussi est saisi.

— Ta cassine de la rue Jouffroy?

— Hélas! oui!... j'y étais si bien! Et dire que je vais en être réduite à louer un appartement comme une simple cocotte, et qu'il me faudra payer mon terme!

Ah! si vous vouliez me l'acheter, mon hôtel, au lieu de le laisser vendre aux enchères, la moitié de ce qu'il m'a coûté!

— Et à quoi me servirait-elle, ta niche?

— Mais... à loger une jolie fille... oh! pas moi... je sais que pour vous, monsieur le marquis, je ne compte plus, mais j'en connais une qui vaut bien que vous lui donniez un hôtel et même mieux.

— Bon! celle que tu viens me proposer. Tu arrives mal, ma pauvre Juliette. J'en ai assez d'installer des coquines.

— Celle-là est l'honnêteté même.

— Alors, c'est une farceuse qui pose pour la vertu, afin de se faire payer plus cher.

— Ni coquine, ni farceuse. C'est une jeune personne bien née et bien élevée qui travaille pour vivre, parce qu'elle n'a pas de fortune, et qui ne cherche pas du tout à se vendre. Si je vous ai parlé de lui faire cadeau d'un hôtel, c'est que je songe à l'avenir. En ce moment, vous lui offririez le vôtre, qu'elle refuserait net. Mais elle sera peut-être moins farouche plus tard.

C'est le premier pas qui lui coûtera.

— Elle ne l'a donc pas fait, ce premier pas?

— Non... et à dire vrai, je doute qu'elle le fasse de bonne volonté.

— Eh bien, alors?...

— Un homme comme vous, monsieur le marquis, en vient toujours à ses fins. Elle finira par céder, moitié de gré, moitié de force.

— Et après, elle me fera *chanter*. Merci bien!... je ne veux pas avoir de démêlés avec les tribunaux.

Le jeu n'en vaut pas la chandelle, comme vous dites en France.

— Vous ne parleriez pas ainsi si vous la connaissiez.

— Elle est donc bien belle?

— Vous en avez eu beaucoup, mais vous n'en avez jamais vu une qui en approche.

— Brune ou blonde?

— Brune comme la nuit, avec le teint mat et chaud d'une créole.

— C'est le type que je préfère. Est-elle grande?

— Plutôt grande, mais pas trop. Des épaules superbes, une poitrine de marbre, avec une taille à tenir entre dix doigts.

— Bon! mais... les extrémités? demanda vivement Simancas, affriolé par cette description.

— Des pieds d'enfant... des mains de duchesse.

— Et la voix?

— Une voix d'or... une de ces voix qui vous remuent le cœur d'un homme.

— Quel âge?

— Vingt et un ans.

— Majeure, alors. C'est une garantie contre une plainte au parquet, mais tu ne me persuaderas pas qu'une fille de cet âge-là...

— Je réponds qu'elle est sage.

— Ta responsabilité et rien, c'est tout un. Du reste, au fond, ça m'est égal, si tu n'exagères pas ses autres mérites. Mais... une ouvrière!... elle doit avoir les doigts couverts de piqûres d'aiguille.

— Non, par l'excellente raison qu'elle n'est pas couturière. Elle dirige un atelier de fleuristes. Elle leur distribue de l'ouvrage et elle les surveille, mais elle ne se salit pas les mains. Je vous dis que c'est une perfection... une perle.

— Dans quel ruisseau de Paris l'as-tu pêchée, cette perle?

— Pas au théâtre, ni dans un restaurant, ni dans un bal, ni autour des lacs du bois de Boulogne.

Elle vit retirée comme une sœur de charité.

— Où, enfin?... il faut que je le sache, car tu penses bien

que je ne m'en rapporterai pas à toi. Je demande à voir, avant d'aller plus loin.

— C'est trop juste. Eh bien, elle demeure à Belleville.

— A Belleville! s'écria M. de Simancas. Et tu te figures que j'irai la chercher là!

— L'y chercher, non certes, répondit Juliette. Je sais fort bien que le général marquis de Simancas ne peut pas se déranger pour aller voir une fleuriste. Ce serait d'ailleurs le moyen de faire manquer l'affaire.

— Alors, nous en resterons là, car je n'achèterai pas chat en poche.

— Et vous aurez bien raison. Mais elle viendra chez vous.

— Quoi! cette honnête personne m'évitera la peine de faire le voyage! Voilà ce que j'appelle une vertu accommodante!... Décidément, ma fille, tu te moques de moi avec ta prétendue trouvaille, et si tu n'as pas autre chose à me dire...

— Permettez-moi de m'expliquer, je vous en prie. Elle viendra, mais elle ne saura pas chez qui elle va.

— Je ne comprends pas.

— C'est cependant bien simple. Elle est à la tête d'un atelier de fleuristes, et elle reçoit tous les jours des commandes. Si on lui écrivait qu'une dame étrangère l'attend chez elle pour lui en faire une, la petite accourrait, vous n'en doutez pas, à l'adresse qu'on lui indiquerait... et cette adresse, ce serait la vôtre.

— Moi, écrire à cette fille? jamais! je n'ai pas envie de me compromettre.

— C'est moi qui écrirai... et je signerai d'un nom de femme quelconque... un nom anglais... vous choisirez votre jour et votre heure. Je vous réponds qu'elle sera exacte.

— Bon! elle viendra... et après?

— Après?... ma foi! le reste vous regarde, monsieur le marquis. Vous donnerez à votre valet de chambre l'ordre de la faire entrer dans le pavillon qui est au fond du jardin...

et une fois qu'elle y sera, elle n'en sortira qu'avec votre permission.

Si, par impossible, elle ne vous plaisait pas, vous en seriez quitte pour lui dire qu'elle s'est trompée ou qu'on l'a trompée, qu'il n'y a pas de dame anglaise dans votre hôtel, et que vous n'avez pas besoin de fleurs artificielles.

Mais je ne crains pas cela, car je suis bien sûre que vous la garderez, lorsque vous l'aurez vue.

— Et tu crois qu'elle résistera? demanda le marquis, après un silence.

— Oh! de toutes ses forces! mais ce n'est pas beaucoup dire... elle est frêle comme un roseau. Elle ne sera pas la première dont vous serez venu à bout... ensuite, elle se consolera comme les autres. Il n'y a rien de tel que les billets de mille pour consoler de ces malheurs-là... ce sont des accidents dont une femme ne se vante jamais, à moins qu'elle n'en fasse son métier... et ce n'est pas le cas, je vous le jure.

Le marquis réfléchit avant de répondre.

S'il était profondément corrompu, il était aussi très-prudent, et il craignait de s'engager dans une dangereuse aventure.

Mais le portrait que Juliette lui avait fait de cette jeune fille ne lui sortait pas de la tête; et l'idée de la posséder troublait sa cervelle de débauché : surtout de la posséder malgré elle.

Le crime à commettre, c'était le piment qui réveillait ses sens émoussés.

Et il finit par dire :

— Soit! je veux bien essayer. Envoie-la ici, demain soir, à cinq heures. Tu lui écriras de demander madame Acton. C'est le nom de ma femme de charge. Je lui donnerai mes instructions, et mes gens seront prévenus.

— A la bonne heure! s'écria l'horrible Juliette. A vous voir hésiter à profiter de l'aubaine que je vous procure, je

ne reconnaissais pas don Manoël de Simancas. Maintenant, je suis tranquille. Après-demain, vous me remercierez.

— Dis donc : vous me récompenserez. Ce mot exprimera mieux ta pensée.

— Oh ! je m'en rapporte à votre générosité, monsieur le marquis. Je ne vous demande rien... que de faire quelque chose pour Arthur.

— Au diable ton Arthur ! je ne le connais pas et je n'éprouve pas le besoin de faire sa connaissance.

— Consentez seulement à le voir. Ça ne vous engagera à rien, et il vous expliquera lui-même à quoi il peut vous être bon.

— Ah ! tu es tenace, toi !... Allons !... qu'il vienne le matin à onze heures. Je te préviens seulement que s'il ne me va pas, je le mettrai carrément à la porte.

— C'est convenu.

— Emporte toujours ceci, reprit Simancas, en ouvrant un des tiroirs du secrétaire devant lequel il était assis.

Il en tira un billet de mille francs, et il le jeta devant la Taupier, qui ne se fit pas prier pour le ramasser.

Elle le glissa dans son corsage, et elle allait se confondre en remercîments, mais le marquis la congédia d'un signe de tête, et elle sortit à reculons.

Si M. de Simancas avait pu la suivre des yeux plus loin que la porte de son cabinet, il aurait vu un spectacle amusant.

Arthur attendait sa belle sur un banc de l'avenue du Bois de Boulogne, et dès qu'il l'aperçut, il se leva pour remonter vers Paris, sachant bien qu'elle allait le suivre.

Arthur ne se souciait pas de s'aboucher avec elle, presque sous les fenêtres du marquis.

Juliette rejoignit son digne amant, à trois cents mètres du coin de la rue Pergolèse.

C'était convenu entre eux, et l'explication fut nette.

— Eh bien? demanda le bel Arthur.

— Eh bien, il s'est fait tirer l'oreille, mais il a fini par accepter. Il attendra ton ancienne chez lui demain, à cinq heures.

— Et... pour moi... tu lui as parlé?

— Oui... et ça n'a pas marché tout seul. Il m'a promis pourtant qu'il te recevrait demain matin.

— Bon! c'est tout ce qu'il me faut.

— Tant mieux si tu es content; mais quelle affaire vas-tu lui proposer?

— Ça, ma chère, ça me regarde. J'en ai une à laquelle il mordra, je t'en réponds.

— Tu pourrais bien me dire de quoi il s'agit.

— Pas la peine. Les femmes n'entendent rien à ces choses-là. Occupe-toi d'attirer Cécile dans le traquenard. Quand elle y sera, nous verrons ce qu'on peut tirer de ton *rastaquouère*.

— Nous en tirerons tout ce que nous voudrons, en le menaçant de porter plainte contre lui.

— C'est moi qui ai eu l'idée de l'amorcer avec la petite, et elle vaut de l'or, mon idée. Finie, la *dèche!* Je vais pouvoir travailler dans le grand, au lieu de carotter...

— Si tu fais fortune, c'est à moi que tu le devras, et j'espère bien que j'aurai ma part.

— Naturellement, dit sans conviction le bel Arthur.

— Et que tu ne me lâcheras pas pour te mettre avec une autre.

— Oh! ne me la fais pas à la jalousie!... Il me semble que je viens de te donner des gages. Tu étais toujours à me dire que j'en tenais encore pour Cécile... c'est pour te fermer le bec que je t'ai indiqué le moyen de la jeter sous les griffes de Simancas.

— De toi, ça ne prouve rien, murmura Juliette, qui connaissait bien la bassesse des sentiments de son vil complice.

— Est-ce que je t'ai embêtée à propos de ton Georges? reprit Arthur.

— Parbleu! tu sais que je ne l'ai pris que pour son argent, et qu'il n'a plus le sou.

— Il a des amis dans les journaux. Il peut se relever.

— Jamais de la vie!... il est trop serin... et, d'ailleurs, après l'affront que je lui ai fait l'autre jour, à la fête de Montmartre, il n'y a pas de danger qu'il coure après moi.

Arthur n'aimait pas qu'on lui rappelât le souvenir de la gifle qu'il avait reçue, et il coupa court aux propos de sa maîtresse, en disant brusquement :

— A propos d'argent, le marquis a dû t'en donner pour payer ton renseignement.

— Pas un radis, mon cher. Simancas est plus malin que tu ne crois. Il paye bien quand on l'a bien servi; il ne paye pas d'avance.

Arthur n'insista pas, mais Juliette vit parfaitement qu'il n'était pas convaincu, et elle se promit de mettre, en rentrant au logis, le billet de mille à l'abri des recherches du drôle qu'elle appelait son amant de cœur... peut-être parce qu'ils n'avaient de cœur ni l'un ni l'autre.

Cette conversation édifiante les avait menés jusqu'à la place de l'Étoile, et les fonds du ménage étant bas, ils allaient prendre à l'entrée de l'avenue Wagram l'omnibus qui passe devant l'avenue de Villiers, tout près de la rue Jouffroy, lorsqu'ils remarquèrent dans une voiture découverte une femme parlementant avec son cocher, arrêté au milieu de la chaussée.

— Tiens! s'écria Juliette; quand on parle du loup... C'est la dompteuse, celle qui a jeté sa cravache à Cransac.

— Eh bien! après? tu ne tiens pas à lui parler, je suppose, dit Arthur, en cherchant à entraîner sa douce compagne.

Mais Cornaline, qui avait de bons yeux, les avait reconnus tous les deux. Elle sauta en bas de son fiacre, et elle vint droit au couple charmant qui cherchait à l'éviter.

Arthur et Juliette avaient peine à en croire leur yeux, car, en toilette de ville, la dompteuse était méconnaissable.

Juliette ne l'avait vue qu'une seule fois, en maillot, entourée de ses lions, et Arthur, qui avait vécu dans son intimité, ne la savait pas si bien nippée.

Depuis la foire de Saint-Cloud, où il l'avait rencontrée, Cornaline s'était requinquée. Le châle tartan qu'elle portait volontiers, au temps où elle travaillait dans la banlieue, avait été remplacé par une élégante confection, achetée aux magasins du Louvre, et la petite robe de laine, par une superbe robe de soie.

Assurément, le bel Arthur n'était pour rien dans la métamorphose, car il ne dépensait jamais un sou pour ses maîtresses; — Juliette en savait quelque chose. Mais Cornaline, intéressée depuis un an dans les gros bénéfices que réalisait la ménagerie, gagnait assez d'argent pour se passer d'entreteneurs.

Que voulait-elle au digne couple qu'elle allait aborder? Arthur soupçonnait vaguement qu'elle se préparait à lui faire une scène de jalousie, et Juliette se demandait si cette montreuse de bêtes féroces n'allait pas lui arracher les yeux.

Ces dames s'étaient cependant quittées en assez bons termes, après la représentation où Arthur avait reçu un soufflet. Cornaline avait demandé l'adresse de Georges à Juliette, qui la lui avait donnée; mais leurs relations en étaient restées là, et le vent pouvait avoir tourné.

La Taupier se rassura en voyant Cornaline s'approcher, le sourire aux lèvres.

— Bonjour, mes enfants, dit cette dompteuse sans préjugés et sans rancune. Il paraît que votre collage tient toujours. J'en suis bien aise, car j'ai besoin de vous parler, à toi, Arthur, et à vous aussi, madame; et puisque je vous rencontre ensemble, je vais faire d'une pierre deux coups. Mais ne restons pas ici... il passe trop de voitures... nous serons bien mieux pour causer sous l'Arc de triomphe.

Juliette et son amant l'y suivirent, assez intrigués de ce qu'elle pouvait avoir à leur dire, et ils se mirent à tenir un conciliabule à trois, sous la voûte centrale du monument élevé à la gloire des armées françaises.

— Toi, mon garçon, commença Cornaline, tu sais que nous ne serons plus jamais qu'une paire de camarades. J'ai eu un caprice pour toi, mais il est passé, et je te fais mon compliment sur ta nouvelle bonne amie.

Madame est charmante.

La Taupier, flattée, fit la bouche en cœur.

— Et madame a eu joliment raison de se mettre avec toi, car tu es toujours gentil tout plein.

Ce fut au tour d'Arthur de s'incliner pour remercier.

— Où veut-elle en venir? se disaient-ils tous les deux.

— Pour lors, reprit la dompteuse, j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de m'aider à me venger d'un galopin qui s'est aussi mal conduit avec vous qu'avec moi. Je parle de Georges Cransac.

— Lui! s'écrièrent en chœur la maîtresse et l'amant.

— Oui, lui!... Vous, ma chère, il vous a lâchée salement. Toi, mon petit, il t'a calotté devant le monde. Eh bien! il m'a fait pis. Je me suis toquée de lui... je peux bien vous dire ça, puisque vous étiez à la ménagerie quand ça m'a pris. Monsieur n'a pas voulu de moi. Je lui ai donné un rendez-vous pour hier soir, après mes exercices... Monsieur n'y est pas venu... Monsieur se donne le genre de me faire poser. Ça ne m'était jamais arrivé et ça ne m'arrivera plus, mais il me la payera, celle-là.

— Bah! dit Arthur, en haussant les épaules, il est dans le troisième dessous. Tu n'as qu'à l'y laisser. Que veux-tu faire à un homme qui sort de Mazas et qu'on y remettra, un de ces quatre matins? Moi, je n'ai pas daigné me battre avec lui.

— Et moi, appuya Juliette, je ne me soucie pas plus de lui que de ma première paire de bottines. Vous avez vu

comme je l'ai traité. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'en faire autant.

Des *panés* comme ça ne valent pas qu'une femme s'occupe d'eux.

— *Pané,* il ne l'est plus. Il a fait un héritage.

— Depuis quand ?

— La semaine dernière. Un journaliste que je connais et qui le connaît me l'a dit. Du reste, ça m'est bien égal qu'il ait de l'argent ou non. C'est lui que je veux, et je sais pourquoi il ne veut pas de moi : il a une maîtresse... une mijaurée qui ne me vaut pas... et c'est sur elle que je veux tomber pour me venger de lui.

— Comment? une nouvelle maîtresse? murmura la Taupier, qui regrettait déjà d'avoir rompu si vite avec Cransac, maintenant qu'elle apprenait qu'il était riche.

— Goliath l'a pigé, hier, avec elle... Goliath, c'est l'homme qui panse mes lions... une brute, qui est amoureux de moi... il les a *filés* tous les deux... je sais où elle *reste,* la gueuse... et je me demande ce que je pourrais bien lui faire.

Je vais toujours commencer par la rouer de coups de cravache, à la première occasion... et cette occasion, vous pourriez me la fournir. C'est une idée qui m'est venue en vous rencontrant.

— Elle est drôle l'idée, ricana le bel Arthur. Seulement, je ne vois pas bien comment Juliette et moi nous pourrions...

— Voilà!... je voudrais l'attirer dans un endroit désert où je la rosserais à mon aise, sans que personne vienne me déranger... et pour l'y attirer, je ne peux pas lui envoyer Goliath. Elle s'est aperçue qu'il la suivait, et elle se méfierait. Vous autres, elle ne vous connaît pas, et si vous alliez la prier... sous n'importe quel prétexte... de venir, le soir, quelque part où il ne passe personne...

— Ça ne prendrait pas.

— Non, si tu faisais la commission toi-même... elle croirait que tu veux la *lever*.... mais si madame consentait à s'en charger...

— Mauvaise affaire, grommela Juliette, qui ne se sentait pas disposée à se compromettre sans profit.

— Et d'ailleurs, à quoi bon? reprit Arthur. Tu te donnerais la satisfaction de la cravacher; mais outre qu'il pourrait t'en coûter cher, si tu étais prise sur le fait, tu irais contre ton but. Cransac serait encore plus amoureux d'elle après la correction qu'elle aurait reçue de ta main.

— Tu crois ça? dit Cornaline avec un mauvais sourire. Tu ne sais pas que je l'arrangerais si bien qu'elle n'oserait plus se montrer. Je lui zébrerais la figure, je lui casserais deux ou trois dents et je lui crèverais au moins un œil.

— Toujours par la douceur, comme avec tes lions. Moi, je connais un meilleur moyen de dégoûter un homme de sa maîtresse.

— Lequel?

— C'est de faire qu'elle prenne un autre amant.

— Avec celle-là, ça ne réussirait pas. Goliath a pris des renseignements dans la boîte où elle loge. C'est une bégueule qui n'en a jamais eu qu'un avant Cransac.

— Où demeure-t-elle donc? demanda Juliette, qui commençait à flairer un rapprochement imprévu.

Le piége que, d'accord avec son ignoble amant, elle allait tendre à Cécile Cambremer, ce piége odieux pouvait servir à prendre une autre jeune fille, pourvu qu'elle fût aussi jolie que la fleuriste; et Juliette voyait déjà la possibilité d'entamer une nouvelle affaire avec Simancas, qui aimait beaucoup le changement.

En préparant la première, elle n'avait eu d'autre but que de gagner un gros courtage sur ce honteux marché et aussi de perdre une pauvre fille débauchée par Arthur, qui se prêtait sans remords à cette combinaison infâme.

Mais Juliette était à mille lieues de se douter qu'en livrant

Cécile au marquis, elle allait frapper au cœur Georges Cransac.

— Pourquoi vous dirais-je où elle demeure, si vous ne voulez pas m'aider? répliqua la dompteuse.

— Dites toujours... nous verrons après, murmura Juliette.

— Eh bien, elle demeure à Belleville.

— A Belleville! répliqua la Taupier stupéfaite.

— Oui... avenue de Laumière... tout près du parc des Buttes-Chaumont... un fameux endroit pour appliquer à cette coquine une bonne volée.

— Que fait-elle de son état? demanda vivement Arthur.

— Elle est fleuriste, pour cacher son jeu... car je parierais bien un de mes lions contre un chat de gouttière qu'elle fait ses farces à la sourdine. Elle s'appelle Cambremer... Cécile Cambremer... Mais qu'est-ce que vous avez tous les deux à vous entre-regarder dans le blanc des yeux?

Les deux complices s'étaient consultés d'un coup d'œil, et ils s'étaient compris tout de suite.

— Vous voulez vous venger de cette fille? dit la Taupier.

— Oui... et promptement.

— Eh bien! madame est servie... votre vengeance est toute prête... et c'est moi qui l'ai préparée.

— Alors, vous connaissez cette Cécile? demanda Cornaline, tout étonnée.

— Elle a été quatre ans ma maîtresse, dit froidement Arthur.

— C'est donc à toi que Cransac a succédé?

— Il paraît. J'étais encore avec elle il y a trois mois.

— Et elle t'a lâché?

— Non, c'est moi qui l'ai lâchée.

— Je comprends. Elle n'avait plus le sou. Mais je m'aperçois que je suis mal tombée. Une ancienne... tu vas la soutenir.

— Moi! j'en avais cent pieds par-dessus la tête, et maintenant que je sais qu'elle a pris ce Cransac pour amant, je l'exècre.

— A la bonne heure ! madame ne doit pas la chérir non plus.

— Je viens de vous dire que je lui ai mitonné un plat de mon métier. Il ne reste plus qu'à le lui servir chaud. J'avais travaillé pour mon agrément particulier... il se trouve que ça vous va comme un gant... Parfait!... tout le monde sera content, excepté Cransac.

— C'est justement ce que je veux; mais... qu'est-ce que vous allez lui faire, à cette gueuse dont il s'est toqué?

— Je vais lui jouer un tour qui le dégoûtera d'elle.

— Ça ne m'empêchera pas de commencer par la cravacher.

— Ah! mais non ! vous feriez tout manquer.

— Comment ça?

— Si vous la cravachez, vous la défigurerez, et le monsieur n'en voudra plus.

— Quel monsieur?

— Un riche Espagnol qui vient de me l'acheter.

— Comprends pas.

— Vous n'avez qu'à me laisser faire. Elle ira demain chez lui, et une fois qu'elle y sera, elle y restera jusqu'à ce qu'il en soit las. Cransac la cherchera, et quand il la retrouvera, s'il la retrouve, il ne la reprendra pas pour maîtresse, je vous le garantis. Il lui faut des vertus, maintenant, à cet imbécile, et après que son adorée aura passé huit jours en cage, il y aura du déchet.

Cette fois, Cornaline comprit, et sa figure changea d'expression.

Cornaline n'était pas faite du même bois que la Taupier. Elle était violente et vindicative. Elle aurait volontiers assommé sa rivale, si elle l'avait tenue dans un coin. Elle n'aurait jamais imaginé de se venger bassement en la livrant à un homme pour en dégoûter Georges.

— C'est vous qui avez eu cette idée-là? demanda-t-elle à Juliette en la toisant d'un coup d'œil.

— Je m'en flatte, répondit sans broncher l'horizontale.

— Vous êtes donc, vous aussi, jalouse de Cransac?

— Ah! non, par exemple!... et la preuve, c'est que je ne savais pas qu'il était avec cette fille.

— Alors, c'est à elle que vous en voulez, parce qu'elle a été avec votre Arthur?

— Pas davantage. Arthur vient de vous dire qu'il a assez d'elle.

— Pourquoi donc voulez-vous la perdre?

— Parce que j'y trouverai mon compte. Il est très-généreux, cet Espagnol.

A cet aveu cynique, la dompteuse n'y tint plus, et son indignation éclata.

— Et toi, hein? dit-elle à Arthur; tu partageras les bénéfices de l'opération, je suppose?

— Qu'est-ce que ça peut te faire? répondit impudemment l'amant de cœur de la Taupier.

— Ça fait que tu me dégoûtes et que je ne veux pas me mêler de vos canailleries.

— Merci! s'écria Juliette, si c'est comme ça que vous me remerciez de vous avoir donné l'adresse de Cransac, le soir où il vous a tapé dans l'œil!...

— Je l'aurais bien eue sans vous, son adresse, et je me passerai de vous pour le reste. Je me vengerai, mais je me vengerai moi-même. J'irai trouver la femme qui m'a pris Georges, et nous nous expliquerons en tête-à-tête. Je lui casserai peut-être les reins, mais auparavant je vous dénoncerai à elle.

Allez, vermines!

Ayant dit, Cornaline cracha par terre, en signe de mépris, courut à sa voiture et y monta vivement; le cocher fouetta son cheval, et l'attelage fila vers le bois de Boulogne par l'avenue.

Jamais, sans doute, pareille conversation n'avait éveillé les échos des voûtes où sont inscrits les noms des batailles gagnées par les glorieux soldats du premier Empire,

et, ce jour-là, personne n'était à portée de l'entendre.

Dans cet échange d'ignobles propos, la dompteuse avait eu le beau rôle.

Arthur et Juliette, restés sous le coup de ses mépris et de ses menaces, pouvaient mesurer la différence qu'il y avait entre leur avilissement et les colères furieuses de Cornaline, qui voulait tuer sa rivale, mais qui se révoltait contre l'idée de la vendre.

— Tu as fait là de belle besogne ! dit brusquement Arthur à sa complice. Quel besoin avais-tu de parler de l'Espagnol?

— Est-ce que je pouvais deviner que cette montreuse de bêtes avait des scrupules !... Toi, tu lui as bien dit que tu as été l'amant de la fleuriste !

— Ce n'est pas du tout la même chose... et, d'ailleurs, elle l'avait su, dans le temps où je la fréquentais, et elle ne s'était pas fâchée. Maintenant, après tes bavardages, elle va se mettre contre nous, et voilà ta combinaison flambée.

— Peut-être.

— Elle vient de nous menacer d'avertir Cécile, et elle est très-capable de le faire.

— Oh ! elle y regardera à deux fois. Mais qui diable se serait douté que Cransac était l'amant de Cécile? Je me demande où et quand il l'a rencontrée... Pour sûr, ce n'est pas quand j'étais avec lui. Il ne me quittait que pour aller à la Bourse ou chez les clients de son agent de change.

— Bon ! mais, depuis qu'il est sorti de Mazas, il a eu tout le temps de faire une nouvelle connaissance... surtout s'il est riche, comme le prétend cette fille.

— Des bêtises !... De qui donc aurait-il pu hériter? Il est enfant trouvé. Et où aurait-il pris de l'argent?... à moins qu'il n'en ait volé.

— Ce ne serait pas la première fois que ça lui arriverait, puisqu'il a déjà été coffré. Et s'il se collait avec Cornaline, ça ferait un ménage assorti. Cornaline est la fille d'un voleur.

— Comment le sais-tu?

— C'est elle-même qui me l'a dit, quand j'étais son amant, et du reste, elle ne s'en cache pas trop. Son père a déjà fait dix ans de réclusion, et il n'en restera pas là. Il finira aux galères, et elle s'en moque. Mais il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de réparer ta bévue, et ce n'est pas commode.

L'affaire avec Simancas est manquée.

— Pourquoi donc?... Cornaline ne sera pas assez bête pour prévenir ta Cécile... elle se contentera de lui flanquer une tripotée, et après... la vois-tu donnant de bons conseils à une femme qu'elle vient de rosser?... allons donc!... Et du reste, quand même elle lui parlerait de nous, ça n'empêcherait pas ma combinaison de réussir. Qu'est-ce que je lui ai dit, après tout, à cette dompteuse? que je voulais envoyer la petite chez un riche Espagnol... mais je ne l'ai pas nommé. Or, la commande qu'elle recevra sera signée d'un nom anglais... un nom de femme... Georgina Acton... c'est convenu avec le marquis, et il a donné le mot d'ordre à ses domestiques... Cécile ne devinera pas que c'est un monsieur qui l'attend, et elle ira se jeter tout droit dans la gueule du loup.

— C'est possible, après tout, murmura le bel Arthur.

— C'est certain, mon cher, et j'en conclus qu'il faut opérer le plus tôt possible. Pour que ça réussisse, il faut que ça ne traîne pas.

— Et puis, si tu veux sauver ton hôtel, il n'est que temps. On est venu tantôt afficher la saisie. Mais je doute que ton hidalgo te tire de là.

Combien dois-tu, sans blague?

— Ça va dans les trente mille. Il ne me les donnera pas, mais je pourrais encore me relever, s'il voulait m'acheter la maison et le mobilier pour les offrir à ton ancienne.

— C'est une idée, dit tout bas Arthur, qui pensait déjà à tirer parti de la nouvelle fortune de Cécile, en redevenant son amant.

— Je lui ai fait la proposition, mais il n'a pas eu l'air d'y mordre.

— Quand j'aurai un pied chez lui, ça changera.

— Il m'a promis de te recevoir demain matin à onze heures.

— J'y serai. Maintenant, rentrons pour rédiger l'épître à mademoiselle Cambremer. Tu écriras sous ma dictée, et je corrigerai tes fautes d'orthographe. Sans moi, tu ferais des sottises; mais je connais le style des Anglaises, et je te réponds que la petite s'y trompera.

— Allons! dit Juliette.

Trois quarts d'heure après, ces vermines, comme les appelait justement la dompteuse, étaient à l'œuvre, et il n'y avait plus qu'un miracle qui pût sauver la pauvre Cécile.

IV

A l'heure même où Arthur et sa digne compagne tramaient contre Cécile un ignoble complot, Georges Cransac s'acheminait vers Montmartre.

Il n'y allait qu'à contre-cœur, et il avait passé une nuit affreuse.

Ce n'était pas la première fois de sa vie qu'il lui arrivait de perdre au jeu tout son argent comptant, mais il s'en était toujours consolé assez facilement.

Il avait alors un gagne-pain lucratif, et les courtages qu'il encaissait comblaient assez vite le déficit. Il en était quitte pour restreindre ses dépenses pendant un mois.

Accoutumé à vivre au jour le jour, il se préoccupait fort peu de l'avenir.

Mais la situation n'était plus la même, car l'embarras où il venait de se mettre par sa faute dérangeait tous ses projets.

Ce trésor, auquel il s'était juré de ne plus toucher, il était condamné à le prendre pour se tirer d'affaire et à soutenir jusqu'au bout son rôle de millionnaire malgré lui.

Qu'aurait dit Valbrec si son ami Georges était venu lui annoncer que le bienfaiteur anonyme s'étant ravisé, le crédit ouvert chez un banquier de Londres avait été supprimé tout à coup? Valbrec aurait cru, avec raison, que le prétendu héritage n'avait jamais existé, et Valbrec aurait immédiatement rompu toutes relations avec un garçon qu'il avait défendu à sa sortie de Mazas, mais qui lui serait devenu suspect après ce mensonge impudent.

Et Georges, privé du seul appui qui lui restât, n'aurait plus rien à espérer.

Georges comptait sur le journalisme pour se créer des ressources. Quel journal accepterait sa collaboration, si son unique protecteur refusait de répondre de lui?

Il devrait s'estimer trop heureux si l'histoire de sa perte de jeu, ébruitée par son créancier, ne réveillait pas les soupçons du juge qui l'avait fait relâcher, faute de preuves, mais qui avait peut-être l'œil sur lui.

Le sort en était jeté. Il fallait que Georges allât jusqu'au bout.

Il avait menti aussi à Cécile Cambremer en lui disant qu'il n'était pas riche, mais Cécile pardonnerait sans doute à Georges de l'avoir trompée, lorsqu'il serait parvenu à lui prouver qu'il l'aimait comme elle voulait être aimée.

Elle avait consenti à le prendre à l'essai, et le stage qu'elle lui imposait devait commencer dès le lendemain.

Il n'était plus temps d'hésiter, et comme Cransac avait promis de régler dans les vingt-quatre heures ses différences de la partie d'écarté, il s'était décidé à ne pas attendre la nuit pour aller puiser de nouveau au trésor du forçat.

Il se disait que la maison de la rue Gabrielle était déserte, même en plein midi, et qu'en y opérant le jour, il courrait peut-être moins de risques d'y être surpris qu'en fouillant la

cachette à la clarté d'une lanterne qui pouvait trahir sa présence.

Il y était entré une fois vers deux heures, dans cette maison en ruine, et nul n'était venu l'y déranger. Il pouvait bien espérer qu'il en serait de même à cette nouvelle visite, et qu'après avoir rempli ses poches et converti chez un changeur les rouleaux d'or en billets de banque, il se trouverait en mesure d'aller immédiatement payer les cinq mille francs qu'il restait devoir à l'annoncier.

Le froid s'était accentué depuis la veille, et il ne faisait pas bon sur les sommets de Montmartre. Aussi les rues qui y conduisent étaient-elles, ce jour-là, moins fréquentées que jamais, et Georges n'y rencontra presque personne.

Mais en arrivant devant la porte de la grille du jardin abandonné, il eut la désagréable surprise de voir de l'autre côté du mur, à hauteur d'appui, deux messieurs occupés à surveiller les mouvements d'un homme qui mesurait le terrain avec une chaîne d'arpenteur.

Ils tournaient le dos à Cransac, et, par conséquent, ils ne le voyaient pas, de sorte qu'il put rester là, sans qu'ils prissent garde à lui, et il y resta cloué sur place par l'étonnement douloureux que lui causait le travail auquel ils se livraient.

Il n'était pas possible de se méprendre sur le but de ce travail.

Quand on mesure un emplacement, c'est qu'on pense à en tirer parti. Ces messieurs se proposaient sans doute de vendre ou d'acheter celui-là, et, si le marché se concluait, la maison était destinée à disparaître bientôt, car elle était trop délabrée pour qu'on pût songer à la réparer.

Et alors même qu'on différerait de la démolir, l'acquéreur de la propriété commencerait sans doute par l'entourer de clôtures infranchissables, à seule fin de la mettre à l'abri des incursions des maraudeurs.

Adieu le trésor! Les maçons qui jetteraient bas la masure

le découvriraient infailliblement ; et, en attendant, il allait devenir inaccessible pour Georges Cransac.

Sa dernière ressource allait lui échapper, à moins qu'il ne se hâtât d'y recourir.

Il ne pouvait pas s'introduire immédiatement dans le pavillon, puisque le passage était gardé, mais il pouvait bien espérer que les travaux ne commenceraient pas ce jour-là, ni même le lendemain, et qu'il lui resterait deux ou trois nuits pour enlever l'or, avant que les ouvriers attaquassent à coups de pioche les murs de la fameuse cheminée.

Il avait, du reste, bonne envie de se renseigner, séance tenante, sur le sort réservé à la vieille bâtisse qui l'intéressait, et il pensait à questionner ces gens qui semblaient faire acte de propriété.

Il fallait trouver un prétexte pour les aborder, et le plus simple était de se présenter à eux comme un amateur d'occasion qui, ayant remarqué en passant ce vaste terrain, s'informait du prix qu'il valait.

Seulement, Cransac ne jugea pas convenable de les interpeller par-dessus le mur d'appui, et il se décida à attendre qu'ils eussent terminé leur besogne.

Ils ne se pressaient pas, ni l'arpenteur non plus, et ils causaient entre eux assez haut pour que Cransac pût entendre leur conversation.

— Mon cher, dit l'un, j'ai bien peur que vous n'en soyez pour vos frais. Nous aurons beau clore et déblayer, ce sera rudement dur à vendre.

— Savoir ? répondit l'autre. Ça ne peut convenir ni à un négociant ni à un bourgeois; mais ça conviendrait parfaitement à un original riche qui voudrait avoir de ses fenêtres la plus belle vue de Paris... et je crois que j'en ai trouvé un.

— A-t-il vu l'objet ?

— Pas encore, et je tiens à faire la toilette du terrain avant de le lui montrer.

— Et il fera bâtir, ce *gogo* que vous avez déniché?

— Parbleu!... et vous serez son architecte, mon petit Thomas. Pour lui construire là-haut un joli pavillon, style Louis XIII, vous lui ferez un devis de cent cinquante mille... il lui en coûtera deux cent mille, et vous empocherez un joli bénéfice.

— Ça m'irait comme un gant. Et vous, mon vieux, qu'est-ce que vous gagnerez?

— Oh! moi, je toucherai une belle commission sur la vente du terrain. Le fabricant de draps, qui l'a eu jadis à la suite d'une faillite où il était pincé et où il n'a pas reçu quinze pour cent, n'en tire pas un sou depuis qu'il le possède, et il veut s'en défaire à tout prix. Il le donnerait pour dix mille, et si j'en trouvais quarante ou cinquante mille, il partagerait le surplus avec moi.

— Bonne affaire! s'écria l'architecte. Je comprends que vous soyez pressé de conclure.

— J'ai carte blanche pour mettre le terrain en état, et, après la vente, je serai remboursé de toutes mes dépenses. La première chose à faire, c'est de raser la maison qui s'écroulerait un de ces quatre matins... et ça ne me coûtera pas cher. On l'abattrait en soufflant dessus.

Cransac était fixé. Ce spéculateur allait faire disparaître, à bref délai, la quille de briques roses qui dominait le jardin. Il n'y avait plus une nuit à perdre pour vider la cachette, et il allait passer son chemin, lorsqu'un nom frappa son oreille, un nom qu'il avait déjà entendu ailleurs.

— Comptez sur moi, mon cher Lourdier, dit l'architecte.

Lourdier, c'était l'annoncier, le convive du dîner chez Brébant.

Georges se le rappelait parfaitement, ce nom, et celui qui le portait s'étant tourné tout à coup vers la rue, Georges reconnut aussitôt le courtier d'annonces avec lequel il avait dîné, la veille.

Le hasard le mettait face à face avec son créancier, juste

au moment où il venait chercher de l'argent pour régler sa dette de jeu.

Et cet argent était dans la maison où il ne pouvait pas entrer en ce moment.

A ce point de vue, l'incident était fâcheux, mais, par compensation, Georges venait d'apprendre tout ce qu'il voulait savoir sur le sort réservé au pavillon de briques, et même quelque chose de plus.

— En voilà une chance de vous trouver ici! s'écria Lourdier, aussi étonné que lui de cette rencontre.

— Je suis venu en me promenant, balbutia Georges. Après une nuit blanche, j'éprouvais le besoin de prendre l'air et de marcher.

— C'est tout naturel... et vous tombez à merveille.

— Non, car je ne puis pas vous remettre ici les cinq mille francs que je vous dois. Je comptais, après cette course hygiénique, passer chez mon banquier pour retirer des fonds...

— Ne me parlez pas de cela, mon cher. Nous sommes gens de revue, et vous me payerez quand il vous plaira. Mais l'occasion est bonne pour terminer l'affaire que je vous ai proposée, hier, au restaurant.

— Quelle affaire? demanda Cransac, qui ne voulait pas, et pour cause, dire qu'il venait d'entendre la conversation du courtier avec l'architecte.

Ces deux compères l'avaient traité de *gogo* et lui avaient montré leur jeu.

— Comment, répondit Lourdier, vous avez déjà oublié le terrain dont je vous ai parlé?

Eh bien! le voici.

— Ce clos hérissé de broussailles?

— Il sera nettoyé d'ici à deux jours, et la masure que vous apercevez la-haut aura disparu la semaine prochaine. Entrez donc, en attendant. Nous causerons mieux.

Cransac poussa la grille entr'ouverte, et quand il se trouva en face de ces messieurs, il dit, en montrant Paris :

— Les premiers plans laissent un peu à désirer, mais les lointains sont superbes. Par un temps clair, on doit distinguer les hauteurs de Châtillon.

— Et les coteaux de Meudon. Un panorama complet, mon cher! Et il ne tient qu'à vous de vous payer ça presque pour rien.

— En effet, le terrain ne doit pas valoir plus de vingt à vingt-cinq mille francs, dit adroitement Georges, qui savait à quoi s'en tenir. Mais il faudrait bâtir.

— Pour une centaine de mille francs, mon ami Thomas, que je vous présente, vous construira un petit hôtel où vous serez logé comme un prince. Ça vaudra mieux que de succéder à Juliette Taupier dans sa boîte de la rue Jouffroy.

— Monsieur est architecte? demanda Cransac, pour continuer à jouer le rôle d'un homme qui n'a rien entendu.

— Oui, et il sort de l'École des beaux-arts. Si le terrain vous convient, je vous conseille de ne pas perdre de temps pour l'acheter, car il peut trouver acquéreur d'un jour à l'autre. C'est moi qui suis chargé de le vendre. On en demande quarante-cinq mille francs... Mais, à vous, je ferais une diminution.

Cransac ne se pressa point de répondre. Une idée venait de germer dans sa tête.

Il se disait que le meilleur moyen de garder le trésor à sa disposition, ce serait d'acheter la maison où ce trésor était enfoui.

Une fois qu'il l'aurait achetée, cette masure, Cransac n'aurait plus à craindre que les démolisseurs y missent la pioche sans son autorisation.

Et s'il se décidait à faire raser le pavillon de briques pour en faire bâtir un autre, ce ne serait qu'après avoir enlevé et mis en lieu sûr tous les rouleaux d'or.

Le payement ne l'embarrassait pas, car en général les ventes d'immeubles ne se traitent pas au comptant, et il n'avait besoin que de vingt-quatre heures : le temps de faire

une visite nocturne à la cachette, et d'y prendre l'argent nécessaire pour verser un à-compte ou même le prix total.

Plus tard, quand il serait maître du terrain, il pourrait opérer tout à son aise, après l'avoir clos de murs, pour empêcher les rôdeurs d'y entrer.

Pour le moment, il s'agissait de savoir avec qui traiter et à quelles conditions, car Lourdier n'était qu'un intermédiaire, et la conversation de ces messieurs avait renseigné Cransac sur la valeur réelle de cet emplacement improductif.

— Quarante-cinq mille francs, dit-il, après un silence, c'est beaucoup trop cher.

— Mettons quarante, répondit avec empressement l'annoncier.

— Nous sommes encore loin de compte. J'irais peut-être jusqu'à trente mille, mais...

— Mais quoi?

— Je n'ai pas cette somme disponible immédiatement.

— N'est-ce que cela qui vous arrête? Pourvu qu'il touche un tiers du prix, le jour de la signature de l'acte, le vendeur vous accordera toutes facilités pour le reste. Vous fixerez vous-même les époques de payement... et vous prendrez tout votre temps. Il est fort riche, et par conséquent il n'est pas pressé... Trop heureux de pouvoir se débarrasser d'une propriété qui ne lui rapporte pas un liard, depuis qu'il l'a sur le dos.

— Pourquoi diable l'avait-il achetée?

— Il ne l'a pas achetée. Elle lui est restée à la suite d'une liquidation où il a perdu beaucoup d'argent... un banquier de Paris, qu'il avait commandité et qui a failli du jour au lendemain.

— Et ce banquier, qu'en faisait-il?

— Ma foi! vous m'en demandez trop, et je n'en sais pas si long. Je présume que le pavillon et le jardin lui tenaient lieu de villa et de parc. Il venait probablement s'y reposer

le dimanche. Il paraît, du reste, qu'il s'est brûlé la cervelle, quand il s'est vu ruiné.

— Comment s'appelait-il?

— Je ne l'ai jamais su... ou si je l'ai su, je l'ai oublié... c'est de l'histoire ancienne... le propriétaire actuel pourrait vous renseigner, si vous y tenez, mais je suppose que ça ne vous intéresse guère.

— Oh! pas du tout, répondit Cransac, qui avait songé un instant au père de Cécile Cambremer, ruiné et mort subitement, disait-elle.

L'idée que cette maison, où elle était venue pour se suicider, lui avait appartenu autrefois, cette idée bizarre était entrée dans la cervelle de Georges, mais, à la réflexion, elle lui avait paru absurde, et il ne s'y était pas arrêté.

— Eh bien! êtes-vous décidé? reprit Lourdier.

J'insiste parce que je crois le marché avantageux pour vous, et aussi parce que j'ai hâte de savoir ce que je dois faire. J'ai ordre d'envoyer demain des ouvriers, pour jeter bas la baraque, et pour percer des allées dans ce fouillis. Si vous n'achetez pas, je vais les embaucher dès ce soir. Si, au contraire, vous achetez, je n'enverrai ni maçons, ni terrassiers... à moins que vous ne désiriez qu'on commence immédiatement les travaux préparatoires...

— Non, dit vivement Cransac, si j'achetais, je ne ferais bâtir que l'été prochain... il suffirait donc de déblayer à la fin de l'hiver.

— Comme il vous plaira, mon cher. Seulement dites-moi oui ou non. Vous parlez de trente mille. Mettez cinq mille de plus, et c'est un marché conclu.

— Non, trente mille, dont dix comptant et le reste en deux payements, échelonnés de six mois en six mois.

— Ah! vous entendez les affaires, vous! On voit bien que vous en avez fait beaucoup.

— Pour les autres; jamais pour mon compte.

— Oui, je sais que vous étiez chez un agent de change...

mais maintenant vous êtes du journal où je travaille... pas dans la même partie que vous, c'est vrai... et quand on est de la même boîte, on doit s'entr'aider... c'est pourquoi, mon cher, j'accepte vos conditions. Je vous laisserai donc pour trente mille un immeuble que j'aurais vendu quarante mille à un autre... on m'en a déjà offert trente-cinq, et j'ai refusé.

Est-ce dit? Topons-nous?

— C'est dit, répliqua Georges, après avoir un peu hésité.

— Vous savez, reprit Lourdier, que d'après le code, promesse vaut vente. Le propriétaire m'a donné plein pouvoir... vous êtes donc engagé vis-à-vis de lui. Voulez-vous que nous régularisions la situation immédiatement?

— Je ne demande pas mieux, répondit Cransac, décidé maintenant d'en finir.

— Alors, vous n'avez qu'à m'accompagner chez le notaire du vendeur. Nous lui demanderons de préparer l'acte, et nous le signerons... quand?

— Après-demain, dit Cransac, qui voulait se réserver deux nuits pour se procurer les fonds.

La caisse où il comptait puiser était à cent mètres de l'endroit où il causait avec le courtier d'annonces; mais à l'inverse de celles des banquiers, elle n'était accessible qu'après le coucher du soleil.

— Après-demain, soit!... vous aurez à payer en plus les frais d'acte et les droits d'enregistrement.

— Qui se montent à...?

— Maître Guérin vous dira le chiffre exact. Il demeure tout près d'ici... place Dancourt... à côté du théâtre de Montmartre.

— Est-il indispensable que j'y aille avec vous?

— Ce serait mieux... mais je compte sur la parole que vous venez de me donner, en présence de mon ami Thomas. Je puis me passer de vous aujourd'hui, et je vous attendrai après-demain, de deux heures à trois heures, à l'étude de maître Guérin. Je ne me rappelle plus le numéro de la

maison, mais vous verrez des panonceaux au-dessus de la porte.

Apportez une quinzaine de mille francs. Ça suffira largement... frais compris.

— C'est entendu. Permettez-moi de vous quitter. On m'attend à l'autre bout de Paris, et je vois que vous n'avez pas fini votre arpentage.

— Oh! ce ne sera pas long. Je voulais savoir au juste combien le jardin a de mètres en bordure sur la rue Gabrielle, et mon homme n'en a plus que pour dix minutes.

Vous verra-t-on tantôt au journal?

— C'est probable.

— Alors, au plaisir, cher monsieur!

Cransac accepta la poignée de main que lui offrit Lourdier, quoique ce personnage lui fût peu sympathique, et salua assez froidement l'architecte, qui n'était pas très-satisfait de voir ajournée au printemps la construction de la maison neuve.

Cransac éprouvait le besoin de se retrouver seul, pour réfléchir à la grave décision qu'il venait de prendre.

En acceptant le marché proposé par l'agent d'affaires, il avait, comme on dit, brûlé ses vaisseaux, et, dès lors, il ne pouvait plus s'arrêter dans le mauvais chemin où sa perte au jeu l'avait rejeté.

Il lui fallait d'ici à vingt-quatre heures vingt mille francs, rien que pour payer la dette de la veille et verser un premier à-compte entre les mains du notaire. C'était donc une trentaine de mille francs à emporter au prochain voyage nocturne, afin de ne pas rester à court après le règlement de ses comptes.

Et il se promettait de ne pas se contenter de ce prélèvement.

Il voulait vider la cachette jusqu'au dernier rouleau d'or, ne fût-ce que pour savoir à combien se montait le trésor à lui légué par son voisin du promenoir de Mazas.

OXFORD

Quand il le saurait, il pourrait arranger son existence sur un pied proportionné à l'importance de sa nouvelle fortune, et il souhaitait, sans vergogne, que cette fortune fût énorme.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, et le premier pas était fait depuis dix jours.

Cransac ne répugnait même pas à l'idée de faire bâtir, plus tard, sur l'emplacement du pavillon de briques, une confortable villa qu'il habiterait avec Cécile, car il espérait bien l'amener, avec le temps, à accepter la vie commune.

Il commençait d'ailleurs à sentir assez vivement l'inconvénient d'avoir deux domiciles, l'un au Grand-Hôtel et l'autre rue Frochot.

Aucun des deux ne satisfaisait aux nécessités de sa situation présente, n'étant propres ni l'un ni l'autre à abriter, même provisoirement, un dépôt d'une valeur considérable, et en attendant qu'il fût mieux logé, Cransac allait en être réduit à porter dans sa poche de fortes sommes, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé le placement définitif.

Or, il n'est pas très-prudent de courir les rues chargé d'or et de billets de banque, et cette perspective gâtait un peu la satisfaction que lui procurait la certitude de ne pas voir démolir la masure qui protégeait la précieuse cachette.

Du reste, Georges n'avait pas menti à ces messieurs en leur disant qu'on l'attendait à l'autre bout de Paris.

Georges avait promis à Cécile Cambremer d'aller la voir, ce jour-là, à Belleville, et l'après-midi s'avançait.

Il se hâta donc de descendre sur le boulevard de Clichy, dans l'intention d'y prendre un fiacre et de se faire conduire avenue de Laumière. Mais, quand il se trouva tout près de la rue Frochot, il ne résista pas à la tentation qui lui vint d'entrer dans la loge de son portier pour lui demander s'il n'était pas arrivé de lettres à son adresse.

Et il y alla, en rasant les maisons, de peur de rencontrer encore la terrible Cornaline ou son affreux valet Goliath.

Bien lui en prit, car le concierge lui remit un pli que le facteur venait d'apporter, et, sur l'enveloppe, il reconnut, du premier coup d'œil, l'écriture de Cécile qu'il n'avait pourtant vue qu'une seule fois.

Les amoureux ont toutes les mémoires.

Georges s'était dispensé de dire à la jeune fille qu'en revenant de Londres, il était descendu au Grand-Hôtel, et elle ne pouvait lui écrire qu'au domicile qu'elle connaissait.

C'était même une des raisons qui l'avaient décidé à passer chez lui, avant de se diriger sur Belleville.

Le concierge profita de l'occasion pour présenter les deux quittances que Cransac avait demandées la veille, et Cransac, qui n'avait plus assez d'argent pour les retirer, fut obligé de prier cet homme de les garder encore un jour ou deux.

Après quoi, il s'en alla dehors savourer la prose de sa chère et belle amie.

La lettre était courte, et son contenu le surprit un peu.

« Mon ami, écrivait la fleuriste, j'ai le plus vif désir de vous voir, mais je tiens à vous éviter un voyage inutile. Aujourd'hui, je suis obligée de sortir pour aller m'entendre avec un grand marchand de fleurs artificielles qui me propose de me charger à forfait d'une fourniture importante. Il demeure fort loin de chez moi, et je ne sais à quelle heure je rentrerai. Je ne suis pas sûre non plus de pouvoir vous attendre demain, car les commandes m'arrivent de tous les côtés. Mais je serai certainement libre à six heures, et je vous ai réservé ma soirée.

« Je dînerai avec vous, si vous le voulez bien, et après, nous irons au spectacle, n'importe lequel. Depuis six mois je n'ai pas mis les pieds dans un théâtre, et je ne connais aucune des pièces qu'on joue en ce moment.

« Vous voyez que j'en use avec vous comme avec un vieil ami, et pourtant nous nous connaissons à peine. La sympathie m'est venue tout de suite, et je me flatte qu'elle est réciproque.

« Donc, je viendrai vous chercher chez vous, rue Frochot, demain, à six heures et demie.

« Si je devais vous déranger, je vous supplie de ne pas vous gêner pour moi Un mot à la poste pour me prévenir et aussi, j'espère, pour me fixer un autre rendez-vous. Si je ne reçois pas de réponse, je viendrai. »

C'était signé : Cécile, et il y avait ce post-scriptum : « J'oubliais de vous dire que j'ai vu la brave femme que vous m'avez adressée; et voyez comme le hasard fait bien les choses : il se trouve qu'elle m'a connue quand j'étais enfant. Je vous raconterai cela, et je vais m'occuper d'elle. Je lui ai déjà trouvé de l'ouvrage, et j'espère qu'elle ne me quittera plus. »

Georges le relut plusieurs fois, ce billet qui contremandait l'entrevue promise, et il vit bien que Cécile était sincère en le priant de remettre leur réunion au lendemain. La perspective de passer toute une soirée avec elle compensait largement le retard; et même, au fond, il n'était pas fâché de différer de vingt-quatre heures le plaisir qu'il se promettait. Il aurait l'esprit plus libre après la nouvelle expédition qu'il allait entreprendre; sa situation serait réglée, ses projets arrêtés, et il pourrait enfin s'expliquer à cœur ouvert avec Cécile, arranger leur vie pour l'avenir et lui faire entendre que leur liaison naissante ne devait pas en rester là.

Il n'avait point à lui répondre, puisqu'il acceptait le rendez-vous pour le lendemain.

Il ne lui restait plus qu'à préparer la seconde visite de nuit au pavillon de la rue Gabrielle.

Cransac avait hâte d'en finir, et il n'aurait certainement pas attendu la nuit pour opérer, s'il n'eût craint de retrouver là-haut les deux compères qu'il y avait laissés. Mais, quoi qu'en eût dit Lourdier, leurs travaux d'arpentage pouvaient se prolonger jusqu'à la brune, et Cransac tenait beaucoup à ne pas les revoir, ce jour-là.

Il s'agissait de bien employer le temps qui lui restait avant

de se mettre en campagne, et Cransac commença par rentrer au Grand-Hôtel, afin de s'y équiper pour l'expédition qu'il voulait entreprendre dans de meilleures conditions que la précédente.

Il avait annoncé qu'il passerait au journal, afin de s'y aboucher avec son ami Valbrec; mais il pouvait sans inconvénient remettre cette visite au lendemain.

Le recueillement convient aux gens qui vont tenter une grosse aventure, et Cransac aimait mieux s'isoler avant d'agir que de se répandre en causeries inutiles.

Le grand point, c'était de tirer le meilleur parti possible de ce nouveau voyage, et, instruit par l'expérience, il pensa tout d'abord à se munir d'un sac assez capace pour lui permettre d'emporter une grosse somme d'un seul coup.

Il en possédait un dont il s'était servi pendant son voyage en Angleterre, un sac de cuir garni de courroies, très-large et très-profond.

Il le pendit à son cou, sous son pardessus.

Après quoi, il s'occupa de parer à des dangers qu'il lui fallait prévoir.

Il n'avait encore eu affaire qu'à une femme inoffensive, mais il pouvait se trouver face à face avec un homme malintentionné, et il voulait être en état de se défendre, si on l'attaquait.

Il s'arma donc d'une forte canne plombée et d'un revolver à six coups dont il eut soin de renouveler les cartouches.

Il n'oublia pas non plus de faire provision d'allumettes, et en sortant du Grand-Hôtel, il acheta une lanterne assez petite pour tenir dans sa poche.

Ces préparatifs l'occupèrent jusqu'à l'heure du dîner, qu'il prit dans un restaurant de troisième ordre, où il était sûr de de ne rencontrer personne de sa connaissance.

Il alla ensuite s'établir dans un café peu achalandé, où il lut longuement les journaux, comme on les lit quand on a l'esprit préoccupé d'autre chose que de politique ou de litté-

rature, c'est-à-dire sans autre but que de gagner du temps et sans rien retenir de sa lecture, qui le mena jusqu'à minuit.

L'heure était venue. Il prit un fiacre, et il en descendit sur la place Saint-Pierre.

Il avait choisi ce chemin, sachant bien que les habitants des buttes évitent de s'y engager après le coucher du soleil.

Cransac était payé pour se défier des rencontres imprévues, et il préférait suivre les voies les moins fréquentées.

Il voulait aborder le jardin par l'escalier qu'il avait descendu avec Cécile, et s'y introduire par la porte latérale qu'elle lui avait montrée.

De ce côté, il n'aurait pas à traverser le fourré, et il arriverait au perron plus facilement et plus vite.

Ainsi fit-il, et comme le temps était assez clair, il put, mieux que la première fois, se rendre compte de la disposition des terrains superposés qui constituaient cette étrange propriété.

Il reconnut que le jardin en pente était dominé par une terrasse dont le mur de soutènement tombait en ruine.

La maçonnerie s'était écroulée en plusieurs endroits, et les brèches creusées à sa base auraient pu servir de refuge à des vagabonds en quête d'un gîte.

Cransac ne s'attarda pas à explorer ces cavernes, pensant avec raison que les rôdeurs sans asile devaient préférer l'abri de la maison, si délabrée qu'elle fût.

Il y arriva, sans trop de peine et sans incident, par l'allée droite qui longeait le pied de la terrasse, et il résolut de la visiter jusqu'au toit, avant de se mettre à la besogne.

Il commença naturellement par la chambre du rez-de-chaussée, et il la trouva dans l'état où il l'avait laissée. Il put s'en assurer en allumant sa lanterne, et ce début lui parut de bon augure pour la suite de l'expédition.

Ensuite, il refit l'ascension des quatre étages, et il eut le plaisir de constater que rien n'y avait été dérangé.

Le fourneau renversé et les charbons éteints jonchaient encore le plancher de la chambre où Cécile Cambremer avait tenté de s'asphyxier.

Tout indiquait que personne n'était entré là depuis cette nuit mouvementée.

Cransac revint de cette inspection complétement rassuré, et ne perdit pas une minute pour opérer, sachant bien que plus il irait vite, moins il courrait de risques d'être surpris.

Il alluma sa lanterne, la posa sous le manteau de la cheminée et mit la main sur le boulon, qui céda au premier effort, parce qu'il n'était plus encrassé de rouille.

La plaque s'abattit, et Cransac revit les rouleaux enveloppés de papier vert, mais il ne sentit pas l'odeur nauséabonde qui l'avait fait reculer, lors de sa première visite.

Les miasmes concentrés là depuis des années s'étaient évaporés pendant que la cachette était restée ouverte, et l'on pouvait conclure que si l'on avait jeté autrefois un cadavre au fond de ce trou, ce cadavre était maintenant réduit à l'état de squelette, puisqu'il ne sentait plus mauvais.

Mais Cransac ne pensait qu'au trésor, et peu lui importait qu'un crime eût été commis jadis dans la maison abandonnée.

Il ramassa les précieux rouleaux à poignées, sans compter, il en bourra son sac de cuir, et quand le sac fut plein, il en farcit ses poches.

Il aurait voulu tout emporter, afin de ne plus revenir ; mais au-dessous de la première couche, il y en avait d'autres, et Cransac aurait succombé sous le poids de cette énorme masse d'or. La charge était déjà bien assez lourde.

Il allait relever la plaque, lorsque, en fouillant une dernière fois dans le tas, ses doigts palpèrent un objet plat et lisse qu'il eut beaucoup de peine à dégager des précieuses cartouches qui le couvraient.

C'était un immense portefeuille, comme en ont les ministres à la Chambre, les avocats au Palais et les encaisseurs en tournée de recette.

Il était en maroquin noir, et il avait dû être fermé à clef; mais la serrure en cuivre s'était détachée, la clef avait disparu, et le cuir s'en allait par lambeaux.

On y lisait encore des lettres imprimées en creux, un B et un C, probablement les initiales du capitaliste auquel il avait appartenu.

Cransac l'ouvrit et vit qu'il était bondé de billets de mille francs.

L'humidité avait collé les unes contre les autres les liasses épinglées, et il n'osa pas les feuilleter, de peur de déchirer les billets.

Cette trouvaille bien inattendue était pour lui un coup de fortune, car elle le dispensait de recommencer le périlleux voyage de la butte.

Il y avait là plusieurs centaines de mille francs qui, sous cette forme, pesaient moins que dix mille francs d'or et qui ne le gêneraient pas pour rentrer au Grand-Hôtel, alors même qu'il aurait dû faire le trajet à pied.

Il s'agissait seulement de ne pas les perdre en route, et il les aurait peut-être semés involontairement le long du chemin, s'il avait mis sous son bras ce portefeuille à demi pourri dont les plis qui tenaient à peine ensemble se seraient disloqués, pour peu que le mouvement de la marche les secouât.

Cransac imagina de s'en faire une cuirasse en le plaçant sur sa poitrine, entre sa chemise et son gilet, qu'il serra de plusieurs crans, pour empêcher ce riche plastron de ballotter.

Après avoir pris cette ingénieuse précaution, il fut tenté de rejeter dans le trou les lourds rouleaux dont il n'avait plus besoin; mais il se crut de force à porter le tout, et il referma la cachette, encore à moitié pleine.

Il avait dû s'agenouiller pour y puiser. Il fallait maintenant se relever, et ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint.

Cransac était jeune et vigoureux: mais il était chargé

comme un mulet, et ses robustes épaules pliaient sous le fardeau qu'il portait.

Il éteignit sa lanterne, la glissa dans une de ses poches où était déjà son revolver, assura sa canne dans sa main droite et se retourna pour gagner la porte.

Après ce mouvement, il se trouva faire face à la fenêtre.

Dans la chambre, l'obscurité était complète, mais au dehors, il faisait beaucoup moins noir, et en regardant de ce côté, Cransac crut voir se dessiner sur le fond plus clair du ciel, à la hauteur du plus bas des carreaux cassés, une forme ronde qui avait l'apparence d'une tête humaine. Il crut d'abord s'être trompé, mais au premier pas qu'il fit vers la fenêtre, la tête disparut, et il entendit le bruit que font en touchant le sol les pieds d'un homme qui tombe d'une certaine hauteur.

Quelqu'un, évidemment, s'était accroché en dehors à la barre d'appui de la croisée et l'avait lâchée tout à coup. Ce quelqu'un allait-il entrer et assaillir Cransac, qui, n'entendant plus rien, se préparait à se défendre?

La main gauche sur son revolver, la main droite tenant sa canne levée, il attendit.

Personne ne se montra.

Il écouta. Rien ne bougea dans le jardin.

L'homme s'était-il éloigné à pas de loup? Guettait-il, embusqué près du perron?

Pour le savoir, il fallait y aller voir.

Ce qui n'était pas douteux, c'est que cet homme avait surpris Cransac retirant les rouleaux d'or et le portefeuille.

Le secret de la cachette était découvert.

Par qui? Probablement par un rôdeur qui ne se ferait pas scrupule de revenir y puiser, et qui méditait peut-être d'assommer Cransac pour lui prendre son butin.

Quoi qu'il en fût, Cransac ne pouvait pas se laisser bloquer, et plus il attendrait, plus il courrait de dangers, car l'homme pouvait appeler à la rescousse d'autres coquins cachés près

de là, et alors, la partie ne serait plus égale, tandis que Cransac, armé comme il l'était, pouvait tenir tête à un bandit isolé.

Il se décida donc à sortir immédiatement.

Il tira à lui la porte qui s'ouvrait en dedans, s'avança jusque sur le perron et regarda.

Il ne vit personne, et par cette claire nuit on aurait distingué un homme à vingt pas.

Donc, le chemin était libre pour gagner l'escalier latéral, par l'allée droite qui s'étendait entre le mur de la terrasse et les arbres.

L'homme s'était peut-être glissé dans le fourré, mais pour le voir venir, s'il en sortait, il suffisait de ne pas trop s'approcher des massifs, et Cransac eut soin de prendre du côté opposé.

Il marchait lentement, alourdi par le poids du trésor qu'il emportait, mais il avait de bonnes jambes, de bons bras et de bons yeux; la grille par laquelle il était entré n'était pas loin; il espérait bien l'atteindre sans accident, et il croyait n'avoir plus grand'chose à craindre une fois qu'il serait hors du jardin.

La nuit, ce quartier est désert, mais il est habité. Quand on crie : Au meurtre! ou : Au feu! là comme ailleurs, les dormeurs se réveillent et les gardiens de la paix interviennent... quelquefois.

Au boulevard extérieur, les cafés restent ouverts, en toute saison, jusqu'à deux heures du matin, et tant que dure la fête de Montmartre tout le monde est sur pied; les saltimbanques font rage, les tambours roulent, les clairons sonnent, les chevaux de bois tournent en musique, et, au milieu de la cohue, les malandrins n'auraient pas beau jeu pour détrousser les passants.

Il ne s'agissait donc que d'arriver là pour être à l'abri d'une attaque et d'y prendre un fiacre pour rentrer au Grand-Hôtel.

A deux pas de la grille, alors qu'il croyait avoir franchi le plus mauvais pas, Cransac vit se dresser devant lui une ombre qui semblait sortir de la muraille.

Une voix rauque lui cria : Part à deux! et en même temps, il sentit un violent choc à la poitrine.

Il chancela, mais il resta debout, et au moment où son adversaire allait frapper encore, il lui asséna sur la tête un coup de sa canne plombée.

L'homme tomba comme une masse. Cransac recula vivement et se tint prêt à redoubler si le bandit se relevait, mais l'homme ne remua plus.

Il gisait, la face contre terre, et les bras étendus en croix.

Cransac, qui n'avait perdu ni son équilibre, ni son sang-froid, le poussa du pied pour s'assurer qu'il était hors d'état de recommencer, et il allait le laisser là, lorsque l'idée lui vint de l'examiner, afin de savoir à quelle espèce d'individu il avait eu affaire.

« Part à deux! » avait crié ce misérable, en se jetant sur lui. Donc, il savait que Cransac emportait un trésor. Savait-il cela parce qu'il l'avait épié pendant l'opération, ou parce qu'on l'avait préalablement renseigné?

Le détenu de Mazas avait-il, après la mise en liberté de Cransac, pris pour confident un autre voisin de promenoir?

Un de ses complices d'autrefois connaissait-il la cachette, et ce complice était-il arrivé là pour la vider, juste au moment où Cransac était à l'œuvre?

Toutes ces conjectures étaient admissibles.

Cransac, sans lâcher son revolver, se pencha sur le corps, le tâta et finalement le retourna sur le dos, sans que ce corps donnât signe de vie.

Le coup de bâton lui avait brisé le crâne, et tout indiquait qu'il n'en reviendrait pas, quoiqu'il respirât encore.

Il était vêtu d'une blouse déchirée et d'un pantalon en loques, chaussé de savates éculées et coiffé de la casquette à trois ponts si chère aux souteneurs de bas étage.

Autant que Cransac en pouvait juger dans la demi-obscurité de la nuit, ses traits ne juraient pas avec son costume. Il avait la figure crapuleuse et blafarde des misérables qui exploitent les filles de barrière.

Du reste, il était jeune : vingt-cinq ans tout au plus.

Le sang coulait de sa blessure au front sur sa face convulsée, et ses yeux restés ouverts n'avaient plus de regard.

Il eût été inutile de l'interroger. Les mourants ne parlent pas, et si le coquin n'était pas mort, il n'en valait guère mieux.

Mais Cransac se demandait s'il allait le laisser là. S'il l'y laissait, on y trouverait le cadavre, et la police, avertie, ne manquerait pas d'ouvrir une enquête.

Elle ne découvrirait pas le meurtrier, mais, en fouillant la maison, elle découvrirait peut-être la cachette.

Cransac songea un instant à traîner le corps jusque sur l'escalier public, mais ce charriage lui répugnait.

Il se dit qu'après tout peu lui importait qu'on mît la main sur le trésor où il n'avait plus besoin de revenir s'approvisionner d'or, que la police croirait à un meurtre commis dans une rixe par un bandit sur un autre bandit de la même catégorie, et que l'enquête ne serait pas poussée bien loin.

Il comprenait maintenant que ce chenapan, après avoir quitté son poste d'observation, s'était caché dans un des creux du mur de la terrasse pour y attendre qu'il passât à sa portée.

Le lâche gredin tenait encore à la main le long couteau dont il s'était servi pour frapper, et il aurait infailliblement tué Cransac, si la pointe de cette arme redoutable n'eût pas rencontré le portefeuille.

Les billets de banque, formant cuirasse, avaient sauvé la vie de l'héritier du condamné.

Le fer, en les trouant, n'avait qu'effleuré la peau. Une liasse de moins, et Cransac eût été tué roide.

Jamais centaines de mille francs ne furent mieux placées,

et le possesseur de cette fortune mal acquise put croire à ce moment que la chance lui revenait.

Il le crut encore davantage lorsque, après une descente longue et pénible, il eut pris pied sur le boulevard.

Il n'y trouva plus la foule, et les baraques avaient éteint leurs lampions; mais il avisa une voiture de place, et il se hâta d'y monter.

Un quart d'heure après, il débarquait devant le Grand-Hôtel, et, en traversant la cour où il y avait encore du monde, il s'imagina que les gens le regardaient avec une curiosité malveillante. Ils ne pouvaient cependant pas deviner qu'il était chargé d'or et bardé de billets de mille. Peut-être remarquaient-ils sa démarche embarrassée ou la roideur des plis de son pardessus alourdi par le poids des précieux rouleaux.

Ainsi chargé, Cransac eut quelque peine à grimper au troisième étage où il logeait, et, en entrant dans son appartement composé de deux pièces, son premier soin fut de se délivrer de tout ce qui le gênait.

Faute de coffre-fort, il jeta pêle-mêle dans son armoire à glace l'or, la sacoche, le portefeuille, retira la clef et alla fermer au verrou la porte de la chambre.

Il ne tenait pas du tout à faire, avant de se coucher, l'inventaire de ses richesses.

Après tant de secousses physiques et morales, il était brisé de fatigue, et il ne lui restait qu'un souvenir confus des événements qui venaient de se succéder avec une rapidité foudroyante.

Il lui semblait que tout cela était un rêve.

Mais il s'aperçut qu'il avait du sang aux mains, et la mémoire lui revint tout à coup.

— Meurtrier! murmura-t-il; moi, Georges Cransac, je suis un meurtrier! J'ai tué un homme pour garder une fortune qui n'est pas à moi... une fortune que m'a léguée un voleur!

Il se regarda dans la glace, et il eut peur en voyant s'y refléter sa figure bouleversée. Pour fuir son image, il recula jusqu'au lit où il se laissa tomber.

Alors, la nuit se fit dans son cerveau troublé, et il s'endormit presque aussitôt en répétant : « Meurtrier ! meurtrier ! »

V

En écrivant à Georges Cransac que les commandes pleuvaient chez elle, Cécile Cambremer n'avait dit que la vérité.

Cécile était renommée dans le commerce des fleurs artificielles pour son exactitude et pour la supériorité d'exécution des travaux que lui confiaient les grands marchands. Aussi, après plusieurs mois d'interruption, n'avait-elle eu qu'à se montrer pour reprendre possession de sa clientèle, trop longtemps délaissée.

Un des commerçants qui lui donnaient de l'ouvrage autrefois l'avait fait appeler pour la charger de lui livrer à bref délai tout un assortiment de roses, et, en rentrant chez elle, Cécile avait trouvé la lettre signée : Georgina Acton, qui la priait de passer avenue du Bois de Boulogne, le lendemain, à cinq heures, pour s'entendre sur une importante fourniture de fleurs à expédier aux États-Unis.

Elle n'avait jamais entendu parler de madame Acton, mais il lui était arrivé quelquefois de recevoir des ordres pour l'Amérique, et elle n'eut pas le plus léger soupçon.

L'heure et le lieu du rendez-vous ne lui convenaient guère, puisqu'elle avait promis d'arriver à six heures et demie rue Frochot, mais elle se dit que l'entrevue avec cette étran-

gère ne serait pas longue, et qu'en prenant un fiacre, aller et retour, elle arriverait à temps chez Georges, qui devait l'attendre pour la mener dîner au restaurant.

Cécile avait reçu la visite de la pauvre femme qu'il lui avait adressée, et, par un hasard extraordinaire dans ce Paris où deux amis intimes peuvent vivre des années sans jamais se rencontrer, il s'était trouvé qu'elles se connaissaient de longue date.

Cette malheureuse était liée jadis avec la bonne qui promenait mademoiselle Cambremer enfant, et Cécile, qui avait au plus haut degré la mémoire des figures, s'était souvenue de celle-là, quoiqu'elle ne l'eût pas revue depuis quinze ans.

Il n'en aurait pas fallu davantage pour que Cécile s'intéressât à elle et la prît sous sa protection. Et ce n'était pas tout : Cécile cherchait précisément une personne honnête et mûre qui pût faire ses courses et la remplacer à l'atelier pour surveiller les ouvrières, lorsqu'elle était obligée de s'absenter.

Ces deux femmes qui ne se ressemblaient ni d'âge, ni de caractère, ni d'éducation, s'étaient entendues tout de suite.

Joséphine Sureau, abandonnée par son mari et mère de trois petits garçons, mourait de faim quand Georges Cransac l'avait secourue dans la salle du bureau de prêt, et elle s'estimait trop heureuse de servir Cécile qui n'avait pas perdu une minute pour la tirer de peine.

En vingt-quatre heures, Cécile avait placé les enfants : les deux aînés en apprentissage et le plus jeune dans une salle d'asile où on le garderait toute la journée.

Cécile avait payé le maître du garni qui allait expulser sa locataire, en retard de deux quinzaines; et Cécile comptait bien n'en pas rester là.

Elle tenait à faire honneur à la recommandation de Georges, et de plus, ayant connu la misère, elle prenait un véritable plaisir à soulager les misérables.

Joséphine, reconnaissante, lui était déjà dévouée comme un caniche et souhaitait de ne jamais la quitter.

Cette brave travailleuse n'avait qu'un défaut ou deux. Elle était bavarde et même un peu curieuse.

En rappelant à Cécile des souvenirs d'autrefois, elle avait essayé de se faire expliquer comment sa bienfaitrice, après avoir eu l'heureuse enfance d'une petite fille née de parents riches, en était réduite maintenant à gagner sa vie en confectionnant des fleurs.

Cécile s'était bornée à lui répondre que son père était mort sans lui laisser de fortune, mais elle avait cru devoir lui parler de ses relations avec M. Cransac et lui dire que ce jeune homme était son meilleur ami.

Peu lui importait d'ailleurs ce que penserait de cette liaison sa protégée.

Le jour de la visite à madame Acton, elle eut l'idée de l'emmener avec elle, pour porter des échantillons assez volumineux qu'elle voulait montrer à cette Américaine, et de la ramener ensuite rue Frochot pour lui faire voir, une fois pour toutes, sur quel pied elle se tenait avec M. Cransac.

Et Joséphine, qui ne demandait pas mieux que de l'accompagner, alla chercher la voiture où elles montèrent toutes les deux, après y avoir empilé des paquets de fleurs.

Cécile avait soigné sa toilette, afin que madame Acton ne la prît pas pour une petite ouvrière sans consistance, et surtout pour que Georges pût être fier d'elle au théâtre où il la conduirait.

Il lui restait de son heureux temps une jolie robe et un élégant manteau.

Elle savait se coiffer, se chausser et se ganter.

Cette fois, elle y mit de la coquetterie, et quand elle fut prête, il se trouva qu'elle était charmante.

Le bonheur embellit les femmes, et la joie éclairait sa physionomie un peu froide.

Elle ressemblait toujours à une statue de l'antiquité grecque; seulement, la statue s'était animée.

Ce jour-là, Cécile, la petite ouvrière de l'avenue de Laumière, était vraiment un morceau de roi.

Le voyage en fiacre fut long, car il fallait traverser tout Paris d'une extrémité à l'autre, mais Cécile ne s'ennuya pas pendant le trajet.

Elle voyait maintenant l'avenir en rose, et, contrairement à son habitude, elle causa tout le temps avec Joséphine de ses affaires commerciales et de l'espoir qu'elle avait de les étendre.

Elle attachait une grande importance à une visite qui allait lui ouvrir de nouveaux débouchés à l'étranger, et il lui tardait d'exposer ses projets à cette madame Acton qui dirigeait sans doute à New-York une grosse maison de fleurs.

Le piége était bien tendu, et la pauvre Cécile y donnait en plein.

Joséphine refroidit un peu son enthousiasme en lui disant naïvement :

— Cette dame est descendue dans un drôle de quartier, tout de même.

— C'est le quartier qu'habitent de préférence les Américains, murmura Cécile, un peu interloquée.

— Les Américains millionnaires, oui... mais une marchande!

— Là-bas, les plus grandes fortunes se font dans le commerce... et du reste, je ne suis pas certaine que madame Acton achète pour son compte. Elle représente peut être des négociants de là-bas.

— Ah! c'est donc ça!... elle n'est pas marchande. Je me disais aussi : Quand on vient à Paris pour vendre et pour acheter, on se loge du côté des grands boulevards ou du Palais-Royal. Et je ne me figurais pas qu'il y avait des hôtels garnis dans l'avenue du Bois de Boulogne.

— Il y a surtout des habitations particulières, mais il peut s'y trouver des maisons meublées.

Du reste, nous verrons bien.

Le fiacre arrivait à la place de l'Étoile, où s'était tramé la veille un ignoble complot.

Cécile parlait moins. Elle commençait à se demander si elle ne commettait pas une grave imprudence en se rendant ainsi à l'appel écrit d'une femme inconnue, mais elle ne croyait pas encore à un danger sérieux.

De qui se serait-elle défiée? de son premier amant, de ce vil drôle qui l'avait ruinée et abandonnée? Assurément non, car elle savait bien qu'il était capable de tout, excepté de chercher à reprendre sa victime dont il n'espérait plus rien tirer.

Et Cécile ne pouvait pas croire qu'un riche libertin l'eût remarquée, elle qui ne sortait presque jamais et qui vivait au fond d'un des quartiers les plus pauvres de Paris.

Le fiacre s'arrêta au coin de la rue Pergolèse, devant la grille d'un jardin qui s'avançait comme un cap sur la contre-allée de la grande avenue.

— Le cocher se trompe sans doute, murmura Cécile.

Joséphine mit la tête à la portière et interpella ce cocher, qui lui cria, du haut de son siége :

— C'est bien le numéro que vous m'avez dit.

— Mais nous sommes devant le mur d'un hôtel de maître, ça ne peut pas être ça, dit la femme Sureau à sa protectrice.

— A moins que madame Acton ne demeure chez des compatriotes à elle, murmura Cécile. Nous allons nous en assurer. Faites-moi le plaisir de descendre et de la demander par son nom. Si le concierge vous répond qu'il ne la connaît pas, vous reviendrez me le dire, et nous nous en irons.

Joséphine s'empressa d'obéir, et Cécile la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle arrivât devant une porte cochère monumentale.

Cécile la vit de loin sonner et parlementer avec un valet de pied qui se présenta et qui fit d'abord mine de lui coller sur la figure le battant qu'il tenait entr'ouvert.

Il se ravisa presque aussitôt, et il entra en explications avec la messagère de mademoiselle Cambremer.

Cécile, restée dans le fiacre, assistait de loin à ce colloque. Elle voyait les gestes sans entendre les paroles, et elle s'étonnait que l'entretien se prolongeât.

Le valet de pied aurait dû se borner à répondre oui ou non à la personne qui lui demandait si c'était là que demeurait madame Acton, et il questionnait Joséphine.

Que pouvait-il lui dire? Cécile ne le devinait pas et s'impatientait d'attendre.

Enfin, sa protégée revint à la portière de la voiture, et son premier mot fut :

— Elle y est.

Et comme Cécile voulut savoir pourquoi elle s'était attardée à causer avec ce domestique, Joséphine ajouta :

— Mais elle n'y est pas pour tout le monde, car il a commencé par me répondre qu'il ne la connaissait pas. Il m'a toisée du haut en bas, et puis il a regardé dans la rue. Alors, il a aperçu le sapin, et il s'est mis à m'interroger... « Qui êtes-vous?... De la part de qui venez-vous?... Que voulez-vous à madame Acton?... » Ça n'en finissait plus.

Je lui ai dit tout bonnement : « Je suis l'ouvrière de mademoiselle Cambremer qui a reçu une lettre de madame Acton et qui a rendez-vous avec elle, à cinq heures. »

Là-dessus, il a grogné : « Il lui faut donc une ambassadrice, à votre maîtresse!... Qu'elle vienne elle-même; on n'a pas besoin de vous ici! »

— Il n'est pas poli du tout, le *larbin!* Je lui ai tourné les talons, et me v'là! Il faut que cette Américaine soit rudement riche tout de même pour avoir des laquais si insolents... Mais c'est bien là qu'elle *reste*, et elle va vous recevoir.

Allez-y, mademoiselle!... moi, je vous attendrai dans le fiacre. Si elle veut voir les échantillons, elle n'a qu'à les envoyer prendre, car, pour sûr, on ne me laissera pas entrer.

Cécile hésita. Ces préliminaires lui semblaient suspects.

D'autre part, elle tenait à ne pas manquer une affaire qui serait sans doute avantageuse pour elle.

— Oui, dit-elle, attendez-moi, je vous prie. Ce sera peut-être long, car ces étrangères ne se décident pas vite à conclure un marché. Mais si je tardais trop, sonnez à la porte cochère et faites-moi appeler par le domestique. Je viendrai... quand même je n'aurais pas terminé avec cette dame.

Il faut que je sois à six heures et demie rue Frochot, 19, chez M. Cransac... vous savez...

— Celui qui m'a donné vingt francs et qui m'a adressée à vous! ah! je me jetterais au feu pour lui, et vous avez joliment raison de ne pas le faire poser. En voilà un brave homme... et un joli garçon!

Tout en louant à sa façon les mérites de Georges, Joséphine ouvrait la portière. Cécile descendit et se dirigea vers l'entrée de l'hôtel, pendant que la femme Sureau remontait dans la voiture qui stationnait à vingt pas du portail.

Le valet de pied était resté sur le seuil. Il s'empressa de laisser passer Cécile sans l'interroger. Le drôle savait maintenant à qui il avait affaire, et comment il fallait manœuvrer.

— Si mademoiselle veut bien me suivre, dit-il, après avoir refermé la porte, je vais conduire mademoiselle près de madame Acton.

Cécile se trouvait dans une grande cour, brillamment éclairée au gaz et séparée par une grille d'un jardin planté de vieux arbres.

L'hôtel était à gauche, et il y avait de la lumière à toutes les fenêtres.

— Madame Acton habite un pavillon, au fond du jardin, reprit le domestique. Elle n'est ici qu'en passant, et elle n'a pas voulu déranger le général.

— Le général? demanda Cécile assez étonnée.

— Oui, mademoiselle, l'hôtel appartient à M. le général Burdett, compatriote et parent de madame Acton.

Ce valet jouait très-bien son rôle, et il répétait habilement la leçon que son maître lui avait faite, car les derniers doutes de Cécile se dissipèrent.

Il ne s'agissait d'ailleurs que de traverser le jardin où il faisait aussi clair que dans la cour, et elle voyait, à trente pas devant elle, la riante façade du pavillon, tapissée de lierre comme un cottage anglais.

L'aspect gai de cette coquette habitation acheva de la rassurer.

Elle se dit que ce logis verdoyant ne pouvait pas avoir été bâti pour y commettre de noires actions, et que madame Acton, qui l'occupait, devait être une excellente personne.

Les fenêtres étaient closes, mais à travers les persiennes on voyait briller des clartés étincelantes, et quand on a de mauvais desseins, on n'illumine pas tant.

Donc, Cécile n'avait rien à craindre.

Le valet de pied frappa discrètement à la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et une vieille femme se montra, tout de noir vêtue, coiffée d'une résille posée sur ses cheveux gris. Elle avait l'âge, la roideur et le costume d'une duègne espagnole.

— Voici la demoiselle que madame Acton a fait demander, dit le domestique.

— Bien ! répondit la vieille avec un fort accent étranger. Mademoiselle peut monter; madame l'attend là-haut.

Cécile hésita un instant. Elle trouvait que cette camériste surannée avait une figure sinistre. Mais il n'était plus temps de reculer.

Elle s'engagea dans un escalier de marbre blanc, et en arrivant sur le palier du premier étage elle se retourna pour interroger la duègne, qui lui dit : Vous pouvez entrer, madame est au fond... tout au fond de son appartement, et qui la laissa seule.

Cécile eut bonne envie de rebrousser chemin. Mais elle eut honte d'être si peureuse, et elle avança.

Elle trouva successivement une antichambre tendue de

cuir de Cordoue, un salon doré du haut en bas et un boudoir capitonné de soie rose.

Ces trois pièces n'étaient séparées les unes des autres que par des portières à demi relevées.

Des bougies brûlaient dans tous les candélabres, et il y avait du feu dans toutes les cheminées.

Mais madame Acton n'était pas là.

Cécile, décidée à aller jusqu'au bout, passa dans une quatrième pièce, étrangement meublée.

Là, ce n'étaient que divans circulaires, lits de repos couverts en satin noir, siéges bas, coussins, fauteuils à dossiers renversés, peaux d'ours étalées sur le tapis de Perse.

Des glaces partout, même au plafond.

Aux murs, des tableaux où étaient représentées des femmes nues, dans toutes sortes d'attitudes.

Et toujours pas de madame Acton.

Assurément ce n'était pas elle qui avait fait arranger pour son usage personnel ce singulier appartement.

Ces canapés, ces capitonnages et ces peintures plus que décolletées auraient pu convenir à une irrégulière à la mode; ils ne convenaient pas du tout à une citoyenne de la puritaine Amérique.

Mais ce n'était pas la faute de madame Acton si le compatriote qui l'hébergeait à Paris aimait les ameublements équivoques et les tableaux indécents.

Peu importait, du reste, à Cécile, pourvu qu'elle trouvât enfin cette dame, qui, jusqu'à présent, restait introuvable.

Cécile poussa plus loin et pénétra dans une chambre à coucher dont l'aspect n'était pas beaucoup plus édifiant. Le lit était caché dans une alcôve enguirlandée de dentelles et tapissée de miroirs.

Le cabinet de toilette qui venait ensuite était une merveille de luxe raffiné : table, baignoire et vases en onyx; menus objets en ivoire ou en argent; accessoires en vieux sèvres.

Une honnête femme aurait rougi de s'habiller là. A ce moment, Cécile commença enfin à craindre d'être tombée dans un piége.

Elle n'entendait aucun bruit, elle ne voyait personne, et tous ces préparatifs indiquaient cependant qu'on attendait quelqu'un.

Qui attendait-on? Elle peut-être, et pas pour lui acheter des fleurs artificielles.

Elle eut peur, et elle ne songea plus qu'à fuir. Mais comment? La duègne en s'en allant avait peut-être fermé en dehors la porte du pavillon. Et cette porte fût-elle restée libre, celle qui donnait sur la rue, la porte cochère, était gardée.

Le concierge consentirait-il à l'ouvrir?

Et pour rien au monde Cécile ne serait restée un instant de plus dans ce lieu de perdition.

Il lui semblait que les tapis lui brûlaient les pieds.

Elle revint vivement sur ses pas, et elle était déjà dans la pièce aux divans circulaires, lorsqu'elle crut s'apercevoir que quelqu'un venait d'entrer dans l'appartement.

On marchait lentement et avec précaution, mais les pas se rapprochaient : des pas lourds qui ne pouvaient pas être ceux de madame Acton.

Cécile n'osa plus bouger. Si elle avait pu, elle se serait cachée comme un enfant sous un fauteuil ou derrière un rideau.

Mais il n'était plus temps.

Un homme se montra tout à coup, vêtu d'une robe de chambre brochée d'or, comme en portaient jadis les dentistes et comme en portent encore certains étrangers fastueux; un homme barbu et moustachu, avec des yeux de braise et le cou nu émergeant d'une chemise de soie rouge.

Une vraie figure de *Barbe-Bleue*.

Cécile recula devant cet étrange personnage qui la regardait fixement, mais elle fit d'abord assez bonne contenance.

Le danger lui donnait du courage.

— Je cherche madame Acton qui m'a fait appeler, dit-elle.

L'homme, au lieu de lui répondre, fit un pas en avant. Elle en fit deux en arrière. Il se rapprocha encore et elle s'éloigna d'autant, si bien que, finalement, ils arrivèrent tous les deux au fond de la chambre aux divans circulaires.

Là, Cécile ne pouvait plus *rompre*. Elle se trouvait dans la situation d'un duelliste acculé à un mur par un adversaire pressant.

Et l'homme était là devant elle, la dévorant des yeux. Il la touchait presque; il n'avait qu'à étendre la main pour la saisir.

Les glaces reflétaient son image effrayante. Cécile ne voyait que lui de tous les côtés.

Alors, elle eut peur.

— Que me voulez-vous? balbutia-t-elle. Je ne vous connais pas.

— Vous croyez donc vraiment être chez une Américaine qui va vous acheter des fleurs? dit railleusement l'homme.

— Sans doute.

— Quoi! en venant ici, vous ne vous doutiez pas un peu que vous alliez y trouver un monsieur qui aime les jolies filles et qui paye largement?

Cécile comprit enfin, et son sang se glaça dans ses veines.

— Vous êtes donc bien naïve?... Vous n'en êtes cependant pas à votre début, puisque vous avez déjà eu un amant... un, au moins.

Et comme Cécile, bouleversée, se taisait :

— Allons! ne faites pas l'innocente... Cette comédie ne vous servirait à rien avec moi... Je ne tiens pas à avoir des primeurs. Avouez donc franchement que vous vous attendiez à ce qui vous arrive.

— Je vous défends de m'insulter, dit Cécile, en se redressant.

— Oh! pas de grands airs. Vous êtes à ma merci, la belle, et je vous conseille de le prendre de moins haut. Je ne vous

veux que du bien, après tout. Avant de vous avoir vue, je n'étais pas très-décidé à pousser les choses plus loin; maintenant, je sais ce que vous valez, et rien ne me coûtera... J'irai jusqu'au petit hôtel, comme entrée de jeu.

— Je vous somme de me laisser sortir.

— Vous avez bien dit cela!... vous êtes superbe ainsi!... la passion vous sort par les yeux... plus émue encore, vous serez adorable... J'aimerais à vous voir pleurer.

— Misérable!

— Bien! allez!... iujuriez-moi!... je voudrais que votre colère allât jusqu'aux larmes, dit le prétendu compatriote de la chimérique madame Acton.

Il savourait en connaisseur les douloureuses agitations par lesquelles passait la pauvre Cécile. Son visage respirait la férocité et la luxure. Il avait l'air d'un satyre.

— Je veux partir, reprit-elle.

— Vouloir et pouvoir sont deux. Mes gens ont ordre de ne pas vous ouvrir. Renoncez donc à la sotte idée de vous en aller, et causons tranquillement, dit l'affreux Simancas, en se campant à califourchon sur une chaise basse, à deux pas de Cécile, restée debout.

— Il faut bien que je vous explique ce que je compte faire de vous. Ma maîtresse, cela va sans dire; mais je n'entends pas l'amour de la même façon que vous et vos pareilles. Je ne vous demanderai pas de m'aimer... au contraire... plus vous me haïrez, et plus il me sera agréable de vous avoir. Vous ne comprenez pas cela parce que vous avez toujours vécu comme une grisette. Vous n'entendez rien aux goûts des blasés. Eh bien, vous apprendrez à les satisfaire et vous y trouverez votre compte, car vous roulerez sur l'or, tant que ma fantaisie durera, et quand elle sera passée, vous serez déjà riche, pour peu que vous sachiez mener votre barque.

Vous ferez, d'ailleurs, pendant que je vous entretiendrai, tout ce que vous voudrez. Je suis bien convaincu que vous

me tromperez; quand cela vous arrivera, je le saurai et je vous traiterai en conséquence.

Je ne vous congédierai pas, mais je vous corrigerai et j'y prendrai plaisir.

— Vous feriez mieux de me tuer tout de suite, car vous ne m'aurez pas vivante, dit Cécile d'une voix sourde.

— Vous tuer? ricana Simancas; j'en serais bien fâché; j'aime beaucoup mieux vous voir souffrir. Vous voyez que je ne vous prends pas en traître. Je veux que vous sachiez ce qui vous attend. Vous serez mon esclave, absolument comme si vous étiez enfermée dans un harem à Constantinople... avec cette différence que vous irez vous promener au Bois, quand il vous plaira.

Vous allez me dire que nous ne sommes pas en Turquie; mais à Paris, ma chère, on est au-dessus des lois, quand on a des millions.

Si vous vous avisiez de vous plaindre que je vous ai prise de force, personne ne vous croirait. On ne viole pas une femme qui a eu un amant.

Je ne serais pas même poursuivi pour détournement de mineure, puisque vous avez vingt-deux ans... je le sais.

Cécile, épouvantée, se demanda comment cet odieux débauché savait son âge et connaissait sa première faiblesse. Elle ne pouvait pas deviner que ces renseignements avaient été fournis par la Taupier, qui les tenait de l'infâme Arthur.

— Mais vous n'en viendrez jamais là, reprit le marquis, car nous allons nous entendre.

— Je ne crois pas, dit la jeune fille, d'un ton ferme.

— J'en suis sûr, et je vous déclare que vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir donné des gages.

Après, je vous installerai comme doit l'être une femme que j'honore de ma protection. Vous aurez un hôtel à vous, des chevaux, des voitures. Je veux que vous me fassiez honneur. Et pourvu que vous soyez toujours à mes ordres, je ne vous gênerai en rien, je vous l'ai déjà dit.

— Et moi, je vous répète que vous ne m'aurez que morte. J'ajoute que si vous me retenez ici malgré moi, on viendra m'y chercher. Je ne suis pas venue seule, et si la personne qui m'attend à la porte de votre hôtel ne me voyait pas reparaître, elle irait prévenir quelqu'un qui ne me laisserait pas à votre discrétion.

— Voilà qui est bon à savoir, dit froidement Simancas. Je vous remercie de m'avoir averti, et je vais aviser.

Et il se leva pour sonner.

— Que faites-vous? demanda Cécile, éperdue.

— Vous allez voir... ou plutôt, vous allez entendre.

Un instant après, la duègne parut, et son maître lui dit :

— Envoyez le valet de pied annoncer à la femme qui attend dans la rue que madame restera ici ce soir et n'a plus besoin d'elle.

La duègne sortit, sans répliquer un seul mot. Elle servait son maître comme les muets du sérail servent le Grand Turc.

Cette fois, Cécile sentait qu'elle était perdue.

Joséphine ne pouvait pas deviner ce qui se passait dans l'hôtel du marquis. Elle devait donc croire que l'ordre venait de sa patronne et obéir.

Irait-elle, rue Frochot, avertir Georges Cransac que mademoiselle Cambremer ne viendrait pas au rendez-vous?

C'était le dernier espoir qui restât à Cécile, et certes, si l'abominable Simancas avait su que Cransac serait informé de l'aventure, il aurait manœuvré autrement, car Cransac, qui connaissait son adresse, ne croirait pas à l'histoire de madame Acton.

Et Cransac qui en voulait déjà à Simancas de l'avoir mal reçu à sa sortie de Mazas, Cransac ne le ménagerait pas, s'il découvrait que ce seigneur transatlantique s'était permis de lui confisquer la jeune fille qu'il aimait.

Mais la Taupier n'avait pu renseigner le marquis sur ce point, puisque, lorsqu'il l'avait reçue, elle ignorait encore que Cransac connaissait Cécile.

Simancas ne tint donc aucun compte de la menace de sa prisonnière. Ses gens lui avaient dit que la femme qui attendait dans un fiacre avait l'air d'une ouvrière, et il ne croyait pas qu'elle eût l'idée d'aller chercher du renfort pour délivrer la fleu s t.

— Eh bien, reprit-il en se frottant les mains, êtes-vous convaincue maintenant que personne ne s'inquiétera de vous?

Cécile ne répondit pas.

Cécile cherchait un moyen, non pas de fuir, mais de mourir, pour échapper au sort que lui préparait son bourreau.

Elle était sans armes, et cette chambre maudite n'avait pas de fenêtres. Elle aurait pu essayer de se briser la tête contre les glaces, mais Simancas l'en aurait empêchée, et d'ailleurs elle n'aurait pas réussi à se tuer du premier coup.

Appeler au secours? A quoi bon? Personne ne serait venu. On n'aurait même pas entendu ses cris. Mieux que les voûtes d'un cachot, les capitonnages et les tentures les auraient étouffés.

Demander grâce? Autant aurait valu implorer un tigre. Encore, le tigre, quand il est repu, dédaigne-t-il quelquefois de dévorer la proie vivante qu'il tient sous ses griffes.

Simancas, lui, ne faisait qu'entrer en appétit. Il jouissait des angoisses de Cécile. Si elle avait pleuré, il aurait bu ses larmes comme le tigre boit du sang.

Et il prenait évidemment plaisir à faire durer la situation, car Cécile était sans défense, et il n'avait qu'à étendre la main pour la prendre. Mais il préférait prolonger les préliminaires du supplice.

Il voyait se peindre sur le doux visage de la jeune fille le dégoût et l'effroi qu'il lui inspirait, et ce spectacle l'excitait de plus en plus.

Il ne tenait qu'à lui d'en finir, mais il trouvait qu'elle n'avait pas encore assez souffert, et il voulut se donner la joie cruelle de la railler avant de la violer.

— Vous avez été bien inspirée de me résister, lui dit-il en ricanant. Si vous m'aviez accordé de bon gré ce que je vais prendre de force, je n'aurais peut-être pas profité de votre soumission, et, si j'en avais profité, mon caprice aurait passé très-vite. Mais vous regimbez, vous vous cramponnez à votre prétendue vertu et vous vous préparez à m'arracher les yeux... Parfait!... c'est justement le piment qu'il me faut pour assaisonner le régal que je vais m'offrir. Si je pouvais espérer que vous ne vous apprivoiserez jamais, je serais au comble du bonheur, car j'aurais trouvé ce que je cherche depuis longtemps... la femme qu'on ne peut posséder qu'en la torturant.

— Lâche! lui cria Cécile.

— Bien!... injuriez-moi, en attendant que vous me griffiez. Vous n'imaginez pas le divertissement que vous me préparez.

Simancas dit cela en se rapprochant sournoisement.

— Lâche! répéta la jeune fille en lui crachant au visage.

Le misérable se rua sur elle, mais elle lui échappa en se baissant, et il alla tomber à genoux sur le divan.

Pendant qu'il se relevait, elle eut le temps de saisir dans le foyer une de ces fortes tiges de fer que les Anglais appellent un *poker* et les Français un tisonnier.

Le bout avait rougi au feu, et, même maniée par une femme, c'était une arme redoutable.

— Si vous avancez, je vous brûle les yeux, dit Cécile, résolue à s'en servir.

— Oh! oh! ricana le misérable, voilà qui n'est pas de jeu, ma fille; il faut que j'en vienne aux grands moyens. C'est toi qui l'as voulu, drôlesse.

En même temps, il pressait le bouton d'une sonnette électrique qui se trouvait à portée de sa main.

— Je vais te faire attacher par mes gens, et quand ils t'auront lié les pieds et les poings, nous verrons si tu seras sage... Je pourrais aussi leur recommander de te bâillonner...

mais j'y perdrais... j'aime mieux t'entendre crier... et personne que moi ne t'entendra.

Cécile se sentait perdue. Le désespoir l'inspira.

Simancas se tenait à distance respectueuse du tisonnier. Il attendait du renfort pour consommer l'attentat, sans s'exposer à perdre la vue.

Un candélabre chargé de bougies brûlait sur la cheminée. Cécile le prit et s'en servit pour mettre le feu aux rideaux de brocatelle qui agrémentaient la tenture.

Tout flamba avant que Simancas, stupéfait, pût lui arracher le flambeau.

Quand il pensa à se jeter sur elle, la fumée emplissait la chambre. Elle lui lança le tisonnier à la tête, et il recula en hurlant de douleur.

La jeune fille profita pour s'esquiver de ce moment de répit.

Elle passa vivement dans la pièce voisine, et elle s'y heurta contre deux valets de pied qui accouraient à l'appel de la sonnette et qui ne pensèrent qu'à secourir leur maître.

Elle se précipita dans l'escalier en criant à pleine voix : Au feu !... au feu !

Les valets avaient négligé de fermer la porte. Cécile put sortir et traversa, en criant plus fort que jamais, le jardin et la cour de l'hôtel.

Au bruit, le concierge avait quitté sa loge et regardait la fumée, qui commençait à s'échapper par une des fenêtres de la façade du pavillon.

Cécile lui passa sous le nez sans qu'il la vît, se glissa dans la loge abandonnée et tira vivement le cordon.

Le battant de la porte cochère s'ouvrit, et elle ne s'attarda point à examiner les progrès de l'incendie.

Elle ne songea qu'à se mettre hors des atteintes de Simancas, qui était très-capable de lancer sa valetaille aux trousses de sa victime.

Elle n'avait, pour être en sûreté, qu'à gagner l'avenue du Bois de Boulogne qui n'était pas loin, et elle y courut.

Elle savait que là elle rencontrerait des voitures, tandis que dans l'allée latérale où aboutit la rue Pergolèse, la circulation devient rare dès la chute du jour, et en décembre, à six heures, il fait déjà nuit depuis longtemps.

Elle passa même de l'autre côté de la chaussée centrale, et, dès qu'elle eut abordé la contre-allée réservée aux piétons, elle se lança à toutes jambes vers l'Arc de triomphe, qu'elle voyait se dresser dans le lointain, et qui lui apparaissait comme un phare apparaît aux marins d'un navire en perdition.

Au delà, c'était Paris vivant et grouillant, Paris où le mouvement ne cesse jamais et où elle était assurée de rencontrer des passants et même des sergents de ville.

Il lui sembla bien entendre qu'on courait après elle, mais elle ne s'arrêta pas pour écouter.

Des voitures filaient comme des météores, des voitures de maître emportant les heureux de ce monde, mais pas un fiacre qu'elle aurait pu arrêter au passage.

Les bourgeois ne vont pas se promener au Bois dans les ténèbres, et les noces, s'il y en avait ce jour-là, étaient déjà attablées chez Gilet, le restaurateur matrimonial de la Porte-Maillot.

Et, bien entendu, Cécile, en sortant de l'hôtel de Simancas, n'avait pas vu au coin de la rue Pergolèse le fiacre qui l'avait amenée.

Évidemment, Joséphine s'était fiée au valet de pied qui était venu, de la part de sa patronne, lui dire de partir.

Il s'agissait de trouver une autre voiture, et une fois qu'elle eut atteint la place de l'Étoile, elle n'eut que l'embarras du choix, car il y a une station au bout de l'avenue des Champs-Élysées.

Enfin, elle était sauvée, et elle ne pensa plus qu'à se faire

conduire rue Frochot, car elle ne voulait pas rentrer chez elle avant d'avoir vu Georges Cransac.

Serait-il encore là ou s'était-il lassé de l'attendre?

Le temps avait marché, pendant qu'elle se défendait contre les assauts de l'infâme marquis. L'horloge de la station marquait sept heures. Elle avait écrit à son ami qu'elle arriverait à six heures et demie, et le trajet allait prendre encore quarante minutes.

Si Joséphine était allée rue Frochot, elle avait dû répéter à Georges ce que lui avait dit le valet de pied, et alors que devait penser Georges de son amie qui, au dernier moment, et sans lui expliquer pourquoi elle avait changé d'avis, lui faisait savoir qu'elle ne viendrait pas?

Certes, il n'en fallait pas davantage pour qu'il crût que Cécile le trompait ou, tout au moins, se moquait de lui.

Cette pensée n'était pas faite pour la remettre des secousses qui venaient de la mettre dans un état d'agitation et d'inquiétude extrêmes.

Elle souhaitait presque de ne pas rencontrer Georges.

Elle se demandait même si elle allait lui raconter l'odieuse scène qu'elle venait de subir.

Comment prendrait-il ce scabreux récit? Et n'irait-il pas provoquer le misérable qui avait voulu la violer?

Un duel pouvait s'ensuivre, et ce duel pouvait coûter la vie à Georges.

Elle finit par s'en remettre au hasard, car tout dépendait de l'accueil qu'il allait lui faire.

Pour commencer, le portier la reçut assez mal.

— Encore une! grommela ce cerbère, quand elle s'informa si M. Cransac était chez lui. Il paraît que c'est le jour des visites.

Et comme elle insistait :

— Je ne l'ai pas vu sortir. C'est au troisième à droite.

Cécile monta, plus troublée que jamais.

« Encore une » signifiait sans doute que Joséphine était venue, peu d'instants auparavant.

Qu'avait-elle dit à Georges? S'était-elle bornée à lui annoncer, sans commentaires, que sa patronne ne viendrait pas?

Cécile ne pouvait pas le deviner, et son cœur battait bien fort quand elle sonna à la porte de son amoureux.

Cransac n'avait jamais eu de valet de chambre, pas plus que Cécile Cambremer n'avait eu de servantes depuis la mort de son père. Cransac se contentait d'une femme de ménage qui n'était plus revenue, depuis qu'on l'avait mis à Mazas, et qui, très-probablement, le croyait encore en prison.

Ce fut lui qui vint ouvrir, un bougeoir à la main, et il changea de visage en voyant la jeune fille.

— Je ne vous attendais plus, mademoiselle, dit-il sèchement.

— Ai-je eu tort de venir? demanda Cécile, très-émue.

— Non, mademoiselle. Seulement vous deviez venir plus tôt. Veuillez entrer, je vous prie.

Il la conduisit dans une pièce qui lui servait autrefois de cabinet de travail, et qui communiquait avec sa chambre à coucher.

Il l'y fit asseoir, mais il resta debout.

— Si vous saviez ce qui m'est arrivé! murmura-t-elle.

— Je le sais, répondit froidement Georges. Vous avez été appelée chez une dame qui voulait vous faire une commande. Vous avez du reste pris la peine de m'écrire hier pour me prévenir que vous iriez chez elle à cinq heures. Mais vous ne m'aviez pas prévenu que vous y resteriez. Aussi ai-je été un peu surpris tout à l'heure d'apprendre que vous ne viendriez pas ce soir.

— Ah! vous avez vu?...

— La femme que je vous ai adressée et dont vous avez bien voulu vous occuper; oui, mademoiselle.

— Et... elle vous a dit?...

— Oh! presque rien. Elle m'a dit que vous l'aviez renvoyée parce que cette dame vous gardait... à dîner, je suppose. Elle allait se lancer dans d'autres explications que je ne désirais pas entendre. Je l'ai congédiée.

— Heureusement, il ignore le reste, pensa Cécile.

Et cependant, elle voyait fort bien qu'il la soupçonnait. Son air glacial, son ton bref, l'affectation qu'il mettait à l'appeler mademoiselle et l'insistance avec laquelle il appuyait sur les mots: « cette dame », tout cela indiquait assez qu'il doutait d'elle.

Pour le convaincre qu'elle n'avait rien à se reprocher, il aurait fallu lui dire la vérité, et jamais elle n'avait si bien compris qu'en ce moment la justesse du dicton populaire : « Toute vérité n'est pas bonne à dire. »

— Je vois maintenant que cette dame s'est résignée à vous rendre votre liberté, reprit Georges, toujours railleur. Je lui en sais gré, puisque vous profitez de sa permission pour me venir voir.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? demanda douloureusement Cécile. Que vous ai-je fait?

— A moi, mademoiselle?... Mais, rien, moins que rien... car vous ne me devez rien... pas même l'exactitude... et vous ne me ferez pas l'injure de penser que je me plains de m'être passé de dîner à cause de vous.

— Non, je crois que vous m'en voulez pour d'autres motifs... des motifs plus graves. Eh bien! si vous avez quelque amitié pour moi, faites-les-moi connaître. Dites-moi de quoi vous m'accusez.

— Je ne vous accuse pas, mademoiselle. Je n'ai pas le droit de vous accuser, et vous n'avez pas de comptes à me rendre... mais j'ai bien le droit de m'affliger, dit Georges avec une émotion qu'il cherchait vainement à cacher. J'ai tort, je le sais... Mais que voulez-vous !... j'avais mis en vous tout mon espoir... je rêvais l'avenir à nous deux... et je me faisais

une joie de commencer ce soir cette douce vie que vous aviez arrangée vous-même. Le rêve s'est évanoui. J'aurais dû m'y attendre.

— Ainsi, demanda lentement Cécile, vous croyez que je vous ai menti... que j'ai inventé cette histoire d'une commande qui m'obligeait à courir à l'autre bout de Paris, à l'heure où j'aurais pu vous rejoindre ici? Convenez que j'aurais été bien maladroite, car rien ne m'obligeait à vous écrire cela, et si j'avais eu l'intention de mal faire, j'aurais choisi un autre moment.

— Vous n'aviez peut-être pas le choix.

— Vous voulez dire sans doute que j'ai dû obéir à un ordre. De qui donc l'aurais-je reçu, cet ordre, moi qui n'en reçois de personne?

Et comme Georges ne répondait pas :

— Soyez franc, dites hardiment que vous supposez qu'un homme m'a donné un rendez-vous auquel je ne pouvais pas manquer.

— Et pourquoi pas? demanda Georges, en regardant fixement la jeune fille, qui ne baissa pas les yeux.

— Vous avez une triste opinion de moi, dit-elle amèrement. Croiriez-vous enfin que je ne vous ai pas trompé, si je vous montrais la lettre que m'a écrite une femme qui l'a signée du nom de Georgina Acton?

— Je ne vous demande pas de me la montrer.

— Et si je vous jurais sur la mémoire de mon père que je suis sortie de chez moi pour aller prendre une commande?

— Je ne douterais plus... mais je vous prierais de m'expliquer comment il se fait que vous m'ayez envoyé la femme qui vous accompagnait et que vous l'ayez chargée de m'annoncer que je ne vous verrais pas ce soir.

— Ce n'est pas moi qui l'ai envoyée.

— Quoi! elle s'est permis d'imaginer cette fable! Dans quel but?

— Elle n'a rien imaginé. Elle a cru ce qu'on lui avait dit.

— Alors, on l'a trompée?... qui?... Parlez, je vous en supplie. Ne me laissez pas dans cette incertitude qui me tue

Vous vous taisez?... Vous ne voyez donc pas ce que je souffre!

Cécile aussi souffrait cruellement.

Pour mettre fin à une situation intolérable, elle n'avait qu'à raconter sa malheureuse aventure, et elle n'osait pas, de peur de mettre Georges aux prises avec Simancas.

Elle s'avisa de risquer un aveu incomplet qui peut-être parerait à ce danger; de dire ce qui lui était arrivé, sans nommer le misérable qui avait voulu abuser d'elle.

— Soit! murmura-t-elle, après un silence; vous allez tout savoir. La lettre que j'ai reçue avait été dictée par un homme pour m'attirer dans un piége. J'y ai été trompée. J'ai cru aller chez une riche étrangère qui avait à me commander une fourniture de fleurs pour l'Amérique.

La preuve que je croyais cela, c'est que j'ai emmené avec moi Joséphine Sureau, que vous avez vue... Je l'ai emmenée pour garder les échantillons de fleurs que j'apportais.

Elle vous l'aurait dit elle-même, si vous aviez consenti à l'écouter.

— J'admets cela, mais... quand vous êtes arrivée à l'adresse indiquée, vous avez dû voir qu'on s'était moqué de vous... qu'il n'y avait pas d'Américaine...

— L'infâme avait tout prévu. Ses domestiques étaient du complot... quand j'ai demandé madame Acton, on m'a répondu qu'elle demeurait là et qu'elle m'attendait... je ne pouvais pas deviner ce qui allait se passer... J'ai dit à Joséphine de rester dans le fiacre qui nous avait amenées... j'ai même eu la précaution de lui recommander de me faire appeler si je tardais trop à revenir...

— Et au lieu de se conformer à vos instructions, elle a déserté son poste... elle qui vous doit tout!

— Ce n'est pas cela. Un valet est venu, — en affirmant qu'il venait de ma part, — lui dire que je n'avais plus besoin

d'elle et qu'elle pouvait s'en aller. La pauvre femme l'a cru, et si elle s'est fait conduire chez vous, c'est qu'elle savait que vous m'attendiez. Je le lui avais dit avant de partir avec elle pour ce fatal voyage...

— Que ne l'ai-je donc interrogée! s'écria Georges, en se frappant le front.

— Hélas! elle n'aurait pas pu vous apprendre à quel danger j'étais exposée.

— Apprenez-le-moi donc!

— Vous ne devinez pas quel danger peut courir une jeune femme livrée sans défense aux violences d'un monstre?... Ce n'est ni à son argent ni à sa vie qu'on en veut.

— Quoi! cet homme a osé...

— Je n'avais pas de défiance!... J'ai été conduite dans un pavillon isolé, au fond d'un jardin. On m'y a laissée seule... Je me suis aperçue qu'on m'avait trompée et j'ai voulu fuir, mais j'étais enfermée... alors, un homme est entré...

— Ah! c'est épouvantable!

— Il a commencé par m'outrager... en paroles. Il a eu l'audace de me dire qu'il m'avait achetée... que je lui appartenais, puisqu'il avait payé très-cher le droit de faire de moi ce qu'il lui plairait.

— Mais... il ne s'en est pas tenu là?...

— Je lui ai craché au visage... alors, il s'est rué sur moi...

— Et vous avez succombé dans une lutte inégale!

— Non! répondit énergiquement Cécile.

— Comment donc avez-vous pu lui échapper?

— J'ai pris un flambeau et j'ai mis le feu aux tentures de l'appartement. Je me suis brûlé les mains, mais les valets sont accourus, et j'ai pu fuir.

Georges tomba à genoux et les prit dans les siennes, ces mains qui portaient les traces des morsures de l'incendie; il les arrosa de ses larmes, il les couvrit de baisers.

— Et moi qui vous accusais! murmura-t-il.

Puis, se redressant tout à coup :

— Son nom! Le nom de ce misérable? demanda-t-il brusquement.

— Son nom? répéta Cécile; mais... je ne le sais pas.

— Comment! s'écria Georges, vous êtes allée chez lui, et vous ne savez pas comment il s'appelle!...

— Pardon! je suis allée chez madame Acton.

— Vous savez du moins où se trouve la maison?

— Oui... près du bois de Boulogne.

— Donnez-moi l'adresse exacte.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Je veux châtier le misérable.

— C'est-à-dire le provoquer... vous battre avec lui. Vous ne ferez pas cela.

— Je le ferai... à moins que je ne me trouve en face d'un de ces hommes avec lesquels on ne peut pas se battre sans s'avilir.

— C'est précisément le cas... il a agi comme un scélérat de bas étage, et il mérite d'être traité comme tel.

— Vous avez raison. Il a commis un crime prévu par la loi. Eh bien, je le dénoncerai à la justice, qui l'enverra au bagne. Ce sera mieux ainsi.

— Tout le monde saurait que je suis restée une heure à sa merci... et il ne lui en coûterait guère de me calomnier... il dirait que je lui ai cédé, et je ne pourrais pas prouver le contraire... Non... non... je ne veux pas que vous le provoquiez.

— Alors, il faut que je le tue, dit froidement Georges.

— Il refusera de se battre... il niera tout... il jurera que je suis venue chez lui de mon plein gré. Je vous supplie de ne pas le voir.

Georges pâlit; ses traits se contractèrent.

— C'est bien, reprit-il, d'une voix altérée. Je m'abstiendrai, puisque vous l'exigez. Libre à moi de penser ce qu'il me plaira de votre obstination à me cacher l'adresse de ce monsieur. Ah! tenez, mademoiselle, vous auriez mieux fait

de ne pas me raconter cette histoire. Rien ne vous y obligeait.

— Rien, en effet, et c'est bien la preuve qu'elle est vraie. Si j'avais voulu mentir, il m'eût été facile d'en inventer une autre plus plausible pour me justifier d'être en retard.

— On ne s'avise jamais de tout. Vous espériez que je me contenterais de celle-là, et maintenant que vous me voyez résolu à pousser l'affaire jusqu'au bout, vous cherchez à m'arrêter... je commence à comprendre...

— Vous croyez que je vous trompe... il me manquait cette douleur. Mon Dieu! que faut-il donc faire pour vous convaincre que je n'ai rien à me reprocher?

— Il faut me donner l'adresse que vous me refusez.

— Pour que vous alliez jouer votre vie contre celle d'un infâme!... non... mieux vaut que je meure. Plus tard, vous apprendrez peut-être que je n'étais pas coupable et vous me pleurerez.

— Comment pourrais-je ajouter foi à votre récit? sais-je seulement si, comme vous le prétendez, vous avez vraiment reçu cette lettre signée d'un nom anglais?

Si vous l'aviez reçue, vous me la montreriez.

Cécile n'y tint plus. Perdre l'amour de Georges et rester sous le poids de son mépris, c'était trop.

Elle se leva et tira de son corsage une enveloppe qui portait le timbre de la poste et qu'elle remit à Georges.

— La voici! dit-elle. Me croirez-vous maintenant?

Georges la prit et murmura en regardant la suscription:

— Avenue de Laumière, 22! Comment cette étrangère a-t-elle pu savoir où vous demeuriez?

— Lisez la lettre. Vous y verrez que celle... ou celui... qui l'a écrite a été renseigné par un négociant pour lequel je travaille depuis longtemps.

Georges la tira de l'enveloppe. Sa main tremblait et sa vue se troublait, tant il était ému.

Il alla tout de suite à la signature qui ne lui apprit rien, puisqu'elle était fausse; mais à côté de la signature il y

avait l'adresse : Rue Pergolèse, au coin de l'avenue du Bois de Boulogne.

En lui remettant la lettre pour se justifier, Cécile avait oublié qu'elle lui livrait l'indication qui allait le mettre à même de se couper la gorge avec l'homme qui avait essayé de la violer.

— Lui! s'écria-t-il; c'est lui qui vous a tendu ce piége infâme!... ah! je vais donc enfin pouvoir me venger de ce vil coquin. Je le tiens, cette fois.

— Que voulez-vous dire? demanda Cécile qui ne connaissait pas les anciens griefs que son amoureux avait contre son bourreau.

— Je veux dire que cet homme m'avait déjà traité indignement, et qu'il me payera d'un seul coup toutes les offenses que j'ai reçues de lui.

— Dans quelles circonstances vous a-t-il donc insulté? Vous devez vous tromper.

— Non, je ne me trompe pas. Au coin de la rue Pergolèse, à gauche, en entrant par l'avenue, il n'y a qu'un hôtel, et cet hôtel appartient à ce Simancas.

— Simancas?

— Oui, un Espagnol, qui se donne le titre de marquis et qui se fait appeler « général » par ses laquais.

L'homme que vous avez vu est un étranger, n'est-ce pas?

— Je le crois, mais...

— Comment est-il de sa personne?

— Assez grand... large d'épaules... très-brun... il porte toute sa barbe... une épaisse barbe noire.

— C'est lui! vous dis-je. Où vous avait-il donc vue quand il a combiné ce plan pour vous attirer chez lui?

— Nulle part... ou du moins, moi, je ne l'avais jamais vu, j'en suis sûre.

— Alors on a dû vous signaler à lui. Il paye d'ignobles femmes pour découvrir des jeunes filles honnêtes et pauvres. Mais laquelle s'est permis de...

— Comment le devinerais-je? l'écriture de cette lettre m'est complétement inconnue.

Georges l'examina avec plus d'attention, cette écriture qui était bien celle d'une femme, et la réflexion de Cécile fut pour lui un trait de lumière.

— Je la connais, moi! s'écria-t-il; c'est celle de Juliette.

— Juliette? répéta Cécile, comme si ce prénom lui eût rappelé un souvenir encore vague.

— Oui, Juliette... une créature que j'ai connue autrefois... pour mon malheur.

— Elle a été votre maîtresse?

— Et celle de beaucoup d'autres; mais j'ai eu, je l'avoue, le tort de m'afficher avec elle... et elle m'a récompensé en me diffamant partout. Elle me hait, et je le lui rends bien. C'est moi qu'elle a voulu atteindre en vous livrant à Simancas.

— Vous lui aviez donc parlé de moi?

— Jamais. Je ne l'ai pas revue depuis que je vous connais.

— Alors, comment a-t-elle pu?...

— Qui sait?... elle vous a peut-être rencontrée dans la rue... Votre beauté l'aura frappée... et comme elle est descendue jusqu'à se faire la pourvoyeuse d'un riche débauché, elle vous aura suivie...

— Je m'en serais aperçue, comme je me suis aperçue que cet homme nous guettait quand j'étais avec vous sur mon balcon.

Le souvenir que la jeune fille évoquait fit naître un soupçon dans l'esprit de Georges Cransac. Cet espion, c'était le valet et l'âme damnée de Cornaline. La dompteuse s'était-elle donc entendue avec Juliette pour conspirer la perte de Cécile, leur rivale? Georges avait bien de la peine à admettre que ces deux créatures se fussent concertées, et pourtant il savait qu'elles se connaissaient depuis la scène de la ménagerie.

A telles enseignes que Juliette avait appris à Cornaline qu'il demeurait rue Frochot.

Cécile, très-émue, réfléchissait.

— Comment se nomme cette femme? demanda-t-elle.

— Juliette... je viens de vous le dire.

— Juliette... qui?

— Juliette Taupier.

— Ah! soupira Cécile, en cachant sa figure dans ses mains, j'avais deviné.

— Quoi donc?

— Son amant, c'est...

— Achevez!

— C'est l'homme qui m'a trahie et que j'ai tant aimé. Je ne voulais pas croire à tant d'infamie... maintenant, je comprends tout. Il a parlé de moi à sa nouvelle maîtresse, et ils ont formé, à eux deux, l'ignoble projet de me livrer à cet homme.

— Si je vous disais que je l'ai vu avec Juliette, le lâche drôle qui vous a abandonnée! Il s'appelle Arthur.

— Comment savez-vous cela?

— J'ai entendu Juliette l'appeler par son petit nom... et, comme elle m'a insulté devant lui, je l'ai souffleté et il a gardé le soufflet.

Cécile rougit de honte pour celui qu'elle avait adoré. Et ce sentiment bien féminin ne lui nuisit pas auprès de Georges Cransac, qui avait le cœur assez haut placé pour le comprendre.

— Je me demande comment je n'ai pas reconnu le portrait que j'ai trouvé chez vous, reprit-il, dans l'espoir de distraire la jeune fille de la pénible impression qu'elle venait d'éprouver.

— Je pensais vous avoir dit qu'il est méconnaissable depuis qu'il a coupé ses moustaches, répondit-elle. Mais vous l'avez vu, ce portrait. Je vous ai prié de l'emporter, parce que je ne voulais plus l'avoir devant les yeux. Je vous prie maintenant, non pas de le briser ou de le brûler..., je vous prie de le jeter dans un égout.

Les yeux de Cécile lançaient des éclairs, et si Georges eût encore douté d'elle, la colère qui la transportait l'aurait convaincu qu'elle n'avait rien à se reprocher.

La noble fille qui s'indignait ainsi contre un être vil ne pouvait pas mentir.

— Non, dit-il, je le garderai, ce portrait. Il me servira peut-être plus tard, puisque je sais où trouver l'original. Mais rassurez-vous, mademoiselle..., je ne m'en prendrai pas à ce drôle ni à sa compagne. Ceux-là ne relèvent que de la police.

C'est à Simancas que je m'en prendrai.

— Pourquoi? dit vivement Cécile. Il ne vaut pas mieux que ses complices. Il n'est donc pas plus qu'eux digne de votre colère.

— Il a ce qu'ils n'ont pas..., une situation sociale qui l'oblige à ne pas se dérober quand on lui demande satisfaction d'une offense.

— Êtes-vous donc résolu à le provoquer, malgré mes supplications, malgré mes larmes?

— Plus résolu que jamais. J'ai un vieux compte à régler avec lui. Je réglerai le nouveau en même temps.

— Mais c'est moi qu'il a offensée, moi seule..., car il ne savait pas que vous m'... que vous me connaissiez.

Cécile avait failli dire « que vous m'aimiez ».

— Allez-vous prendre sa défense? dit brusquement Georges.

— Non, certes; mais je prévois ce qu'il vous répondra... Il vous répondra que je ne suis ni votre femme légitime, ni... votre maîtresse... que mes griefs contre lui ne vous regardent pas.

— Oh! je ne m'amuserai pas à discuter avec lui. Je le souffletterai, et s'il n'est pas le dernier des lâches, il faudra bien qu'il se batte...

Georges oubliait les sages paroles de son ami Valbrec qui lui avait prédit que les gens informés de sa mésaventure

judiciaire refuseraient de croiser le fer avec un homme soupçonné de faux et relâché, faute de preuves.

Or, Simancas était de ceux-là, et de la façon dont il avait reçu Cransac sortant de Mazas, on pouvait hardiment conclure qu'il opposerait cette fin de non-recevoir à une provocation de Cransac, alors même que cette provocation serait suivie de voies de fait.

Mais Cécile ignorait cela. Cécile n'avait qu'une pensée : empêcher une rencontre qui serait peut-être fatale à l'homme qu'elle adorait.

— Encore une fois, je vous le demande en grâce, dit-elle en lui prenant les mains, n'exposez pas votre vie pour moi. Ne faites pas à ce misérable l'honneur de lui proposer un duel.

— Prenez garde, dit Georges avec une certaine amertume, Si vous insistez, je finirai par penser que vous vous intéressez à lui et que vous avez peur que je le tue.

— Oh ! dit Cécile, indignée.

— Qui sait ? reprit ironiquement Georges, c'est peut-être pour lui que vous tremblez... Eh bien, vous n'auriez pas tort, car je suis de première force au pistolet; je tire très-bien l'épée... et je ne le ménagerai pas, ce seigneur d'outre-mer qui prétend traiter la France en pays conquis et nos femmes comme les esclaves qu'il fait fouailler là-bas sur ses terres.

Est-ce sa prestance et ses grands airs qui vous ont plu?... ou le luxe de son hôtel qui vous a séduite?

— Ne blasphémez pas ! dit Cécile. Vous savez bien que je le méprise et que je vous aime.

— Vous m'aimez ! s'écria Georges en l'attirant à lui; c'est la première fois que vous me le dites. Je vous croirais, si vous me le prouviez... et je pourrais céder à vos prières, si j'étais votre mari ou votre amant, mais...

Cécile, éperdue, lui ferma la bouche avec un baiser. Leurs lèvres se rencontrèrent, comme elles s'étaient rencontrées

sur le perron de la maison de briques; mais cette fois Cécile ne prenait pas Georges pour un autre, et c'était bien à lui qu'elle se donnait.

Elle se donna tout entière, et Georges, ivre de bonheur, lui rendit ses transports.

Ils eurent vite fait d'oublier le passé, l'avenir et les misérables qui conspiraient contre leurs amours.

Ce soir-là, Georges ne rentra pas au Grand-Hôtel, et Cécile ne revint pas à Belleville.

Simancas n'avait certainement pas prévu que sa tentative de viol aurait pour résultat final de jeter Cécile dans les bras de Georges Cransac.

VI

Le bonheur chasse les idées noires et réconforte les cœurs.

Cransac, qui était depuis quelques jours le plus heureux des amants, voyait maintenant tout en beau et ne doutait pas d'en avoir fini avec les aventures fâcheuses.

Plus d'inquiétudes, plus d'hésitations.

Il avait pris son parti d'être riche et de ne cacher sa fortune à personne, pas même à Cécile Cambremer, qui s'était résignée, non sans peine, à la partager.

Elle comprenait qu'en continuant à rester isolée, elle serait toujours exposée aux attaques de ses lâches ennemis, et elle aimait trop Georges pour lui refuser la satisfaction de demeurer avec lui.

Seulement, elle avait obtenu qu'elle n'abandonnerait pas son état de fleuriste, qui assurait son indépendance.

Il était convenu qu'elle dirigerait de loin les travaux de ses ouvrières, et que Joséphine Sureau les surveillerait de près.

Ce beau projet semblait quelque peu chimérique à Georges Cransac, mais il avait été obligé d'en passer par là.

Il comptait bien organiser tout autrement cette existence à deux, plus tard, lorsqu'il aurait loué et meublé un appartement convenable.

Il en cherchait un, et, en attendant, Cécile habitait avec lui, rue Frochot, au grand ébahissement du concierge qui était devenu souple comme un gant, depuis qu'il savait que M. Cransac était beaucoup plus riche que son propriétaire.

Les deux amoureux vivaient là comme deux nouveaux mariés, et leur lune de miel était sans nuages.

Ils allaient manger au restaurant; le portier faisait leur ménage, et Cécile s'accommodait fort bien de cette vie d'étudiants.

Georges lui avait raconté l'histoire de son arrestation et de son séjour à Mazas, mais il s'était bien gardé de lui dire comment la fortune lui était venue. Il lui avait répété le mensonge de l'héritage anonyme, et elle y avait cru naïvement.

L'or et les billets de banque rapportés du dernier voyage au pavillon de briques étaient maintenant serrés dans un coffre-fort acheté par Georges et scellé contre le mur de sa chambre à coucher où jamais caisse n'était entrée, par l'excellente raison que ceux qui l'avaient occupée avant lui n'avaient rien à mettre sous clef.

Et Georges, dès le premier jour, en l'absence de Cécile, avait procédé lui-même au déménagement de son trésor provisoirement déposé dans l'armoire à glace de son logement du Grand-Hôtel.

Il n'avait pas parlé à sa maîtresse des velléités qu'il avait de faire bâtir à Montmartre, mais il avait acquis le terrain, et, par son ordre, on était en train de l'entourer de clôtures qui empêcheraient les voleurs et les vagabonds d'y entrer.

Donc, plus de soucis de ce côté pour Cransac, qui tenait beaucoup, et pour cause, à être maître chez lui.

De Simancas et de ses complices, il n'avait cure. L'insuccès de leurs abominables projets avait dû les décourager, et c'eût été folie que d'aller leur chercher noise.

Il ne faut pas réveiller le chat qui dort, dit un proverbe fort sage.

Cransac souhaitait même de ne jamais les trouver sur son chemin, car, en les voyant, il se serait peut-être laissé emporter par un mouvement de colère qui aurait pu avoir des suites regrettables.

Par surcroît de chance, il était délivré aussi d'une autre préoccupation assez sérieuse.

La fête de Montmartre était finie. Les forains avaient plié bagage, y compris les montreurs de bêtes féroces, et Cransac ne craignait plus de rencontrer dans ces parages Cornaline, qui avait déguerpi comme les autres, le lendemain du jour où Cécile n'était pas rentrée à Belleville.

Cransac ne se souvenait plus d'avoir entendu, en dînant chez Brébant avec Valbrec et ses amis, ces messieurs bien informés dire que la dompteuse du boulevard de Clichy allait débuter prochainement sur un des théâtres de Paris, et il croyait qu'elle était allée donner des représentations dans les foires de province.

Du reste, il n'avait pas renoncé au journalisme. Cécile, qui redoutait pour son amant l'oisiveté, le pressait de s'y faire une place, et il ne répugnait pas à essayer d'y entrer.

Depuis son changement d'existence, Cransac avait fort peu vu Valbrec.

Quand on vit maritalement avec une femme, on délaisse toujours plus ou moins les anciens camarades, et Valbrec, fort affairé, ne s'était pas beaucoup préoccupé de la disparition de son jeune ami.

De tous les convives du joyeux dîner, Cransac n'avait revu que Lourdier, le courtier d'annonces, pour l'accompagner chez le notaire et pour lui payer les cinq mille francs perdus à l'écarté.

Cransac quittait le moins qu'il pouvait sa maîtresse. Ce fut elle qui, avec son instinct de femme, comprit très-vite que pour s'aimer toujours, il ne faut pas être toujours ensemble.

Et un beau matin, après déjeuner, elle s'avisa de lui dicter un programme nouveau pour la journée qui commençait.

Elle avait décidé qu'elle irait seule à l'atelier donner ses instructions à Joséphine, pendant que Georges irait au journal, afin de s'entendre avec Valbrec au sujet de sa future collaboration.

Georges passerait son après-midi à la rédaction, et les deux amants se retrouveraient, pour aller dîner au Café Anglais et ensuite au spectacle.

On donnait justement, ce soir-là, une nouvelle pièce à la Porte Saint-Martin, et Cécile, qui n'avait jamais assisté à une première représentation, tenait beaucoup à ne pas manquer cette occasion.

Il fut donc convenu que Georges irait immédiatement retenir des places, s'il en restait encore à louer. Et les amoureux se séparèrent avec regret, quoiqu'ils fussent assurés de se revoir bientôt, rue Frochot, où ils s'étaient donné rendez-vous, à cinq heures, pour s'habiller comme il convient, quand on va au théâtre, un soir de première.

Le journal était installé dans un entre-sol du boulevard des Italiens, et Valbrec n'y arrivait jamais avant trois heures. Georges avait donc tout le temps de passer d'abord à la Porte Saint-Martin, et il y alla à pied, sans se presser, en fumant son cigare.

Au bureau de location, on lui dit qu'il n'y avait même plus un seul strapontin disponible.

Il ne s'agissait pourtant que d'une pièce à spectacle, — genre féerie, — et ce n'était certes pas un événement littéraire, mais il n'en faut pas davantage pour faire courir tout Paris.

Du reste, Georges se souciait si peu de ce qu'on jouait qu'il ne regarda même pas les affiches.

Il ne tenait qu'à être agréable à sa chère maîtresse, et il enrageait de ne pas pouvoir satisfaire le premier désir qu'elle eût encore exprimé.

Mais, à Paris, on trouve toujours moyen de se passer une fantaisie, quand on veut y mettre le prix.

Cransac, en sortant du bureau, fut accosté sur le trottoir par un individu, cravaté de rouge, qui lui proposa de lui vendre deux cents francs le coupon d'une avant-scène du rez-de-chaussée.

Depuis qu'il avait fait taire la voix de sa conscience, Cransac ne regardait plus à l'argent.

Il suivit dont cet industriel chez un marchand de vin du voisinage, et le marché fut conclu sur le zinc du comptoir.

Deux cents francs, ce n'était pas trop cher pour que Cécile fût contente. Elle ne l'aurait pas été, si elle avait su combien son Georges avait payé la loge; mais il se promettait de ne pas le lui dire, et il se faisait une fête de lui donner un plaisir nouveau pour elle.

Il savait bien, d'ailleurs, qu'en la conduisant là, il allait afficher sa liaison.

Cécile était trop belle pour passer inaperçue dans une salle bondée de spectateurs de tous les mondes. Elle serait certainement très-remarquée, et les gens qui connaissaient Cransac ne manqueraient pas de s'étonner de le voir en si charmante compagnie.

Mais puisqu'il était résolu à ne plus cacher ses amours, il fallait bien qu'il en vînt tôt ou tard à se montrer avec Cécile à ses amis et à ses ennemis.

Autant valait commencer tout de suite.

Il comptait même expliquer préalablement sa nouvelle situation à Valbrec, qui jusqu'à présent n'avait jamais entendu parler de la fleuriste de l'avenue de Laumière.

Valbrec n'était pas sévère sur le chapitre des mœurs, et

il trouverait tout naturel que son jeune camarade, passé millionnaire par un coup du sort, se liât avec une jolie fille.

Georges, n'ayant ni famille ni femme légitime, n'était pas tenu de se gêner, et les motifs qui auraient pu l'empêcher de s'exhiber publiquement à côté de sa maîtresse n'étaient pas connus de Valbrec, car Valbrec croyait fermement à l'héritage.

Arrivé au journal, Georges fit passer sa carte et fut introduit dans le cabinet de son ami, une pièce assez mal meublée qui communiquait avec la salle de rédaction ouverte aux allants et venants.

Valbrec allait commencer à écrire sa chronique, mais il ne demandait qu'à remettre son travail, car il n'était pas de ceux qui s'empressent à la besogne, et de plus il était charmé de revoir Georges, après une éclipse de quelques jours.

— Que diable es-tu devenu depuis notre dîner chez Brébant? s'écria-t-il. Je commençais à me demander si tu étais retourné à Londres pour y palper le reste de ce capital qui t'est tombé du ciel.

— Non, dit Georges, que les questions relatives à l'héritage miraculeux gênaient toujours un peu; je n'ai pas été obligé de traverser encore une fois la Manche. Mon banquier de là-bas m'a envoyé les fonds, et tous mes comptes avec lui sont réglés.

— Bravo! ta fortune sera beaucoup mieux placée en France, où tu l'auras sous la main.

Et quand Georges eut pris place près de la table en bois noir sur laquelle rédigeait le chroniqueur :

— J'ai eu de tes nouvelles par Lourdier. Il paraît qu'il t'a collé son terrain de la butte Montmartre.

— Oui... quoique je n'en eusse guère envie. Je me suis laissé entortiller.

— Et tu vas faire bâtir, m'a-t-il dit.

— Oh! je ne suis pas encore décidé.

— Je te conseille d'y regarder à deux fois. Lourdier est un bon garçon, mais il est plus malin que toi, et si tu te lances dans des constructions sur les plans de son ami Thomas, qui est architecte, tu y laisseras des plumes. Loue donc tout bonnement un bel appartement dans un beau quartier.

— J'en cherche un.

— A la bonne heure! Installe-toi et fais la fête, sans te mettre sur le dos la lourde charge d'un hôtel. L'argent de poche, il n'y a que ça, mon cher!

— C'est mon avis.

— Et pour moi, c'est un principe. Mets-le en pratique, et tu t'en trouveras bien.

Maintenant, conte-moi ce que tu as fait ces jours-ci. J'espère que tu n'as pas recommencé à jouer. L'écarté ne t'a pas réussi... et une autre fois, tu ne t'en tirerais peut-être pas pour quelques billets de mille.

— Où aurais-je joué? Je ne suis plus d'aucun cercle.

— C'est juste, murmura Valbrec, qui se rappela un peu tard l'affront que Georges avait essuyé rue Volney. Parlons d'autre chose. Tu as renoncé, j'espère, à *faire de la copie?*

— Mais non. Je venais justement te demander à quoi je pourrais être bon ici.

— A tout, je n'en doute pas, car tu es très-intelligent, mais autant vaut dire à rien.

— Je ne comprends pas.

— Mon cher, les aptitudes générales ne servent pas à grand'chose dans le journalisme. Pour y réussir, il faut s'y créer une spécialité, et je n'aperçois pas quelle serait la tienne.

— Tu m'avais parlé d'écrire des chroniques...

— Si ça t'amuse, je n'y vois pas d'inconvénient, et tu peux essayer. Mais je te prédis que tu t'en dégoûteras vite. Ah! si tu étais pauvre, si tu avais besoin de rédiger pour vivre, tu arriverais peut-être. Mais on n'accroche le succès que

lorsqu'on est aiguillonné par la nécessité, et, entre nous, mon vieux, un journaliste amateur, ça ne compte pas.

J'en connais, parbleu! et qui ne sont pas plus bêtes que d'autres. On les utilise en les envoyant faire du reportage dans le grand monde, parce qu'ils savent s'habiller et se présenter. Ils ont l'agrément de s'intituler publicistes, mais ils ne sont pas et ils ne seront jamais du métier. Chez nous, c'est comme dans la diplomatie, où, pour avancer, il faut être *de la carrière.*

— Pourquoi cherches-tu à me décourager?

— Tu te trompes. Je cherche à t'éclairer. Voyons! te sens-tu d'humeur à écrire pour l'unique plaisir de voir ta prose imprimée?

— Non, mais...

— Ou bien à aller *interviewer* les personnalités politiques et littéraires?

— Encore moins.

— Alors, contente-toi d'être heureux en jouissant de ta fortune, et si la démangeaison d'écrire te tourmente, eh bien, écris des livres. Ça t'occupera, et il n'est pas impossible que tu aies dans le ventre une belle œuvre.

Mais, je te le répète, ne te fais pas journaliste.

— Tu m'as tenu un tout autre langage, quand je t'ai rencontré après ma mésaventure.

— Parce que, à ce moment-là, tu étais sans ressource. La misère t'aurait fait faire des miracles. Mais maintenant que tu roules sur l'or, tu perdrais à écrivailler un temps que tu peux employer beaucoup mieux.

Prends une maîtresse et choisis-la bien. Tu n'auras pas de peine à trouver mieux que Juliette Taupier, je te l'ai déjà dit dans le temps.

— J'ai trouvé.

— Que ne le disais-tu plus tôt! Tu m'aurais épargné l'ennui de te prêcher, moi qui n'aime pas les sermons. Eh bien! amuse-toi avec elle tant que tu pourras et laisse les vani-

teux essayer de se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas.

Elle est jolie, hein?

— Adorable, mon cher.

— Ce n'est pas elle, je suppose, qui t'a mis en tête d'écrire dans un journal?

— Mais si. Elle ne veut pas d'un amant oisif.

— Bon! l'oisiveté est la mère de tous les vices, c'est connu! Tu as là une maîtresse bien raisonnable... et bien naïve de se figurer que, riche comme tu l'es, tu vas travailler sérieusement. A quel monde appartient-elle? Serait-ce une femme de lettres?... Je te plaindrais.

— Pas du tout. C'est une fleuriste.

— Une fleuriste comme on n'en voit guère, alors. Très-bien! ça ne tire pas à conséquence. Ces velléités littéraires lui passeront... et à toi aussi.

— Peut-être... mais ma liaison avec elle ne passera pas. Nous vivons en ménage.

— Raison de plus pour se brouiller!... le collage, diable! c'est toujours grave... Enfin, si ça t'amuse!... Alors, tu veilles avec un soin jaloux sur ce trésor? Tu le caches à tes amis?

— Pas du tout. Tu la verras.

— J'en serai ravi... surtout si, quand je l'aurai vue, tu me permets de te dire franchement ce que j'en pense.

— Tu n'en penseras que du bien, j'en suis sûr.

— Ces amoureux ne doutent de rien, ma parole d'honneur!... et tu me fais l'effet de l'être rudement... amoureux. N'aie pas peur, je n'entreprendrai pas de te guérir. J'y perdrais mes peines. Va, mon fils! Fourre-t'en jusque-là, de ta fleuriste. Tâche seulement de ne pas faire trop de bêtises pour elle. Ces histoires-là finissent toujours par s'arranger. La femme se charge de les dénouer.

Un peu piqué d'entendre son vieux camarade parler si légèrement de Cécile, Cransac allait protester qu'il ne s'agissait pas d'une amourette passagère, mais il s'aperçut que

Valbrec faisait des signes à quelqu'un qui venait d'entrer dans la salle voisine dont la porte était ouverte.

— Excuse-moi, dit Valbrec, je remplace aujourd'hui le secrétaire de la rédaction qui est allé se *ballader* je ne sais où, et il faut que je m'occupe des affaires du journal.

Et il cria au nouvel arrivé :

— Entrez, mon cher Saintonge!... Vous ne me dérangez pas du tout. Je suis avec un ami.

Qu'est-ce que vous m'apportez d'intéressant?

L'interpellé se montra sur le seuil du cabinet, et Cransac vit un garçon d'une mise assez négligée, porteur d'une figure aussi fatiguée que son paletot, mais intelligente et fine :

— Je te présente notre chef du reportage.

Cransac s'inclina, en se préparant à lever le siége.

— J'ai deux affaires, dit Saintonge : une grosse et une petite. Elles ne sont pas d'hier, ni l'une ni l'autre, mais il n'y a que moi qui les ai.

— Voyons! dit Valbrec.

— D'abord, l'incendie de l'avenue du Bois de Boulogne. Le feu a pris dans un pavillon isolé qui a flambé comme une boîte d'allumettes... pas une boîte d'allumettes de la régie...

— Dites donc, Saintonge! elle a traîné dans tous les journaux, votre nouvelle. Ce n'est pas une primeur que vous me servez là, c'est une conserve.

— Attendez un peu! Les journaux ont raconté que le sinistre était dû à l'imprudence d'un valet de pied qui tenait une bougie et qui s'est trop approché d'un rideau de dentelles. Eh bien, ils se sont tous fourré le doigt dans l'œil. Le feu a été mis exprès... par une femme.

— Pardon!... ne vous embarquez pas dans une fausse nouvelle qui nous ferait condamner pour diffamation.

Êtes-vous sûr du fait?

— Je le tiens d'un domestique chassé à la suite de l'accident.

— Et il vous a nommé la femme?

— Non, il ne la connaît que de vue, mais il m'a raconté l'histoire, et elle est drôle. Une fillette que le patron de la case avait attirée chez lui et qu'il a essayé de violer. La petite s'est rebiffée, et, en brûlant l'établissement, elle a réussi à sauver sa vertu... vous comprenez maintenant pourquoi le marquis n'a pas porté plainte contre l'incendiaire.

— Quel marquis?

— Le général marquis de Simancas, parbleu! celui qui a ce bel hôtel au coin de la rue Pergolèse. Il a manqué y passer, l'hôtel, et cet hidalgo a failli être rôti.

— Tiens, s'écria Valbrec, en regardant Georges, c'est ton homme, mon cher!

— Monsieur connaît le personnage? demanda Saintonge.

— Oh! fort peu, balbutia Cransac, très-t: oublé.

— Tu le connais assez pour ne pas le porter dans ton cœur, reprit Valbrec; et voici une belle occasion de te venger de ses mauvais procédés. Veux-tu que je lui décerne dans le journal un éreintement de première classe? Il ne l'aura pas volé, et ça plaira à nos lecteurs, car tout le monde déteste ce rastaquouère.

Saintonge pourrait commencer, ce soir, par quelques lignes bien senties, qu'il glisserait parmi les *faits divers*... « grand scandale, ces jours-ci, dans un hôtel princier de l'avenue du Bois de Boulogne... premier acte d'un drame qui se dénouera peut-être en cour d'assises... *à huis clos*... »

Demain, je ferais, dans ma chronique, une charge à fond contre les étrangers qui infestent Paris.

Et au cas où Simancas viendrait demander des explications, je me chargerais de le recevoir... à moins que tu ne préfères prendre l'affaire à ton compte.

Cransac ne se pressa pas de répondre, partagé qu'il était entre deux sentiments opposés.

D'une part, il se réjouissait d'entendre un homme désintéressé dans la question confirmer le récit de Cécile Cambremer.

Elle avait dit la vérité, la noble jeune fille, et elle n'avait dû qu'à sa rare énergie d'échapper aux violences de ce misérable.

Mais à un autre point de vue, Cransac ne pouvait pas souhaiter que son ami cassât les vitres en écrivant un article à sensation contre Simancas.

Simancas s'était tu sur une aventure où il n'avait pas joué le beau rôle ; mais si on le poussait à bout, il accuserait Cécile d'avoir mis le feu au pavillon où il l'avait attirée, et il n'hésiterait pas à jurer qu'elle y était venue volontairement.

— Eh bien ? demanda Valbrec. Qu'en penses-tu ?

— Je préférerais une autre vengeance, répondit Cransac, J'ai contre cet homme des griefs personnels...

— Et tu aimes mieux te venger toi-même. Tu as peut-être raison... d'autant que le journal, en attaquant ce vilain marquis, s'exposerait à perdre un procès. Le valet qui a renseigné Saintonge nous lâcherait à l'audience ; on ne retrouverait pas la femme persécutée, et Simancas obtiendrait des dommages et intérêts.

Décidément, nous ne dirons rien. Ce sera plus prudent. Nous avons parlé de l'incendie ; nous ne parlerons pas de l'incendiaire, ni des dessous de cartes.

— Comme vous voudrez, murmura le reporter.

— Voyons la seconde affaire que vous m'apportez, mon cher Saintonge.

— Celle-là est plus sérieuse, il s'agit de l'individu qu'on a assommé, l'autre jour, tout en haut des buttes Montmartre.

Cette fois, Cransac pâlit. Il semblait, en vérité, que ce collecteur de nouvelles prît plaisir à jeter, comme on dit, des pierres dans son jardin.

L'homme assommé, c'était, à n'en pas douter, le gredin que Cransac avait tué d'un coup de bâton, la nuit de sa dernière visite au trésor du forçat.

Les joies de la lune de miel lui avaient presque fait oublier ce tragique épisode. Il y pensait encore de temps à autre, et

il y pensait sans remords, puisqu'il était dans le cas de légitime défense, lorsqu'il avait frappé ce bandit, mais il espérait bien que le public ne s'occuperait pas beaucoup d'un de ces événements que les journaux de Paris signalent à peu près tous les jours.

Et cette fâcheuse histoire lui était rappelée tout à coup par un homme dont la profession consistait à mettre en scène les crimes, pour satisfaire la curiosité des lecteurs d'une feuille quotidienne, à en rechercher les auteurs et à en découvrir les causes, alors même que la police a *classé l'affaire*, c'est-à-dire ne s'en occupe plus.

— Bah ! dit Valbrec, un rôdeur de barrières abattu dans une rixe, par un de ses pareils... ça n'est pas rare et ça manque d'intérêt, mon bon Saintonge.

— Je le croyais comme vous et je n'y songeais plus, mais j'ai appris par hasard que l'enquête a eu des résultats inattendus. A la Préfecture, ils croient être sur une piste.

— Quelle piste ?

— Voici : comme on n'a trouvé sur le mort aucun papier, on a envoyé le corps à la Morgue, et il y a été reconnu, le troisième jour de l'exposition réglementaire.

Ce joli monsieur était un repris de justice, récemment sorti de la centrale de Melun, où il venait de faire sept ans de réclusion.

La physionomie de Georges s'éclaircit ; il était heureux d'apprendre qu'il n'avait tué qu'un coquin.

— Ce chenapan, reprit Saintonge, avait été condamné pour un vol qui fit beaucoup de bruit, dans le temps... un coup d'audace prodigieux... le coffre-fort d'un banquier du faubourg Poissonnière qui fut enlevé, la nuit, et transporté... on n'a jamais su où.

Les voleurs devaient être au moins trois, continua le reporter, et ils avaient eu pour complice le garçon de bureau qui était chargé de garder la caisse.

Celui-là, on ne l'a jamais revu, et on n'a pu arrêter qu'un

des trois autres, un nommé Mahossier, lequel fut trouvé porteur de cinq rouleaux d'or reconnus par le banquier volé comme ayant été enveloppés par son caissier dans le papier vert qui les recouvrait.

C'est ce Mahossier qui vient de terminer sa carrière sur la butte Montmartre.

— Voilà qui est curieux, dit Valbrec. Voyons la suite.

Georges ne dit rien, mais l'indication du papier vert l'avait frappé, et il redoubla d'attention.

— La suite, c'est qu'on espère découvrir le coffre-fort. Mahossier a été tué dans un jardin ouvert à tout venant et attenant à une maison abandonnée qui tombe en ruine. Le tout appartenait jadis au banquier dévalisé. Il paraît que sa caisse contenait plus de deux millions, et il a été ruiné du coup. Alors, on se demande ce que Mahossier venait faire sur ce terrain... notez qu'il n'y est pas venu seul, puisqu'il y a été assommé d'un coup de trique...

— Par un bandit de son espèce qu'on ne trouvera jamais, vous le savez bien, mon brave Saintonge... et si c'est là votre fameuse nouvelle...

— On ne trouvera probablement pas l'assassin, mais on trouvera peut-être le trésor.

— Quel trésor ?

— Eh ! parbleu ! la caisse qui fut enlevée il y a sept ans. On soupçonne que les voleurs l'ont enfouie dans ce jardin.

— Qu'ils l'y aient enfouie, c'est possible, quoiqu'il y ait diablement loin de la rue du Faubourg Poissonnière au haut de la butte Montmartre... mais qu'ils l'y aient laissée pleine, c'est invraisemblable.

— On suppose que, très-peu de temps après le vol, ils ont tous été condamnés à des peines plus ou moins longues, et que pour déterrer le coffre-fort, ils ont attendu d'être libérés.

Celui qu'on a reconnu à la Morgue avait fini son temps, il n'y a pas huit jours.

— Et les autres ?

— On ne les connaît pas. A l'époque du vol, on n'avait pincé que celui-là, et il n'a jamais rien avoué. On peut bien admettre que ses complices ont été pris dans d'autres affaires. Rien n'empêche que deux de ces coquins soient sortis de prison en même temps, et qu'une fois dehors, ils se soient entendus pour aller ensemble faire un tour, la nuit, sur la butte. Là, ils se seront querellés, et le plus fort des deux aura cassé la tête à son camarade, à seule fin de ne pas partager le magot.

— Bon ! mais, dans ce cas-là, le vainqueur a dû l'emporter, séance tenante, le magot.

— Pas sûr. Pour un homme seul, ce n'est pas commode de déterrer une caisse. Le survivant a pu remettre l'opération à une des nuits suivantes... d'autant que le cadavre devait le gêner. On a visité le jardin, et l'on n'y a vu aucune trace de fouilles. Aussi a-t-on décidé qu'on allait le remuer de fond en comble.

Deux millions valent la peine qu'on les cherche.

— C'est le banquier volé qui rira si on les trouve!

— Non. Il est mort. Il paraît même qu'il s'est suicidé de désespoir d'avoir fait faillite.

— Mais il avait des héritiers, je pense.

— Ça, je n'en sais rien, mais je sais qu'il a laissé des créanciers, et ceux-là seront à la noce, si l'on met la main sur l'argent. Les recherches commenceront demain, et ce sera intéressant d'y assister.

— Ah ! oui, par exemple !

— D'autant que notre journal arrivera bon premier dans cette course aux informations. De tous les reporters de Paris, il n'y a que moi qui sois au courant de l'affaire.

— Bravo, mon cher ! vous avez là pour une semaine au moins de bonne copie, car on ne trouvera pas le coffre-fort du premier coup. Ah ! si ça pouvait se passer comme avec Troppmann... en voilà un crime qui a engraissé les canards

à un sou de ce temps-là... on découvrait un nouveau cadavre tous les huit jours... on publiait des dessins représentant la pioche et la pelle dont l'assassin s'était servi pour creuser les fosses... notre tirage monterait de dix mille.

— Nous n'aurons pas cette chance-là. Les Troppmann sont rares... malheureusement. On en voit un par siècle. Mais je me charge de tirer de l'affaire tout ce qu'elle pourra rendre.

— Je m'en rapporte à vous. Allez-y carrément.

— Soyez tranquille. Je ne manquerai pas une séance, et je ferai mousser la chose.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que le terrain appartient maintenant à un négociant qui a chargé notre annoncier de le vendre.

— Comment ?... Lourdier ?...

— Parfaitement. Hein ! S'il avait su qu'il y a peut-être là une mine d'or !...

— Dis donc, Georges ! s'écria Valbrec, mais Lourdier te l'a vendu, son terrain.

— Je ne sais si c'est le même, murmura Cransac, qui passait en ce moment par des émotions variées.

— Celui dont il s'agit, dit Saintonge, borde la rue Gabrielle et s'élève en pente jusqu'à la place du Tertre, tout près de l'église de Montmartre.

En haut, il y a une espèce de maison de briques qui s'en va par morceaux.

— Est-ce ça? demanda Valbrec.

— Je... je crois que oui, balbutia Georges.

— Tu dois en être sûr. Tu n'as pas acheté sans voir, que diable !

— Oh ! j'ai très-peu vu... et du reste je ne suis pas du tout décidé à y faire bâtir, et il est probable que je n'y remettrai jamais les pieds.

— Hé ! hé ! si l'on y trouvait un trésor, tu en aurais ta part. Aux termes du code, le propriétaire a droit, si je ne me trompe, au tiers de la somme trouvée...

— Quand cette somme n'appartient à personne, et ce n'est pas le cas, puisqu'on sait qu'elle a été volée. Il se trouverait des gens pour la réclamer, sois-en sûr.

— Et puis, tu n'en as pas besoin. Mais, c'est égal, c'est une preuve de chance que d'acheter, sans le savoir, un terrain farci d'or, et tu es décidément un veinard.

Georges n'était pas de cet avis. Il pensait au contraire que c'était le comble de la déveine que d'avoir, en tuant un coquin, attiré l'attention de la police sur le jardin de la rue Gabrielle.

Il aurait dû s'y attendre, car il savait bien que la police ouvre toujours une enquête lorsqu'on relève le cadavre d'un homme mort de mort violente. Mais il n'avait pas prévu que cette enquête porterait sur un vol commis sept ans auparavant.

Il ne craignait pas qu'on l'accusât d'avoir assommé un malfaiteur qu'il n'avait jamais vu avant la nuit du meurtre, et il se flattait que les poursuites seraient promptement abandonnées.

Maintenant que l'affaire changeait de face, les journaux allaient s'en emparer et lui donner une publicité énorme.

Les fouilles feraient probablement découvrir la cachette, qui contenait encore une somme importante qu'il ne prétendait pas s'approprier, car depuis son dernier voyage nocturne il se trouvait assez riche, mais à laquelle il aurait voulu que personne ne touchât.

Il avait beau se dire qu'on ne le mettrait jamais en cause, lui, Cransac, qui n'avait pas été mêlé à la vieille histoire du banquier dévalisé, il ne parvenait pas à se rassurer complétement.

L'homme du promenoir de Mazas ne pouvait pas le dénoncer comme ayant touché au produit du vol, puisque l'homme du promenoir ne le connaissait ni de vue, ni de nom. Mais il pouvait se décider à faire des aveux et raconter qu'il avait jeté à un autre détenu, par-dessus le mur de

séparation, un billet contenant l'indication de l'endroit où il avait caché le trésor.

Qu'était devenu ce bandit qui signait : Pierre? Avait-il été condamné, comme il s'y attendait, à vingt ans de travaux forcés? Était-il déjà embarqué pour la Nouvelle-Calédonie? Ne réussirait-il pas à s'évader avant l'embarquement? Et si, après s'être évadé, il revenait à Paris, ne se ferait-il pas prendre, une belle nuit, dans le pavillon de briques?

— Oui, continua le reporter, tout plein de son sujet, nous tenons une source presque inépuisable de nouvelles à sensation, car si les fouilles ne donnent pas de résultat, la police établira une souricière dans la maison qui domine le jardin, et l'on espère que le meurtrier de Mahossier y sera pincé.

— Saintonge, mon ami, vous êtes grand comme le monde! s'écria Paul Valbrec. Ne vous occupez plus de Simancas et consacrez-vous tout entier au « Mystère de Montmartre » : un joli titre, hein?

— Excellent! Maintenant, si vous n'avez pas besoin de moi ici, je retourne à la Préfecture, dit le reporter.

Georges avait bonne envie de lui demander certains éclaircissements complémentaires, mais il n'osait pas, de peur de laisser voir l'intérêt qu'il prenait à cette affaire.

Saintonge vint au-devant de son désir.

— Monsieur, dit le reporter, empressé d'être agréable à un ami de Paul Valbrec, si ça vous amusait de suivre les opérations de la police, j'obtiendrais, je crois, la permission de vous amener avec moi.

En votre qualité de propriétaire, vous avez bien le droit de surveiller les fouilles qu'on va pratiquer sur votre terrain.

— Vas-y donc! s'écria Valbrec.

— Je ne dis pas non, murmura Georges; et je serais curieux aussi de connaître les détails de l'ancienne affaire de vol, qui est le point de départ de ce drame bizarre.

J'avoue que je n'en avais jamais entendu parler.

— Parce que vous êtes trop jeune, répliqua Saintonge. Vous

sortiez à peine du collége, lorsqu'elle a fait tant de bruit. Moi qui suis d'âge à m'en souvenir, je ne me la rappelle pas très-exactement. Mais je vous aurai tous les renseignements que vous voudrez. Ce ne sera pas difficile. Je n'aurai qu'à envoyer demain un de mes sous-ordres consulter, à la Bibliothèque nationale, la collection de la *Gazette des Tribunaux*... années 77 ou 78. Il prendra des notes, et vous saurez tout ce que vous voulez savoir. Il nous dira la date exacte du procès, le nom du banquier volé par la bande qui s'est dispersée après avoir fait le coup...

— Le nom, interrompit Valbrec, tu n'aurais qu'à le demander à Lourdier, qui doit le connaître, puisqu'il représentait le créancier devenu, après la faillite, propriétaire de l'immeuble.

— Je n'y ai pas songé. Quand Lourdier m'a vendu le terrain, il n'était pas encore question de cette singulière affaire, et je n'ai plus besoin de l'interroger, puisque monsieur veut bien se charger de me renseigner.

— Comme tu voudras, cher ami... Au revoir, Saintonge. Je resterai à la rédaction jusqu'à cinq heures... ne venez pas plus tard, si vous revenez aujourd'hui.

Le reporter s'en alla, sans s'être assis. C'était son état d'être toujours pressé.

Georges n'aspirait qu'à partir aussi, car il n'était pas d'humeur à prolonger une conversation gaie. Mais Valbrec, qui, au contraire, était en train de bavarder, ne le tenait pas quitte pour le bout de causerie que Saintonge avait interrompue.

— Comme c'est drôle, la vie! s'écria-t-il. Tu viens me voir pour me parler de tes projets et de ta maîtresse... arrive cet excellent Saintonge pour les affaires du journal, et voilà qu'il nous raconte justement des histoires qui te touchent... Simancas... ton terrain des buttes... c'est comme s'il l'avait fait exprès.

— Oh! répondit Cransac, en cherchant à prendre un air

dégagé, je ne pense plus à ce vilain Espagnol, et quant à ce terrain que j'ai fait la bêtise d'acheter, je me propose de le revendre le plus tôt possible, car je ne tiens pas du tout à m'établir dans un quartier où l'on assomme les gens.

— Tu ne veux pas demeurer sur le *théâtre du crime*, comme on dit dans les actes d'accusation... je comprends ça... surtout si tu as l'intention de cohabiter avec ta nouvelle amie. Le souvenir de cette lugubre aventure l'empêcherait certainement de dormir.

Où perche-t-elle, en attendant que tu aies trouvé à te caser convenablement?

— Chez moi.

— Comment! tu l'as emmenée au Grand Hôtel?

— Non; je suis rentré dans mon ancien logement de la rue Frochot. Elle n'y est pas à demeure. Elle a conservé l'appartement qu'elle occupait avant de me connaître, et elle y va tous les jours, mais nous sommes presque toujours ensemble.

— Bref, c'est là le début d'un collage complet. Ça me surprend un peu de ta part. Après ta liaison avec Juliette, tu devrais être guéri des femmes.

— Des femmes comme elle, oui... et maintenant je les ai en horreur. Mais, permets-moi de te rappeler ce que tu m'as dit tout à l'heure, avant l'arrivée de ton reporter, et ce que tu m'avais déjà dit, un soir, en me quittant sur le boulevard de Clichy. J'étais sorti, le matin, de Mazas, et j'avais reçu des avanies toute la journée. Les insultes publiques de cette fille avaient comblé la mesure, et je pensais à me brûler la cervelle.

— Fort heureusement, tu n'as pas donné suite à ce beau projet.

— C'est toi qui m'y as fait renoncer en me disant : « Vis pour une femme, il n'y a pas à Paris que des Juliette Taupier. Tu en trouveras une autre qui méritera d'être aimée »

Je te cite tes propres paroles.

— Je ne m'en dédis pas. Puisque tu as trouvé celle que je rêvais pour toi, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... et je t'approuve. L'amour vrai, mon cher, il n'y a rien de tel pour soutenir un homme dans les épreuves la vie.

Est-il indiscret de te demander où et comment tu as connu la personne qui fera ton bonheur?

— C'est le hasard qui m'a mis en relation avec elle, répondit évasivement Georges.

— Je m'en doutais. Les événements qui décident de toute une existence arrivent toujours par hasard. La mienne eût été changée si tel jour, à telle heure, je n'étais pas passé dans telle rue... et je ne regrette pas d'avoir suivi ma destinée. Mon principe est qu'il faut se laisser mener par les circonstances. C'est te dire que je ne m'étonne pas de ton aventure et que j'en augure très-bien.

Il ne me reste plus qu'à te prier de me faire connaître cette personne accomplie. Tu me l'as promis dès le début de notre entretien; mais si tu regrettes de t'être engagé, je n'insisterai pas.

— Je ne regrette rien.

— Alors, quand me présenteras-tu?

— Dès que nous serons définitivement installés... et quand nous serons chez nous, ton couvert sera mis tous les jours.

— Bon! je viendrai souvent, je te prie de le croire... à moins pourtant que je ne déplaise à ta belle amie.

— Quelle supposition fais-tu là?

— Mon cher, l'expérience m'a appris que les femmes n'aiment pas les camarades de leur amant. Elles se défient des conseils qu'ils donnent, et souvent elles n'ont pas tort de s'en défier.

— Mon amie sait que tu ne m'en donneras que d'excellents... et que rien ne me détachera d'elle. Tu peux donc être sûr qu'elle t'accueillera comme elle accueillerait mon frère, si j'en avais un.

— Même quand elle apprendra que je t'ai dissuadé de te faire journaliste?... c'est sa toquade, m'as-tu dit.

— Une toquade raisonnée. Elle veut que je m'occupe, mais je puis m'occuper autrement. Et Cécile comprendra très-bien les objections que tu m'opposes.

— Ah! elle s'appelle Cécile!... c'est un joli nom... sainte Cécile est la patronne des musiciens... ton amie l'est-elle, musicienne?

— Ma foi, je n'en sais rien. Tout ce que je puis te dire, c'est que je n'ai jamais vu de piano chez elle... peut-être parce qu'elle n'aurait pas eu le temps d'en jouer.

— Eh bien! ne lui en achète pas, dit Valbrec. La musique est le plus cher de tous les bruits.

Mais soyons sérieux et résumons-nous. Il est convenu que nous nous verrons souvent chez toi, lorsque tu seras tout à fait en ménage, et, en attendant, tu me procureras bien une occasion de voir mademoiselle Cécile. Pourquoi ne l'amènerais-tu pas, un de ces jours, dîner avec moi au restaurant?... Pas ce soir. Je vais au théâtre.

— Moi aussi.

— Eh bien, quand tu voudras, tu me trouveras toujours ici de cinq à sept. Et maintenant, cher ami, j'ai une chronique à faire...

Georges se leva.

— Du diable si je sais sur quoi! reprit Valbrec. Tiens!... au fait... si je tombais sur la police qui ne découvre jamais les criminels?...

— Ce n'est pas très-neuf.

— De la police qui s'avise, au bout de sept ans, de chercher les auteurs d'un vol de deux millions et l'argent volé. C'est de l'actualité, ça!

— J'espère que tu ne feras pas d'allusion à cette malencontreuse affaire des Buttes.

— Pour qui me prends-tu? D'abord, je ne parle jamais de mes amis dans mes chroniques. Et puis, je sais qu'il est

au moins inutile d'attirer sur toi l'attention du public. L'erreur qui t'a fait mettre à Mazas a été reconnue, mais il ne faudrait qu'une dénonciation anonyme pour que le juge qui a rendu l'ordonnance de non-lieu se préoccupât de l'origine de ta nouvelle fortune, et je suppose que tu ne tiens pas à être mis en demeure de l'expliquer.

On ne t'a rien demandé jusqu'à présent?

— Non.

— Et l'on ne te demandera rien, j'en suis convaincu, quoique tous ceux qui te connaissent savent, depuis près de quinze jours, que tu es passé millionnaire. D'ailleurs, si l'on t'interrogeait, tu ne serais pas embarrassé pour expliquer ton opulence. Mais n'importe... il vaut mieux qu'on ne s'occupe pas de toi.

Et sur ce, mon cher Georges, je ne te retiens plus. Il me reste tout juste le temps d'écrire mon article, et je ne veux pas faire attendre ma copie.

Georges serra la main de son ami et sortit, très-heureux de se retrouver seul après une visite remplie d'incidents qui l'avaient vivement ému, sans qu'il en laissât rien paraître.

En venant voir Valbrec, pour lui demander une place à la rédaction du journal, il ne s'attendait guère à entendre parler des deux affaires qui auraient dû le préoccuper par-dessus tout et qu'il avait trop oubliées.

Celle de Cécile avec Simancas s'était éclaircie aussi complétement et aussi heureusement qu'il le pouvait souhaiter, et il espérait qu'elle n'aurait pas d'autres suites. Mais celle du jardin de la rue Gabrielle le troublait profondément.

Il envisageait maintenant toutes les conséquences possibles de sa dernière aventure nocturne, et il se disait avec inquiétude qu'elle n'était pas finie, comme il l'avait cru.

Il regrettait de s'être presque engagé à suivre les recherches que la police allait commencer dès le lendemain, et, d'un autre côté, la curiosité le poussait à assister aux opérations.

Il savait qu'on ne trouverait rien dans le jardin, mais le

pavillon de briques serait certainement fouillé aussi. On y découvrirait la cachette, et il aurait voulu être là quand on la viderait, ne fût-ce que pour voir si les rouleaux d'or qu'il y avait laissés ne recouvraient pas un cadavre dont il avait senti ou cru sentir l'odeur.

Mais il se disait aussi que sa présence ne manquerait pas d'attirer sur lui l'attention des gens de justice ou de police qui dirigeraient les travaux, et c'était ce qu'il redoutait le plus.

Il cherchait à se persuader qu'il parerait à ce danger en priant M. Saintonge de le présenter comme un simple reporter, venu là pour son métier, et non pas comme le nouveau propriétaire du terrain.

Il ne pouvait pas, sur cette question épineuse, consulter Cécile, qui, en toute autre occasion, lui aurait sans doute donné un bon conseil.

Cécile ne savait rien de ses promenades à Montmartre depuis la nuit où il lui avait sauvé la vie.

Elle ne savait même pas qu'il avait acheté la propriété qu'elle connaissait avant de le connaître, puisqu'elle y était venue de Belleville pour en finir avec la vie.

Et comme il ne songeait plus à faire bâtir, il s'était promis de ne jamais lui en parler.

Il voulait qu'elle ignorât toujours les étranges aventures qui, en l'enrichissant, l'avaient jeté dans des embarras dangereux.

Et il ne se dissimulait pas qu'il suffisait d'un hasard pour qu'on l'accusât d'être le complice d'un vol et le meurtrier d'un bandit qui n'en était pas moins un homme.

Mais il ne dépendait pas de lui d'effacer le passé, ni de revenir en arrière. Il fallait subir la situation telle qu'elle était et se préparer à tout événement.

Si les choses tournaient contre lui, il lui resterait la ressource de se casser la tête, comme il avait été sur le point de le faire, le jour de sa sortie de Mazas.

Et il regretterait peut-être moins la vie, puisqu'il aurait

eu la suprême joie d'aimer et d'être aimé, lui qui, avant d'aller en prison, n'avait jamais connu que la parodie de l'amour.

Pour le moment, il s'agissait de faire tête à l'orage et bonne contenance devant la pauvre Cécile, qui ne se doutait de rien.

Il aurait bien voulu se dispenser de la conduire au spectacle, ce soir-là, car il n'était pas en train de s'amuser des splendeurs de mise en scène, ni des calembours du compère d'une féerie; mais Cécile s'en faisait une fête, et il ne se sentait pas le courage de l'en priver.

L'entretien avec Valbrec avait été assez long, et l'heure était venue de remonter rue Frochot, où elle devait l'attendre.

La nuit tombait et les becs de gaz s'allumaient quand Georges déboucha sur le boulevard des Italiens.

C'est le moment psychologique où les flâneurs encombrent les cafés, et où les demoiselles qui vont cherchant fortune commencent à battre le pavé, en quête d'une rencontre fructueuse ou même simplement d'un dîner, car elles ne sont pas rares, celles qui comptent uniquement sur une bonne chance pour ne pas rentrer à jeun.

On ne s'en douterait guère à les voir passer, pimpantes, sur l'asphalte, dédiant des sourires aux gens qui dégustent leur absinthe en plein air et des œillades incendiaires aux vieux messieurs bien mis qui se promènent pour gagner de l'appétit.

Elles n'ont guère envie de rire, pourtant. Elles ont faim. Si elles reviennent bredouille de leur chasse à l'homme, elles ne mangeront pas et elles seront battues. Alphonse attend sa paye, et, quand il ne la touche pas, Alphonse n'est pas tendre.

Toutes n'en sont pas là. Il y a des créatures qui pourraient vivre, et même bien vivre, sans traîner leurs jupes dans la boue, et qui ne dédaignent pas de profiter de ce qu'elles appellent : une occasion.

Celles-là ne dévisagent pas les passants. Elles baissent même les yeux quand on les regarde sous le nez.

Un collégien s'y tromperait, et un provincial leur ferait des excuses.

Mais elles ont soin de tourner au premier coin de rue et de ralentir le pas, afin que l'amateur qui les a lorgnées puisse les y rejoindre, loin des clartés du boulevard.

Elles s'arrêtent aussi devant les étalages, et de préférence aux vitrines des bijoutiers. C'est commode pour engager une conversation sans se faire remarquer, et puis, qui sait?... il se trouvera peut-être un mortel généreux qui débutera par offrir une bague ou un bracelet.

Georges connaissait à fond toutes les stratégies de la galanterie ambulante, et il ne songeait guère à observer les manœuvres de ces dames.

Il marchait le long des maisons sans regarder personne, et il allait prendre la rue Laffitte, lorsqu'il remarqua involontairement une femme à chignon d'or qui le précédait de quelques pas et qui s'était déjà retournée deux ou trois fois, sans qu'il pût voir sa figure cachée par une voilette de blonde noire.

Ce manége accoutumé des rôdeuses clandestines n'aurait pas attiré son attention, mais la tournure de la promeneuse et la couleur factice de ses cheveux lui rappelèrent Juliette Taupier.

Il ne pouvait pas croire que ce fût elle. Il l'avait laissée, un mois auparavant, menant assez bon train dans son coquet hôtel de la rue Jouffroy. Elle n'avait pas dû tomber si bas en si peu de temps.

Il tourna donc l'angle de la Maison Dorée, sans plus s'occuper de cette belle de nuit, qui venait d'en faire autant.

Elle n'alla pas loin. Aussitôt après avoir passé le bureau de tabac, à la hauteur du numéro 5, elle s'arrêta, fit volte-face, releva sa voilette, et se campa au milieu du trottoir, de façon à barrer le passage.

Cransac allait descendre sur la chaussée pour éviter de s'aboucher avec cette fille qui avait tout l'air de vouloir l'arrêter de force.

— Bonsoir, mon petit Georges ! dit-elle doucement.

Cransac leva les yeux et reconnut Juliette.

— Malheureuse ! Tu oses m'adresser la parole !

— Tu m'en veux donc toujours ? demanda la drôlesse en essayant de lui prendre le bras.

Il la repoussa si rudement qu'il l'envoya heurter la porte cochère devant laquelle se passait la scène.

Il regretta vite ce mouvement de brutalité, et il s'attendait à des cris qui auraient attroupé les passants, mais la Taupier se contenta de gémir :

— Oh ! mon Georges, ne me bats pas ! .. J'ai eu tort de te dire des vilains mots dans cette baraque à la fête de Montmartre. Que veux-tu ?... J'étais furieuse, parce que j'avais eu des affaires à cause de toi... J'ai su, depuis, que ce n'était pas ta faute, et maintenant je te demande humblement pardon.

— C'est trop fort, dit entre ses dents Georges Cransac.

— Ne t'emporte pas, je t'en supplie, et consens à m'écouter. Si tu savais comme je suis malheureuse, depuis que je t'ai perdu ! J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Je voudrais te raconter ce que j'ai souffert, et je ne peux pas ici... dans la rue. Emmène-moi dîner.

Et comme Georges se taisait, stupéfait de tant d'impudence, elle reprit d'un ton pleurard :

— Oh ! oui... bien malheureuse, va !.. mes meubles vont être vendus, mon hôtel est saisi... mais tu as bon cœur, et tu ne m'abandonneras pas, moi qui ai été si gentille pour toi, dans un temps où tu ne roulais pas sur l'or comme maintenant.

Georges commençait à comprendre ; l'infâme créature savait qu'il était devenu riche, et elle avait l'audace d'essayer de le reconquérir.

La colère le prit, une colère froide qui lui laissait assez de liberté d'esprit pour la traiter selon ses mérites.

— Alors, dit durement Georges, tu en es réduite à faire le trottoir?

Juliette allait se récrier, mais il ajouta :

— Ne nie pas, je t'ai vue tout à l'heure sur le boulevard.

— Eh bien! quand j'en serais là, répliqua la Taupier, serait-ce une raison pour me mépriser? Il y a des hauts et des bas dans la vie des femmes. Ça peut arriver à la plus huppée de chercher son pain dans la rue un jour de *dèche*. Et, au lieu de me débiner, tu devrais avoir pitié de moi.

— J'aurais pitié d'une fille de barrière... d'un chien... toi, je te méprise et je t'exècre. Je te verrais crever dans le ruisseau que je ne te tendrais pas la main pour t'aider à te relever.

— Oh! oh! dit Juliette sur un autre ton, tu es devenu bien insolent, depuis que tu as de l'argent; tu n'en menais pas si large, il y a quinze jours. Qu'est-ce que je t'ai fait, après tout, quand tu étais avec moi? des queues?... et après?... pour les quatre sous que tu me donnais, tu n'avais pas le toupet de prétendre m'avoir à toi tout seul.

— Ce que tu m'as fait! s'écria Georges, en la regardant de façon à la faire rentrer sous terre si elle avait eu quelque vergogne. Tu te figures que je te reproche de m'avoir quitté pour ce drôle que j'ai giflé? allons donc! vous étiez nés l'un pour l'autre. Je vais te le dire, ce que tu m'as fait.

— Vas-y. Je ne serais pas fâchée de l'apprendre.

— Tu as vendu et livré à Simancas une femme que j'aime.

— Tiens! tu sais ça? ricana Juliette, décidée à rompre en visière à Georges, parce qu'elle n'espérait plus le ramener. Comment le sais-tu?

— J'ai vu la lettre que tu as écrite de ta main, pour attirer cette jeune fille chez cet homme.

— Oh! une jeune fille !...

— Ne l'insulte pas, ou je te tords le cou.

Cette fois, la Taupier eut peur, quoique la rue ne fût pas

déserte. Elle comprit qu'il l'aurait étranglée avant qu'elle eût le temps d'appeler au secours ou de jeter un cri.

— Oui, reprit Georges en lui parlant bouche à bouche, tu l'as vendue, et c'était ton ignoble amant qui te l'avait indiquée. Je réglerai le compte de celui-là, quand il me tombera sous la main.

Toi, je devrais te faire mettre à Saint-Lazare...

— Essaye un peu, mon bonhomme!

— Mais tu iras, sans que je t'y envoie, et je ne m'abaisserai pas jusqu'à te dénoncer. Souviens-toi seulement que si tu te permettais quoi que ce soit contre ma femme... oui, ma femme... elle le sera bientôt...

— Bah!... vrai?... tu t'es remis avec elle!... et par-dessus le marché, tu veux l'épouser!... après son histoire avec le marquis!... ah! tu n'es pas jaloux, toi!... et tu t'accommodes, sans douleur, des restes d'un monsieur qui paye bien.

— Qu'oses-tu dire?

— J'ose dire que Simancas l'a eue, ta fleuriste. Elle est allée chez lui, tu le sais bien, et si tu t'imagines qu'elle en est sortie comme elle y est entrée, tu es encore plus nigaud que je ne croyais... Ah! on voit bien que tu ne le connais pas!... il ne s'est jamais gêné pour violer une fille qui lui résistait... celle-là a beau être bégueule, elle y a passé comme les autres...

— Tu mens!

— Oh! je me doute bien qu'elle t'a conté l'affaire à sa façon. Parions qu'elle t'a dit avoir mis le feu à la maison pour échapper au marquis.

Georges reçut un coup au cœur. La Taupier avait touché juste en lui parlant de l'incendie. Il y en avait eu un, ce n'était pas douteux, mais était-ce Cécile qui l'avait allumé en se défendant et avait-elle réussi à se préserver des violences de ce misérable?

— Bon! reprit Juliette, j'ai deviné. Elle t'a juré qu'elle avait risqué de se brûler pour sauver sa vertu... Eh bien,

je n'y étais pas, mais la femme de charge de Simancas m'a narré comment ça s'est passé.

Ta bonne amie est restée une heure enfermée avec lui. Qu'elle se soit débattue, c'est possible... je t'accorde même qu'elle l'a griffé... ça n'aura fait que l'exciter, car il adore ça... mais il en est venu à bout, je t'en réponds.

Le feu a pris trop tard, et elle a été bien bête de le mettre, car Simancas était tout prêt à l'entretenir, et il ne veut plus d'elle.

Maintenant, te voilà renseigné, mon cher. Va commander une couronne de fleurs d'oranger, si le cœur t'en dit toujours. Mais rappelle-toi que je t'ai averti, et ne t'en prends qu'à toi-même si tu regrettes plus tard la sottise que tu vas faire.

Georges, mordu par un soupçon, ne songea pas un seul instant à discuter avec cette créature. Il n'était pas à même de contester ses affirmations, mais il ne voulait pas y croire.

Il pouvait du moins se donner la satisfaction de lui dire son fait, pendant qu'il la tenait.

— Tais-toi ! lui cria-t-il. Tu es une vipère que je devrais écraser.

— Pas ici, hein? ricana Julictte. On te mettrait au poste. D'ailleurs, tu as tort de te fâcher, car tout ce que je viens de te raconter, c'est pour ton bien... et tu aurais tort aussi de me garder rancune pour avoir envoyé ta belle rue Pergolèse, car, lorsque l'idée m'est venue de lui faire gagner de l'argent, je ne savais pas qu'elle était ta maîtresse.

— Tu mens encore !

— Non, parole d'honneur, je ne m'en doutais pas. Ce n'était pas écrit sur sa figure que tu étais avec elle... et, du reste, je ne la connaissais pas. C'est Arthur qui la connaissait.

— Oui, le lâche gredin que j'ai souffleté...

— Et qui t'a succédé chez moi, après t'avoir précédé chez ta fleuriste. Tu sais ça, je pense?

— Je sais aussi que c'est le plus vil des hommes, et, puis-

qu'il vit à tes crochets, je te charge de lui dire que s'il a le malheur de se retrouver sur mon chemin... n'importe où je le rencontrerai, je le rosserai.

— Tu as une dent contre lui, parce qu'il a été l'amant de ta femme. Tu devrais être plus philosophe, car il n'a pas été le premier, ni le seul... et puis, celui-là ou un autre...

Georges, exaspéré, leva la main sur l'insolente coquine, mais il s'arrêta à temps, et, pour l'injurier encore, elle profita du scrupule qui retint son bras prêt à frapper une femme.

— Oh! pas de ces manières-là, mon cher! dit-elle en élevant la voix tout exprès pour qu'on l'entendît de loin. Tu n'es pas le général marquis de Simancas, et je ne suis pas une petite ouvrière de Belleville. On ne me rosse pas comme ça, moi! Si tu me touches, j'appellerai un sergent de ville, et nous verrons si tu as le droit de me battre... sans compter que si la police mettait le nez dans tes affaires, tu ne serais pas à la noce, mon garçon!

Tu fais ta tête, parce que tu n'es plus pané comme autrefois... Je voudrais bien savoir où tu as pris ton argent et ce que tu répondrais au commissaire, s'il t'interrogeait là-dessus... Je m'en doute, car ton ami Valbrec va disant partout que tu as hérité...

Toi, hériter!... et de qui?... tu n'as jamais eu sur la terre un seul parent, puisque tu n'es qu'un enfant trouvé... L'as-tu volée, ta fortune? ou bien as-tu ramassé un paquet de billets de banque oublié dans un fiacre?

Georges grinçait des dents.

— Ça te la coupe, ce que je te dis! lui cria Juliette. Tant pis pour toi, mon vieux!... Fallait pas me la faire à la pose... je ne demandais qu'à prendre ton parti, parce que je suis bonne fille... nous aurions pu nous entr'aider. Pour le quart d'heure, je suis dans la *dèche*, mais j'en sortirai. Si tu avais voulu faire la paix, je t'aurais soutenu partout, et tu aurais vu ce que vaut l'appui d'une femme comme moi.

OXFORD-TAYLOR INST.

Tu préfères la guerre?... C'est bon!... tu l'auras.

Sur cette conclusion menaçante, la Taupier sortit brusquement de l'embrasure de porte où elle s'était retranchée dès le début de ce colloque orageux, et s'achemina, au pas accéléré, vers le boulevard.

Georges n'eut garde de l'y suivre. Georges se remit en route pour la rue Frochot, ahuri par cette avalanche d'injures et de calomnies, le cœur ulcéré et l'esprit profondément troublé.

Il était sorti de chez lui, joyeux et dispos, pour aller chercher de bonnes nouvelles au journal de Valbrec. Il ne rapportait que des déceptions, des humiliations et de poignantes inquiétudes.

Certes, il n'ajoutait pas foi aux propos perfides et encore moins aux accusations formelles de Juliette, mais il ne se dissimulait pas que cette drôlesse pouvait faire beaucoup de mal à Cécile et à lui.

A lui surtout, car elle ne manquerait pas de répandre des bruits fâcheux sur l'origine de sa fortune, et il n'en fallait pas davantage pour lui susciter de terribles embarras.

Et puis, entre amants, la confiance doit être absolue, et le moindre doute est funeste.

Or, Georges avait douté un instant de l'exactitude du récit de sa chère maîtresse, et la brave fille, qui s'habillait en ce moment pour passer une bonne soirée avec lui, ne pouvait pas deviner que, sur un trottoir de la rue Laffitte, une odieuse créature l'accusait d'avoir trompé l'homme qu'elle adorait.

Georges se jurait bien de ne pas lui parler de sa malencontreuse rencontre avec la Taupier, mais le mal était fait. La flèche empoisonnée que cette fille venait de lui lancer était restée dans la blessure.

VII

A l'étranger, on ne se doute pas de ce qu'est, à Paris, une première représentation.

En Italie et en Allemagne, où l'on adore la musique, un opéra nouveau attire le public et le passionne quelquefois. Mais à Paris, qu'il s'agisse d'un chef-d'œuvre ou d'une ineptie, d'un drame lyrique, d'une féerie ou d'un simple vaudeville, *une première,* comme on dit par abréviation, est toujours un événement.

Pas pour les bons bourgeois et encore moins pour les ouvriers qui ne vont pas au théâtre par vanité, mais pour ce *tout Paris* dont on parle tant, et où les désœuvrés ridicules sont en majorité.

Ceux-là y vont pour faire comme les autres, comme les moutons de Panurge, et quelques-uns dans l'espoir de lire, le lendemain, leurs noms imprimés dans les journaux.

Peu leur importe que la pièce soit intéressante. C'est à peine s'ils l'écouteront. Il leur suffit qu'on les voie, et pour parvenir à se montrer, ils se disputent les places à prix d'or.

Il en est qui, n'ayant pas pu en obtenir, se promènent, en toilette de soirée, devant le théâtre, pendant les entr'actes, à seule fin d'avoir l'air d'être de la fête.

Ils se croiraient perdus de réputation, si l'on constatait qu'ils ont manqué une solennité dramatique, et ils feraient des bassesses pour entrer.

Il convient, du reste, d'ajouter qu'il y a des théâtres à la mode et d'autres qui ne comptent pas pour les beaux messieurs du grand monde.

L'Ambigu n'est jamais *chic,* a écrit quelque part Roque-

plan, qui fut le Parisien par excellence. La Porte Saint-Martin n'était guère *chic,* autrefois. Elle l'est assez souvent, depuis qu'on y représente des comédies-drames d'auteurs en vogue.

Ce soir-là, ce n'était pas le cas, puisqu'on allait y jouer une pièce à spectacle fabriquée par d'obscurs faiseurs de ces grandes machines à décors, mais on disait merveilles de la mise en scène.

Les mondaines à la mode savaient qu'elles y seraient en nombre, et leurs admirateurs habituels tenaient à ne pas manquer cette occasion de les passer en revue.

Il y avait donc foule, et une foule élégante.

Gilets en cœur aux fauteuils d'orchestre; loges constellées de diamants qui étincelaient sur de belles épaules; rien n'y manquait.

Georges et Cécile n'étaient arrivés qu'après le premier acte.

Ils avaient dîné longuement au Café Anglais et pas très-gaiement, quoique Cécile fût ravie de prendre avec son amant un plaisir nouveau pour elle, qui n'avait jamais assisté à une première.

Georges s'était bien gardé de lui dire un seul mot des incidents qui venaient de troubler sa journée, mais ces incidents le préoccupaient beaucoup, et il n'avait pas pu prendre sur lui de paraître joyeux à table.

Le vin de Champagne n'y avait rien fait, et Cécile s'inquiétait un peu de la tristesse de son ami, mais elle comptait que la représentation le dériderait.

Cécile ne portait pas encore de bijoux. — Georges n'avait pas songé à lui en donner, et elle les aurait probablement refusés. — Mais elle était habillée avec un goût parfait, et sa toilette rehaussait sa beauté.

Elle s'était coiffée elle-même, à l'air de son visage, beaucoup mieux que ne l'aurait fait un coiffeur en vogue.

Et il n'y avait pas dans la salle une femme qui pût lui être comparée.

Aussi, lorsqu'elle abaissa les écrans, après s'être installée dans la baignoire d'avant-scène, ce fut comme un éblouissement parmi les spectateurs de l'orchestre.

Vingt lorgnettes furent braquées sur elle. Une belle inconnue, c'est un vrai régal pour les habitués des premières, accoutumés à voir toujours les mêmes figures féminines.

Aussi ces messieurs s'en donnaient-ils à cœur-joie.

Aucun d'eux n'avait jamais vu nulle part cette admirable brune; mais quelques-uns connaissaient, pour l'avoir rencontré à la Bourse ou ailleurs, le cavalier qui l'accompagnait.

Et Cransac remarqua bientôt que ceux-là échangeaient entre eux, à voix basse, des observations dont il était certainement le sujet.

Sa réapparition étonnait bien des gens, informés de sa mésaventure, et les commentaires allaient leur train.

Cransac aurait dû prévoir que les choses se passeraient ainsi, mais il n'en était pas moins gêné par tous ces regards fixés sur lui, et il regrettait presque d'être venu.

Cécile devina ce qu'il pensait.

— Veux-tu que nous partions? lui demanda-t-elle tout à coup.

— Te priver d'un plaisir parce que des imbéciles nous examinent! Ah! non, s'écria Georges, touché de cette offre spontanée.

Bien peu de femmes, en pareil cas, auraient consenti à sacrifier leur soirée. Cécile allait au-devant d'un désir qu'elle avait cru lire dans les yeux de son amant.

— Il me semble que c'est moi qu'ils lorgnent, dit-elle en souriant. Eh bien! ils en seront pour leurs peines, car je vais leur tourner le dos.

Elle occupait dans la loge la meilleure place, c'est-à-dire la plus éloignée de la scène; elle s'y cantonna de telle sorte et elle usa si à propos de son éventail qu'elle devint aussitôt complétement invisible pour les curieux qui la poursuivaient de leurs œillades.

Cransac continua à servir de point de mire aux jumelle s de quelques entêtés, mais il leur rendit la pareille en braquant sur eux les tubes d'un excellent télescope de poche qu'il avait apporté; et cette riposte mit fin au manége de ces indiscrets.

Quand il fut débarrassé de leurs investigations malveillantes, il se mit à inspecter le public qui garnissait la salle, et il découvrit bientôt à tous les étages des figures à lui connues.

Il aperçut, dans une loge de face, Lourdier, le courtier d'annonces, sa femme et ses deux filles; au balcon, le critique dramatique du journal de Paul Valbrec, et au premier rang de l'orchestre, Valbrec lui-même, en grande tenue de première représentation. Valbrec adressait des signes de main familiers à d'autres journalistes dispersés aux quatre coins du théâtre et des sourires gracieux à des demi-mondaines perchées à la première galerie.

Cransac ne fut pas surpris de le voir là dans ses fonctions de chroniqueur, obligé de fréquenter les réunions dramatiques, sous peine de n'être plus *dans le train,* et l'idée lui vint de profiter de l'occasion pour tenir la promesse qu'il lui avait faite de le présenter à sa maîtresse.

Il avait parlé à Cécile de sa visite au journal et de son entretien avec Valbrec, et elle s'était résignée sans trop de peine à voir son Georges renoncer à écrire des articles.

Ses idées raisonnables cédaient peu à peu la place au désir, si naturel aux femmes qui aiment sérieusement, de garder son amant pour elle toute seule, et elle savait presque gré à Valbrec des conseils qu'il avait donnés.

— Voici Paul, lui dit Cransac en désignant du doigt son fidèle ami. Veux-tu que j'aille le chercher?

— Pourquoi le déranger? murmura Cécile, qui aurait préféré rester en tête-à-tête.

— Il sera enchanté de venir avec nous, au lieu de s'ennuyer à l'orchestre parmi les cocodès. Il serait déjà ici s'il

nous avait aperçus, car il a grande envie de te connaître. Il m'a demandé tantôt de te l'amener, dès que nous serons installés. Autant te l'amener tout de suite. La connaissance sera plus tôt faite.

— Pourvu qu'il ne me trouve pas trop laide! murmura Cécile.

— Impossible. Il aime les jolies femmes et il s'y connaît.

— Ou sotte...

— Il a trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir que tu en as beaucoup et du meilleur.

Laisse-moi te le présenter dès ce soir.

— Je veux tout ce que tu veux, dit Cécile, en lui tendant une main qu'il baisa derrière l'écran protecteur.

— Alors, reprit-il, je vais... Non!... c'est inutile... il vient... son fauteuil est justement du côté droit comme notre baignoire... et le voilà qui se dirige vers la sortie.

Valbrec, en effet, avait fini par découvrir son ami dans l'avant-scène où il ne se cachait pas, et, après avoir levé les bras en l'air pour exprimer sa joie de le rencontrer, il exécutait pour le rejoindre cette manœuvre désagréable et difficile qui consiste à se glisser entre des genoux récalcitrants et des dossiers de fauteuils.

Quelques instants après, Cransac, qui avait ouvert la porte de sa loge, l'introduisit en disant à Cécile :

— Paul, ma chère! Paul, mon meilleur ami, dont je t'ai parlé si souvent.

— Soyez aussi le mien, monsieur, dit gracieusement Cécile.

— Ma foi! je ne demande pas mieux, s'écria Valbrec. Je ne vous avais jamais vue avant ce soir, chère madame, et nous sommes destinés, j'espère, à nous rencontrer souvent. Je suis déjà sûr que nous nous entendrons très-bien. Vous en doutez peut-être? Eh bien, permettez-moi de vous faire ma profession de foi. Non-seulement je

ne détournerai pas Georges de s'attacher à vous, mais je déclare que si jamais il s'avisait de vous quitter, je me brouillerais avec lui.

— Des compliments! dit gaiement Cécile. Prenez garde, monsieur, je me défie toujours de ceux qui m'en font.

— Et vous avez raison, riposta Valbrec. Mais, moi, je ne dis jamais que ce que je pense. Demandez à Georges si je lui ai caché mon opinion dans d'autres circonstances. Il vous dira que c'est la première fois de sa vie d'amoureux que je le félicite d'avoir bien placé son affection.

Cette allusion à Juliette Taupier fut comprise, et la franchise un peu cavalière du journaliste ne déplut point à Cécile.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle, et j'espère que vous ne perdrez pas, quand vous me connaîtrez mieux, la bonne opinion que vous avez de moi. Je tâcherai de conserver votre estime.

— Oh! l'estime, c'est bien froid! je vous offre carrément mon amitié... et je vous prie de croire que je ne la galvaude pas, mon amitié... surtout avec les femmes.

— Quand aurez-vous fini de marivauder? demanda Cransac, remis en belle humeur par l'arrivée de son vieux camarade. Vous serez une paire d'amis, c'est entendu.

Maintenant, raconte-nous les nouvelles du jour, toi qui les as toutes fraîches... et d'abord, parle-nous de la pièce. *Les Martyrs*... qu'est-ce que ça peut bien être que cette machine-là? Je ne m'en doute pas... j'ai lu le titre sur l'affiche... mais il ne dit pas grand'chose.

— Je n'en sais pas beaucoup plus long que toi, car je n'étais pas à la répétition générale. Je crois que c'est tout bonnement un prétexte à décors. Ça commence à la création du monde et ça finit par la prise de la Bastille.

Le premier acte se passe dans le Paradis terrestre. Je viens d'y voir une Ève qui a des jambes superbes, mais qui

m'a fait l'effet d'être bête comme une oie, car elle ne peut pas dire deux mots sans se tromper.

Après, il y a le cirque de Rome où l'on martyrisait les chrétiens, et puis on saute en plein moyen âge... on voit le massacre des Albigeois. L'acte suivant, c'est la Saint-Barthélemy.

Ça pourrait s'intituler : l'histoire des persécutés à travers les siècles... mais les persécutés prennent leur revanche à la fin.

— Diable! dit Cransac, tout ça ne doit pas être très-gai.

— J'en ai peur, et je suis sûr que, malgré la mise en scène qui est splendide, ça ne ferait pas un sou, s'il n'y avait pas dans la pièce un clou qui attirera ici tout Paris.

— Comment, un clou? demanda en riant Cécile.

— En argot de théâtre, chère madame, répondit le journaliste, un clou, c'est une scène à effet.

Georges le connaît, le *clou* de ce soir.

Cransac fit signe que non, et Valbrec, assez surpris, crut que son ami voulait éviter de parler de la dompteuse devant sa nouvelle maîtresse.

Le *clou* de la Porte Saint-Martin, ce soir-là, c'était Cornaline qui allait jouer au naturel, avec tous ses lions, la scène du cirque romain.

Et Valbrec ne pouvait pas se douter que son ami n'en savait rien, car Georges, au dîner chez Brébant, avait entendu parler des prochains débuts au théâtre de la terrible amoureuse dont il s'était débarrassé avec tant de peine.

Pour oublier ce renseignement, il aurait fallu qu'il eût bien peu de mémoire.

Mais le vrai n'est pas toujours vraisemblable, et la vérité était que Georges ne s'en souvenait plus du tout.

Et le nom de Cornaline, imprimé en grosses lettres sur les affiches, ne l'avait pas frappé.

Cécile ne s'était pas inquiétée non plus de ce qu'on jouait. Il lui suffisait d'assister à une première représentation avec

son Georges, et, d'ailleurs, elle ignorait jusqu'à l'existence de cette Cornaline qui lui avait juré une haine à mort.

— Alors, reprit Valbrec, puisque vous ne savez pas de quoi il retourne, je ne vous le dirai pas... afin de vous laisser le plaisir de la surprise.

— Je vous en prie! s'écria Cécile. Je ne suis pas blasée sur les émotions du théâtre et je tiens à ne rien perdre de leur saveur. Si vous me disiez d'avance ce qui va se passer, le *clou,* puisque *clou* il y a, me toucherait beaucoup moins, et je tiens à frissonner... car je suppose qu'il s'agit d'une scène effrayante...

— Oh! effrayante... si l'on veut!

— Ne me dites rien... je ne veux rien savoir. Vous devez me trouver bien niaise. Mais, que voulez-vous!... il y a si longtemps que je ne suis allée au spectacle... Et puis, je suis Parisienne..., c'est vous dire que j'adore le théâtre depuis ma plus tendre enfance.

Quand j'étais toute petite, je rêvais d'être actrice.

— Si vous aviez suivi votre vocation, vous auriez eu un succès fou.

— Je ne crois pas. Pour être une bonne actrice, il faut avoir de l'aplomb, et j'en manque totalement. Aussi cette ambition m'a-t-elle passé très-vite.

Plus tard, quand on m'a menée voir jouer des pièces, j'ai rêvé de connaître celles qui les jouaient, de les voir de près.

— C'est une satisfaction que je puis vous procurer, dès ce soir. Ici, j'ai mes entrées partout. Le directeur est mon ami. Et, pour peu que vous ayez envie de circuler dans les coulisses, je suis tout prêt à vous y conduire.

— Oh! je serai bien contente!

— Et je me charge de vous y piloter. Georges n'a pas plus que vous l'habitude des planches, et si je ne vous guidais pas tous les deux, vous pourriez tomber dans une trappe ou recevoir un décor sur la tête.

Avec moi, vous n'aurez rien à craindre.

— Tu veux bien, n'est-ce pas ? dit Cécile à Georges, qui se taisait.

— Oui, si tu y tiens... seulement, je crois que tu regretteras de t'être dérangée, murmura-t-il. Ce n'est pas si curieux que tu te l'imagines... des poulies, des cordages, des machinistes brutaux, des figurants malpropres...

— Nous n'y resterons pas longtemps... Mais si tu ne veux pas, j'y renonce.

— Oh ! je ne m'y oppose pas, puisque Paul s'engage à nous préserver des accidents.

— Alors, c'est convenu ! s'écria Cécile toute joyeuse. Merci, mon Georges !... tu ne peux pas te figurer le plaisir que tu me fais. Enfin, je vais donc approcher des actrices !

Cette fois Valbrec fut sur le point de citer Cornaline, mais il se dit que Cransac lui saurait peut-être mauvais gré de la nommer.

Cécile d'ailleurs ignorait ce qui s'était passé, un certain soir, dans la baraque du boulevard de Clichy, et Valbrec, lui, ignorait que la scène de la cravache lancée en guise de mouchoir avait eu des suites.

Il ne se faisait donc aucun scrupule de mener les deux amants dans les coulisses où Cornaline ne les apercevrait pas, occupée qu'elle serait de ses exercices.

Cécile s'était mise tout à coup à regarder la toile avec une attention soutenue, et assurément ce n'était pas pour lire les affiches dont ce rideau-réclame était bariolé.

A l'un des deux trous ronds percés pour la commodité des artistes qui de la scène cherchent quelqu'un dans la salle, un œil venait d'apparaître : un œil noir et étincelant qui se tenait obstinément fixé sur l'avant-scène du rez-de-chaussée.

A qui en avait-il ? Était-ce l'œil d'une petite amie du chroniqueur, très-répandu dans le monde des cabotines ?

Valbrec n'y faisait aucune attention. Valbrec, en ce moment, lorguait une horizontale qui venait d'entrer avec fracas dans une loge de balcon.

Et l'œil ne se retirait pas. L'œil ne changeait pas d'objectif, et Cécile crut s'apercevoir que cet objectif, c'était Georges.

Elle se demanda pourquoi cet œil ardent s'attachait avec tant de persistance sur son amant, à elle.

Georges avait-il fait de loin la conquête de quelque femme de la troupe? Il était assez joli garçon pour plaire à une de ces dames.

Quoi qu'il en fût, il ne répondait point à ce manége; il ne paraissait même pas qu'il l'eût remarqué.

Cécile, pourtant, s'inquiétait déjà de certains clignements qui pouvaient bien être des signes d'intelligence; des clignements répétés à de courts intervalles.

Elle aimait trop Georges pour n'en pas être très-jalouse, et il fallait peu de chose pour la mettre sur le qui-vive.

Elle en vint bientôt à s'imaginer que si Georges montrait peu d'empressement à la conduire dans les coulisses, c'était parce qu'il craignait de s'y trouver face à face avec une de ses anciennes maîtresses.

Et elle ne fut que plus désireuse d'y entrer.

— Serait-ce à vous, cher monsieur, que s'adresse cette œillade prolongée? demanda-t-elle à Valbrec pour tâcher d'éclaircir les doutes qui la tourmentaient.

— Quelle œillade? demanda-t-il en se tournant vers le rideau. Ah! oui, ce diamant noir qui brille là-bas dans le trou de la toile?... Il doit appartenir à une des vestales de l'endroit, car, à l'acte prochain, vous allez voir des vestales siégeant sur les gradins du cirque de Rome, et j'ai entendu dire qu'on a choisi, pour les représenter, le dessus du panier de la figuration. Mais je n'ai rien à démêler avec ces demoiselles, et ce n'est pas à moi que celle-ci dédie ces appels muets. Ça doit être à ce grand gars qui tient la contre-basse, juste au-dessous de notre baignoire.

— Non... non... c'est bien l'un de nous qu'elle regarde.

— Alors, chère madame, c'est qu'elle louche.

Cette idée fit sourire Cécile, qui n'était pourtant qu'à demi rassurée.

A ce moment, l'œil disparut tout à coup.

— Voyez ! reprit Valbrec. La vestale s'en va. L'homme à la contre-basse ne lui rendait pas ses œillades. Elle s'est lassée de lui faire des signes.

Cécile crut presque à cette explication fantaisiste, et se reprocha d'avoir douté de Georges, qui était resté indifférent à cette petite scène.

Georges regardait la salle, afin de prouver aux gens qui l'avaient lorgné, quand il était entré, qu'il ne craignait pas de se montrer.

Valbrec s'était remis à passer en revue les spectatrices et s'amusait à les nommer les unes après les autres, en assaisonnant cette énumération de commentaires variés.

— Ah ! voici la petite comtesse de Benserade qui a tant fait parler d'elle cet été avec un ténor italien... La loge à côté est occupé par la vieille marquise de Barancos, qui a pour amant son cocher... Tiens ! Fanny Carrelet avec un Brésilien constellé de diamants. Il paraît qu'elle a lâché le baron.

— Vous connaissez donc tout le monde ? demanda Cécile ébahie.

— C'est mon état, répondit tranquillement le chroniqueur ; mais plus je vais, plus je prends le métier en grippe. Toutes ces belles dames et tous ces jolis messieurs me dégoûtent. Encore, si je pouvais, dans le journal, dire ce que je pense d'eux !... mais non, il faut compter avec les abonnés, et ils le sont, abonnés. C'est tout au plus s'il m'est permis de les blaguer.

— Et tu ne t'en prives pas, dit Georges.

— Non, certes, mais on me le reproche assez souvent. Toi-même, tantôt, tu m'as conseillé de me taire sur l'abominable histoire de cet étranger. J'ai suivi ton conseil, et j'ai eu tort. J'aurais dû dénoncer ou faire dénoncer, par notre

reporter Saintonge, ce satyre d'outre-mer qui viole les filles du peuple.

Cécile tressaillit. Elle pressentait déjà qu'il s'agissait de son aventure dans l'hôtel de la rue Pergolèse.

— Il nous en aurait peut-être coûté une forte amende, reprit Valbrec, mais j'aurais fait mon devoir d'avertisseur; tandis que le drôle, encouragé par l'impunité, recommencera ses infamies.

— De qui parlez-vous? demanda Cécile, très-émue.

— Eh! parbleu! de ce bellâtre hors d'âge qui trône là-haut, en face de nous, à l'avant-scène des premières!... Il vient de faire son entrée, et il lorgne de tous les côtés pour tâcher de découvrir une nouvelle fleur à vendre.

Il a l'air d'un ogre qui sent la chair fraîche.

Cécile et Georges, en même temps, levèrent les yeux et reconnurent Simancas.

Il ne les avait pas encore aperçus, mais assurément il ne tarderait guère à les trouver au bout de sa jumelle qu'il promenait successivement sur toutes les loges et même sur les galeries supérieures où ne manquaient pas les jolies ouvrières.

Georges, pâle de colère, oublia en un instant la sage résolution qu'il avait prise de ne pas s'occuper de ce misérable.

Il lui sembla que Simancas était venu là pour le narguer, comme si cet odieux débauché avait pu deviner que la fleuriste, miraculeusement échappée de ses griffes, assisterait ce soir-là, avec Cransac, à la première représentation des *Martyrs*.

Et Georges, sans mot dire, s'apprêtait à sortir de son avant-scène pour aller souffleter le marquis dans la sienne.

Projet insensé dont il n'avait garde de faire part à son ami Valbrec.

Cécile, plus pâle encore que son amant, ne songeait qu'à quitter la salle pour ne plus voir l'homme qui avait tenté de la violer, et elle ne savait comment motiver le départ précipité qu'elle méditait.

— Ah çà, demanda Valbrec, qu'est-ce que vous avez donc, tous les deux? Vous ne tenez plus en place.

Est-ce ce *rastaquouère* qui vous fait peur?

— Peur? non, dit entre ses dents Georges Cransac; mais j'ai un compte à régler avec lui, et je vais...

— Tu le régleras ailleurs, ton compte... et tu es vraiment trop rancuneux. Comment! parce qu'il t'a mal reçu quand tu es allé le voir, il y a trois semaines, tu veux l'attaquer ici, au théâtre, et te porter à des voies de fait sur sa personne!... Ce serait absurde, mon cher, et je t'engage vivement à te tenir tranquille.

Mais vous, chère madame, auriez-vous aussi à vous plaindre de Simancas? Vous êtes toute troublée.

— Je... je ne me sens pas bien, murmura Cécile. Il fait une chaleur dans cette baignoire!...

— N'est-ce que cela?... Allons faire un tour au foyer. Vous aurez le temps de prendre l'air, avant que le rideau se lève.

— Merci, monsieur, mais...

— Ou plutôt... j'y pense... vous désirez voir les coulisses. Je comptais vous y mener après l'acte qu'on va jouer. Entrons-y maintenant. Vous n'y aurez pas beaucoup moins chaud, mais vous vous trouverez au milieu d'un tohu-bohu qui vous distraira. Et, au prochain entr'acte, vous reviendrez vous établir ici, pour voir la fin de la pièce.

Georges sentit que la diversion proposée par son ami lui donnerait le temps de se calmer et l'empêcherait probablement de commettre une sottise.

— Soit! dit-il, conduis-nous.

Et Cécile ne réclama pas contre la décision de son amant, car elle n'était pas fâchée de s'assurer que Georges n'avait pas d'amie particulière parmi les actrices, et elle se promettait bien de quitter le théâtre avec lui, dès que le deuxième acte serait joué.

Elle devinait ce que le pauvre garçon éprouvait, et elle

voulait à tout prix prévenir une rencontre avec Simancas.

— Alors, venez, mes enfants! s'écria Valbrec, qui ne comprenait rien à leurs hésitations. C'est le vrai moment, car si nous arrivions après le lever de la toile, nous aurions toutes les peines du monde à nous caser dans les coulisses. Il y a une figuration énorme... mais je connais le régisseur... il nous fera placer. Seulement, dépêchons-nous.

Du reste, nous n'aurons pas beaucoup de chemin à faire. La porte de communication entre la scène et la salle est justement à côté de cette baignoire.

Cécile aurait voulu reprendre son manteau, afin d'être toute prête à partir après l'acte; mais l'ouvreuse qui le gardait n'était pas à son poste, et Valbrec affirma qu'on étouffait sur le théâtre. Il prêchait d'exemple, puisqu'il avait confié son pardessus au contrôleur des fauteuils d'orchestre, et Cransac, pour faire comme lui, laissa le sien au vestiaire.

Un employé veillait, assis sur une chaise, près de la petite porte qui donne accès sur le théâtre et s'acquittait en cerbère vigilant de ses importantes fonctions.

Les entreteneurs et même les simples amoureux de ces dames avaient beau lui offrir des gratifications superbes dans l'espoir de faire fléchir la consigne, il restait incorruptible, et pas un intrus ne franchissait le seuil interdit aux profanes.

Il n'acceptait de pourboire que des amis de la maison, autorisés, une fois pour toutes, à pénétrer dans ce sanctuaire, peuplé de demoiselles faciles.

Paul Valbrec, rédacteur important d'une feuille très-répandue, avait là ses grandes entrées; mais Cransac et Cécile ne jouissaient pas du même privilége, et le préposé fit un peu la grimace lorsque Valbrec lui dit, en lui glissant une pièce de cent sous dans la main :

— Monsieur est du journal.

— Et... madame? demanda timidement le préposé.

— Madame aussi, répondit le chroniqueur avec un aplomb superbe.

— Très-bien, dit l'homme en introduisant une clef dans la serrure. Passez, madame et messieurs!

Vous allez être un peu bousculés, par exemple. Le décor du cirque tient toute la scène... et il est fermé, à cause de la cage... ça refoule la figuration dans les couloirs, et comme ils ne sont pas larges, les couloirs...

— Bon! je connais ça... nous nous arrangerons, dit Valbrec.

Et il monta le premier un escalier de quelques marches. Cécile monta ensuite, aidée par Georges, qui venait le dernier.

La porte se referma sur eux, et ils se trouvèrent dans une obscurité presque complète.

— C'est drôle, murmura Valbrec, je suis venu ici vingt fois, et je ne m'y reconnais plus du tout.

On y voyait à peine, mais on entendait toutes sortes de bruits : les cris des machinistes achevant de planter les décors, les piétinements des figurants massés dans les coulisses, les criailleries des figurantes, et, brochant sur le tout, des grondements sourds qui ressemblaient au roulement du tonnerre, dans le lointain, après un orage.

Cécile avait un peu peur, et elle se serrait contre Georges, qui la rassurait de son mieux, quoiqu'il se trouvât aussi dépaysé qu'elle sur ce plancher mal éclairé.

A ce moment, retentirent trois coups vigoureusement frappés.

C'était le signal donné par l'avertisseur pour qu'on levât le rideau.

— Du diable si je sais où nous sommes! s'écria Valbrec. Sur la scène peut-être, et nous allons être pincés, si la toile se lève avant que nous soyons garés... voyez-vous l'effet sur le public?... à moins d'y mettre beaucoup de bonne volonté, il ne pourrait pas nous prendre pour des chrétiens livrés aux bêtes... et ce qu'il sifflerait!...

Sauvons-nous, mes enfants!

— Je ne demande pas mieux, dit Georges, mais de quel côté?... Faut-il avancer ou reculer?

— Marchons vers la lumière.

Cransac et Cécile, pour suivre ce conseil, allaient se diriger vers un quinquet, accroché à une porte, qu'ils apercevaient dans le lointain, lorsque Valbrec, qui les précédait, se heurta à un homme sorti, en se courbant, d'une petite porte basse.

— Faites donc attention, animal! cria le chroniqueur.

— Faites attention vous-même! riposta l'homme. Et d'abord comment êtes-vous entré ici?

— J'en ai le droit. Je suis Paul Valbrec, rédacteur du...

— Quoi! c'est vous, monsieur Valbrec! Excusez-moi de ne pas vous avoir reconnu dans l'obscurité.

C'est moi... le régisseur...

— Ah! c'est vous, père Ralingue. Parbleu! vous tombez bien! Vous allez nous placer. J'ai amené deux personnes.

— Oui... je vois... et si M. le directeur le savait, il ferait une scène. Il a donné les ordres les plus sévères pour qu'on ne laissât passer que les journalistes qui ont leurs entrées...

— Bon! mais vous, mon cher, vous n'aurez pas la cruauté d'expulser une charmante dame qui est avec un de mes amis.

— Je le devrais... oui, certainement, je le devrais... cependant, si vous me promettiez de rester bien tranquilles dans un coin...

— Nous le jurons... Mais dites-moi donc ce que c'est que ce décor que vous avez planté. Je ne reconnais plus vos coulisses. Ce soir, on ne peut pas s'y tourner, et l'on n'y voit goutte.

— C'est le *clou* qui est cause de ça.

— Mâtin! il tient de la place, votre *clou*.

— Dame! pensez!... le cirque de Rome!... au naturel... avec des gradins en amphithéâtre... et pas des toiles peintes... des fermes... à preuve qu'il y a cent figurants assis dessus... des sénateurs en toge... des vestales... des... je ne

sais plus quoi encore... mais vous qui connaissez l'histoire romaine, vous serez content, allez!... et vous pouvez m'en croire, nous ferons un argent fou.

— J'en suis convaincu, mon vieux Ralingue. Mais je crois que nous aurions aussi bien fait de rester dans la salle, car ici nous ne verrons rien du tout.

— Vous ne verrez pas l'ensemble, ça, c'est vrai. Mais si vous n'êtes pas trop difficile, je vais vous indiquer un endroit où vous serez comme chez vous... et où vous ne perdrez pas un détail de l'action.

— Oh! l'action!... elle ne sera pas vive et animée, dit Valbrec, qui savait bien que la dompteuse ne serait pas mangée en scène par ses lions.

— Non... l'acte est très-court... mais ça donne la chair de poule tout de même.

Cransac écoutait à peine. Il pensait à Simancas, qu'il avait laissé plastronnant à l'avant-scène des premières.

Cécile croyait qu'il s'agissait d'un combat de gladiateurs ou du supplice d'une chrétienne qu'on allait faire semblant de martyriser dans l'arène, et elle se préparait avec joie à frémir d'émotion.

— Montrez-moi ça, Ralingue, dit Valbrec, qui savait à quoi s'en tenir sur le spectacle attendu.

Où faut-il que nous nous placions?

— Là... dans ce creux... sous les fermes qui figurent les gradins... il faudra vous baisser, et il n'y a qu'une chaise pour s'asseoir... une chaise que j'avais fait apporter là pour moi... madame pourra s'y mettre.

— Alors, c'est tout ce qu'il faut. Mon ami ne tient pas beaucoup à voir, et moi, j'y tiens encore moins.

— Alors, vous n'avez qu'à rester où vous êtes. Maintenant, si madame veut que je l'installe...

Cécile hésitait à se glisser dans une espèce de trou noir. Elle regardait Georges pour savoir ce qu'il pensait de la proposition qu'elle avait bien envie d'accepter.

Georges n'y voyait aucun inconvénient, et il y trouvait un avantage, celui de pouvoir causer librement avec son ami sur l'incident Simancas.

— Vas-y, chère amie, dit-il avec empressement. Paul et moi, nous ne bougerons pas d'ici, et quand tu en auras assez, tu reviendras nous rejoindre.

Cécile ne se fit pas répéter la permission de suivre l'obligeant régisseur, qui lui prit la main en l'avertissant de se courber, pour éviter de se heurter la tête, et la mena jusqu'à la chaise où il la fit asseoir, en lui disant à demi-voix :

— Il n'y a pas de danger, mais ne vous approchez pas trop. D'ailleurs, il ne faut pas qu'on puisse vous apercevoir de la salle... et si vous avanciez seulement d'un mètre, vous ne seriez plus dans l'ombre.

Se montrer? Cécile n'avait garde. Elle n'oubliait pas que Simancas était là. Mais elle croyait n'avoir plus rien à craindre de lui, et elle se demandait en frissonnant de plaisir et d'impatience ce qu'elle allait voir.

Le régisseur s'éloigna, laissant la dame se régaler du spectacle dont elle allait jouir de très-près, — d'aussi près que possible, — et Valbrec causer avec son ami d'autre chose que de la représentation qui ne les intéressait guère, ni l'un ni l'autre.

Valbrec avait hâte de complimenter Cransac sur sa nouvelle maîtresse, et Cransac songeait à lui raconter ce que Simancas avait fait à Cécile et à le consulter sur le point de savoir s'il ne ferait pas bien d'en finir avec cet odieux personnage.

Pendant que son amant abordait ce sujet avec son vieux camarade, Cécile, isolée sur sa chaise, ne voyait rien du tout devant elle, quoiqu'elle regardât de tous ses yeux. Une toile très-claire, une sorte de tamis, la séparait de la scène et interceptait les clartés qui tombaient du cintre.

En revanche, elle entendait tout près d'elle des souffles

puissants que couvraient en partie les fanfares de l'orchestre jouant une ouverture bruyante.

Pendant qu'elle se demandait, avec une certaine appréhension, d'où venaient ces sons rauques et sourds, le rideau remonta lentement vers les frises, et une lumière éclatante inonda la scène.

Cécile vit alors le *clou,* ce fameux *clou,* tant vanté par le régisseur.

Un décor très-réussi représentait le Colisée de Rome, tel qu'il était du temps des derniers Césars, l'immense amphithéâtre avec ses gradins étagés à perte de vue et la loge impériale dans le fond.

C'était la mise en scène d'un tableau célèbre du peintre Gérôme, et, pour la reproduire exactement, la direction du théâtre n'avait rien épargné.

Les figurants, rangés sur les gradins, avaient suffisamment l'air de citoyens romains; les sénateurs ne faisaient pas trop mauvaise figure, et l'on avait trouvé pour faire l'Empereur un gros marchand de contre-marques, pansu comme Vitellius, avec une tête césarienne.

Les vestales étaient superbes. Il ne leur manquait que la chasteté de leur emploi. On ne peut pas tout avoir.

Éblouie par ce spectacle, Cécile ne vit pas tout du premier coup d'œil, mais elle ne tarda guère à s'apercevoir que l'arène regorgeait de lions, les uns couchés, les autres errant d'un pas lourd, sur les planches qui craquaient sous leur poids.

Il y en avait un qui s'était allongé tout près de la toile derrière laquelle Cécile était assise.

C'était celui-là qu'elle avait entendu renâcler.

Elle n'eut pas peur, sachant bien que la police n'aurait pas permis cette exhibition si elle eût été dangereuse pour le public ou pour les acteurs, et, en regardant avec attention, elle découvrit bientôt que tous ces fauves, qui semblaient être en liberté, se trouvaient enfermés dans une

vaste cage dont les barreaux, peints en gris pâle, apparaissaient à peine, si bien que l'illusion était presque complète pour les spectateurs de la salle.

Un tonnerre d'applaudissements salua ce merveilleux trompe-l'œil, et, comme pour compléter l'effet, les lions, excités par ce vacarme, se mirent à gronder.

Cécile, très-impressionnée, s'étonnait de ne pas avoir deviné plus tôt ce que c'était que le *clou*.

Elle était assez instruite pour savoir qu'au temps de l'empire romain, les martyrs étaient livrés aux bêtes. Le titre de la pièce aurait dû l'éclairer.

Mais elle se demandait comment on allait procéder pour mettre l'histoire ancienne en action, car elle ne supposait pas que les lions joueraient leur rôle au naturel en dévorant sur la scène quelques figurants de bonne volonté.

Elle se serait bien dérangée pour interroger Georges, qui n'était pas loin, mais elle craignait de manquer le moment le plus intéressant.

Georges était en train d'exposer à Valbrec ses véritables griefs contre Simancas, et Valbrec l'écoutait en hochant la tête, comme un homme qui juge assez grave la situation qu'on lui expose et qui ne tient pas beaucoup à donner un conseil avant d'être mieux éclairé.

Georges voyait bien que Valbrec doutait un peu de l'exactitude du récit que Cécile avait fait à son amant, et Georges s'efforçait de le convaincre qu'elle était sortie sans accroc de la Tour de Nesle du marquis.

Cécile n'était pas à portée de les entendre et ne songeait qu'au spectacle qui allait se dérouler devant elle.

Elle ne voyait même pas Simancas étalant aux premières sa prestance et ses diamants. Elle n'avait d'yeux que pour les bêtes féroces à quatre pattes qui rôdaient sur la scène.

Tout à coup, elle vit s'ouvrir, au fond, sous la loge du César, figuré par un marchand de contre-marques, une grille en fer, une vraie grille, et paraître un groupe de martyrs

des deux sexes poussés par des bourreaux en maillot.

Les martyrs étaient chargés de chaînes de carton; les bourreaux brandissaient des fouets sur les condamnés qui faisaient mine de se garer en levant les bras.

Les lions, sentant la chair humaine, se rapprochaient lentement, et comme les barreaux n'étaient pas visibles pour les spectateurs de la salle, l'émotion du public était à son comble.

Il n'y avait guère que Simancas qui souriait, peut-être parce qu'il espérait vaguement que les précautions avaient été mal prises et qu'un coup de griffe, lancé à travers les barreaux, allait faire couler le sang.

Cécile comprit tout de suite le truc préservateur, parce qu'elle le voyait de plus près.

En avant de la grille par laquelle étaient entrés les bourreaux et les victimes, il y avait celle de la cage qui enfermait les lions.

Évidemment, ce n'était là qu'un jeu de scène préparatoire, qui allait être suivi d'un autre plus émouvant, et Cécile commençait à deviner à peu près ce qui allait se passer, sachant bien que la règle : « de plus en plus fort », est suivie dans tous les théâtres, comme elle l'était chez feu Nicolet, entrepreneur de spectacles, à la fin du siècle dernier.

Les martyrs n'avançaient pas, mais bientôt on vit paraître une femme traînée par un tortionnaire.

Cette femme, uniquement vêtue d'un maillot ultra-collant, semblait être nue. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules. Sa belle tête se dressait fièrement, et ses bras étendus en avant semblaient protester contre l'horreur du supplice qui l'attendait.

Le tortionnaire était affreux à voir, avec sa figure de bouledogue, ses cheveux en broussailles et son encolure de taureau.

Des applaudissements enthousiastes partirent de tous les

points de la salle, et si Cécile n'applaudit pas comme les autres, c'est qu'elle se souvint des recommandations du régisseur.

Cécile la trouvait superbe, cette grande femme qu'elle n'avait jamais vue, et elle ne pouvait pas s'empêcher de trembler pour elle, car, en l'apercevant, les lions, excités sans doute par l'appât d'une proie si plantureuse, s'étaient mis à rugir avec ensemble et à se battre les flancs à coups de queue.

L'homme qui la tenait pressa un ressort; les barreaux s'écartèrent sans bruit et se refermèrent de même sur la prétendue martyre, poussée par son bourreau, qui resta en dehors de la cage.

Ce fut si adroitement fait que le public ne vit pas le truc ingénieusement inventé pour l'émouvoir, en lui laissant croire que tous les figurants couraient le même danger que la dompteuse.

Cécile ne la perdait pas de vue, quoiqu elle sût maintenant à quoi s'en tenir, et elle attendait avec anxiété la suite de cette périlleuse pantomime.

Pour rester dans son rôle de martyre, la dompteuse ne pouvait pas se borner à exécuter ses exercices ordinaires qui consistaient à cravacher ses lions et à les faire sauter comme de simples caniches.

Il fallait absolument qu'elle eût l'air de courir le risque d'être dévorée.

Comment allait-elle arriver à ce résultat avec des fauves dressés à lui obéir et à se coucher à ses pieds?

Les spectateurs qui l'avaient vue travailler à la foire de Montmartre attendaient du nouveau, et leur attente ne fut pas trompée.

La dompteuse, après avoir levé les yeux au ciel, comme si elle eût pris Dieu à témoin qu'elle mourait pour sa foi, croisa ses bras sur sa poitrine et s'avança jusqu'au milieu de la scène où elle s'arrêta.

Les lions, comme s'ils se fussent donné le mot, formèrent le cercle autour d'elle, en poussant des rugissements formidables.

Ils répétaient ce mouvement depuis quinze jours sous l'habile direction de Cornaline, experte en dressage, et tous les effets avaient été réglés par elle, comme les évolutions d'un ballet sont réglés à l'Opéra par le chef de la danse.

Mais le public, qui n'était pas dans le secret de cette savante préparation, prit la chose au sérieux.

Ce furent de toutes parts des cris : « Assez! assez! »

C'était vraiment s'effrayer trop tôt, et les spectateurs n'étaient pas au bout de leurs émotions.

Cornaline tomba à genoux, les mains jointes, et à ce signal, les lions intelligents se dressèrent sur leurs pattes de derrière, en rugissant de plus belle.

Il y eut de l'écho dans la salle, où il s'éleva une immense clameur. Beaucoup de femmes firent mine de s'évanouir. D'autres se cachèrent le visage. Toutes gémissaient.

Ce fut bien pis quand le bourreau, qui n'était autre que Goliath, se mit à harceler les bêtes féroces avec une pique.

On les vit bondir, en montrant leurs terribles crocs, pardessus la dompteuse agenouillée, se retourner coutre le bestiaire qui les excitait, puis revenir à elle, la renverser en posant leurs énormes pattes sur ses épaules, et finalement la couvrir de leurs corps, comme des chiens de meute couvrent le corps d'un cerf, au moment de la curée.

Pour le coup, tout le monde eut peur.

Une débandade générale commença dans la salle, hommes et femmes se bousculant pour sortir. Les comparses, et particulièrement les vestales, firent mauvaise contenance, et le gros homme qui figurait César se prépara à décamper, sans le moindre souci de sa dignité impériale.

Tous croyaient que cet amoncellement de lions acharnés sur une femme n'était pas dans le programme, et que la séance allait se terminer par une catastrophe imprévue.

Seul, Simancas, debout dans sa loge, suivait avec un intérêt passionné les péripéties de cette lutte inégale entre une belle fille et un troupeau de bêtes féroces.

Il n'était venu que dans l'espoir de la voir déchirer sur la scène, et, en ce moment, il ne regrettait pas d'avoir payé une avant-scène quinze louis.

Cécile, plus morte que vive, aurait voulu fuir et n'avait pas la force de se lever.

Les lions ne paraissaient pas lâcher prise. On ne voyait plus qu'un enchevêtrement de croupes et de crinières grouillant sur une forme blanche qu'on n'apercevait plus que par moments.

Cette fois, c'était bien le *clou*, et un *clou* absolument neuf, car jamais, depuis la chute de l'empire romain, pareil spectacle n'avait été donné sur aucun théâtre.

Il était temps d'arrêter la scène pour éviter des malheurs dans la salle.

Une minute de plus, et les spectateurs se seraient écrasés dans un sauve qui peut général.

— Au rideau! cria la voix du régisseur.

Et le rideau descendit un peut plus vite que de coutume.

Mais l'obscurité ne se fit pas sur la scène, car le gaz ne fut pas éteint, et, de sa cachette, Cécile put voir la dompteuse se dégager tranquillement et les lions se disperser en grondant, sous l'œil vigilant de Goliath, toujours jouant de la pique.

Victimes et bourreaux, sénateurs et vestales dégringolaient pêle-mêle et se pressaient pour sortir par le couloir ouvert sous la loge de César.

Il s'agissait de laisser la place libre aux hommes d'équipe qui allaient pousser la cage roulante où les lions allaient rentrer.

Cette cage, restée derrière le décor du fond, n'était pas très-facile à manœuvrer, et il était encore moins facile d'y réintégrer les fauves; mais cette opération, qui regardait

exclusivement Cornaline et son valet Goliath, ne paraissait pas les gêner du tout.

En moins de cinq minutes, ils eurent fini de chasser devant eux leurs terribles pensionnaires et de les faire passer de la cage où ils venaient de travailler dans celle que le public n'avait pas vue.

Il ne restait plus qu'à démonter la première, dressée tout exprès pour la représentation, et les machinistes accoururent pour débarrasser la scène.

Cécile n'eut que le temps de se sauver dans le couloir où elle retrouva Georges et Valbrec causant avec animation de toute autre chose que du spectacle qui venait de l'émouvoir.

Les deux amis en étaient encore à discuter sur la conduite que Cransac devait tenir vis-à-vis de Simancas; Georges persistant à soutenir que l'occasion était bonne pour gifler ce *rastaquouère,* et Valbrec s'efforçant inutilement de le calmer.

Ni l'un ni l'autre ne s'était préoccupé de ce qui se passait sur la scène, et Georges ne comprit pas, lorsque Cécile s'écria, en se serrant contre lui :

— Ah! que j'ai eu peur! j'ai cru qu'elle allait être dévorée.

Georges allait lui demander de qui elle parlait, mais le couloir fut envahi par une troupe de machinistes qui se ruèrent pour enlever le décor.

Il fallut leur céder la place, se réfugier dans les coulisses, derrière la toile de fond, et tomber dans la foule des figurants poussés vers leurs loges par le vigilant régisseur, qui avait hâte de faire évacuer la scène.

Cécile et ses amis se collèrent contre un portant, pour laisser ce torrent s'écouler.

Cornaline et ses lions, déjà rentrés dans leur cage, n'étaient pas loin; mais un *ferme* les cachait, et Cécile était la seule à savoir qu'ils étaient là.

La discussion entre les deux camarades avait cessé tout

à coup, Georges ne se souciant pas de la continuer devant la principale intéressée.

Valbrec crut faire diversion en disant à Cécile :

— Était-ce donc si émouvant que ça?... Comment avez-vous pu prendre au sérieux le danger que semblait courir cette farceuse?

— Tout le monde y a cru comme moi, répondit la jeune femme qui frissonnait encore. Vous n'avez donc pas entendu le tumulte dans la salle? On s'écrasait pour fuir.

— De quoi s'agissait-il? demanda Cransac, toujours absorbé par l'idée que Simancas n'était pas loin.

Le régisseur se chargea de lui répondre.

Le bonhomme arrivait tout essoufflé et rouge comme une écrevisse cuite. Les yeux lui sortaient de la tête, et il agitait ses bras d'un air désespéré.

— Eh bien, mon cher Ralingue, lui dit Valbrec, vous devez être content de la débutante. En voilà pour cent représentations au moins.

— Ah ! la gueuse ! grommela Ralingue.

— A qui en avez-vous ?

— A cette dompteuse de malheur?... encore, si ses bêtes l'avaient mangée, ça m'aurait un peu consolé. Mais, grâce à elle, voilà notre saison manquée.

— Comment ça ?... Madame vient de nous dire que l'exhibition a eu un succès à tout casser.

— Oui, à tout casser, c'est le mot. On a démoli les banquettes. Il y a des blessés à l'ambulance du théâtre, sans compter les femmes évanouies.

— Eh bien! mais vous vous plaignez que la mariée est trop belle. Tout Paris voudra se payer ces émotions-là.

— Vous ne comprenez donc pas que la police va interdire les exercices de cette sacrée femelle... et cela, pas plus tard que demain... le commissaire de service vient d'avertir M. le directeur. Tous nos frais sont perdus... cinquante mille francs au moins... Je vous dis que c'est la ruine... nous n'avons

rien de prêt... la fermeture pour un mois ou des reprises qui ne feront pas un sou... jolie perspective pour cet hiver!

— Mais, sapristi! vous les connaissiez, les exercices! c'est votre faute si vous n'avez pas prévu qu'ils mettraient votre public en déroute.

— Pas du tout, elle répétait à huis clos, la coquine. On montait la cage avec un truc qu'il a fallu faire exprès, et avant de répéter, elle renvoyait jusqu'aux machinistes. Elle ne voulait souffrir avec elle que son valet, cette espèce de brute qui faisait le personnage du bourreau.

— Oui... je sais... le palefrenier de ses lions. Je l'ai vu travailler à la foire. Il est affreux.

— Et puis, je ne croyais pas que le monde fût assez bête pour prendre au sérieux une scène réglée d'avance.

— Hé! hé! mon cher, avec des acteurs qui ont des griffes et des crocs, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

— Je vous assure, monsieur, que j'ai cru aussi à un accident, dit Cécile, et j'en suis encore à me demander si cette pauvre dompteuse s'est tirée de là sans blessure.

— Elle! s'écria le régisseur. Il n'y a pas de danger qu'elle ait rien attrapé dans la bagarre. Une honnête femme aurait été étouffée ou déchirée. La drôlesse est en train de fumer une cigarette et de rire au nez du directeur qui lui fait des reproches.

Je parierais qu'elle lui demandera des dommages et intérêts, s'il la renvoie. Elle a un traité.

— Elle serait dans son droit. Mais vous ne la renverrez pas. Maintenant, le public est prévenu, et demain les spectateurs n'auront plus peur.

— Les entendez-vous hurler?

— Ils veulent savoir comment elle se porte, parbleu! Ralingue, mon cher, il faut faire une annonce, c'est le seul moyen de vous tirer de là.

— Au fait!... c'est une idée...

— Une idée qui aurait dû vous venir plus tôt. Ne perdez

pas une minute. Faites lever le rideau. Allez chercher votre dompteuse et amenez-la sur la scène.

— Mais... on ne la rappelle pas...

— Parce qu'ils se figurent que ses bêtes l'ont croquée. Quand ils la verront saine et sauve, ils vont l'acclamer. Ce sera du délire, et vous verrez les journaux demain matin. On s'est bousculé aujourd'hui pour sortir; demain soir, on se bousculera pour entrer. La fortune du théâtre est faite, et celle de la donzelle aussi.

— Vous oubliez l'interdiction que le commissaire vient de m'annoncer.

— Le commissaire ne juge pas en dernier ressort. Vous en appellerez au préfet... au ministre... et quand vous aurez démontré que cette farceuse ne risque pas sa peau, on vous autorisera à continuer.

Seulement, dépêchez-vous, si vous tenez à ne pas manquer votre effet. Battez votre public, pendant qu'il est chaud.

— J'y vais! cria le régisseur, en se précipitant vers le fond de la scène.

— Ils me devront tous un fameux cierge, dit Valbrec, mais ne restons pas là. Quand la toile sera levée, on nous verrait de la salle.

Et il entraîna Cransac et Cécile dans une coulisse, déjà encombrée de figurants qui se serrèrent pour leur faire de la place.

Ce n'était pas le moment d'engager une conversation explicative, et Georges dut retenir les questions qu'il avait sur les lèvres. La mémoire lui était revenue tout à coup, et il s'étonnait d'avoir tant tardé à se rappeler que Cornaline devait débuter à la Porte Saint-Martin. Il ne doutait plus que ce fût cette créature qui venait de soulever un orage dans la salle, et il regrettait amèrement d'être monté sur les planches avec Cécile.

Il ne comprenait pas que Valbrec eût négligé de l'avertir,

et Valbrec n'était pas dans son tort, puisqu'il ignorait que, depuis la scène de la baraque, Cornaline poursuivait Georges de son amour et Cécile de sa haine.

Et Georges se voyait bloqué là, tant que le régisseur n'aurait pas fini de présenter Cornaline au public.

Les machinistes avaient opéré très-vite. Le décor du cirque romain était déjà enlevé des deux côtés, la cage aux barreaux invisibles avait disparu, démontée rapidement par les habiles mécaniciens qui l'avaient ajustée.

Il ne restait debout que le décor du fond, derrière lequel se trouvait l'autre cage, celle qui servait d'habitation permanente aux lions.

Le devant de la scène était complétement libre.

Tout à coup, sans avertissement préalable, le rideau se leva lentement, et, dans la salle, le tumulte cessa comme par enchantement.

Il y eut quelques cris : Assis!... assis!... puis un silence profond.

On pressentait une annonce et l'on s'attendait à apprendre qu'il ne subsistait que des débris de Cornaline mangée par ses lions.

Quand on la vit paraître, conduite par le régisseur, plus vivante et plus belle que jamais, ce fut une explosion de bravos à faire crouler la salle.

Il faut dire qu'elle était superbe, la dompteuse de Montmartre, fière de son triomphe.

Elle s'avança, la tête haute, les yeux étincelants, presque à toucher la rampe, et là, lâchant la main du père Ralingue, elle salua avec sa cravache, — la fameuse cravache qu'elle avait quittée pour jouer son rôle de martyre; elle salua, comme un colonel salue de l'épée, en défilant à la tête de son régiment.

Puis elle se remit au port d'armes, droite, immobile, les deux pieds rassemblés, attendant l'arrêt du public.

Trois mille voix l'acclamèrent.

Sa cause était gagnée : celle du théâtre aussi.

Ce public affolé, qui tout à l'heure maudissait la dompteuse et la direction, parce qu'il avait eu peur, les portait aux nues, maintenant qu'il était rassuré.

Et le régisseur bénissait Valbrec.

Le conseil donné par le chroniqueur avait sauvé la situation.

En se retirant à reculons, Cornaline chercha des yeux Georges et Cécile, qu'elle avait vus dans leur loge, en regardant par le trou du rideau.

Elle ne s'était plus occupée d'eux, pendant qu'elle travaillait avec ses lions, parce qu'elle savait qu'un instant de distraction pouvait lui coûter la vie; mais elle n'avait pas oublié qu'ils étaient là.

Elle ne connaissait pas Cécile, mais elle n'avait pas eu de peine à deviner que c'était Cécile qui occupait avec Cransac l'avant-scène du rez-de-chaussée, et la présence de sa rivale avait ravivé sa jalousie.

Elle s'imaginait que Georges avait, pour la narguer, amené sa maîtresse au théâtre; elle leur en voulait mortellement à tous les deux, et elle roulait dans sa tête des projets de vengeance sans savoir où ni comment elle les exécuterait, car elle ne pouvait guère descendre dans la salle pendant la représentation et les interpeller publiquement.

On l'aurait mise à la porte, et son directeur l'aurait tancée.

Elle s'était à peu près résignée à attendre une meilleure occasion, lorsqu'elle s'aperçut qu'il n'y avait plus personne dans la baignoire où elle avait, pendant le dernier entr'acte, constaté la présence de l'heureux couple qu'elle haïssait.

Elle crut qu'ils étaient partis, et elle s'en serait consolée, mais le diable s'en mêla.

Georges, Cécile et Valbrec, refoulés dans la coulisse, se trouvaient justement sous un bec de gaz qui les inondait de lumière.

Cornaline les vit, avant de disparaître derrière la toile du fond, et sa colère se ralluma. Elle n'eut plus qu'une pensée :

les aborder, les apostropher, et si Georges prenait la défense de son amie, tomber sur Cécile à coups de cravache.

Elle n'avait pas de temps à perdre, car on baissait le rideau, et ceux qu'elle voulait attaquer allaient sans doute regagner leur loge. Aussi allait-elle courir à eux, quand elle fut retenue par le directeur et un groupe de commanditaires du théâtre qui l'attendaient pour la féliciter de l'éclatant succès qu'elle venait de remporter.

— C'est à M. Valbrec que nous le devons! s'écria le brave Ralingue. Il m'a conseillé de ramener mademoiselle qu'on ne rappelait pas du tout... Il a sauvé la caisse... Et dire que moi, qui suis régisseur depuis vingt ans, je n'avais pas eu cette idée-là !... c'était pourtant bien simple.

— Valbrec! s'écria un des associés de la direction, mais je l'aperçois là-bas, Valbrec.

On venait d'enlever le décor du fond qui, jusqu'à ce moment, masquait la scène vide.

— Nous allons le porter en triomphe. Il le mérite bien. Il est avec une jolie femme. Elle en aura sa part.

— Qui est-ce? demanda le directeur.

— Je crois que c'est la maîtresse du jeune homme qui est avec lui, dit Ralingue.

— On a eu tort de la laisser entrer dans les coulisses, mais, puisqu'elle y est, je vais lui en faire les honneurs... à cause de ce brave Valbrec qui nous a tiré une fameuse épine du pied... le commissaire vient de me dire que son rapport ne conclura pas à la suppression des exercices de Cornaline.

Ils m'ont l'air de se disposer à repasser dans la salle, de peur que je ne les y renvoie. Allons les chercher.

Tous ces messieurs, y compris le père Ralingue, se dirigèrent avec ensemble vers le petit groupe que formaient, tout près de la porte de communication, Valbrec, Cransac et Cécile.

La fusion qui allait s'opérer ne faisait pas du tout l'affaire de Cornaline.

La dompteuse comprenait bien qu'elle ne pourrait pas maltraiter sa rivale devant une si nombreuse compagnie.

Elle l'aurait battue sans scrupule, s'il n'y avait eu là que des comparses. En présence de son directeur et de tant de messieurs importants, elle y regardait à deux fois.

Force lui fut de rester cantonnée près de la cage où les lions étaient rentrés.

— Avez-vous vu, maîtresse? lui demanda, en lui montrant Cécile, Goliath qui montait la garde devant les barreaux.

Cornaline le poussa dans un coin, et un colloque à voix basse s'engagea entre la dompteuse et son valet.

Pendant ce temps-là, Valbrec retenait son ami qui voulait partir avec Cécile et le présentait, malgré lui, en le qualifiant de publiciste.

Sur quoi, le directeur, qui était un gentleman, demandait à être présenté à Cécile, sans demander qu'on la lui nommât.

On échangea des saluts et des poignées de main, et finalement le galant directeur offrit son bras à Cécile, qui n'osa pas le refuser.

Cransac enrageait, mais comment se dérober aux empressements d'un homme qui se faisait une fête de montrer les coulisses de son théâtre à une charmante personne, et qui lui disait de son air le plus engageant :

— Je suis sûr, madame, que vous aussi vous avez eu peur, et je tiens à vous prouver que les lions qui vous ont effrayée sont de véritables agneaux... plus doux que ma dompteuse... une gaillarde que je ne vous présenterai pas, je vous prie de le croire.

— Elle est très-belle, murmura innocemment Cécile, et encore plus courageuse.

Cransac suivait, fort à contre cœur, et Valbrec lui dit à l'oreille :

— Je sais où le bât te blesse. Tu crains que Cornaline ne te fasse une scène dans le genre de celle de la baraque. Il n'y a pas de danger, mon cher. Ces filles-là n'ont pas la mémoire

si longue. Elle ne mangera pas ta maîtresse, que diable! Elle se contentera de rager en dedans... et ce sera drôle.

Georges, peu convaincu, ne répondit pas. Il regardait de loin Cornaline, adossée à un portant, et son air ne lui disait rien de bon.

Goliath tournait autour de la cage et tracassait ses bêtes à coups de pique, comme s'il eût cherché à les tenir en haleine.

— Vous me permettrez, madame, de vous conduire ensuite au foyer des artistes, continua le directeur, et si je vous mène d'abord voir ma ménagerie, c'est que les hommes d'équipe attendent pour enlever la cage à roulettes, avant de planter le nouveau décor.

Puis, s'adressant à Goliath, qui continuait à fourgonner dans la cage avec sa pique :

— Hé! toi, l'homme!... fais-moi donc le plaisir de laisser ces bêtes en repos... tu finirais par leur donner envie de mordre. En voilà assez!

Goliath fit un pas en arrière, et les lions commencèrent à se calmer.

— Voyez, madame, reprit le directeur, ils se couchent. On dirait vraiment qu'ils comprennent que le public n'est plus là et qu'ils n'ont plus besoin de poser pour la férocité. Depuis que cette brute a cessé de les agacer, les voilà changés en descentes de lit. On s'étendrait dessus.

— Votre dompteuse, oui, dit en riant Valbrec; c'est un de ses exercices favoris, et elle n'y manquait jamais quand elle opérait sur le boulevard de Clichy... mais, vous, mon cher, je ne vous conseille pas d'essayer.

— Je n'en ai nulle envie, croyez-le. Il me semble même que nous sommes un peu trop près de la cage. Les barreaux sont très-espacés, et je n'aimerais pas à recevoir un coup de griffe de ce gros qui a des poils noirs dans sa crinière et qui fait semblant de dormir, le museau appuyé sur ses pattes de devant... il a l'air sournois, n'est-ce pas, madame?

Cécile ne regardait pas les lions; elle regardait Cornaline, qui n'avait pas cessé de la dévisager. Leurs yeux s'étaient rencontrés, et Cécile se demandait pourquoi ceux de la dompteuse se fixaient sur elle avec tant de persistance.

Elle ne voyait pas non plus Goliath, qui se tenait tout près d'elle et qui faisait semblant de jouer avec sa pique, posée droite comme une lance, la lâchant et la rattrapant au vol, comme un soldat en faction jouerait avec son fusil pour se désennuyer.

Personne ne faisait attention à ce manége; Valbrec se complaisait à admirer la pose sculpturale de Cornaline; le père Ralingue donnait ses derniers ordres aux hommes d'équipe qni allaient traîner la cage dans le magasin où on la remisait; le directeur ne songeait qu'à faire l'aimable, et Georges, absorbé dans ses réflexions, piétinait d'impatience, sans rien voir de ce qui se passait autour de lui.

Il ne voulait pas enlever Cécile à son trop obligeant conducteur, mais il lui tardait que la promenade à travers les curiosités du théâtre fût finie.

— Maintenant, madame, reprit gracieusemcnt le directeur, je suppose que vous ne tenez pas à contempler plus longtemps ces vilaines bêtes, et si vous voulez entrer au foyer...

Il n'acheva pas. Goliath venait de laisser échapper sa pique qui était allée, en tombant, heurter de son fer pointu le mufle du lion noir.

Piqué à un endroit sensible, l'animal se leva en rugissant, se dressa contre la grille qui trembla sous le choc, et se tint debout, la gueule ouverte, les pattes en l'air et les griffes étendues, dans la pose de ces lions qu'on peint sur les armoiries.

Et, pour comble de malheur, en se précipitant pour ramasser sa pique si maladroitement lâchée, Goliath poussa violemment la pauvre Cécile, qui alla tomber, la face en avant, contre les barreaux de la cage.

Les griffes, les terribles griffes, s'abattirent sur les épaules

de la jeune femme qui plia sous le poids, et la maintinrent à portée des dents du monstre, retombé à plat ventre.

Cécile s'évanouit, sans pousser un cri, et l'affreux Goliath ne chercha point à la défendre.

Georges, seul, se précipita pour l'arracher à la bête féroce. Un coup de griffe lui déchira la main, et le lion ne lâcha pas le bras gauche de Cécile, qu'il avait saisi.

Le brave garçon, tout ensanglanté, allait revenir à la charge et y laisser probablement la vie.

Un secours lui arriva qu'il n'attendait guère.

Cornaline, qui s'était tenue à l'écart, se lança entre lui et la cage, asséna sur la tête du lion deux coups du pommeau de sa cravache, et lui fit lâcher sa proie.

La bête féroce avait reconnu la dompteuse et recula jusqu'au milieu de la cage.

Georges, quoique blessé, profita de cet instant de répit pour enlever Cécile dans ses bras et l'emporter.

Cette affreuse scène avait mis en fuite tous les assistants.

Ils s'étaient réfugiés dans l'arrière-scène, et Georges, après eux, vint y déposer son précieux fardeau sur une banquette qui se trouva là fort à propos.

Le régisseur se lamentait, en répétant :

— Je l'avais bien dit, qu'il y aurait un malheur!

Le directeur criait qu'on allât chercher le médecin du théâtre, et son associé y courait.

Valbrec, seul, avait gardé son sang-froid. Il s'efforçait de calmer Georges et de se rendre compte des causes de l'accident. Il soupçonnait que Goliath avait fait exprès de laisser tomber sa pique et de pousser Cécile contre la cage, mais il ne s'expliquait pas pourquoi la dompteuse était venue la sauver des griffes du lion qui la tenait, car tout indiquait que Goliath n'avait fait qu'exécuter un ordre donné par sa maîtresse.

Tout à coup, il s'aperçut qu'elle était derrière lui, et, avant qu'il eût le temps de l'interroger, elle lui dit à l'oreille :

— Je voulais qu'elle fût mangée, mais le cœur m'a manqué. J'espère qu'elle n'en mourra pas, et je suis assez vengée. Dites à votre ami qu'il se méfie de son ancienne et de cette canaille d'Arthur. Ils ont vendu la petite à un Espagnol.

Valbrec, sur ce point, savait à quoi s'en tenir, et, pour le moment, il s'agissait de sauver la vie de Cécile et non pas sa vertu.

Cornaline, du reste, ne fit que paraître et disparaître. Georges, agenouillé près de sa malheureuse amie, ne vit même pas la terrible dompteuse qui était allée rejoindre Goliath, pour surveiller avec lui l'enlèvement de la cage où les lions grondaient encore, surexcités par l'odeur du sang.

Le médecin de service arriva sur ces entrefaites et se mit à examiner la blessée, qui n'avait pas encore repris connaissance.

Le bras gauche de Cécile était brisé en deux endroits, et la griffe qui s'était abattue sur son épaule avait lacéré profondément la poitrine au-dessus et au-dessous de la clavicule.

— C'est grave... c'est très-grave, dit à demi-voix le docteur. Les os du bras et de l'avant-bras ont été broyés... et il n'est pas impossible que le poumon ait été atteint... Ici, je ne puis rien faire... envoyez chercher un brancard... j'accompagnerai la blessée à l'hôpital.

— Non, dit Georges avec force; chez moi.

Cécile rouvrit les yeux. Elle avait entendu, et elle le remercia d'un regard reconnaissant.

— Chez toi!... tu n'y penses pas... elle y serait trop mal! s'écria Valbrec.

— Je le veux! répliqua Georges.

— Et moi, je n'y vois pas d'inconvénients, appuya le médecin. Je surveillerai le transport, et cette dame sera mieux chez un ami que dans une salle de chirurgie.

Je me charge de la soigner.

Cet arrangement convenait fort au directeur, qui tenait beaucoup à continuer la représentation et pas du tout à transformer en ambulance le foyer des artistes de son théâtre.

Il donna des ordres en conséquence. On apporta un matelas; on y étendit Cécile qui était retombée en syncope, et quatre machinistes la descendirent au rez-de-chaussée, dans le corridor qui débouchait rue de Bondy et qui servait de passage aux figurants.

Georges, appuyé sur le bras de Valbrec, suivait ce triste cortége que précédait le médecin.

Le père Ralingue était resté avec son directeur, et ils s'occupaient déjà de presser la mise en place des décors du troisième acte.

En bas, il fallut attendre que le brancard, au dais de toile rayée, arrivât.

On était allé le chercher au plus prochain poste de secours aux blessés, et la blessée aurait pu mourir dans le couloir sombre où les porteurs avaient déposé le matelas.

Mais le docteur, après l'avoir encore examinée et palpée, à la clarté d'une lanterne, déclara qu'il n'existait pas de danger immédiat, et qu'elle supporterait le voyage de la Porte Saint-Martin à la rue Frochot.

Par exemple, il ne répondait pas des suites.

Georges, anéanti, se taisait. Valbrec cherchait à le rassurer.

— C'est ma faute, disait-il. J'aurais dû te prévenir que le *clou* de la pièce, c'était Cornaline et ses lions... mais, en vérité, je ne pouvais pas deviner que tu n'avais pas regardé les affiches.

— Je la tuerai, interrompit Cransac.

— Qui ça?... Cornaline ?... Tu aurais tort. Sans elle, ton amie serait morte. Les lions l'auraient mise en pièces. C'est le valet qui est coupable, et je te conseille de le laisser en repos. Tu ne pourrais pas prouver qu'il a fait exprès de

laisser tomber sa pique... et d'ailleurs, à quoi bon?... tu ne gagnerais rien à le dénoncer et tu pourrais y perdre... on ne parlera que trop de cette lugubre aventure...

Mais ce brancard tarde bien à venir, ajouta Valbrec, en s'avançant jusque dans la rue.

Georges resta près de Cécile, à côté du médecin qui faisait respirer des sels à la blessée, sans parvenir à la tirer de l'anéantissement où elle était tombée.

Quelques passants s'étaient attroupés devant l'entrée des artistes, et Valbrec cherchait à les empêcher de trop s'approcher, lorsqu'un homme qui accourait tout essoufflé essaya de passer.

— Halte-là! cria le journaliste, en lui barrant le chemin.

Et presque aussitôt :

— Tiens! c'est vous, Saintonge! Où diable allez-vous?

— Je vous cherche, répondit le reporter.

— Et pourquoi?

— Je suis venu par hasard, et j'ai réussi à me caser sur un strapontin dans un coin de l'orchestre... en arrivant, je vous ai aperçu au fond d'une baignoire... et puis, vous avez disparu... l'ouvreuse des avant-scènes m'a dit que vous étiez dans les coulisses avec vos amis... on n'a pas voulu m'y laisser entrer par la petite porte... et comme je tenais absolument à vous parler, j'ai fait le tour par la rue de Bondy...

— Qu'avez-vous donc de si pressé à me dire?

— Mais... le bruit court dans la salle qu'une femme vient d'être mangée par les lions de la dompteuse... je viens vous demander ce qu'il en est, afin de courir au journal... ce sera un fameux fait divers, et il n'y aura peut-être que nous qui l'aurons...

— Trop de zèle, mon bon!... Vous pouvez vous épargner la course... personne n'a été mangé.

— Tant pis! dit naïvement Saintonge.

— C'est regrettable, en effet, ricana Valbrec; mais calmez-vous et allez reprendre possession de votre strapontin...

quand ce ne serait que pour dire aux gens qu'il n'y a pas eu d'accident.

—C'est dommage!... enfin!... je me rattraperai demain, à Montmartre. Votre ami viendra, hein?

— Je ne crois pas. Filez, mon cher, et attendez-moi à minuit, à la rédaction.

Le reporter s'en alla, en se demandant quelle mouche piquait Valbrec, qui le renvoyait si lestement.

Valbrec venait d'apercevoir à l'autre bout de la rue les porteurs qui arrivaient avec le brancard. En même temps, le médecin se montra sur le pas de la porte et lui dit à demi-voix :

— Elle ne mourra pas du coup de griffe... mais les morsures de lion, c'est terrible. L'humérus est en capilotade, et je crois bien qu'il faudra en venir à l'amputation...

Pauvre femme! conclut le docteur, d'un ton qui ne promettait rien de bon.

VIII

Saintonge avait eu, à la Porte Saint-Martin, une grosse déception. Le fait divers qu'il croyait tenir s'était réduit à rien, et au journal, après le spectacle, Valbrec, faisant fonction, cette nuit-là, de rédacteur en chef, Valbrec lui avait interdit de faire la moindre allusion à un accident arrivé dans les coulisses, et même de prendre de nouvelles informations.

L'ami de Georges Cransac voulait que le silence se fît sur cet événement qui n'était connu que de quelques personnes, et il n'avait pas tort.

Mais Saintonge n'était pas éloigné de penser que ce chroniqueur, qui ne commandait que par intérim, lui retirait le

pain de la bouche en lui défendant d'écrire quoi que ce fût sur un fait intéressant et inconnu du public.

Le pauvre reporter ne pouvait même pas se dédommager en racontant à la troisième page du journal les scènes de désordre qu'avaient provoquées dans la salle les exercices de Cornaline.

Tout ce qui se passe au théâtre appartient à un courriériste spécial, lequel ne souffre pas qu'un confrère empiète sur son domaine.

Saintonge, heureusement, avait d'autres cordes à son arc, et le lendemain devait être une bonne journée pour le reportage.

Valbrec ne lui défendait pas de suivre les opérations du juge d'instruction et du commissaire qui allaient pratiquer des fouilles à Montmartre. Valbrec, au contraire, l'encourageait à y assister et comptait bien qu'il en rapporterait une foule de renseignements inédits.

Et Saintonge avait pris ses mesures pour tout voir et tout entendre.

Le grand point pour un reporter, c'est d'avoir ses entrées à la préfecture de police et surtout des accointances sinon avec le chef, au moins avec les principaux agents de la sûreté.

C'était précisément le cas de Saintonge qui les connaissait tous et qui s'en était fait des amis.

Saintonge avait gagné les bonnes grâces des chefs en les citant avec force éloges dans son journal, et comme il n'était pas fier, il s'était concilié les subalternes en leur offrant des tournées chez le marchand de vin.

Il savait, d'ailleurs, être discret quand il le fallait, et cette qualité, très-rare dans le monde du reportage, lui avait acquis l'estime et la sympathie des gros bonnets du service, qui d'ordinaire ne prodiguent pas les complaisances.

Les magistrats eux-mêmes le voyaient d'un bon œil et toléraient quelquefois qu'il se mêlât indirectement d'une instruction difficile.

Il lui était arrivé de leur rendre des services, en signalant des indices qui auraient passé inaperçus, car il était né perspicace, et la longue pratique du métier lui avait donné le flair d'un policier de profession : des services dont il se gardait bien de se vanter.

On l'en récompensait en lui fournissant des renseignements qu'on cachait à d'autres journalistes, et c'était ainsi qu'il avait su, avant tous ses confrères, que la justice allait entreprendre des recherches dans le jardin et dans la maison de la rue Gabrielle, et qu'on espérait rattacher l'affaire du meurtre de Mahossier, libéré de Melun, à l'ancienne affaire du vol commis, en 1877, chez un banquier du faubourg Poissonnière.

Ce qu'on appelle vulgairement une descente de justice ne se fait pas sans que les gens du quartier où elle a lieu s'en préoccupent.

Dans une petite ville de province, c'est un événement, surtout quand on y procède avec tout l'appareil judiciaire, pendant une session de la cour d'assises : les magistrats en robe, les jurés conduits par le président, la gendarmerie sur pied.

C'est imposant et presque toujours inutile.

A Paris, au cours d'une instruction, on y met moins de solennité, et, cette fois, la chose allait se passer dans des parages peu habités et peu fréquentés.

Le juge instructeur, le commissaire aux délégations et le sous-chef de la sûreté avaient pris rendez-vous à neuf heures du matin, c'est-à-dire un peu après le lever du jour, qui commence fort tard en décembre.

Ces messieurs devaient se réunir dans la rue Gabrielle, préalablement gardée par une escouade de sergents de ville et une brigade d'agents.

Saintonge, dûment averti, y arriva à huit heures et demie, et il y trouva à qui parler en la personne d'un vieux brigadier de la sûreté qu'il connaissait tout particulièrement.

Ce vétéran était en train de donner des instructions à ses hommes, qui filaient les uns après les autres pour aller occuper les postes qu'il leur assignait.

— Bonjour, père Pigache, lui dit Saintonge en l'abordant; je vois que vous avez eu la même idée que moi.

— Je ne sais pas si nous voyons l'affaire de la même façon, monsieur Saintonge, répondit le brigadier, mais je crois que je la comprends. Fouiller, c'est très-bien, mais il faut commencer par cerner.

— Et comme le terrain est accessible de trois côtés, vous envoyez du monde en haut, en bas et à droite. J'avais deviné, et je vois que vous êtes toujours dans les vieux principes, qui sont les bons.

— Oh ! nous ne pincerons peut-être personne, ce matin, mais on va organiser une souricière.

— Et vous espérez que l'homme qui a assommé ce Mahossier viendra s'y faire prendre.

— Celui-là ou un autre.

— Vous croyez donc vraiment que ce gredin a été tué par un de ses complices d'autrefois?... vous croyez à la vieille histoire de la caisse escamotée comme un simple portefeuille?

— Un peu, que j'y crois !... et je mettrais ma main au feu qu'elle a été transportée et cachée ici... dans le jardin ou dans la maison. Ceux qui ont fait le coup n'ont pas bougé depuis sept ans parce qu'ils étaient tous coffrés. Maintenant qu'ils ont fini leur temps, ils vont se dépêcher de venir chercher le magot.

— Je me figure que c'est déjà fait. L'ancien complice de Mahossier a dû mettre la main dessus, après avoir tué son joli camarade.

— Ce n'est pas sûr. On n'a pas vu de traces de fouilles.

— Enfin... comment va-t-on s'y prendre?

— Ça dépendra des ordres que va donner le juge qui doit diriger l'opération. En attendant, moi, j'ai pris mes mesures.

J'ai posté des hommes là-haut, pour surveiller la sortie par la place du Tertre, et d'autres pour garder la porte qui donne sur l'escalier public. Je laisserai une escouade ici, rue Gabrielle.

Comme ça, s'il y a déjà du poisson dans la nasse, nous le pêcherons... et je ne serais pas très-étonné qu'il y en eût.

— Voici ces messieurs, dit Saintonge, en montrant un fiacre qui s'arrêtait dans la rue, à vingt pas de la grille.

Trois hommes, tout de noir vêtus, descendirent de la voiture, suivis d'un quatrième, qui portait sous son bras une serviette d'avocat bourrée de papiers, et s'avancèrent vers le brigadier, qui mit aussitôt chapeau bas devant ses supérieurs.

Saintonge s'empressa d'en faire autant et de se tirer un peu à l'écart, mais le juge, qui le connaissait de longue date, lui dit de prime abord :

— Restez, monsieur. Vous pourrez nous être utile... et je compte que vous n'écrirez rien dans votre journal sans que je vous y aie autorisé. Il peut arriver que nous ayons besoin de la publicité dont vous disposez... Mais il est plus probable que je vous demanderai de garder le silence sur notre expédition... je me déciderai après la visite à laquelle je vous permets d'assister.

Saintonge protesta de sa soumission aux ordres du magistrat, quels qu'ils fussent.

— A-t-on fait citer le propriétaire du terrain? demanda le juge au commissaire, qui affirma l'avoir convoqué pour neuf heures.

— Nous pouvons commencer sans lui, reprit le juge, et je pense qu'il convient de commencer par la maison. Plus tard, s'il y a lieu, on défrichera le jardin, mais je ne crois pas que les voleurs aient pris la peine de creuser la terre pour y enfouir la caisse. Ils auront eu plus vite fait de pratiquer une cachette dans un mur.

Brigadier, prenez quatre hommes pour nous accompagner.

Les autres resteront devant cette grille pendant que nous opérerons.

Ainsi fut fait. Pigache, qui connaissait le terrain, prit les devants, et Saintonge resta modestement à l'arrière-garde.

Le cortége se fraya sans trop de peine un passage à travers les broussailles que Lourdier avait fait un peu élaguer avant la vente à Cransac.

Quand ces messieurs furent arrivés à l'allée droite qui s'étendait du perron à l'escalier latéral, le commissaire indiqua la place où l'on avait trouvé le cadavre de Mahossier et fit observer que l'assassin et l'assassiné avaient dû cheminer côte à côte sur cette large voie, en sortant du pavillon de briques.

— Ou bien avant d'y entrer, dit le juge. Rien ne prouve qu'ils ont touché à l'argent volé, si tant est que cet argent soit dans la maison. Visitons-la d'abord. Nous raisonnerons après.

Le jour s'était levé, terne et brumeux. Paris se perdait dans le brouillard, et l'on distinguait à peine au bas du jardin quelques curieux qui, passant par là, s'étaient arrêtés à regarder les sergents de ville groupés devant la grille de la rue Gabrielle.

— Entrons! reprit le juge, en montrant le pavillon en ruine.

Deux agents passèrent les premiers, et ils n'avaient pas plutôt franchi le seuil délabré qu'ils revinrent en arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le commissaire, qui les suivait de près.

Comme ils ne répondaient pas, il avança à son tour, et il vit, au fond de la salle, un homme couché à plat ventre sur un monceau de plâtras.

Cet homme dormait à poings fermés, et d'un sommeil si profond qu'il ne bougea pas quand le commissaire cria à pleine voix :

— Nous en tenons un.

Tout le monde entra, et le juge dit, sans s'émouvoir :
— C'est heureux. Réveillez-le.

Les agents se jetèrent sur le dormeur et le secouèrent si fort qu'il finit par ouvrir les yeux.

Son premier mot fut :

— Pincé!

Et il ajouta en se mettant sur son séant :

— Allons! je n'ai pas de chance.

Il était vêtu d'une varcuse brune et chaussé de gros souliers ferrés. Sa figure complétement rasée et ses cheveux coupés très-court sentaient le forçat d'une lieue.

— Encore un libéré! dit le juge.

— Non... un évadé, rectifia le commissaire. Je le connais.

Et posant sa main sur l'épaule de l'homme qui le regardait d'un air effaré :

— Tu es Pierre Trouillard, lui dit-il.

L'homme pâlit, mais il se remit très-vite et il ricana, en haussant les épaules :

— Pas la peine de nier. C'est vous qui m'avez arrêté, il y a trois mois...

— Pour vol qualifié. Tu as été condamné à vingt ans par la cour d'assises de la Seine, le 26 novembre dernier; tu as refusé de te pourvoir en cassation et tu as été expédié à l'île de Ré, il y a quinze jours. Tu étais pressé d'arriver à la Nouvelle... Il paraît que tu as changé d'idée, puisque te voilà.

— Faut croire! grommela l'homme.

— Comment as-tu fait pour te sauver?

— Vous devez bien le savoir.

— Je sais que tu as sauté dans la mer, pendant le transbordement du fort au navire, et qu'on t'a porté mort.

— Eh bien, on s'est trompé, voilà tout. Ça prouve que je nage bien et que je plonge encore mieux.

— Alors, tu as trouvé le moyen d'aborder la côte et de revenir à Paris?

— Oui, à pied, en sept nuits, à douze lieues par nuit. Et tout ça pour venir me faire prendre ici! Non, là, vrai!... je ne suis pas chançard.

— Oh! tu avais tes raisons pour venir sur les buttes Montmartre.

— Dame! je ne pouvais pas aller loger au Grand-Hôtel. Je suis monté ici, comme je serais allé ailleurs. J'ai trouvé la maison vide et j'y ai couché... ça valait toujours mieux que de coucher dehors, en plein hiver... Je suis très-frileux... seulement j'ai dormi trop tard. Ça se comprend. Je n'en pouvais plus. Il y a loin de la mer à Paris.

— Bon! mais depuis que tu es arrivé, tu as eu le temps de te reposer.

— Moi!... je suis arrivé cette nuit, à trois heures. J'étais dans mon premier somme, quand vos *roussins* m'ont mis la main dessus.

— Tu mens. Il y a huit jours que tu es à Paris.

— C'te bêtise!... j'aurais donc marché aussi vite que les trains omnibus.

Cette réponse frappa le commissaire, qui savait la date exacte de l'évasion du condamné Trouillard.

Si l'homme avait voyagé à pied, comme il le disait, il était matériellement impossible qu'il fût arrivé à Paris plus tôt que la veille.

Le juge remarqua l'embarras de son auxiliaire et crut que c'était le moment de lui venir en aide.

— Connaissez-vous un nommé Mahossier? demanda-t-il brusquement.

— Mahossier? j'ai connu autrefois un *zig* qui s'appelait comme ça, répondit l'homme, sans hésiter.

— Un voleur?

— Oui... il était de la *pègre*... à preuve qu'il a attrapé sept ans de centrale... même qu'il doit avoir bientôt fini de les *tirer*, ses sept ans.

— Il a été libéré, la semaine dernière.

— Tant mieux pour lui! Il a fini... moi, je recommence... et cette fois je n'en reviendrai pas.

Mais... à quel propos me parlez-vous de Mahossier? Est-ce qu'il s'est déjà fait repincer?

— Il est mort.

— Bah!... et de quoi?

— Il a été assassiné... par ses complices, probablement.

— Voilà ce que c'est que d'avoir de mauvaises connaissances.

— Il a été assassiné, là, dans le jardin.

— Tiens!... c'est drôle... qu'est-ce qu'il venait *fiche* par ici?... c'était pas son quartier.

— Il y venait faire... ce que vous êtes venu y faire vous-même.

— Comprends pas.

— Je vais vous rafraîchir la mémoire. Vous n'ignorez pas que Mahossier a été condamné, en 1877, pour avoir pris part au vol commis chez un banquier du faubourg Poissonnière. On trouva sur lui cinq rouleaux d'or qui provenaient de la caisse volée; mais on n'a jamais su ce qu'était devenue cette caisse qui contenait près de deux millions.

— Jolie affaire! ricana Trouillard, visiblement troublé.

— Eh bien, Mahossier, en sortant de prison, n'a pas perdu de temps pour venir chercher le reste. Seulement, il n'est pas venu seul.

— Je ne le croyais pas si bête que ça.

— Il est venu avec un complice d'autrefois qui l'a assommé d'un coup de bâton.

— Mahossier avait donc des complices?

— Au moins deux. Vous le savez parfaitement.

— Comment le saurais-je?

— Vous êtes l'un des deux.

— Moi! Ah! elle est forte, celle-là. Si j'avais volé deux millions, je n'aurais pas passé ma vie en prison. Vérifiez

mon dossier. J'ai eu quatre condamnations en sept mois... dont trois en police correctionnelle pour des vols de rien du tout... et la dernière en cour d'assises... Celle-là au moins en valait la peine, puisque j'ai attrapé vingt ans et que j'étais déjà en route pour la Nouvelle... mais quant à l'histoire du faubourg Poissonnière, connais pas.

Depuis que ça s'est passé, je n'ai pas été dehors trois mois en tout... et il m'était défendu de rester à Paris.

— C'est ce qui explique pourquoi vous avez laissé l'argent là où vous l'aviez caché après le vol. On vous surveillait. Vous le saviez et vous n'osiez pas venir ici. Mahossier a osé, lui, aussitôt qu'il a été libéré.

— Possible! mais, dans tous les cas, ce n'est pas avec moi qu'il est venu. Quand on lui a fait passer le goût du pain, je trimais sur les routes la nuit, et le jour, je dormais dans les bois.

— Pourquoi étiez-vous donc si pressé de rentrer à Paris?

— Parce que c'est encore à Paris qu'on se cache le mieux.

— Et parce que vous aviez hâte de prendre les deux millions.

— Ah çà, vous vous figurez donc qu'ils sont ici?

— S'ils n'y sont pas, c'est que l'assassin de Mahossier les a emportés.

— Bon!... mais si c'était moi, l'assassin, je ne serais pas revenue à la cachette; je l'aurais vidée *illico*.

— Nous allons savoir si elle est vide, car nous allons la trouver. On jettera bas la maison, s'il le faut.

— Ça ne fera pas rire le propriétaire.

— Ni vous, quoique vous affectiez de plaisanter. Les recherches vont commencer, et vous allez y assister.

— Très-bien. Je suis curieux de voir ça. Seulement, je demande à me lever. Vos *roussins* m'ont mis dans la position d'un pigeon à la crapaudine.

Sur un signe du juge, les agents aidèrent Trouillard à se remettre sur pied, mais ils ne le lâchèrent pas.

Pendant l'interrogatoire, le sous-chef de la sûreté examinait d'un œil sagace les murs et les recoins de cette salle du rez-de-chaussée, où Cransac avait été surpris par Mahossier, et il n'oublia pas d'inspecter la cheminée qui avait tout d'abord attiré son attention. Il y entra et il se baissa pour voir de plus près la plaque du fond.

Après l'avoir palpée, il revint au juge d'instruction et il lui parla à l'oreille.

Trouillard, tenu par les deux agents, faisait encore bonne contenance, mais il semblait avoir perdu un peu de son aplomb, et Saintonge, qui l'observait, remarqua fort bien qu'il regardait à la dérobée du côté de la plaque.

Le juge donna un ordre au brigadier, qui se mit aussitôt à l'œuvre.

Pigache alla s'accroupir sous le manteau de la cheminée, empoigna à deux mains le boulon qui faisait saillie et tira dessus de toutes ses forces.

La plaque ne céda pas.

— Essayez de tourner, lui dit son chef.

Pigache tourna, et l'on entendit le bruit des verrous grinçant dans les gâches.

— Nous y sommes, dit le commissaire. Tirez maintenant.

A la première traction, la plaque s'abattit.

Elle jouait plus facilement, depuis que Georges Cransac l'avait ouverte et remise en place deux fois.

— Je suis *servi,* grommela Trouillard.

Le sous-chef de la sûreté savait qu'en argot les mots : je suis *servi* signifient : je suis pris.

— Alors, vous avouez? demanda-t-il vivement.

— J'avoue le vol, répondit le condamné, mais je n'ai pas tué Mahossier. Je ne l'ai pas revu depuis la nuit où nous avons fait le coup de la caisse. Du reste, nous avons été arrêtés tous les deux : moi, le lendemain ; lui, le surlendemain... Et pas pour la même affaire. Moi, je me suis laissé empoigner bêtement dans une batterie chez un *mastroquet*.

J'en ai eu pour six mois. Sans ça, je n'aurais pas laissé moisir les deux millions dans ce trou.

— Alors, il y a bien deux millions? interrogea le juge.

Il savait, par expérience, qu'il faut presser vivement un coupable qui entre dans la voie des aveux.

Si on lui laisse le temps de se reconnaître, il s'arrête net et il finit souvent par se rétracter.

Mais Trouillard était décidé à aller jusqu'au bout, et il expliqua pourquoi, après avoir répondu sans hésiter :

— Il y a dix-neuf cent quarante-cinq mille francs, dont trois cent cinquante-six mille en billets de banque, dans un portefeuille, et le reste en or.

Vous pouvez vérifier, le compte doit y être.

Et si je vous dis la vérité, c'est que ça ne me servirait à rien de mentir, car maintenant que vous me tenez, on va me réexpédier à la Nouvelle, et je ne m'évaderai pas une seconde fois. Donc, je ne profiterai pas du *fade* que j'avais laissé là, en attendant une occasion de l'enlever... et Mahossier n'en profitera pas non plus, puisqu'il a tourné de l'œil. Je n'ai plus d'intérêt à nier, puisque même en avouant, j'attraperais une condamnation de plus... à l'âge que j'ai, vingt ans ou à perpétuité, ça revient au même. Mais je n'ai pas envie qu'on me coupe le cou, et je ne crains pas qu'on me le coupe, parce que ce n'est pas moi qui ai tué Mahossier.

— Prouvez-le, que ce n'est pas vous, interrompit le juge.

— Si c'était moi, j'aurais rempli mes poches, après l'avoir *estourbi*, et l'on ne m'aurait jamais retrouvé.

Tenez! voulez-vous que je vous raconte comment ça s'est passé, il y a sept ans. Nous avons pris chacun cinq rouleaux d'or de mille francs, et nous étions convenus que nous reviendrions toutes les nuits pour vider la cachette, petit à petit... Mais, je t'en *fiche!*... quarante-huit heures après, nous étions pincés, séparément... Moi, je m'étais soûlé, et l'on m'a volé ma part, pendant que je *pionçais* sur un banc du boulevard Rochechouart... Mahossier avait gardé la sienne...

on a trouvé sur lui les cinq mille, et c'est ce qui l'a fait condamner.

— Comment savez-vous cela, si vous ne l'avez pas revu?

— Par des camarades. Ceux qui arrivent en prison apportent toujours aux anciens des nouvelles de la *pègre*.

J'ai même su, à la Roquette, que Mahossier devait sortir de la centrale, ce mois-ci. Je pensais bien qu'en sortant il irait faire un tour sur les buttes Montmartre, et quand je me suis sauvé, j'espérais y arriver avant lui.

Il est arrivé avant moi, à ce qu'il paraît... et ça ne lui a pas porté bonheur, puisqu'on l'a assommé... j'en suis fâché, quoiqu'il ait essayé de *piger* le *fade* pour lui tout seul.

— Qui donc l'a tué, si ce n'est vous?

— Ça, je ne m'en doute pas. Peut-être un *zig* qu'il aura fait la bêtise d'emmener avec lui pour l'aider à emporter le magot. Il n'était pas fort, Mahossier, et pas malin non plus. Du reste, si ça s'est fait comme ça, il doit manquer de l'or ou des billets dans le trou de la cheminée. Je vous ai dit le chiffre exact. Vous n'avez qu'à faire compter ce qu'il en reste.

— Et votre autre complice, vous n'en parlez pas... Oh! ne faites pas l'étonné! Vous étiez trois... et le troisième, c'était le garçon de bureau qui couchait près de la caisse.

— Tiens! vous savez ça aussi... alors, je ne vois pas pourquoi je vous dirais le contraire. C'est même ce gredin-là qui a monté l'affaire. Il nous a aidés à sortir la caisse par la fenêtre et à la charrier jusqu'ici... elle n'était pas très-grosse, et pourtant nous avons eu assez de mal... et c'est lui qui l'a forcée avec des outils qu'il avait.

— Qu'en avez-vous fait?

— Nous l'avons rechargée quand elle a été vide et nous l'avons traînée, sur la charrette à bras, jusqu'à Saint-Ouen, où nous l'avons jetée dans la Seine.

Elle doit y être encore.

— Bien!... et le garçon de caisse?

— Ah! celui-là, par exemple, je n'en ai plus jamais entendu parler. Il connaissait beaucoup plus Mahossier que moi. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'a pas été pris.

— En effet, on a perdu sa trace... et l'on a supposé qu'il avait été assassiné par ses complices.

— Par Mahossier, alors... car, moi, je ne l'ai pas revu après le voyage à Saint-Ouen. Il avait eu sa part comme nous... cinq rouleaux d'or. On l'a peut-être tué pour les lui voler, et ce qui me ferait croire qu'il est mort, c'est que, s'il avait vécu, il serait revenu vider la cachette.

Faudrait voir d'abord si la somme est au complet.

Trouillard avait raison. Le juge aurait dû commencer par là, et il était temps de procéder à l'inventaire des valeurs empilées dans le creux du mur de la cheminée.

— A vue de nez, reprit Trouillard, il me semble que le tas a diminué... mais comptez, ce sera plus sûr... et allez jusqu'au fond... je vous avertirai quand vous y serez.. c'est moi qui ai creusé le trou et posé la plaque mobile... autrefois, j'étais mécanicien de mon état... et ce travail-là me fait honneur... j'y ai mis six mois.

— Vous aviez donc prémédité le vol? demanda le juge.

— Ah! je crois bien!... l'affaire était montée depuis un an, quand nous l'avons faite. C'était le garçon de bureau qui m'avait indiqué la maison de la rue Gabrielle. Elle était déjà abandonnée dans ce temps-là, et l'on y entrait comme dans un moulin. C'était justement ce qu'il nous fallait, parce que, vous comprenez, nous ne pouvions pas emporter deux millions dans les garnis où nous logions la nuit. Nous avions besoin d'un entrepôt, en attendant que nous ayons fait peau neuve... peu à peu...

Moi, je me serais retiré en province, où j'aurais vécu de mes rentes; Mahossier voulait acheter un fonds de marchand de vin traiteur, dans la banlieue; l'homme de la caisse était Allemand, et il comptait aller s'établir dans son pays.

Nous avions calculé qu'au bout de deux ou trois semaines, en venant ici toutes les nuits prendre chacun cinq mille *balles,* nous aurions tout emporté, et nous étions convenus de ne jamais venir l'un sans l'autre.

On devait se réunir tous les soirs, à minuit, dans un estaminet de la chaussée Clignancourt.

C'est la *rigolade* qui a tout fait manquer. Je me suis pochardé dès le premier jour, et le lendemain, Mahossier et moi, nous étions coffrés.

Vous allez me dire encore : Et le garçon de bureau? on ne l'a pas pincé. Eh bien, j'ai dans l'idée qu'on lui aura fait passer le goût du pain, avant la nuit qui a suivi celle de l'enlèvement de la caisse.

Je me trompe peut-être, mais c'est mon opinion, et je vous la dis, parce que n'ayant plus rien à perdre, je ne veux plus rien vous cacher.

Le juge avait écouté ces explications avec toute l'attention qu'elles méritaient, et il commençait à croire qu'elles étaient sincères.

Il ne lui restait plus qu'à suivre le conseil du forçat qui venait de l'engager à inventorier le contenu de la cachette.

Deux agents se mirent à la besogne, et ils eurent assez vite fait d'extraire et d'aligner sur le pavé de la salle de nombreux rouleaux d'or.

On allait les compter, quand Trouillard demanda :

— Et le portefeuille?

— Il n'y a plus rien dans le trou... rien que du sable, dit un des agents après avoir tâté avec ses mains le fond du trou.

— Alors, on l'a volé! s'écria le condamné. C'est ce que je pensais. Mahossier est revenu ici avec un camarade qui l'a tué et qui a rempli ses poches, après, à moins que...

— Ah! je sens quelque chose, reprit l'agent, mais... ce n'est pas un portefeuille... on dirait des ossements.

A cette annonce inattendue, il se produisit parmi les assistants ce que les comptes rendus des séances parlementaires appellent « un mouvement d'attention ».

Le juge, le commissaire et le sous-chef de la sûreté s'avancèrent jusque sous le manteau de la cheminée.

Saintonge, qui se tenait modestement en arrière du groupe, n'osa pas se rapprocher, mais il tressaillit d'aise. Quelle primeur pour son journal que la nouvelle inédite de la découverte d'un cadavre!

Trouillard, beaucoup moins ému et tout aussi surpris que les autres, dit entre ses dents :

— Tout de même, ça pourrait bien être Martin, le garçon de caisse, que Mahossier aurait *escoffié,* le lendemain de l'affaire, pendant que je dormais sur un banc du boulevard... ils s'étaient donc entendus pour me flouer, dès la première nuit, les crapules!

L'agent, qui fouillait à deux mains dans le sable, ramena un parement d'habit auquel tenait encore un bouton de cuivre portant deux lettres en relief : un B et un C, les mêmes qui figuraient sur le portefeuille que Cransac avait emporté, la dernière fois qu'il était venu.

— Ce sont les initiales du banquier volé, dit le commissaire. Le corps du garçon de bureau est là.

— Il y est, pour sûr! s'écria le forçat. Et ça s'est passé comme je viens de vous le dire. Mahossier a assommé Martin pour garder tout, et il m'en aurait fait autant, si nous n'avions pas été coffrés, lui et moi. Plus tard, il a été assommé à son tour... par qui?... je n'en sais rien, mais il n'a eu que ce qu'il méritait, car il a pris le portefeuille et les rouleaux qui manquent.

— Qu'en a-t-il donc fait? demanda le juge. Il n'avait que cinq mille francs quand on l'arrêta... Cinq mille francs en or et pas un seul billet de banque.

— Il avait caché le reste, parbleu!

— C'est inadmissible, et au lieu d'accuser un mort qui

n'est plus là pour vous contredire, vous feriez mieux d'essayer de vous justifier.

— Me justifier de quoi?... vous savez très-bien que je n'ai tué ni Mahossier, ni Martin... si j'en avais tué seulement un des deux, je n'aurais pas été assez bête pour vous avouer tout d'abord que j'étais de l'affaire du vol... en 77... si je n'avais pas avoué ça, vous n'auriez jamais pu me prouver que j'étais entré ici pour autre chose que pour dormir.

— On vous y a trouvé; cela suffit pour qu'on vous impute au moins un des deux meurtres. Donc, c'est à vous de me prouver que vous n'êtes pas l'assassin. Et, jusqu'à présent, vos explications n'expliquent rien.

En avez-vous d'autres à me fournir avant que je vous envoie au Dépôt?

— Non. Ce n'est pas la peine de causer davantage. Vous ne me croiriez pas, et j'aurais beau vous dire que si j'avais emporté le portefeuille pour le cacher autre part, je me serais tenu tranquille après. Il contenait trois cent cinquante-six mille francs, c'est un joli denier, et je m'en serais contenté, sans risquer de me faire pincer pour avoir le reste.

— Enfin, il a disparu, vous en convenez; qui donc l'a pris, si ce n'est ni vous, ni votre ancien complice Mahossier?

— C'est peut-être quelqu'un qui aura découvert la cachette, pendant que j'étais en prison.

— Si quelqu'un l'avait découverte, il n'y aurait rien laissé.

— Savoir; s'il a eu le temps de tout prendre, il a peut-être eu, comme nous, l'idée de la vider peu à peu. Si c'est ça, il recommencera, et, pour l'attraper à sa prochaine visite, vous n'aurez qu'à établir ici une souricière.

Ce raisonnement parut faire quelque impression sur le juge, qui se mit à réfléchir.

Il commençait à s'apercevoir qu'il ne tirerait rien de cet homme, du moins séance tenante, et il était bien résolu à ne pas le réexpédier à l'île de Ré avec une condamnation de plus, avant que tous ces mystères fussent éclaircis.

Il n'était pas cependant éloigné d'admettre que Trouillard n'avait tué personne, mais il avait besoin de l'avoir sous la main pour mener à bien la nouvelle instruction qui allait s'ouvrir, sur les deux assassinats récemment découverts, et aussi sur la vieille affaire du vol de la caisse.

D'autre part, il lui tardait de compléter sur place les constatations si heureusement commencées.

Il lui fallait aviser sur-le-champ à faire enlever cet or étalé sur le pavé de la salle, et faire examiner par un médecin assermenté le cadavre qu'on n'avait pas encore retiré du trou ensablé où le meurtrier l'avait enfoui.

Et il n'était pas nécessaire que le forçat évadé assistât à ces opérations.

— C'est tout ce que vous avez à me dire? reprit-il en regardant Trouillard dans le blanc des yeux.

Trouillard hésita un instant, mais il se décida à parler, pour donner un renseignement complémentaire.

— J'ai à vous répéter que le portefeuille a été pris pendant que j'étais en prévention à Mazas, dit-il brusquement. J'en suis sûr maintenant, et voici pourquoi... C'est une bêtise que j'ai faite... mais elle me servira peut-être à quelque chose...

— Assez de préambules! interrompit le magistrat. Arrivez au fait!

— Voilà, mon juge! Pour lors, j'étais sur le moment de passer aux assises pour ma dernière affaire. Mon avocat ne m'avait pas caché que j'en aurais pour vingt ans. Je me disais que je ne reviendrais jamais de la Nouvelle chercher les deux millions, et ça m'embêtait de penser qu'ils ne profiteraient à personne, si ce n'est peut-être à Mahossier..., j'avais une dent contre Mahossier... c'est pourquoi je me suis mis dans la tête d'en faire cadeau à quelqu'un.

— Comment cela?...

— Je vas vous expliquer la chose, mon juge. Vous n'êtes pas sans savoir qu'au promenoir de Mazas, on peut commu-

niquer entre voisins, en se jetant un tas de choses par-dessus le mur de séparation... on s'envoie du tabac, on s'écrit sur du papier roulé autour d'un petit caillou.

Le juge interrogea des yeux le sous-chef de la sûreté, qui répondit :

— C'est vrai. Les surveillants n'y peuvent rien.

— Eh bien! continua Trouillard, j'en avais un de voisin qui était tout plein gentil pour moi. Il me jetait tout ce que je lui demandais... des paquets de cigares... je n'en ai jamais fumé de si *chouettes*... Ça fait que je me suis dit : Autant celui-là qu'un autre... et je lui ai jeté un billet où je lui expliquais comment il fallait s'y prendre... le chemin pour aller à la maison de la rue Gabrielle... la manière d'ouvrir la plaque... tout, quoi!

— Et il l'a reçu, ce billet? demanda vivement le juge d'instruction.

— Un peu, qu'il l'a reçu!... et comme il m'avait écrit, la veille, qu'il allait sortir de Mazas, il n'a pas dû perdre de temps pour tirer parti du renseignement... que, pour sûr, je ne lui aurais pas donné, si j'avais su que je trouverais à Saint-Martin-de-Ré une occasion de m'échapper.

Mais, maintenant, je suis fixé... il est venu, le gredin, et il a rempli ses poches... en commençant par le portefeuille qui était plus facile à emporter.

— C'est donc lui qui a tué Mahossier?

— Ça, je n'en sais rien. Ils ne se connaissaient pas. Un homme qui avait de si bons cigares devait être un *faiseur* de la *haute*... et vous pensez bien que Mahossier ne fréquentait pas ce monde-là.

Tout de même, ils ont pu se rencontrer ici, une nuit...

— Vous ne savez pas le nom de ce prévenu?

— Ni son nom, ni pourquoi il était au *bloc*... et naturellement, je ne l'ai jamais vu. On vivrait quinze ans, à Mazas, à côté de son frère, sans se douter qu'il est là.

Et il ne me connaît pas plus que je ne le connais.

Le juge nota dans sa mémoire cet effet non prévu du système d'isolement adopté dans les prisons préventives, et songea immédiatement à utiliser la déclaration du condamné qui paraissait être véridique.

— Alors, lui demanda-t-il, votre voisin de promenoir a été mis en liberté par ordonnance de non-lieu?

— Je le crois, répondit Trouillard. Sur le papier qu'il m'a jeté, il y avait : « Je ne serai plus ici demain. » Ça voulait peut-être dire : Je vais être transféré ailleurs; mais puisqu'il est venu faire un tour sur les buttes, c'est qu'on l'a mis dehors.

La réponse n'était pas péremptoire, car il aurait fallu d'abord démontrer que ce confident inconnu avait profité de l'indication; mais le juge s'en contenta provisoirement, et tirant à part le sous-chef de la sûreté, il lui donna ses instructions.

Il s'agissait de compulser le livre d'écrou de Mazas, afin de savoir les noms des détenus qui avaient été relâchés, à l'époque où Trouillard était à la veille de comparaître devant la cour d'assises.

Et ces recherches, sur des registres tenus avec une parfaite régularité, ne devaient être ni longues ni difficiles.

Il ne restait plus qu'à envoyer en lieu sûr le forçat évadé, et le magistrat signa le mandat de dépôt.

La serviette du greffier qui lui présenta la formule imprimée lui servit de pupitre.

— Emmenez cet homme, dit-il.

— Ça me va! grommela Trouillard, car je ne tiens plus sur mes jambes, et là-bas, au Dépôt, je pourrai *pioncer* à mon aise.

Il ajouta, pendant que les agents lui mettaient les menottes :

— J'aurais pourtant voulu voir si c'est bien la carcasse de Martin qui est là dedans... mais bah! je suis fixé, depuis qu'on m'a montré le bouton de cuivre avec des lettres... et, d'ailleurs, elle doit être en mauvais état, sa carcasse, et j'aurais de la peine à la reconnaître.

En route, vous autres!... je demande à être conduit en fiacre, vu que je ne peux pas me traîner.

On l'emmena, et il ne fut pas plus tôt sorti qu'un des gardiens de la paix que le brigadier avait laissés en faction devant la grille de l'avenue Gabrielle vint annoncer que le propriétaire du terrain se tenait au bas du jardin, à la disposition du magistrat qui l'avait fait appeler.

— Je ne veux pas qu'il entre ici, dit le juge, après avoir réfléchi un instant. Je l'entendrai dehors. Amenez-le dans l'allée droite qui longe la terrasse.

En attendant que le médecin arrive, veuillez, monsieur le commissaire, rester dans cette salle et laisser les choses comme elles sont... jusqu'à ce que je revienne. M. le sous-chef de la sûreté va m'accompagner.

Puis, s'adressant à Saintonge :

— Vous pouvez rester, monsieur, j'aurai à vous parler dans un instant.

Ayant dit, le juge sortit avec le sous-chef, l'emmena à quelques pas du perron et lui demanda :

— Que pensez-vous de tout cela? Je n'y vois pas encore clair, et avant d'aller plus loin, je voudrais avoir votre avis.

— Monsieur, ma conviction est faite, répondit le policier. Le condamné Trouillard dit la vérité. C'est Mahossier qui a tué, il y a sept ans, le garçon de caisse, et Mahossier a été tué l'autre jour par l'homme qui est sorti de Mazas, il y a un mois à peu près.

— Un homme dont nous ne savons pas le nom et dont nous n'avons pas le signalement!

— Nous l'aurons ce soir, et le nom aussi. J'irai moi-même au greffe de Mazas.

— Nous n'aurons pas l'individu. Il a eu le temps de passer à l'étranger... avec l'argent.

— Il n'a pas tout emporté... et je serais assez disposé à croire qu'il est resté à Paris... pour prendre le reste... Dans

ce cas, il reviendra ici, et comme j'y laisserai des agents, nous le pincerons.

— Je n'y compte guère. Tout est obscur dans cette maudite affaire, et nous ne tenons, jusqu'à présent, que des indices. Je ne sais même pas à qui reviendront les sommes que nous venons de trouver.

— Aux créanciers du banquier volé, jusqu'à concurrence du montant de leurs créances, et le reste à ses héritiers... s'il en a laissé, ce que j'ignore.

— La maison et le terrain lui appartenaient, m'a-t-on dit. Il est assez singulier que les voleurs y aient caché leur butin.

— Oh! la propriété était abandonnée depuis plusieurs années déjà, lorsque le vol a été commis; Trouillard vient de vous le dire.

Le garçon de caisse qui avait organisé le vol devait savoir que personne n'y venait jamais et que, par conséquent, l'or serait plus en sûreté là que partout ailleurs.

— Je ne m'étais pas préoccupé de tout cela, après le meurtre de Mahossier. Je croyais, et vous aussi, qu'il s'agissait d'un crime commis dans une rixe entre rôdeurs de barrière. Depuis que le corps de cet homme a été reconnu à la Morgue, l'affaire a changé de face, et maintenant nous sommes évidemment sur la vraie piste; mais une enquête rétrospective est devenue indispensable. Il faut remonter au point de départ, et j'ai eu l'idée, — que je crois bonne, — d'interroger le propriétaire actuel de l'immeuble. Qui sait s'il n'a pas eu connaissance de l'existence du trésor et s'il n'a pas essayé de s'en emparer?

— C'est un négociant très-honorablement connu, à ce qu'il paraît, et je ne pense pas qu'il y ait lieu de le mettre en cause.

— Il pourra toujours me fournir des renseignements que je n'ai pas. Du reste, vous allez le voir. Je désire que vous assistiez à l'interrogatoire. Et, tenez, le voici.

Conduit par un gardien de la paix, qui était allé le cher-

cher, rue Gabrielle, Lourdier apparut au bout de l'allée où le juge d'instruction et le sous-chef de la sûreté se promenaient, côte à côte, en causant.

Il avait l'air assez intimidé, quoiqu'il n'eût rien à se reprocher, et il aborda ces messieurs le chapeau à la main.

— Vous êtes M. Moras, marchand de draps? lui demanda le magistrat.

— Non, monsieur, répondit le courtier. M. Moras est malade... et il m'a envoyé à sa place.

— Ce n'est pas du tout la même chose, et je m'étonne que M. Moras ignore qu'on ne se fait pas remplacer, lorsqu'on est cité régulièrement par un juge d'instruction.

— M. Moras sait cela, monsieur... mais il est au lit, et s'il vous plaisait de l'interroger chez lui, il est tout prêt à vous répondre. En attendant, si vous avez besoin d'être renseigné sur cet immeuble, je suis en mesure de vous répondre. Je le connais aussi bien et même mieux que lui, car il ne s'en est jamais occupé.

— Alors, veuillez répondre aux questions que je vais vous poser. Quand, comment et de qui l'a-t-il acheté?

— Il ne l'a pas acheté, monsieur. La maison et le jardin lui sont restés pour compte, il y a sept ans, dans la liquidation d'un banquier failli qui lui devait de l'argent.

— Un banquier du faubourg Poissonnière...

— Parfaitement. Ce banquier avait été victime d'un vol. L'affaire a fait beaucoup de bruit dans le temps. On n'a jamais retrouvé la somme volée.

— Vous vous trompez. On vient de la retrouver.

— Ah bah!... comment?... ici?...

— Oui, monsieur. Et je viens de faire arrêter un des voleurs. L'autre a été assassiné, dans ce jardin, il y a quelques jours.

— Je sais qu'on y a tué un homme, mais je ne me doutais pas que cet homme était un des complices du vol dont on a tant parlé jadis... pas plus que je ne me doutais que l'argent

était caché dans la propriété de M. Moras. Si je l'avais su...

— Qu'auriez-vous fait? demanda vivement le juge.

Lourdier regrettait déjà d'avoir parlé trop vite, mais il ne pouvait pas retirer ce qu'il avait dit, et il reprit d'un air embarrassé :

— Dame! je ne l'aurais pas vendue.

— Vendue! s'écria le magistrat. Quelle qualité aviez-vous pour la vendre?

— M. Moras m'avait donné pleins pouvoirs. Il était très-pressé de s'en défaire. J'ai fini par trouver un acquéreur... et l'acte a été passé chez maître Guérin, notaire, place Dancourt, à Montmartre.

— Quand?

— Mais... tout récemment. Je crois bien que c'est le jour où l'on a trouvé, dans l'allée où nous sommes, le corps de l'homme qu'on a assommé.

— A qui avez-vous vendu?

— A un jeune homme fort riche qui a acheté en bloc la maison et le terrain.

— Singulière idée qu'il a eue là, d'acheter une maison inhabitable et un terrain qui ne produit rien.

— Oh! il n'a pas payé cher. Et j'ai eu beaucoup de peine à le décider quand il s'est agi de conclure.

— Que veut-il donc faire de cette propriété sans valeur?

— Une villa en plein Paris. Ce sera facile en démolissant le pavillon et en remaniant le jardin de fond en comble.

En somme, il n'a pas fait un mauvais marché.

— Il en aurait fait un excellent s'il avait mis la main sur les millions volés... et c'était peut-être son intention.

— Tiens!... au fait... je n'avais pas pensé à ça, murmura Lourdier. Alors il serait plus malin que je ne croyais.

— Comment s'appelle cet acquéreur intelligent?

— Cransac... Georges Cransac.

Ce nom n'éveilla aucun souvenir dans l'esprit du juge, qui

n'ayant pas été chargé d'instruire l'affaire du faux chèque, ne l'avait jamais entendu prononcer.

Le sous-chef de la sûreté n'était pas tout à fait dans le même cas, mais d'un bout de l'année à l'autre il voyait passer devant lui tant de prévenus que sa mémoire surchargée n'avait pas retenu le nom de celui-là.

— Vous connaissiez ce monsieur avant de traiter avec lui? demanda le magistrat, qui tenait à interroger à fond le vendeur par procuration.

— Pas beaucoup ni depuis bien longtemps, répondit Lourdier. Il me suffisait qu'il fût solvable, et je savais qu'il l'était. Aussi n'ai-je pas pris de renseignements sur lui... et je serais très-embarrassé de vous en fournir.

Lourdier commençait à comprendre que le juge soupçonnait Cransac d'avoir commis quelque méfait, et Lourdier voulait éviter de compromettre un ami de Valbrec, rédacteur influent du journal que l'habile courtier approvisionnait d'annonces.

Il n'avait donc garde de parler de la grosse mésaventure de Cransac, arrêté sous prévention de faux en écriture privée, et il tenait à en dire le moins possible sur un quasi-camarade dont il n'avait jamais eu qu'à se louer.

— Vous venez de m'apprendre que c'est un jeune homme et qu'il a de la fortune, continua le magistrat. Que fait-il?

— Je crois qu'il ne fait rien... Ses moyens le lui permettent... Il a l'intention d'écrire des articles dans le journal auquel j'appartiens. Mais ce n'est qu'un projet.

— Vous êtes journaliste?

— Pas précisément. Je suis chargé de la publicité.

— En d'autres termes, vous êtes annoncier.

— Oui, monsieur. Mais je suis lié avec presque tous les journalistes de Paris. C'est même par l'intermédiaire de l'un de ces messieurs que j'ai connu M. Cransac.

— Le nom de cet intermédiaire, je vous prie.

— Paul Valbrec.

— Un chroniqueur que je lis toujours avec plaisir. Il sera sans doute en mesure de me renseigner exactement sur ce Cransac?

— Beaucoup mieux que moi qui ne l'ai plus revu depuis la conclusion du marché que j'ai passé avec lui, pour le compte de M. Moras.

— Je le ferai appeler pour l'entendre dans mon cabinet. M. Saintonge fait partie de la même rédaction que M. Valbrec. Vous devez le connaître aussi.

— Saintonge! le roi des reporters! ah! je crois bien, que je le connais! Vous lui taillez de la besogne en ce moment, et si l'affaire a des suites, il en tirera un merveilleux parti. Il n'a pas son pareil pour extraire d'un fait divers tout ce qu'il peut donner.

— Et il a une autre qualité précieuse... celle de ne jamais gêner par des indiscrétions blâmables la marche d'une instruction; il serait à souhaiter que tous ses confrères de la presse fussent aussi réservés.

Lourdier prit pour lui la recommandation et protesta qu'il ne soufflerait pas mot de son entretien avec le magistrat qui lui faisait l'honneur de l'interroger.

Il se promettait pourtant d'aller voir Valbrec, aussitôt que le juge le congédierait.

— Où demeure ce Cransac? lui demanda le sous-chef de la sûreté, qui songeait déjà à s'assurer de la personne de l'acquéreur suspect.

— Je crois qu'il est logé au Grand-Hôtel, répondit le prudent annoncier.

Il n'ignorait pas que Cransac avait un domicile légal, au numéro dix-neuf de la rue Frochot, mais il ne voulait pas indiquer ce domicile, avant d'avoir averti de ce qui se passait Paul Valbrec, dont il tenait à se conserver les bonnes grâces.

Lourdier se disait :

— Je ne mens pas, puisque Cransac habitait encore le

Grand-Hôtel il y a huit jours, et s'il n'a pas la conscience nette, il aura le temps de filer, après que Valbrec l'aura prévenu qu'on le soupçonne d'un ou deux gros crimes.

— S'il est riche, comment se fait-il qu'il loge à l'auberge? interrogea le terrible sous-chef.

— Il n'y loge que provisoirement... en attendant que la villa qu'il veut se faire construire ici soit prête à le recevoir... et elle le sera, l'été prochain.

Du reste, je ne fais que vous répéter ce qu'il m'a dit... et je n'en sais pas davantage, car je n'ai jamais eu avec lui que des relations passagères... et encore par ricochet, puisque je l'ai vu pour la première fois, le mois dernier, à un dîner donné par Paul Valbrec à quelques amis.

Lourdier ne demandait pas mieux que d'assurer à Cransac la possibilité de se mettre à l'abri, s'il avait quelque chose à craindre de la police; mais Lourdier tenait surtout à ne pas se compromettre et à bien établir qu'il n'était pas et n'avait jamais été l'ami intime de ce garçon qui paraissait sous le coup d'une nouvelle arrestation, après avoir tout récemment séjourné à Mazas comme prévenu.

— C'est bien, monsieur, dit le juge d'instruction. Si j'ai besoin de vous entendre encore, vous recevrez une citation. Mais pour le moment, je n'ai rien de plus à vous demander.

Vous pouvez vous retirer.

L'annoncier ne se fit pas répéter ce congé qu'il attendait avec impatience. Il salua la magistrature et la police, tourna les talons et reprit le chemin de la rue Gabrielle, trop heureux d'en être quitte à si bon compte et fermement résolu à courir chez Valbrec, qui ne demeurait pas loin de la butte Montmartre et qu'il était certain de trouver au lit, car ce chroniqueur noctambule ne se levait jamais qu'à midi.

Restés seuls dans l'allée droite, le juge et le policier échangèrent un regard qui exprimait leur commune pensée.

Lourdier, interrogé, ne leur avait rien appris de positif, et les renseignements qu'il venait de leur fournir sur le nou-

veau propriétaire de l'immeuble des buttes n'avaient pas éclairci la situation.

Le juge penchait à croire que ce M. Cransac avait acheté la terrain et la maison sans arrière-pensée, comme il aurait acheté un autre emplacement aussi bien situé, pour le bon air et pour la belle vue.

Il le dit au sous-chef, qui ne paraissait pas aussi convaincu et qui se chargea de s'informer, sans retard, des antécédents du jeune homme et de l'origine de sa fortune.

— Je vais le faire mettre en surveillance dès aujourd'hui, répliqua ce policier bien avisé, et je passerai au greffe de Mazas. Si je trouvais son nom sur le registre d'écrou, nous n'aurions plus besoin de chercher... il n'y aurait plus de doute.

Et alors il faudrait agir sans perdre une minute, car s'il est coupable, et s'il a vent de ce qui se passe ici, ce matin, il filera par le premier train.

— J'aurais dû retenir ce courtier d'annonces pour l'empêcher d'avertir notre homme.

— Mes agents seront au Grand-Hôtel avant ce témoin qui me semble, en effet très-capable de rapporter à l'intéressé l'entretien qu'il vient d'avoir avec vous.

Je vais les y envoyer immédiatement, et si vous n'avez plus besoin de moi, je vous demanderai la permission de me retirer pour me transporter à Mazas.

— Vous avez raison. C'est ce qu'il y a de plus pressé.

—Mon brigadier me remplacera parfaitement pour surveiller le transport des valeurs.

— Et j'aperçois notre docteur qui arrive pour les constatations médicales. Allez, monsieur !... je vous attendrai à midi dans mon cabinet, et après avoir entendu votre rapport, j'aviserai.

Je vais faire demander aussi au greffe de la cour d'assises les pièces du procès qui s'est terminé par la condamnation de Mahossier. Il importe que je sache à quel chiffre s'élevait

le passif du banquier volé, il y a sept ans, afin de faire remettre le surplus à ses héritiers, s'il en a laissé.

Tout s'est fait si vite que je n'ai pas encore pu examiner le dossier de l'ancienne affaire.

— Je ne la connais pas non plus. Quand elle a été jugée, je n'étais pas encore chargé de diriger en sous-ordre le service de sûreté.

Maintenant, monsieur, puisque vous jugez que ma présence n'est plus nécessaire ici, je vais donner mes instructions à Pigache, et partir, pour me mettre à l'œuvre immédiatement.

Le juge d'instruction ne retint pas son auxiliaire et s'aboucha avec le médecin qu'il avait requis et qu'il n'attendait pas sitôt.

Au même moment, Saintonge, sorti du pavillon où les opérations étaient suspendues, vint prier le juge de l'autoriser à s'en aller, et reçut de ce magistrat bienveillant la paternelle admonestation que voici :

— Vous pouvez, monsieur, raconter dans votre journal ce que vous avez vu ici, mais rien de plus. Si vous y ajoutiez des commentaires ou des suppositions, je me verrais forcé de ne plus tolérer votre présence, au cas où la suite de cette grave affaire nécessiterait de nouvelles recherches sur le terrain.

Saintonge jura de se conformer scrupuleusement à cette recommandation, et partit, enchanté d'avoir si bien employé sa matinée.

Il lui tardait d'annoncer à son rédacteur en chef le succès de ce reportage de faveur, et il ne se doutait pas que le jour qui commençait allait décider du sort de Georges Cransac, qu'il avait vu, la veille, dans le cabinet de Paul Valbrec.

OXFORD-TAYLOR INSTITUTE

IX

Le petit appartement de la rue Frochot avait changé d'aspect et de destination.

Le nid d'amour était devenu une infirmerie.

Cécile Cambremer, portée sur un brancard, y était arrivée entre dix et onze heures.

Le médecin du théâtre, assisté par Georges Cransac, avait passé le reste de la nuit près d'elle, et après avoir examiné à fond les plaies qu'il n'avait pas pu sonder dans le corridor de l'entrée des artistes, ce docteur pessimiste était revenu sur son premier pronostic.

Il espérait maintenant éviter d'en venir à une amputation.

Les coups de griffe à l'épaule et à la poitrine n'avaient pas pénétré profondément. Le poumon était intact.

L'os du bras était bien brisé en deux endroits, mais il n'était pas broyé, comme on pouvait le craindre, et les fractures simples sont toujours guérissables, à moins qu'il ne survienne des complications imprévues.

Cécile avait supporté avec un courage héroïque la longue et douloureuse opération qui consistait à extraire deux ou trois esquilles détachées de l'humérus par les dents du lion.

Le premier pansement était fait.

Joséphine Sureau, mandée en toute hâte, était arrivée avant l'aube, et soignait la jeune femme beaucoup mieux que ne l'aurait pu faire Georges Cransac, car les hommes ne valent rien dans ces occasions-là, et Joséphine, comme toutes les pauvres créatures qui ont beaucoup souffert et beaucoup vu souffrir, Joséphine était une garde-malade accomplie.

Elle possédait même une qualité qui manque à la plupart de ses pareilles : elle était discrète et silencieuse.

Aussi, au lieu de se répandre en lamentations sur le triste état où elle voyait sa bienfaitrice, et au lieu de s'enquérir bruyamment de la cause de l'accident, elle s'était mise à la disposition de Georges sans lui adresser une seule question.

Et Georges lui en savait un gré infini.

D'autant plus de gré qu'il se reprochait amèrement d'avoir été la cause involontaire du malheur de Cécile en la conduisant à ce théâtre maudit, et surtout en la laissant pénétrer dans les coulisses.

Tout s'enchaînait dans cette lamentable aventure dont le point de départ était un oubli inconcevable.

Georges ne s'était plus rappelé que Cornaline devait débuter à la Porte Saint-Martin, et ensuite, préoccupé de la présence de Simancas, il avait consenti à mener Cécile sur la scène.

Tout le reste devait fatalement arriver, et il ne doutait pas que l'odieux Goliath n'eût fait exprès de pousser Cécile contre la cage, pour servir les rancunes de Cornaline.

Cécile avait-elle deviné la vérité? Georges pouvait espérer que non, car depuis qu'elle avait repris connaissance, elle n'avait pas fait la moindre allusion à la dompteuse, ni à son valet, et Georges se gardait bien de lui en parler.

Il se contentait de ne pas quitter son chevet, pendant que Joséphine allait et venait pour préparer et appliquer les compresses ordonnées par le médecin qui devait revenir, l'après-midi, avec un chirurgien renommé, lequel devait prononcer en dernier ressort sur la question de savoir s'il fallait procéder à une opération grave.

La blessée avait conservé une énergie incroyable et une lucidité d'esprit plus étonnante encore.

Elle s'efforçait de rassurer Georges qui réussissait mal à lui cacher ses angoisses; elle affectait même de plaisanter sur son malheur.

Il lui arriva de dire presque gaiement :

— C'est bien fait!... J'ai été trop curieuse. J'avais ce dé-

faut-là, dès mon enfance, et mon pauvre père me prédisait que j'en serais punie. Je l'ai été un peu trop sévèrement, mais il aurait pu m'arriver pis. J'ai bien cru que cet affreux lion allait m'étrangler.

Dans ce moment-là, j'ai pensé à toi, mon Georges, et je me suis évanouie... Tu as dû souffrir plus que moi, et, j'en suis sûre, ce n'était pas de la blessure que tu as reçue, en cherchant à me sauver.

— Ma blessure n'est rien, dit vivement Georges, qui avait encore la main droite entourée de bandages; mais si tu étais morte, je ne t'aurais pas survécu.

— Ne me dis pas cela!... tu me fais trop de mal. Songe que je puis encore mourir, et jure-moi que si je meurs, tu auras le courage de vivre.

— Tu ne mourras pas. Le médecin répond de te sauver.

— Il se trompe peut-être. Et puis, j'aime mieux mourir que de me laisser couper le bras.

Me vois-tu manchote? Tu ne m'aimerais plus.

— Tais-toi!

— Non... tu ne pourrais plus m'aimer, d'amour... et si tu ne m'aimais plus, d'amour, je me tuerais... Oh! ne te récrie pas! J'espère bien que je conserverai mon bras, et que ton cœur ne changera pas plus que le mien... mais tout arrive... donc, il faut tout prévoir... et si je devais mourir, je voudrais, avant de quitter ce monde... je voudrais...

— Quoi? demanda Georges, tout ému.

— Tu vas te moquer de moi... je voudrais...

— Achève, je t'en supplie!... tu m'effrayes...

— Je voudrais faire mon testament.

— Quelle folie!

— Ce n'est pas une folie... C'est une idée que j'ai depuis que je te connais. Je veux faire de toi mon héritier.

Et sur un geste de son amant, Cécile reprit :

— Je devine ce que tu penses. Tu te dis que tu es riche et que, moi, je ne possède rien.

Tu oublies, mon ami, que, grâce à toi, je suis à la tête d'un fonds de commerce qui prospère... tu oublies aussi que je te dois mille francs.

— Oh ! dit Georges, presque blessé d'entendre Cécile lui rappeler, dans un pareil moment, qu'il était son créancier.

— Ne te fâche pas, mon Georges, continua-t-elle, et souviens-toi que je n'ai accepté cet argent qu'à condition de te le rendre. Tu me permettras bien de m'acquitter de ma dette, si je vis.

— Oui, mais...

— Eh bien, tu m'affligerais sérieusement, si tu ne me permettais pas de m'acquitter, avant de mourir, en te léguant tout ce que j'ai.

— De quoi vas-tu t'inquiéter là !

— Je fais ce que je dois faire ; et je ne léserai personne, puisque je n'ai plus un seul parent.

Promets-moi que tu accepteras.

— Soit ! je te le promets... si tu persistes dans cette idée saugrenue... Avant de la mettre à exécution, tu auras tout le temps d'y réfléchir.

— J'y ai réfléchi et je n'attendrai pas à demain.

— Quoi ! tu veux...

— Oui, je veux écrire mon testament, avant la consultation qui aura lieu ici tantôt... et je veux profiter pour cela du moment où nous sommes seuls... pendant que cette bonne Joséphine est occupée à préparer dans la cuisine la potion que le docteur m'a ordonnée.

Ne me dis pas que c'est impossible. J'ai assez vécu pour savoir qu'on peut se passer de notaire... et qu'un testament est valable pourvu qu'il soit daté, signé et écrit tout entier de la main du testateur.

Or, j'ai conservé l'usage de ma main droite, et il y a dans cette chambre tout ce qu'il faut pour écrire.

— Quelle étrange fantaisie !

— Je te demande en grâce de t'y prêter.

Georges pensa qu'il était au moins inutile de contrarier Cécile en lui refusant une satisfaction qui ne tirait pas à conséquence.

En haussant les épaules comme un homme qui, pour avoir la paix, cède à un caprice d'enfant, Georges prit sur une table un gros cahier de papier qu'il plaça devant la blessée, assise plutôt que couchée sur son lit de douleur, trempa une plume dans un encrier et mit cette plume entre les doigts de Cécile, qui écrivit en deux lignes sa dernière volonté :

« J'institue mon légataire universel M. Georges Cransac, qui m'a deux fois sauvé la vie. »

Elle ajouta la date et elle signa d'une main ferme : Cécile Cambremer.

— Maintenant, je suis tranquille, dit-elle en lui présentant le papier.

Il fallut bien que Georges le prît, mais il le remit sur la table, sans même y jeter les yeux.

— Serre-le, je t'en prie, dit-elle doucement. Je tiens à être certaine que tu le garderas. Serre-le... dans ce coffre-fort où tu enfermes ton argent.

Cransac, pour en finir, ouvrit la caisse avec la clef à combinaisons qu'il portait dans sa poche, en tira le portefeuille rapporté du pavillon de briques, le posa sur la table, et il allait y insérer le testament, lorsqu'un coup de sonnette annonça un visiteur.

Cransac, surpris, resta, le cahier à la main.

Cransac n'y attachait aucune importance, à ce testament que Cécile venait d'écrire sous ses yeux, quoi qu'il eût pu faire pour l'en détourner.

Il s'expliquait moins que jamais d'où était venue à une pauvre enfant qui ne possédait rien cette lubie de tester, et il ne se pressait pas de fourrer ce papier sans valeur dans le portefeuille moisi qu'il venait de tirer du coffre-fort.

Il ne s'était même pas aperçu que Cécile ne le quittait pas

des yeux, ce portefeuille, depuis qu'il l'avait placé sur la table.

Pourquoi le regardait-elle avec tant d'attention? Sans doute, elle attendait, pour le dire, le retour de Joséphine qui était allée ouvrir et qui rentra presque aussitôt, en annonçant :

— M. Paul Valbrec !

Georges, sans prendre le temps de serrer le portefeuille et le testament, alla au-devant du fidèle ami qui, la veille, avait accompagné jusqu'à la rue Frochot le brancard où gisait la blessée.

Valbrec paraissait soucieux, et, après avoir demandé à Cécile comment elle se trouvait, il dit brusquement à Cransac:

— Je viens de voir Saintonge.

— Saintonge? répéta Cransac, qui avait oublié le nom du reporter.

— Oui, Saintonge que tn as rencontré, hier, à la rédaction. Il est allé ce matin rue Gabrielle.

Sais-tu ce qui vient de se passer dans la maison que tu as achetée?

— Comment le saurais-je? balbutia Cransac, véritablement troublé.

— On y a trouvé un trésor... deux millions... et un cadavre.

— Un cadavre!

— Parfaitement. Et, de plus, on a arrêté un forçat évadé.

— Que veux-tu que j'y fasse? dit Cransac, en tâchant de prendre un air indifférent.

— Ce n'est pas tout, reprit froidement Valbrec. J'ai vu aussi Lourdier.

— Eh bien?

— Il est venu me réveiller pour m'apprendre que tu vas être interrogé par un juge d'instruction.

— Moi !

— Oui, toi. Lourdier a été obligé de dire à ce juge qu'il t'a vendu ta propriété de la butte Montmartre, et il a fort bien vu qu'on te soupçonne de l'avoir achetée parce que tu savais qu'on y avait caché une somme énorme... une somme volée, il y a sept ans, à ce banquier... tu sais bien... Hier, Saintonge a parlé de cette affaire, devant toi...

— Oui, je m'en souviens, mais...

— Tu vas me dire que tout cela ne te regarde pas. Il n'en est pas moins vrai que ces gens de justice et de police se sont mis en tête de te faire appeler.

Tu aurais déjà reçu une citation, si Lourdier n'avait eu l'esprit de leur dire que tu demeurais au Grand-Hôtel. Mais ils ne tarderont guère à découvrir ta véritable adresse.

Il paraît même que je vais être cité aussi .. probablement pour fournir des renseignements sur toi.

Et, ma foi! ajouta Valbrec, en regardant son ami dans le blanc des yeux, j'ai jugé que je devais t'avertir, parce que... si tu as quelque chose à te reprocher... tu aurais peut-être encore le temps de te mettre à l'abri.

Georges, qui commençait à perdre la tête, essaya encore d'équivoquer en disant :

— M'accuser d'avoir volé un banquier, il y a sept ans, ce n'est pas sérieux... je venais de sortir du collége, il y a sept ans.

— D'accord !... mais il faut que tu saches tout.

Je viens de te répéter ce qu'on a dit à Lourdier... et Lourdier n'en sait pas davantage. Mais Saintonge a entendu autre chose. Saintonge a assisté à l'interrogatoire du forçat qu'on a trouvé là... et cet homme a déclaré qu'étant à Mazas, avant de passer aux assises, vers la fin de novembre, il a jeté à un autre prévenu, par-dessus le mur du promenoir, un billet où il lui indiquait l'endroit où était caché l'argent qu'il avoue avoir volé autrefois... près de deux millions... une jolie somme!

Le forçat n'a pas pu le désigner, ce prévenu dont il ne

connaît ni le nom, ni la figure... Mais il y a là le registre d'écrou qui contient les noms et les signalements de tous ceux qui ont passé à Mazas. Et l'on va le compulser, ce registre.

C'est peut-être déjà fait.

Cransac chancelait sur ses jambes, et sa pâleur disait assez qu'il était coupable.

— Tu sais tout maintenant, reprit sévèrement Valbrec. C'est à toi de tirer une conclusion des fâcheuses nouvelles que je t'apporte.

Tu étais détenu à Mazas, à la fin de novembre. Cela ne prouve pas que tu aies été justement le confident de ce forçat.

Tu as acheté une maison et un terrain dont tu n'avais que faire. Ce n'est pas non plus une preuve contre toi. Ce n'est qu'une présomption.

Moi, j'ai fait mon devoir en te mettant au courant de la situation.

Maintenant, sonde ta conscience.

Si elle ne te reproche rien, fais tête à l'orage et défends-toi, morbleu !... défends-toi énergiquement.

Sinon... je n'ai pas de conseil à te donner...

— Parce que tu me conseillerais de me faire sauter la cervelle, murmura Georges.

— Je n'ai rien à te répondre... et pour qu'il ne soit pas dit que je t'ai refusé un dernier avis, je t'engage à faire disparaître ce portefeuille... on en a volé un dans la cachette où l'on a trouvé le reste des deux millions... si ceux qui te cherchent arrivaient ici, en ce moment, ils te demanderaient où tu l'a pris.

— Ce portefeuille m'appartient, dit Cécile.

Valbrec avait oublié qu'elle était là. Il se retourna, et peu s'en fallut qu'il ne répliquât : Vous mentez ! Il eut le mot sur les lèvres, mais il eut pitié d'elle.

— Oui, reprit-elle avec une assurance qui étonna Valbrec; il m'appartient légitimement... je puis vous le prouver, monsieur.

— Ce n'est pas à moi qu'il faudra le prouver.

— Je le prouverai aussi à ceux qui accuseraient Georges de l'avoir pris. Et si vous voulez savoir comment ce portefeuille se trouve ici, demandez à Georges de vous dire où il m'a rencontrée pour la première fois.

Valbrec ne comprit pas. Cransac, lui, devina que l'héroïque blessée allait s'accuser pour le sauver. Il ne devina que cela, et il ne songea pas un seul instant à accepter le sacrifice.

— Parle! lui dit-elle. Est-il vrai que tu m'as trouvée, une nuit, dans cette maison de la rue Gabrielle, où tu étais entré, par hasard?

Cransac n'eut pas le temps de répondre.

On sonna de nouveau à la porte de l'appartement, et, cette fois, avec une violence de mauvais augure.

On pourrait écrire la physiologie du coup de sonnette.

Celui du solliciteur ne ressemble pas à celui du créancier, et celui d'un commissaire ne ressemble à aucun autre.

— Diable! dit entre ses dents Valbrec, qui ne s'y trompa point, je suis venu trop tard... ou trop tôt.

On entendait déjà des voix dans l'antichambre.

Cransac fit un pas vers la fenêtre, mais il n'eut pas le temps de l'ouvrir pour se précipiter dans la rue, où il se serait brisé le crâne sur le pavé.

Le sous-chef de la sûreté entra, suivi de deux agents, et dit d'un ton rude :

— Que personne ne bouge!... Lequel de vous est Georges Cransac ?

— C'est moi, répondit le malheureux Georges.

— Et vous, monsieur?

— Je me nomme Valbrec, et je suis...

— Je sais qui vous êtes, et ce n'est pas à vous que j'ai à faire. Mais veuillez rester. J'aurai à vous interroger tout à l'heure.

Puis s'adressant à Cécile :

— Vous vivez maritalement avec Cransac?

— Oui, répondit sans hésiter la blessée.

— Cette femme qui m'a ouvert est à votre service ?

— Oui.

— Ne la laissez pas sortir, dit le sous-chef à ses deux agents. Restez dans l'antichambre. Vous ouvrirez si l'on sonne, vous ferez entrer, vous demanderez le nom de la personne et vous viendrez me prévenir.

Les agents se retirèrent et fermèrent la porte.

Le sous-chef de la sûreté resta seul dans la chambre avec Cransac, Valbrec et Cécile.

Cransac, debout, près de la fenêtre, Valbrec, debout, devant la table, Cécile couchée et accotée aux oreillers de son lit.

Le policier prit une chaise que personne ne lui offrait; il en indiqua une autre à Valbrec, qui ne profita pas de la permission de s'asseoir, et il interpella ainsi le malheureux Georges :

— Je suis porteur d'un mandat d'amener contre vous. Mais avant de le mettre à exécution, j'ai à vous interroger sur des faits... que vous connaissez sans doute, puisque votre ami, M. Valbrec, est arrivé ici avant moi... Il les a appris par un reporter de son journal et il a dû vous les raconter. Je n'ai pas pu venir plus tôt; j'ai passé la matinée à vous chercher.

— Je ne me cachais pas, interrompit Cransac.

— C'est possible... mais vous avez quitté le Grand-Hôtel sans y laisser votre nouvelle adresse, et j'ai eu quelque peine à la découvrir.

— Tous mes amis la connaissent. Il y a plusieurs années que j'habite cette maison. Je n'ai passé au Grand-Hôtel que quelques jours.

— Je sais cela, et je vous parlerai tout à l'heure du séjour que vous y avez fait.

Vous savez de quoi vous êtes accusé?

— J'attends que vous me l'appreniez.

— Vous êtes accusé de vol et de meurtre.

— Rien que cela!

— Je vais procéder par ordre et reprendre l'affaire à son origine. En novembre dernier, vous avez été arrêté et écroué à Mazas, comme prévenu d'avoir commis un faux.

— Oui, et j'ai été reconnu innocent, puisque j'ai été mis en liberté, en vertu d'une ordonnance de non-lieu...

— Rendue, faute de charges suffisantes. Ce n'est pas à dire que vous n'étiez pas coupable. Mais... passons!

Pendant votre séjour à Mazas, vous avez reçu une lettre d'un détenu... une lettre qui vous a été jetée dans le préau où vous vous promeniez...

Et comme Cransac se taisait :

— Il n'y a pas de doute possible sur ce point. Celui qui l'a écrite vient d'être arrêté, et il avoue. Ce n'est pas lui qui vous a désigné, puisqu'il ne vous connaît pas. Mais votre séjour à Mazas a coïncidé avec celui qu'il y a fait avant d'être condamné par la cour d'assises de la Seine... et à Mazas, vous étiez placé dans la même division que lui.

— Je n'ai rien à vous répondre.

— Cette lettre contenait une indication que vous avez mise à profit... probablement, le jour où vous êtes sorti de prison... Est-ce bien ce jour-là?

Vous ne voulez pas le dire? Peu m'importe. Je n'ai pas besoin de votre aveu, car j'ai les mains pleines de preuves.

Vous étiez à peu près sans argent quand on vous a relâché, et votre situation a changé tout à coup. Vous avez fait une absence encore inexpliquée, et après, au lieu de rentrer dans votre domicile, rue Frochot, vous vous êtes installé au Grand-Hôtel dans un bel appartement.

On vous a vu perdre de l'argent au jeu. Vous avez pris une maîtresse. L'agent de change qui vous employait vous avait renvoyé. D'où tiriez-vous vos ressources?

Évidemment de la cachette que votre codétenu vous avait indiquée. Si vous ne l'avez pas vidée, c'est que le temps vous a manqué.

Et, afin d'être toujours à même d'y puiser, vous avez acheté la maison où on l'a trouvée... ce matin.

Je n'entrerai pas dans des détails que vous connaissez aussi bien que moi.

Quant au meurtre, je me borne pour le moment à constater qu'on a relevé dans le jardin qui était devenu votre propriété, le corps d'un homme assommé d'un coup de bâton, et que cet homme avait pris part au vol commis en 1877, chez un banquier du faubourg Poissonnière... vol dont le produit avait été caché, à cette époque, dans la maison que vous avez achetée et payée comptant, il y a trois semaines.

Il est naturel de supposer que, ayant rencontré là Mahossier, qui y était venu dans les mêmes intentions que vous et ne voulant pas partager avec lui, vous l'avez tué.

Mais cette affaire sera instruite plus tard. Pour le moment, il s'agit du vol.

Vous avez pris beaucoup d'or... le compte est à établir... et trois cent cinquante-six mille francs, en billets de banque. Nous connaissons le chiffre exact.

Qu'avez-vous fait de cette somme?... Si vous refusez de me le dire, je saurai bien la trouver, et je vais commencer par faire une perquisition dans votre logement.

— Elle ne sera pas longue, la perquisition! pensa Valbrec. Les billets doivent être dans ce portefeuille que je sens là, derrière moi. Si je changeais de place, l'objet crèverait les yeux de ce policier. Cransac est vraiment trop bête. Il ferait bien mieux d'avouer.

Au milieu du silence qui avait suivi la conclusion formulée par le sous-chef de la sûreté, la voix de Cécile s'éleva pour dire :

— Ne cherchez pas, monsieur. C'est moi qui ai pris la somme qui manque, et je vais vous la montrer.

Le policier leva la tête et dit dédaigneusement :

— De quoi vous mêlez-vous? J'ai bien voulu tolérer votre

présence, parce que vous êtes blessée, à ce que m'a dit le concierge ; mais si vous ne vous tenez pas tranquille, je vous ferai enlever et porter à l'hôpital.

— Vous le pouvez... mais vous ne m'empêcherez pas de dire la vérité. Je vous répète que j'ai découvert la cachette et que j'y ai pris de l'argent... beaucoup d'argent.

— Pourquoi ne me dites-vous pas aussi, pendant que vous y êtes, que vous avez tué ce Mahossier?

— Parce que, si je disais cela, je mentirais. Je ne sais qui a tué cet homme, mais je sais que j'ai emporté des rouleaux d'or et des billets de banque.

— Elle est folle! murmura Valbrec.

— Bon! je comprends, murmura le sous-chef de la sûreté, vous voudriez me persuader que votre amant est blanc comme neige et que c'est vous qui avez tout fait. Voilà du dévouement, ou je ne m'y connais pas! Par malheur, la petite histoire que vous me contez là n'a pas le sens commun. Ah! par exemple, j'admets que vous ayez été la complice de l'inculpé Cransac... il n'avait pas de secrets pour sa maîtresse, et il a dû vous mettre dans la confidence de la découverte qu'il a faite, grâce à une indication recueillie à Mazas... pas par vous... on n'y met pas les femmes... Faites-moi donc le plaisir de m'expliquer comment vous auriez pu deviner qu'il y avait un trésor enfermé derrière une plaque de cheminée dans une maison que probablement vous n'aviez jamais vue avant d'y accompagner votre amant.

— Vous vous trompez, monsieur, je connaissais cette maison depuis mon enfance, et j'ai toujours supposé que les auteurs du vol qui fut commis il y a sept ans y avaient caché la somme volée. Je l'y ai cherchée longtemps, et, enfin, je l'ai trouvée par hasard.

— Singulier hasard, en vérité! Mais, en supposant que Cransac n'y soit pour rien, vous lui avez fait part de votre trouvaille, je suppose?

— Oui.

— Alors, c'est lui qui est votre complice. Ça n'améliore pas sa situation. Il a dû vous aider à dépenser la somme que vous vous vantez d'avoir prise?

— Non, monsieur. J'en ai employé une partie à payer mes dettes... J'étais à la tête d'un commerce de fleurs artificielles, et je n'avais pas réussi.

— Oh! je pense bien que vous n'avez pas tout dissipé en si peu de temps... quoique votre amant ait certainement mangé sa part du gâteau. Ce n'est pas en six semaines qu'on voit la fin de quelques centaines de mille francs... surtout quand on loge au troisième étage et qu'on n'a pas de train de maison. Mais vous étiez, vous et lui, sur le point de vous installer ailleurs, et vous vous proposiez de vivre largement, je n'en doute pas. Le reste y aurait passé.

Où est-il, ce reste?

— Ici, dans cette chambre. Je vous prie de le prendre.

— Commencez donc par me le remettre, si vous voulez que je croie aux fariboles que vous me débitez depuis un quart d'heure.

— L'or est dans ce coffre-fort, qui est ouvert. Les billets sont dans le portefeuille qui est devant vous, sur cette table, derrière M. Valbrec.

Le sous-chef de la sûreté se leva vivement, écarta le chroniqueur qui lui masquait l'objet, mit la main dessus, et en tira de grosses liasses de billets de mille.

— Ils sont encore humides, murmura-t-il en les palpant, et le cuir du portefeuille sent le moisi. C'est bien celui qu'on a volé, en 77, car on peut encore y lire les initiales du banquier volé... les mêmes que sur les boutons de la livrée du garçon de caisse dont on a trouvé le squelette au fond de la cachette.

A ce moment, les personnages de ce drame, joué dans une chambre à coucher, *faisaient tableau,* comme on dit au théâtre.

Le policier maniant les billets de banque; Valbrec stupé-

fait; Cransac consterné; et Cécile, qui s'était dressée sur son lit et qui les regardait avec ses grands yeux noirs, où brillait le feu de la fièvre.

Valbrec ne doutait plus qu'elle ne fût folle. Cransac pensait douloureusement qu'elle allait se perdre, en cherchant à le sauver, et se préparait à la démentir, si elle persistait à s'accuser.

Il attendait, pour la contredire, qu'elle racontât comment elle avait trouvé la cachette.

Le sous-chef de la sûreté, sans lâcher le portefeuille, alla droit au coffre-fort ouvert, y vit des rouleaux d'or, empilés sur une tablette, et il dit froidement :

— C'est bien cela. Ils sont enveloppés de papier vert, comme les autres. Ils viennent du tuyau de la cheminée du pavillon de briques.

Et, se tournant vers la blessée, il ajouta :

— Si c'est vous qui les avez pris, comme vous le prétendez, votre amant a dû vous aider, car il y en a plus qu'une femme seule n'en peut porter.

— Il m'a aidée, en effet, répondit Cécile, sans broncher.

— Alors, vous convenez qu'il est aussi coupable que vous... ou peu s'en faut.

— Coupable de quoi?

— De vol, parbleu!... Vous figurez-vous, par hasard, que vous aviez le droit de vous emparer de cet argent, sous prétexte qu'il n'appartenait à personne?... Vous êtes trop intelligente pour croire cela... et l'eussiez-vous cru, vous n'en auriez pas moins commis une escroquerie... comme les gens qui trouvent un porte-monnaie sur la voie publique et qui le gardent, au lieu de le déposer à la préfecture de police.

— Non, monsieur. Je savais parfaitement à qui appartenaient les deux millions, car je connais mieux que vous l'histoire du vol qui ruina un honnête homme, il y a quelques années.

— Le banquier du faubourg Poissonnière. Allez-vous me

dire que vous vous proposiez de les lui restituer, ces deux millions? ricana le policier.

— A lui, non. Il s'est donné la mort pour ne pas survivre au déshonneur d'une faillite.

— Vous êtes admirablement informée. Vous vouliez peut-être les distribuer à ses créanciers?

— Oui, monsieur, jusqu'à concurrence du montant de leurs créances... qui ne s'élèvent pas à deux millions... il s'en faut de beaucoup.

— Et vous comptiez garder le reste... à titre de récompense, pour avoir découvert le trésor!... C'est charmant! seulement vous ferez bien de ne pas donner cette explication au juge qui vous interrogera.

— Je me contenterai de lui dire que je suis l'héritière de M. Bénédict Cambremer.

— De plus fort en plus fort!... Le banquier volé s'appelait bien de ces deux noms... ses initiales sont encore visibles sur le portefeuille que je tiens. . mais je serais curieux de voir le testament par lequel il vous a laissé sa fortune... si tant est qu'il lui en restât, après sa faillite.

— Il n'a pas fait de testament. A quoi bon? Je suis sa fille unique et légitime.

— Sa fille!... vous!... allons donc!...

— Mon acte de naissance est chez moi, avenue de Laumière, 22. L'acte de décès de mon père y est aussi... et celui de ma mère qui est morte en me mettant au monde. Je n'ai d'ailleurs jamais cessé de porter mon nom. Dans le quartier que j'habitais depuis quatre ans, avant de connaître M. Cransac, tout le monde sait que je m'appelle Cécile Cambremer. Et la brave femme qui vous a ouvert la porte vous dira qu'elle m'a vue enfant, au temps où mon père vivait encore.

— Et c'est aujourd'hui seulement que vous parlez de ce père... pour réclamer sa succession!

— A qui aurais-je pu en parler?... Ses amis l'ont abandonné dans le malheur, et, après sa mort, ses créanciers

m'ont jetée sur le pavé. J'ai gagné ma vie en travaillant et j'ai cherché à me faire oublier. J'y ai réussi, puisque vous ignoriez que j'existais.

Ces réponses avaient fait quelque impression sur le sous-chef de la sûreté, mais elles ne l'avaient pas convaincu que la jeune femme n'inventait pas cette histoire pour les besoins de sa cause, car il lui dit, après un silence :

— Vos allégations vont être vérifiées, dès aujourd'hui. En attendant qu'elles le soient, il vous reste à m'expliquer comment vous avez mis la main sur cette fortune que vous prétendez être à vous. Saviez-vous donc qu'elle était cachée, à Montmartre, dans une maison abandonnée?

— Non, monsieur; mais cette maison avait appartenu à mon père qui m'y conduisait souvent dans mon enfance. Elle me rappelait des souvenirs qui m'étaient chers, et je venais quelquefois revoir ce jardin où j'avais joué, quand j'étais toute petite. Un jour, j'y ai rencontré M. Cransac...

— Qu'y faisait-il donc? demanda vivement le policier. Il n'avait pas les mêmes motifs que vous pour se promener dans ce désert.

— Il y était venu par curiosité, afin de savoir si le détenu qui lui avait écrit s'était moqué de lui.

— Quoi! il vous a dit... à vous qu'il voyait pour la première fois... il vous a dit qu'il sortait de Mazas!

— Il ne me l'a pas dit ce jour-là. J'étais désespérée... je voulais mourir... Je lui ai raconté mes peines... il m'a consolée... il m'a secourue .. et je suis devenue sa maîtresse... Je l'étais déjà lorsque je lui ai parlé du vol qui a causé la mort de mon père, et c'est alors qu'il m'a montré la lettre qu'il avait reçue à Mazas... Cette lettre a été pour moi un trait de lumière... Je l'ai supplié de me conduire au pavillon, et il n'a pas eu le courage de refuser. Nous y sommes allés ensemble, la nuit...

— Quand?

— Il n'y a pas huit jours. Georges ne pensait plus à cette

cachette qu'il avait eu d'abord la velléité de visiter... mais, dès qu'il a su que l'or enfoui là avait été volé à mon père, il a consenti à m'accompagner. Le voleur n'avait pas menti. Nous avons trouvé le trésor; et les initiales de mon père, gravées sur ce portefeuille que vous tenez, m'ont prouvé que les billets de banque et les rouleaux d'or lui avaient appartenu.

— Ce n'était pas une raison pour les prendre. Vous saviez que votre père avait laissé des créanciers. Votre devoir était d'avertir le commissaire de police du quartier qui aurait procédé régulièrement. La somme aurait été versée à la Caisse des dépôts et consignations, et, plus tard, vous auriez fait valoir vos droits.

— C'est ce que m'a conseillé Georges, et moi seule suis responsable de l'enlèvement d'une partie de la somme. J'ai disposé de quelques milliers de francs pour mes besoins personnels, mais je suis sûre qu'après la liquidation de la succession de mon père, toutes ses dettes payées, il me reviendra beaucoup plus que je n'ai dépensé.

Et j'étais décidée à déclarer le reste... Georges me reprochait même d'avoir trop tardé, mais je ne savais à qui m'adresser... et hier, j'ai failli mourir... ma première pensée a été d'écrire mon testament... il est là sur cette table...

J'ai institué mon légataire universel M. Georges Cransac, qui m'a sauvé la vie... et je savais qu'il ferait ce que j'aurais dû faire... je savais qu'il déposerait la somme que j'ai prise, et qu'il signalerait à qui de droit l'existence de la cachette.

Voilà, monsieur, la vérité.

M. Cransac ne me démentira pas.

— Oh! il s'en gardera bien. Mais pourquoi donc avez-vous commencé par me dire que vous aviez découvert cet argent, par hasard... en vous promenant à Montmartre?

— Parce qu'il m'en coûtait de mettre en cause l'homme que j'aime plus que tout au monde. Puis, j'ai compris qu'il

ne consentirait pas à mentir, et que, si vous l'interrogiez, il vous dirait ce que j'ai voulu vous taire.

Vous savez tout, maintenant ; et je remets mon sort entre vos mains. Faites de moi ce qu'il vous plaira, mais n'accusez pas Georges. Il n'a rien à se reprocher... rien, si ce n'est d'avoir cédé à mes instances, au lieu de suivre son premier mouvement. S'il ne m'avait pas rencontrée, il aurait peut-être cherché le trésor, et, sans doute, il l'aurait trouvé, mais il n'y aurait pas touché, je vous le jure.

Au lieu de répondre à la chaleureuse protestation de Cécile, le policier plaça le portefeuille dans le coffre-fort qu'il ferma, mit la clef dans sa poche et prit sur la table le papier où la maîtresse de Cransac venait de formuler par écrit sa dernière volonté.

— Oui, dit-il, après l'avoir lu d'un coup d'œil, le voilà, ce testament que vous avez eu la singulière idée d'écrire, tout juste un instant avant mon arrivée.

Vous l'avez, je suppose, laissé sur cette table afin de me permettre d'en prendre connaissance.

— Quand je l'ai écrit, répliqua Cécile sans s'émouvoir, j'ignorais que vous viendriez.

— Oh ! vous vous en doutiez bien un peu, car M. Valbrec, qui m'a devancé ici, vous a certainement répété ce que M. Lourdier et M. Saintonge lui avaient dit.

— Non, monsieur. Quand M. Valbrec est arrivé, j'étais seule avec Georges, et le testament était déjà à la place où vous l'avez trouvé. Georges, sur ma prière, allait le serrer dans le portefeuille qu'il avait tiré du coffre-fort où vous venez de l'enfermer... et Georges songeait si peu à le cacher qu'il ne s'est pas donné la peine de l'y remettre lorsque son ami est entré.

— C'est vrai ! dit Valbrec, qui, pourtant, ne croyait guère aux explications fournies par Cécile et qui pensait que, pour sauver son amant, elle inventait de toutes pièces une histoire à peu près plausible.

Cransac, lui, s'expliquait maintenant les contradictions que le policier avait relevées dans le récit de la jeune femme.

Quand il était encore en tête-à-tête avec elle, avant que Paul Valbrec survînt, elle ignorait complétement ce qui s'était passé à Montmartre.

Georges lui avait déjà parlé de son séjour à Mazas, mais il s'était bien gardé de lui parler du billet reçu dans le promenoir, ni du trésor caché, ni de ses excursions nocturnes au pavillon de briques.

En revanche, elle savait parfaitement que M. Bénédict Cambremer, dont elle était la fille unique, avait été volé autrefois d'une somme qui dépassait de beaucoup le montant de ses dettes; elle savait aussi que cette somme n'avait jamais été retrouvée, quoiqu'on eût arrêté et condamné l'un des voleurs.

Elle pouvait donc espérer qu'on la retrouverait un jour, et elle s'était mis en tête de léguer à son Georges tout ce qui resterait de cette fortune, déduction faite de la part qui reviendrait aux créanciers.

Elle se proposait de raconter à Georges toute cette histoire du vol dont elle ne lui avait jamais dit un seul mot et qu'il ignorait complétement, car le nom du banquier exproprié de sa maison des buttes n'avait jamais été prononcé devant lui par personne.

Lourdier, vendeur de l'immeuble, l'ignorait peut-être lui-même, ce nom, ou l'avait oublié.

Cécile allait l'apprendre à Georges, au moment où Valbrec avait sonné, et pendant que Joséphine ouvrait la porte au visiteur, Cécile avait reconnu les initiales gravées sur le portefeuille.

Alors, seulement, elle avait deviné où Georges l'avait pris, et le récit fait par Valbrec des incidents de la perquisition à laquelle il venait d'assister, ce récit, détaillé et assaisonné de commentaires inquiétants, avait achevé de l'éclairer.

Elle s'était écriée que le portefeuille lui appartenait, et cette exclamation assez imprudente n'était que le prélude d'une confidence qu'elle aurait complétée, si le sous-chef de la sûreté n'était pas survenu.

Ce policier ne s'était pas gêné pour accuser ouvertement Cransac; et Cécile, résolue à défendre son amant, n'avait d'abord rien trouvé de mieux que de dire qu'elle avait seule trouvé le trésor et qu'elle était seule responsable des saignées qu'on y avait faites.

Mais, serrée de près par un interrogatoire habilement mené, Cécile s'était bientôt aperçue qu'elle faisait fausse route, et, changeant tout à coup de système, elle s'était décidée à déclarer qu'elle était la fille et l'héritière du banquier; que, depuis la mort de son père, elle cherchait l'argent volé et que, l'ayant enfin découvert, elle avait prié Georges Cransac de l'aider à l'emporter.

Georges, affirmait-elle, n'avait joué dans cette affaire qu'un rôle secondaire, et ce rôle, il ne l'avait joué qu'à contre-cœur.

Pendant qu'elle improvisait ce plaidoyer, elle ne perdait pas de vue Georges; les regards qu'elle lui adressait à la dérobée le suppliaient de ne pas la démentir.

Et elle s'étonnait de ne pas lire dans les yeux de son amant qu'il acceptait le dévouement qu'elle mettait à son service.

Elle s'étonnait surtout qu'il ne prît pas la parole pour confirmer les explications qu'elle venait de mettre en avant pour l'innocenter.

C'est que Georges était partagé entre deux sentiments opposés : la crainte de nuire à Cécile en contredisant ses déclarations, et le désir de réclamer sa part de responsabilité dans des actes dont la justice allait leur demander compte à tous les deux.

Georges était las de répondre évasivement aux questions que le policier lui posait; il lui répugnait de bénéficier du généreux mensonge de Cécile qui se sacrifiait pour lui, et

ne fût-ce que pour l'empêcher de se compromettre gravement, il voulait dire la vérité, toute la vérité, quoi qu'il dût advenir de lui après cette confession tardive.

Le sous-chef, qui ne manquait pas de flair, avait à peu près deviné la situation. Il comprenait qu'il ne tirerait rien d'une femme décidée à tout faire pour défendre l'amant qu'elle adorait, et, au lieu de la presser davantage, ce fut à Cransac qu'il s'adressa.

— Votre maîtresse est un excellent avocat, lui dit-il en souriant à demi; mais nous ne sommes pas ici devant le jury, et c'est à vous de vous justifier vous-même. Or, vous n'avez pas encore essayé. Vous avez laissé votre amie parler tout le temps, et le moment de vous expliquer est venu.

— Interrogez-moi... je vous répondrai, dit brusquement Georges Cransac.

— Je vous y invite... et cela dans votre propre intérêt. Il se peut que madame soit en effet la fille du banquier Cambremer et que les choses se soient passées comme elle les raconte...

C'était la première fois depuis le commencement de cette scène, qu'il appelait Cécile : « Madame. »

— Encore faut-il que vous confirmiez son récit. Est-il exact?

— Oui, répondit Cranzac après avoir hésité un instant. Seulement, il n'est pas complet.

— Que va-t-il dire? se demanda Cécile avec angoisse.

— Alors, complétez-le, reprit le policier.

— C'est moi qui ai tué cet homme, dit résolûment Georges.

— Je n'en doutais pas, mais vous faites bien d'en convenir. Il vous sera tenu compte de cet aveu.

Je comprends du reste que madame n'ait pas parlé du meurtre.

— Elle ne savait pas que je l'avais commis.

— Elle n'y a donc pas assisté?

— Non, monsieur; et vous ne vous étonnerez pas, je

pense, que je ne le lui aie jamais dit. Cette nuit-là, j'étais allé seul à Montmartre. Au moment où je sortais de la maison, j'ai été assailli dans le jardin, près de la terrasse, par un individu qui m'aurait infailliblement tué, si je ne l'avais abattu d'un coup de canne.

— Ainsi, vous prétendez que vous étiez dans le cas de légitime défense?

— J'ai reçu un coup de couteau en pleine poitrine.

— Un couteau qui ne piquait pas. Vous n'avez pas été blessé.

— La pointe a traversé le portefeuille que je venais de prendre dans la cachette et que je portais sous mon paletot. Examinez-le. La déchirure y est encore.

— On vérifiera le fait. Pourquoi cet homme vous a-t-il attaqué?

— Parce qu'il m'avait vu ouvrir la plaque de la cheminée et fouiller dans le creux où était l'or.

Cet homme, vous venez de le dire, était un des voleurs qui ont enlevé il y a sept ans la caisse de M. Cambremer. Il sortait de prison; il espérait retrouver le trésor intact, et quand il m'a surpris agenouillé devant la cachette, l'idée de se défaire de moi lui est venue tout naturellement. Il s'était glissé dans le jardin et hissé jusqu'à la fenêtre du rez-de-chaussée... je l'ai aperçu... il a disparu et il est allé m'attendre au bout de l'allée droite. Je l'ai tué pour me défendre.

Depuis que je sais à quel bandit j'ai eu affaire, je ne regrette pas de l'avoir tué.

Cécile, bouleversée, écoutait avec une attention fiévreuse les explications de son amant.

Elle ne doutait pas qu'il ne dît la vérité, mais elle se demandait ce qu'en pensait le sous-chef de la sûreté, et, à l'air de son visage, elle crut démêler qu'il n'était pas éloigné de les admettre.

Restait à savoir ce qu'allait décider ce policier qui disposait de leur sort à tous les deux, et qui n'avait qu'un mot à

dire pour envoyer Georges Cransac au Dépôt de la Préfecture.

Elle se flattait encore qu'il allait la laisser libre, et elle attendait avec anxiété qu'il se prononçât.

Il ne se pressait pas de parler.

Il réfléchissait aux inconvénients du procédé qu'il avait employé pour obtenir des aveux, et il en était à regretter de ne pas avoir interrogé séparément Cransac et sa maîtresse.

Emporté par la vivacité du dialogue, il avait manqué à la règle dont ne se départent jamais les magistrats instructeurs, et il s'apercevait un peu tard que Cransac avait pu conformer ses réponses à celles que sa maîtresse avait faites.

Mais, comme il ne manquait ni d'expérience ni de bon sens, il comprenait que le mal était irréparable, et il commençait d'ailleurs à penser que l'affaire n'était pas aussi grave qu'il l'avait cru d'abord.

Il soupçonnait bien que Cécile et Georges s'étaient mis tacitement d'accord pendant l'interrogatoire, mais Cécile n'avait certes pas inventé l'histoire de ses droits sur une somme volée à son père. Ses allégations étaient faciles à vérifier. Et si, comme elle le prétendait, l'actif en numéraire laissé par le banquier Cambremer dépassait le passif de la faillite, le fait d'avoir touché au trésor dont elle héritait légitimement ne constituait pas un vol, dans l'acception la plus sévère du mot.

Il y avait tout au moins des circonstances atténuantes.

Et le meurtre du nommé Mahossier n'était pas un bien gros crime, si, comme cela paraissait probable, Cransac avait tué ce coquin pour se défendre.

Valbrec, qui avait joué le rôle d'un personnage muet, voyait les choses à peu près comme le sous-chef de la sûreté, mais Valbrec n'avait pas voix au chapitre, quoique son témoignage pût être invoqué plus tard.

Le policier chargé de cette première enquête avait déjà pris la seule résolution qu'il pût prendre : celle d'amener

Cransac au cabinet du juge d'instruction et de laisser, rue Frochot, deux agents pour veiller tout à la fois sur le coffre-fort où il avait remis les billets de banque contenus dans le portefeuille, et sur Cécile, qui n'était cependant pas en état de se sauver, car le long interrogatoire qu'elle venait de subir l'avait épuisée.

Et le sous-chef allait donner des ordres en conséquence, lorsqu'on entendit un grand remue-ménage dans l'antichambre; des bruits de porte fermée, des pas et des voix, dont une dominait toutes les autres. Et cette voix, haute et claire, n'était pas celle de Joséphine Sureau, reléguée dans la cuisine depuis trois quarts d'heure.

Une femme entra violemment, une femme que personne ne reconnut tout d'abord, car elle était voilé jusqu'au menton. Mais elle ne tarda guère à se montrer dans tout l'éclat de son énergique beauté, et elle commença par s'écrier :

— Ah çà, la *rousse* est donc ici, que ces escogriffes voulaient m'empêcher d'entrer?... Tant pis!... je les ai bousculés, et me voilà!

Je viens vous voir, ma petite dame... et vous demander pardon pour Pacha... mon lion noir qui vous a mordue, hier... Ce n'est pas ma faute, foi de Cornaline! et je viens de chasser cette brute de Goliath qui vous a poussée contre la cage.

Le sous-chef de la sûreté arrêta ce flux de paroles en disant sévèrement :

— Que voulez-vous?... et d'abord, qui êtes-vous?

— Et vous?... qui êtes-vous? riposta la dompteuse qu'on n'intimidait pas facilement.

— Je suis commissaire de police, et j'ai le droit de vous interroger.

— Alors, c'est vous qui commandez les *roussins* de l'antichambre. Eh *ben,* là, vrai!... je ne vous en fais pas mon compliment, et je ne vous crains pas, car je n'ai rien sur la conscience. Ces messieurs me connaissent, et M. Valbrec, qui écrit dans les journaux, peut vous dire que je suis une artiste

en représentation à la Porte Saint-Martin... avec ma ménagerie.

Le commissaire avait bonne envie de la faire mettre à la porte par ses agents; mais quoiqu'il n'en eût pas dit un mot à Cécile, il avait entendu raconter, la veille, à la Préfecture, l'accident arrivé au théâtre, et il n'était pas fâché de savoir à quoi s'en tenir au juste sur un événement qui devait être l'objet d'un rapport au préfet.

Rien n'est indifférent pour un policier, et en écoutant n'importe quel bavardage, il peut parfois attraper un vol un renseignement utile.

Il se décida donc à écouter Cornaline qui reprit en s'adressant, cette fois, directement à Cécile :

— Ça vous étonne que je vienne vous voir... et ça étonne encore plus votre ami, M. Cransac, qui me fait des yeux furibonds. Il vous a probablement dit que je vous en voulais, à cause de lui.

Cécile ne comprenait pas, car Georges ne lui avait jamais parlé de la dompteuse et de ses violentes tentatives de séduction.

— Eh bien, continua Cornaline, c'était vrai avant-hier, mais maintenant c'est fini. J'aurais été désolée que Pacha vous tuât... La preuve, c'est que je vous ai tirée de ses pattes et que je viens savoir comment vous allez. Le médecin du théâtre m'a dit, ce matin, qu'on vous avait transportée ici... Et je suis contente parce que je suis sûre à présent que vous en réchapperez. Je vois ça à votre figure. Les coups de dents et les coups de griffes, je connais ça, moi... et je réponds que vous guérirez.

Ça ne sera pas dommage, car vous êtes trop jeune et trop gentille pour finir comme je finirai, un jour ou l'autre... c'est mon état à moi d'être mangée, mais je ne veux pas que mes bêtes mangent les autres.

Et pendant que j'y suis, il faut que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur.

Valbrec souriait des propos incohérents de cette charmeuse de lions... et d'hommes, mais Georges se demandait avec angoisse où elle voulait en venir, et il ne prévoyait guère la suite de ce préambule.

— Il faut, reprit Cornaline, que je vous dénonce les infamies d'une femme que vous ne connaissez pas et d'un galopin que vous connaissez trop.

Troche et la Taupier vous ont vendue, sans votre permission, ma petite.

— Troche? répéta Georges qui se souvenait vaguement d'avoir lu ou entendu ce nom-là.

— Oui, Arthur Troche... Votre ami d'à présent n'est pas sans savoir que vous avez été avec ce chenapan... j'y ai bien été, moi, pendant huit jours... mais ce que votre ami ne sait pas, c'est que le bel Arthur méritait d'aller à Mazas à sa place. Il a essayé de se remettre avec moi, le gredin, parce que la Taupier n'avait plus le sou, et je me suis amusée à le faire parler.

Il m'en a dit de drôles, allez!

Le sous-chef de la sûreté écoutait de toutes ses oreilles, et pour cause.

En se renseignant au greffe de Mazas sur les prévenus écroués au mois de novembre, il venait d'apprendre que Georges Cransac avait été mis en liberté parce que le juge d'instruction croyait que l'arrestation était la suite d'une erreur qui avait eu pour point de départ la ressemblance du prévenu avec un faussaire, resté introuvable.

Et le sous-chef se souvenait d'avoir eu entre les mains des notes de police sur un certain Troche, impliqué dans de mauvaises affaires, une manière d'industriel véreux dont on avait perdu la trace depuis quelques mois.

— Vous ne me ferez pas accroire que cet homme s'est vanté devant vous d'avoir commis des crimes, dit-il à Cornaline, qui s'écria :

— Des crimes?... Non, pas si bête!... il m'a dit qu'il avait

joué un bon tour à la *rousse*... il appelle ça un bon tour!... et qu'il lui en jouerait bien d'autres. Ensuite, il a blagué M. Cransac qui s'était laissé mettre en prison pour un faux. Alors, moi qui connais le pèlerin, j'ai deviné le fin mot de toutes les histoires qu'il m'a racontées.

— Dites-le donc, le fin mot.

— Le fin mot, c'est que les gens qui ont dénoncé M. Cransac l'ont pris pour cette canaille d'Arthur... ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau... surtout depuis qu'Arthur a laissé repousser ses moustaches qu'il avait coupées après le coup du chèque... oui, canaille, je ne m'en dédis pas... canaille et vantard... mais, cette fois, il est mal tombé avec moi, car vous qui êtes commissaire, j'espère bien que vous allez le pincer... Et je suis sûr que ça ne fera pas de peine à madame.

J'ai joliment bien fait de venir ici, ce matin.

Cécile était de cet avis. Elle bénissait la dompteuse, quoi qu'il lui en eût couté de l'entendre parler devant Georges du misérable qui l'avait séduite autrefois et lâchement abandonnée.

Le sous-chef de la sûreté se réjouissait aussi de la visite de Cornaline, car il se promettait de tirer parti des indications qu'elle venait de lui fournir sur un mauvais drôle qui se moquait depuis longtemps de la police.

Il commençait même à croire que Cransac pourrait, devant le juge d'instruction, se justifier sur tous les points.

— Où demeure le nommé Troche? demanda-t-il.

— Ça, je n'en sais rien, répondit la dompteuse. Il est venu deux ou trois fois m'attendre à la sortie des artistes, quand je répétais mes exercices sur le théâtre, avant la première représentation qu'on a donnée, hier soir. Chaque fois, il a essayé de m'entortiller pour que je le reprenne, et chaque fois, je l'ai envoyé *dinguer*. Mais je ne lui ai pas demandé son adresse. Pourquoi faire? Je n'avais pas envie d'aller chez lui... et puis, ces gens-là, ça ne demeure nulle part.

OXFORD TAYLOR INST.

— Oh! il n'en est pas, je suppose, à coucher sous les ponts... il doit avoir un domicile.

— Peuh!... je me figure que, dans ces derniers temps, il perchait chez Juliette Taupier, rue Jouffroy. Mais, depuis huit jours, la Taupier est sur le pavé. Son hôtel a été vendu, et je pense que le bel Arthur n'a pas attendu que les créanciers de Juliette le flanquent à la porte.

Il aura fait comme les rats qui déménagent quand ils sentent que la maison va crouler.

— Mais vous l'avez revu depuis qu'il a quitté cette fille, et il a dû vous dire...

— Il m'a dit qu'il tripotait des affaires pour un étranger très-riche qui demeure avenue du Bois de Boulogne... le général marquis de Simancas, rien que ça!... Arthur en a plein la bouche, des titres de son Espagnol.

Moi, j'ai dans l'idée que ce marquis-là est un pas grand'chose et un général de carton.

Cette appréciation fut accompagnée d'un coup d'œil adressé à Cécile, qui comprit que Cornaline connaissait toute son aventure, et qui lui sut gré de ne pas la raconter au commissaire.

— Peu importe ce qu'il est, dit le policier. On saura par lui où loge ce Troche que je vais faire rechercher immédiatement.

Êtes-vous prête à témoigner devant le juge d'instruction?

— Quand on voudra.

— Ce sera peut-être aujourd'hui. Où logez-vous?

— Depuis que joue à la Porte Saint-Martin, j'ai loué une chambre garnie, rue de Lancry, 29. Avant, je logeais à la ménagerie avec mes bêtes.

— Vous l'habitiez seule, cette chambre?

— C'te bêtise! Est-ce que vous croyez que je voudrais vivre avec un amant? Ah! mais non, pas de *collage!* j'aime trop ma liberté.

— Très-bien. Maintenant, votre nom?

— Cornaline, parbleu!... il est assez connu... il est imprimé en grosses lettres sur les affiches du théâtre.

— Cornaline est évidemment un nom de guerre. Je vous demande le vrai... celui qui figure sur votre acte de naissance.

— Euphémie. Il ne me plaisait pas. Ça fait que j'en ai changé quand j'ai commencé à travailler dans les foires.

— Euphémie, c'est votre petit nom. Je vous demande votre nom de famille.

— Oh! celui-là, je n'en parle jamais.

— Pourquoi?

— Parce que je n'en suis pas fière. D'abord, il n'est pas beau, et puis...

— Et puis?...

— Au fait, c'est pas la peine que je vous le cache... vous êtes de la *rousse*... vous le sauriez tout de même, si je refusais de vous le dire... Pour lors, voilà!... mon père l'a traîné dans de mauvais endroits, notre nom... et moi, je n'ai jamais rien fait de mal.

— Allez toujours! les fautes sont personnelles. Comment vous appelez-vous?

— Euphémie Trouillard.

— Trouillard! répéta le commissaire. Vous êtes la fille de Pierre Trouillard?

— Oui... Pierre-François...

— Savez-vous où il est, votre père?

— Non, mais je m'en doute... et j'aime autant vous dire tout de suite son histoire et la mienne... comme ça, les *curieux* ne m'embêteront plus. Voilà!... il était mécanicien de son état et il gagnait haut la main ses quinze francs par jour..., ma mère travaillait de son côté, et le ménage allait comme sur des roulettes... ça fait que j'ai été élevée comme une petite reine.

J'avais douze ans quand elle est morte, ma mère, et alors le père s'est mis à boire... tout y a passé... il rentrait soûl

tous les soirs et il me battait comme plâtre... j'ai enduré ça trois ans, et puis, un jour, il n'est pas rentré... il s'était fait coffrer, je n'ai jamais bien pu savoir pourquoi... alors, je me suis trouvée dans la rue avec une robe d'indienne sur le dos et rien à me mettre sous la dent... Ça a fini comme ça devait finir.

— Vous avez pris un homme.

— Oui; j'en connaissais un qui montrait des bêtes dans les foires. Il m'a proposé de m'emmener et de m'apprendre son métier. Je suis partie avec lui, et nous avons roulé notre bosse ensemble jusqu'à l'année dernière qu'il a été à moitié dévoré par une panthère noire. Il a eu le temps de faire son testament avant de mourir, et il m'a laissé sa ménagerie... qui vaut de l'argent. Maintenant, je n'ai besoin de personne et je travaille à mon compte... Si le père savait ça...

— Il tâcherait de vivre à vos crochets, mais il a le logement et la nourriture assurés jusqu'à la fin de ses jours.

— Bon! je comprends... il s'est fait condamner à perpétuité. Tant pis pour lui! Fallait pas qu'il y aille! et je n'y peux rien.

— Alors, vous ne tenez pas à le voir?

— Ma foi! non. Elle ne serait pas *rigolo,* l'entrevue! Mais, puisque j'ai le malheur d'être sa fille, je lui enverrai cent francs par mois quand il sera à la Nouvelle. Il sera encore bien content... et moi aussi... d'être débarrassée de lui.

Ces réponses cyniques n'émurent pas le sous-chef de la sûreté. Il en avait entendu bien d'autres dans le long exercice de ses fonctions.

— Très-bien, dit-il. Je ne vous promets pas que vous ne serez pas confrontée avec lui avant qu'il parte pour Nouméa, et vous le serez certainement avec le nommé Troche, dès qu'il sera arrêté.

En attendant, vous pouvez vous retirer.

La dompteuse ne demandait pas mieux. Elle n'en était pas

encore à regretter le bon mouvement qui l'avait poussée à venir voir Cécile, mais elle jugeait qu'en dénonçant l'odieux Arthur, elle en avait assez fait pour réparer ses torts, et il lui tardait de sortir du guêpier où elle s'était fourrée en tombant au milieu des agents de police.

— Guérissez-vous vite, ma petite dame, et adieu, la compagnie, dit-elle en saluant à la ronde, comme elle saluait pour remercier le public qui l'applaudissait.

Lorsqu'elle fut partie, le commissaire ne perdit pas de de temps pour formuler ses conclusions.

— Monsieur, dit-il à Cransac, je sais maintenant tout ce que je voulais savoir, et je reconnais que l'affaire a quelque peu changé de face.

Le juge d'instruction appréciera les faits, et c'est à lui seul qu'il appartient de décider de votre sort.

Veuillez donc me suivre au Palais, où il vous attend.

— Je suis prêt, dit Georges d'un ton ferme.

— J'emporte la clef de cette caisse où j'ai serré les valeurs et le testament de mademoiselle Cambremer, pour la remettre au magistrat qui va vous interroger.

Je laisse ici mes agents. Ils garderont le coffre-fort. J'ai une voiture en bas. Vous y monterez, seul, avec moi.

Il est inutile qu'on sache, dans votre maison, que vous êtes arrêté... provisoirement.

Ce dernier mot était de bon augure. Cécile en tressaillit d'aise, et Valbrec se reprit à espérer que son ami se tirerait à bon compte de cette terrible aventure.

— Puis-je rester près de madame? demanda-t-il.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit le policier, tout à fait radouci; et si M. Cransac veut l'embrasser avant de la quitter, je ne m'y oppose pas.

Cransac ne se le fit pas dire deux fois. Il courut, non pas se jeter dans les bras de Cécile, qui n'en avait qu'un de libre, mais couvrir de baisers son visage baigné de larmes, et elle murmura à son oreille :

— Surtout, ne me démens pas..., tu te perdrais, et j'en mourrais.

A ce moment suprême, où elle sentait que ses forces l'abandonnaient, la noble fille ne pensait qu'à sauver son amant, qu'elle tremblait de ne plus revoir.

— Marchons, monsieur! dit Georges, en se redressant.

— A bientôt! lui cria Valbrec.

Georges serra énergiquement la main que lui tendait ce fidèle ami et sortit en même temps que le sous-chef de la sûreté.

ÉPILOGUE

Un an a passé sur cette histoire, et Paris l'a oubliée d'autant plus vite qu'elle n'a jamais fait beaucoup de bruit. Elle a occupé les journaux pendant une semaine ou deux ; elle a fourni beaucoup de copie aux rédacteurs de faits divers; mais il lui a manqué la grande publicité de la cour d'assises, et elle ne figurera jamais dans les futurs recueils de causes célèbres.

Georges Cransac a eu affaire à un magistrat éclairé qui, après une enquête consciencieuse, a jugé qu'il n'y avait lieu de le poursuivre sur aucun des chefs d'accusation portés contre lui.

Il a été prouvé que Cransac, en tuant Mâhossier, était dans le cas de légitime défense; et la généreuse déclaration de Cécile a singulièrement atténué la responsabilité de son amant dans l'affaire de l'enlèvement du portefeuille.

La brave fille a tout pris sur elle, et il aurait pu lui en coûter cher, car, pour sauver Georges, elle avouait avoir appliqué à ses besoins personnels une fraction de la somme

volée jadis à son père, une quarantaine de mille francs sur les deux millions dont une partie devait revenir aux créanciers de la faillite Cambremer.

Ni elle ni Cransac n'avaient touché aux billets de banque contenus dans le portefeuille.

Il s'agissait donc de savoir si les quelques milliers de francs dépensés n'excédaient pas le reliquat qui appartenait, toutes dettes payées, à l'héritière légitime du banquier, failli sept ans auparavant.

Et il n'avait pas fallu beaucoup de temps pour établir à nouveau ce compte déjà arrêté à l'époque où M. Cambremer avait déposé son bilan.

Le déficit qui l'avait forcé à suspendre ses payements provenait uniquement du vol commis à son préjudice par des coquins bien avisés.

Renseignés par leur complice, le garçon de caisse, ils avaient enlevé le coffre-fort, juste la veille d'un gros versement que devait affectuer à la Banque de France M. Cambremer, chargé avec plusieurs autres financiers de recevoir les souscriptions à un emprunt d'État.

Avant ce désastre imprévu, ses affaires étaient en pleine prospérité, et il aurait pu largement faire face à tous ses engagements, s'il avait eu le temps de prendre des arrangements; mais, pressé par une échéance immédiate, le malheureux avait perdu la tête et s'était suicidé.

Faite après sa mort, la liquidation avait accusé un passif de neuf cent mille francs, réduit à six cent mille, par suite de la vente de ses biens meubles et immeubles au profit de ses créanciers.

Il est résulté de cette situation que sa fille, après avoir payé sur la somme trouvée dans le pavillon de briques le capital et les intérêts de la dette paternelle, s'est trouvée posséder encore plus d'un million.

L'éloquence des chiffres a de l'influence, même sur les juges d'instruction, et il eût été par trop dur de poursuivre

au criminel Cécile Cambrener pour un emprunt irrégulièrement fait à sa propre fortune.

Ainsi en a jugé le magistrat chargé de statuer sur cette affaire sans précédent.

Bien entendu, il n'a pris sa décision qu'après un examen approfondi des faits, et, quelque bien disposé qu'il fût, il n'aurait pas pu épargner à Cécile l'emprisonnement préventif, si elle n'eût été clouée au lit par ses blessures qui l'y ont retenue deux mois.

On l'y a laissée par humanité, et elle a dû cette faveur aux terribles morsures du lion de Cornaline.

A quelque chose malheur est bon.

Cransac, qui n'avait reçu qu'un coup de griffe, a encore passé une quinzaine à Mazas, en attendant une seconde ordonnance de non-lieu.

Cette fois, il en est sorti pour n'y plus rentrer, et complétement déchargé de l'accusation de faux qui l'y avait fait mettre au mois de novembre.

Son Sosie, l'ignoble Arthur Troche, arrêté sur la dénonciation de la dompteuse, a été reconnu par tous les témoins qui avaient pris pour lui Georges Cransac. Il a fini par avouer que c'était lui qui avait signé et présenté au Crédit lyonnais le chèque volé dans les bureaux de l'agent de change, chez lequel travaillait Cransac, et il a été condamné à cinq ans de réclusion pour faux en écriture privée.

De sorte que Cransac a beaucoup pâti pour un crime qu'il n'a pas commis et fort peu pour une très-coupable faiblesse que sa conscience lui reproche toujours, quoi que Cécile, qui l'a sauvé, ait pu lui dire pour le relever à ses propres yeux.

Cécile l'avait fait son légataire universel, afin qu'il pût jouir sans remords de cette fortune à laquelle il a eu le tort de toucher avant qu'elle lui appartînt.

Mais Cécile n'est pas morte, et, vivante, elle aurait voulu que Georges partageât avec elle le million qui lui est resté de l'héritage de son père.

Il aurait fallu pour cela qu'elle l'épousât, et ce mariage, indiqué par la situation, n'est pas encore fait.

Cécile porte le poids de son passé, et elle hésite à accepter le sacrifice que Georges ferait en donnant son nom à l'ancienne maîtresse d'Arthur Troche.

Et, de son côté, Georges, en dépit de ses fautes, est resté trop fier pour épouser Cécile, maintenant qu'elle est riche.

Il attend d'avoir fait fortune, et, en attendant, il écrit, pour gagner sa vie, au journal de Valbrec, qui est resté son ami, quoiqu'il sache toute la vérité.

Valbrec est indulgent, parce qu'il a beaucoup vécu.

Cécile, millionnaire, n'a pas abandonné l'état qui l'a nourrie quand elle était pauvre; seulement, elle ne travaille plus de ses mains. Elle ne fait plus de roses.

Elle a confié définitivement à Joséphine Sureau la direction de son atelier, et elle a monté avec son argent une maison de commerce de fleurs artificielles qui prospère.

Malgré les sinistres pronostics du médecin du théâtre, Cécile en a été quitte pour de douloureuses opérations courageusement supportées, et elle a conservé son bras.

Elle et Georges continuent à s'aimer comme ils s'aimaient avant la catastrophe qui a failli les perdre tous les deux et à vivre sur le même pied, quoiqu'ils ne demeurent plus ensemble.

Rien ne manquerait à leur bonheur s'ils avaient des enfants, et au premier qui viendra, ils régulariseront probablement à la mairie cette union libre qui jusqu'à présent suffit à les rendre heureux.

Cornaline a eu d'autres fortunes, et elle ne se plaint pas de son sort.

Après une longue série de représentations brillantes, elle a fait la conquête du marquis de Simancas, qui n'en a pas manqué une, et elle lui a tenu la dragée haute.

Ce tourmenteur de femmes s'est pris d'une folle passion

pour la dompteuse de lions, et il a fallu qu'il la couvrît d'or pour qu'elle lui cédât.

Elle a fini cependant par devenir sa maîtresse attitrée, et, par un juste retour des choses d'ici-bas, c'est elle qui le cravache.

Et il y prend plaisir, ce féroce débauché, qui n'en prenait autrefois qu'à torturer les pauvres filles du peuple.

Les extrêmes se touchent.

Cornaline, qui le rosse et qui l'exploite, le trompe à longue journée avec un *clown* du cirque. Elle le tient si bien qu'elle le force à entretenir sa ménagerie, installée maintenant dans le jardin de l'hôtel de la rue Pergolèse, et elle y donne encore de temps à autre aux amis de son saltimbanque des séances de dressage, auxquelles le noble marquis est contraint d'assister.

Quand elle l'aura ruiné, on peut espérer qu'elle le fera dévorer par ses terribles pensionnaires.

En attendant ce dénoûment souhaitable, elle exige que Simancas envoie régulièrement à Nouméa de forts subsides au forçat Pierre Trouillard.

Ce scélérat a été condamné à perpétuité, quoiqu'il ait été prouvé qu'il n'avait pas tué le garçon de caisse, assassiné vraisemblablement par Mahossier. Avant de partir pour la Nouvelle-Calédonie, il s'est réconcilié avec Cornaline, et, grâce à elle, il ne manquera de rien dans sa vieillesse.

Il regrette pourtant de n'avoir pas pu mettre la main sur le trésor du pavillon de briques, mais il s'en console en pensant que sa fille est heureuse.

La Taupier, de chute en chute, est tombée dans la boue. Elle cherche son pain sur les boulevards, elle ne l'y trouve pas tous les jours, et ce n'est pas Simancas qui lui fera l'aumône.

Cécile Cambremer est bien vengée.

Georges Cransac a expié ses fautes, et il finira mieux qu'il n'a commencé.

Il n'a pas encore retrouvé ses parents, et il ne les retrouvera probablement jamais, car les miracles sont rares, et c'en est un que la brave fille du banquier Cambremer soit rentrée en possession de la fortune de son père.

Mais Georges a pris son parti de rester orphelin.

Il se passera d'ancêtres, et il vivra pour Cécile.

FIN.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.

67683198